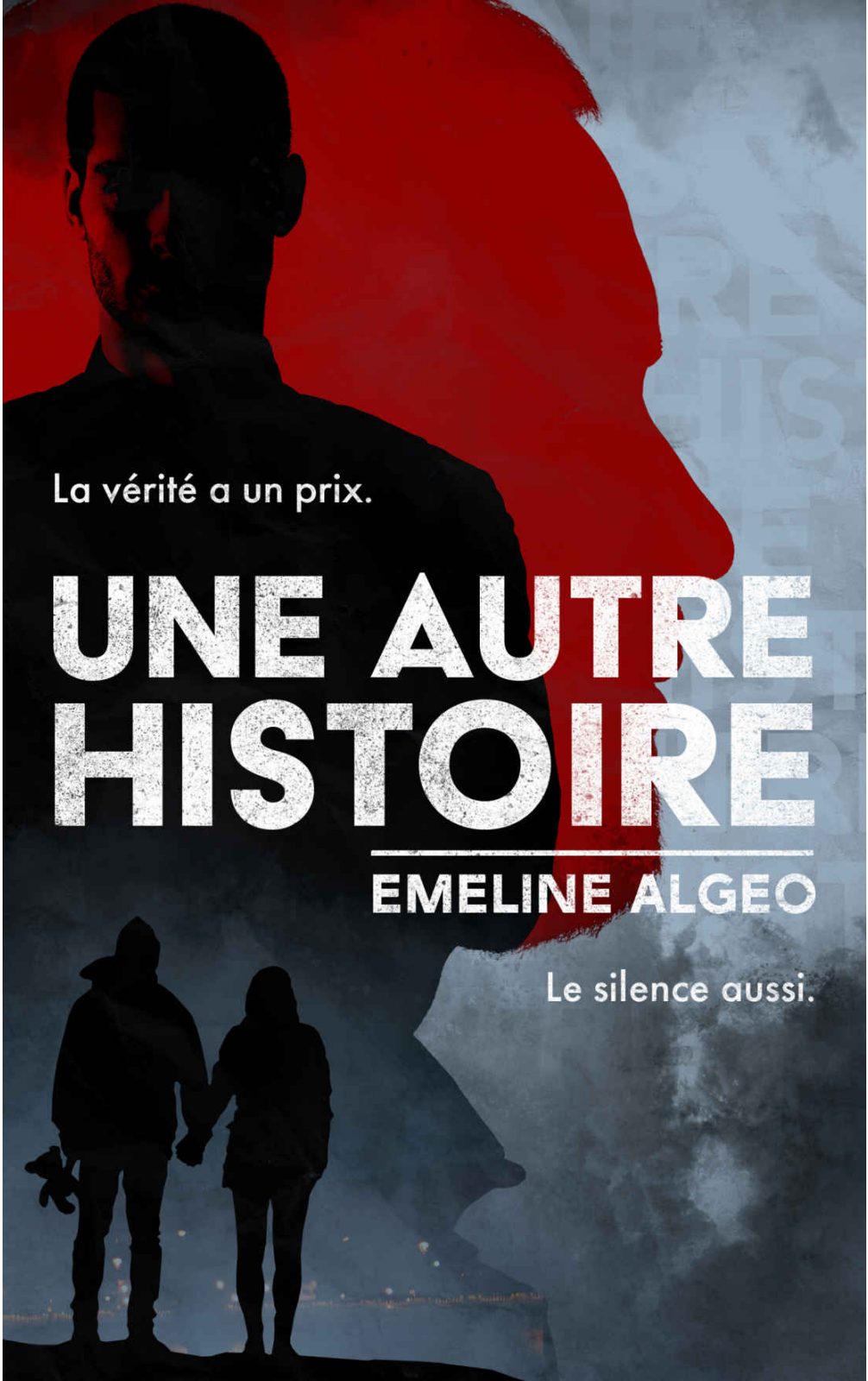
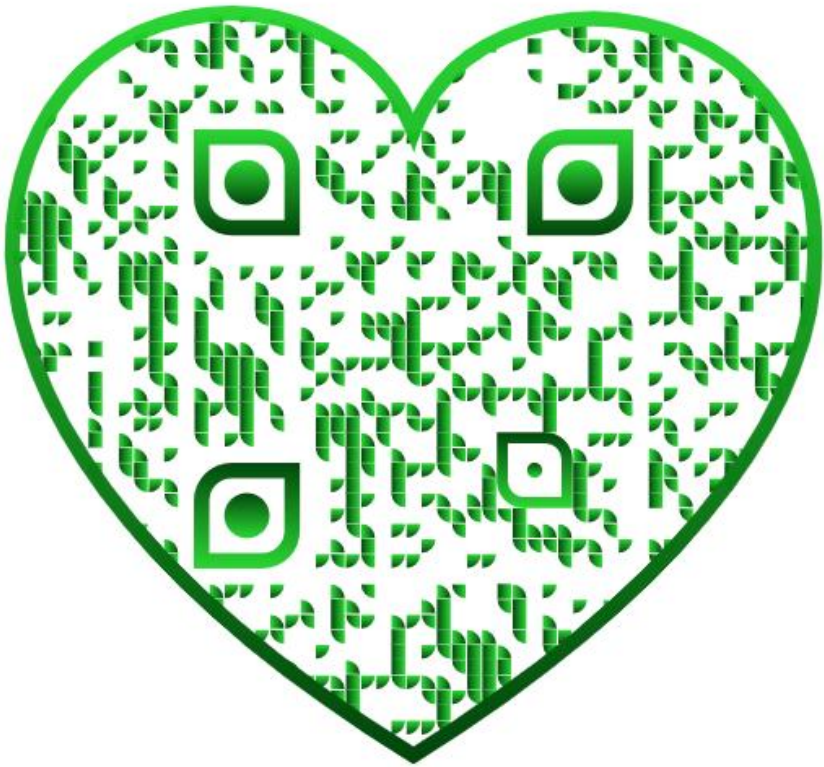

La vérité a un prix.
UNE AUTRE HISTOIRE
EMELINE ALGEO
Le silence aussi.



La vérité a un prix.
UNE AUTRE HISTOIRE
EMELINE ALGEO
Le silence aussi.

UNE AUTRE HISTOIRE

EMELINE ALGEO

Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle par quelque procédé que ce soit des pages publiées dans le présent ouvrage, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et d'autre part, les courtes citations justifiées par le caractère scientifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées (art. L. 122-4, L. 122-5 et L. 335-2 du Code de la propriété intellectuelle).

© Emeline Algeo, 2025
Tous droits réservés.

Couverture : Julia Périnel | Fox Graphisme
Suivi éditorial et mise en page : Judy Manuzzi | Artis
Correction : Agence Emendora

Ce livre est également disponible au format numérique.

« Salt streams out my eyes and into my ears
Every single thing I touch becomes sick with sadness »

Taylor Swift

PROLOGUE

Décembre 1997

La neige avait disparu dans les rues d'Ottawa sans que cela affecte la bonne humeur des Ottaviens. Le marché de Noël, qui s'étalait sur plusieurs centaines de mètres au niveau de Lansdowne Park, avait gardé son esprit festif malgré l'absence de son manteau blanc. L'allée centrale était bordée de stands magnifiquement décorés, aux couleurs chaleureuses et scintillantes de cette période de fêtes tant attendue. Décembre était synonyme de féérie. Les yeux des enfants et des plus grands brillaient d'excitation. Les chalets débordaient de présents, et la foule se pressait pour les découvrir.

— Magnifique ! s'extasiait Émilie à chaque fois que son regard se posait sur les maisonnettes en bois ornées de branches de sapin, sur lesquelles des boules rouges et dorées avaient été accrochées.

L'esprit de Noël régnait à chaque coin de rue. Les milliers de guirlandes lumineuses suspendues aux lampadaires formaient une route luisante, guidant les amateurs de pain d'épices et de chocolat chaud vers l'énorme sapin, qui trônait tel un majestueux roi dont l'habit rayonnait. Chaque année, son installation s'effectuait lors de la dernière fin de semaine du mois de novembre. Son illumination était l'occasion pour les habitants et les touristes de se retrouver et de communier durant ce moment solennel. Moins grand que celui du Rockefeller, dont la hauteur atteignait en moyenne 25 mètres, l'arbre de Noël de la place de Lansdowne n'en demeurait pas moins le plus beau des épicéas pour la population locale.

— Regarde ! s'exclama Mathieu en pointant son index en direction de la file d'attente. On peut prendre des photos avec le père Noël.

— Excellente idée, s'enthousiasma Émilie en tapant dans ses mains, alors que Mathieu était déjà parti pour se positionner dans la queue.

Que serait cette période de l'année sans l'homme habillé de rouge, dont le ventre rond et proéminent était aussi célèbre que ses « ho, ho,

ho », synonymes de bonheur et de joie ?

La photo entre les mains, Émilie contemplait sa magnifique famille.

Mes petits trésors, pensa-t-elle.

Apprendre qu'elle allait devenir maman avait été un choc pour elle et Mathieu. Un matin, sa mère avait décidé de se rendre à la pharmacie pour acheter un test de grossesse. « Impossible que ce soit cela », avait déclaré Émilie à Mathieu. Certes, elle était fatiguée, avait la nausée et avait vomi… Ce n'était pas normal. Mais elle était sincèrement persuadée que le gueuleton de la veille au soir y était pour quelque chose. Son estomac ne l'avait pas supporté, c'était tout ! Pas besoin d'aller chercher plus loin.

L'après-midi même, le couperet était tombé. Le bâtonnet blanc en plastique avait révélé deux traits roses.

— Pis… ça signifie quoi, deux traits ?

Sans répondre, Émilie avait fait glisser la notice en direction de Mathieu. Elle avait compris ce que cela indiquait. Dans l'incapacité de parler, elle s'était assise sur le rebord de la baignoire. Un millier de questions avaient fusé dans son cerveau. Ses neurones tournoyaient à 360°, tel un *roller coaster* lancé à grande vitesse et dont la vélocité s'amplifiait à chaque seconde.

— OK, avait repris Mathieu, le visage blanc comme un linge. Et rose, ça veut dire que c'est une fille ?

Il avait posé la question d'une voix tremblotante de surprise, de joie ou de terreur. Sans doute un mélange des trois.

Ils étaient pris dans un tourbillon émotionnel. Plus aucune information n'arrivait à se frayer un chemin jusqu'à leur cerveau. Émilie s'était penchée en avant et avait enfoui sa tête entre ses mains.

Faites que ce ne soit pas réel ! avait-elle pensé tout en enfonçant ses ongles dans son cuir chevelu pour espérer faire taire tout ce brouhaha intérieur.

Son cœur s'était emballé et des tremblements avaient pris possession de son corps. Une sensation d'oppression l'avait envahie depuis le fond de ses tripes. Il ne fallait pas qu'elle perde le contrôle de la situation. Tout en relevant la tête, les yeux fermés, elle avait profondément inspiré, puis expiré afin de revenir calmement au moment présent et d'analyser la situation, comme elle avait l'habitude de le faire à son travail. Cependant, c'était bien plus difficile quand le sujet en question était sa propre famille.

— Ne pas paniquer, ne pas paniquer, répétait-elle à haute voix, comme pour se convaincre de se ressaisir.

Mathieu, lui, n'avait pas bougé d'un millimètre, contemplant toujours le bâtonnet blanc. On est loin d'imaginer qu'un simple bout de plastique d'une quinzaine de centimètres puisse avoir un tel

pouvoir. Il a la faculté de bouleverser des vies. Deux gouttes d'urine sur sa bandelette, et c'est un gouffre émotionnel qui s'ouvre sous nos pieds. Les amoureux ne savaient pas encore si le précipice les mènerait en direction de la joie ou si la peur allait les envahir.

En fin de compte, quelques mois après, ils étaient les plus heureux du monde.

Encore nostalgique, Émilie rangea délicatement la photo dans son sac. Elle avait besoin d'un remontant. Un baiser sur la joue de son mari et, bras dessus, bras dessous, ils se dirigèrent vers la cabane en bois, en face du trône du père Noël, qui offrait des cafés à la cannelle. Pile ce qu'il lui fallait : de la caféine aux saveurs du temps des fêtes. Leur tasse à la main, ils continuèrent leur visite, s'arrêtant aux stands qu'ils avaient préalablement repérés pour commencer à faire leurs emplettes. L'occasion était trop belle pour ne pas en profiter. Des bougies parfumées, des accessoires en alpaga, des produits au sirop d'érable, dont Émilie ne pouvait se passer lors de leurs déjeuners cocooning, qu'ils s'octroyaient une fois par mois, le dimanche matin. D'autres présents furent acquis, créant un dôme au fond de la poussette.

Mathieu gara la Jeep dans l'allée, face à leur garage, alors que la nuit enveloppait tout doucement le quartier. Une par une, les habitations se parèrent de leurs plus belles lumières. En moins de dix minutes, toutes les résidences furent illuminées. La féérie de Noël continuait à produire son petit effet alors que le couple balayait du regard les environs. Un sourire de contentement se dessina sur leur visage. Mathieu plia la poussette double pendant qu'Émilie rentrait avec les garçons. Elle déposa sur le comptoir de la cuisine les deux sacs qui contenaient les achats effectués au marché, puis installa les jumeaux dans leur parc de jeux. Ses jambes la faisaient souffrir. La journée avait été éreintante, mais cela en avait valu la peine. Elle était encore émerveillée par les illuminations et tellement heureuse que ses garçons aient pu rencontrer pour la première fois le bonhomme tout de rouge vêtu, barbu et rondouillard, qui allait bercer chacun de leur Noël. Elle tendit la main par-dessus le canapé et attrapa la télécommande. L'écran de télévision prit vie. Les garçons émirent un son de surprise quand ils entendirent des chants de Noël et virent les personnages s'animer.

— Je suis *brûlé*, se plaignit Mathieu alors qu'il fermait la porte d'entrée derrière lui, après avoir rangé le carrosse de ses princes dans le garage.

Il déposa les clefs sur la console de l'entrée, se débarrassa de ses

chaussures, qui étaient devenues un vrai calvaire à porter, et regarda sa montre. Il était 18 heures. Il pensa aux quatre heures de marche que ses pieds avaient endurées. Il n'avait qu'une idée en tête. Il fit demi-tour pour se rendre au salon et se jeter sur le sofa, une bière fraiche à la main. Soudain, il se figea.

Mesdames et messieurs, bonsoir et merci d'être avec nous.

On vient de l'apprendre : une terrible fusillade a eu lieu dans un quartier résidentiel d'Ottawa. Une voiture, avec à l'intérieur au moins deux personnes, s'est arrêtée au niveau d'une maison habitée par un couple de trentenaires et leur petite fille. Le passager du véhicule a fait feu et a mortellement touché la mère et l'enfant, qui revenaient, selon notre correspondant, de l'épicerie. Le père, qui n'était pas présent lors de cette salve de tirs, vient d'être emmené en état de choc au centre hospitalier…

Mathieu, sidéré, sentit son cœur prêt à bondir hors de sa poitrine. Une bulle de silence l'enveloppa, au point qu'il n'entendit même pas Émilie. Le temps se figea. Ses yeux regardaient la télévision sans qu'il prenne vraiment conscience de ce qu'il voyait. Il était coupé du monde qui l'entourait. Ses paupières avaient arrêté de cligner. En état de choc, le regard vide, il était complètement déconnecté de la réalité.

— M'as-tu entendu ? demanda Émilie quand elle entra dans la pièce après avoir rangé les cadeaux dans le placard de leur chambre à coucher.

Mathieu ne bougea pas d'un pouce. Elle déposa alors sa main sur son épaule, mais n'obtint aucune réaction. Intriguée, elle tourna la tête vers l'écran de télévision. Ses yeux s'écarquillèrent et elle posa une main sur sa poitrine. Ses jambes ne purent la porter plus longtemps. Elle s'affala sur le sofa sans jamais détourner le regard.

Le programme régulier et festif revint à l'écran, mais il leur fallut cinq bonnes minutes pour retrouver leurs esprits. Le père Noël avait repris ses « ho, ho, ho », faisant aussitôt réagir les garçons. Ils gazouillaient dans leur parc tandis que leurs parents tentaient de réaliser ce qu'ils venaient d'entendre.

Leur attention se porta sur la table basse devant eux.

Un morceau de papier blanc, couvert d'une écriture grossière, y avait été déposé. Ils en étaient persuadés : en quittant la maison, quelques heures plus tôt, ils n'avaient rien remarqué.

Vous avez aimé
Votre tour s'en vient
Dites-leur adieu

Dans un même élan, ils se regardèrent en silence. Leurs yeux exprimaient la terreur et la tristesse de ce que cette menace impliquait pour leur famille. Viscéralement, ils avaient un besoin urgent de se reconnecter à leurs bambins. Chacun récupéra un enfant. Au milieu du salon, ils se collèrent les uns contre les autres. Les jumeaux étaient coincés entre Émilie et Mathieu. Ils ne pouvaient plus bouger. Instinctivement, ils n'émirent pas le moindre son. Ils penchèrent la tête, posant leur front dans le cou de leurs parents. Une larme coula sur la joue d'Émilie quand son petit bonhomme caressa sa pommette, comme pour lui signifier que tout irait pour le mieux.

Le cerveau de Mathieu se mit à s'activer, à élaborer toutes sortes de scénarios, de stratégies. Comment allaient-ils éviter que cela arrive un jour à leur progéniture, à ce qu'ils avaient de plus précieux au monde ? La grossesse avait été une surprise générale, mais désormais, ils devaient agir en parents. Protéger leur chair, leur sang, coûte que coûte, même si cela devait leur déchirer le cœur.

En aucun cas, les enfants ne devaient être exposés au danger.

En aucun cas, ils ne laisseraient quelqu'un attenter à leur vie.

Une fois les jumeaux endormis, ils s'installèrent au salon. Le crépitement du feu fut d'abord le seul son qui émanait de la maisonnée. Parler à voix haute signifiait que ce qu'ils avaient entendu deux heures plus tôt était bien réel. Des conséquences étaient inévitables. Ils ne pouvaient éviter le sujet plus longtemps. Faire comme si cela n'avait jamais existé mettait en danger leurs petits anges, qui dormaient paisiblement dans leur lit et qui ne se doutaient pas que leur vie avait pris un nouveau tournant.

— Tu sais ce qu'il nous reste à faire ? murmura Mathieu.

En s'exprimant à voix basse, ils avaient encore une chance de faire comme s'ils n'avaient rien découvert, mais ce n'était que reporter le problème. Rien ne changerait maintenant. Le compte à rebours avait commencé.

— Oui, acquiesça Émilie en hochant la tête.

— Dès l'annonce de la grossesse, on savait que cela risquait d'arriver. Ce qu'on a envisagé est à notre porte maintenant. On doit accomplir ce qui a été prévu.

Mathieu attrapa les mains d'Émilie dans les siennes, ce qui provoqua un flot de larmes que la jeune femme ne put retenir. Il la prit dans ses bras. À son tour, il laissa jaillir son chagrin. Ensemble, ils pleurèrent pendant de longues minutes. Ils devaient évacuer toute cette douleur pour avoir de nouveau les idées claires et agir avec raison afin de mettre leurs enfants en sécurité.

Ils passèrent cette nuit-là éveillés, consacrant ces quelques heures à leurs bambins. Dans la chambre des garçons, ils avaient installé un matelas gonflable au milieu de la pièce, ce qui leur permit de les contempler toute la nuit une dernière fois. Ils voulaient que leurs visages soient gravés dans leur mémoire à tout jamais.

Le lendemain matin, avant que les garçons ne se réveillent, Mathieu se rendit dans son bureau et récupéra le portable rangé dans le tiroir qu'il fermait à clef. Il sélectionna l'application « message texte ». Voyant qu'il n'arrivait pas à aller plus loin, Émilie prit la main de son mari et plongea son regard dans le sien. Elle fit un signe de la tête pour l'encourager. Quand il composa le numéro, leurs doigts s'agrippèrent plus fort. Des larmes coulèrent sur leur visage pour venir mourir au coin de leurs lèvres. Leur cœur se brisait en mille morceaux à chaque fois que Mathieu tapait un chiffre sur le clavier. Quand ce fut le moment de composer le message, Émilie se blottit contre lui, enfouissant sa tête dans son cou et l'entourant de ses bras.

Le moment est venu de les faire disparaitre.

PARTIE I

1

Mardi 7 avril 2015
Rimouski

Il y a un dicton qui dit : « Qui se promène au soleil à Noël se tient au coin du feu à Pâques. » À cet instant, il se vérifiait à ۱۲۰ %. Le jour de Pâques, MétéoMédia avait lancé un bulletin d'alerte. Une tempête hivernale devait déferler sur tout l'est du pays : 20 à 40 centimètres de neige pourraient tomber dans la nuit de dimanche à lundi. À ces précipitations s'ajoutaient des vents forts, ce qui risquait d'entrainer de la poudrerie.

« On peut s'attendre à des conditions routières dangereuses en raison de la visibilité réduite à certains endroits », avait précisé Environnement Canada.

Pour un retour en classe, après un gavage en règle d'œufs en chocolat, mère Nature avait bien joué son coup. Pendant deux semaines, à Noël, le dépaysement avait été complet. Jamais on ne se serait cru en plein mois de décembre au Canada. Les températures avaient été plus que douces, voire chaudes pour la saison. « Impensable ! » s'étaient insurgés les anciens. Au grand jamais ils n'avaient vécu une telle ineptie. La plupart incriminaient le dérèglement climatique. La planète se réchauffait, et c'était devenu du grand n'importe quoi, et ce, partout dans le monde.

— Bientôt, nous allons skier au mois de juillet et nous faire bronzer au mois de décembre ! Le temps est devenu fou, s'était indigné le voisin en secouant énergiquement la tête, au point de se démonter les cervicales.

Aujourd'hui, on annonçait un épisode neigeux qui allait paralyser les routes. Mère Nature avait le sens de l'humour. Elle aimait jouer et faire des blagues tout au long de l'année. Une journée pouvait compter les quatre saisons en même temps. Plus d'une fois, il s'était mis à pleuvoir à verse pendant trente minutes, des gouttes tellement grosses

qu'elles étaient susceptibles de te crever un œil. Puis, comme par magie, les rayons du soleil écartaient les nuages et se faufilaient à travers la masse grise. Une chaleur à faire cuire un œuf t'enveloppait. Toute la journée était alors consacrée à te vêtir et à te dévêtir au gré de ce que dame Nature avait prévu, les gens devenant tous de vrais pantins.

Après cette météo bipolaire, la fête était terminée. On finissait la saison hivernale en apothéose. Dimanche soir, tout l'équipement grand froid avait été entreposé dans l'entrée : bottes de neige résistant à -20 °C, moufles, écharpes, bonnets et manteaux à capuche, indispensables pour éviter que les neurones grillent au contact du froid polaire prévu. Habillé ainsi, on ne laissait entrevoir que les yeux. Aucun autre centimètre carré de peau n'était visible. Il valait mieux, d'ailleurs, si on ne voulait pas souffrir de gelures.

Adolescent en dernière année de cégep à Rimouski, Nicolas adorait quand la neige et le froid étaient de la partie. Il savait qu'il pourrait, comme la plupart de ses camarades, revêtir son équipement de hockey et aller s'entrainer après l'école. Chaque année, il n'oubliait jamais l'achat de son billet pour la saison, qui lui permettait d'assister à tous les matchs de l'équipe de Rimouski. Hors de question de louper une seule compétition à domicile !

— À table, mon chéri !

— J'arrive, répondit Nicolas.

— Prêt pour le retour en classe ? lança son père alors qu'il lisait le journal. La tempête qu'ils ont annoncée hier a bien eu lieu. Tout est d'un blanc immaculé dehors.

Les parents de Nicolas tenaient une quincaillerie, dans le centre de Rimouski, depuis presque 18 ans maintenant. La famille habitait au-dessus du magasin, ce qui était bien pratique. Aucun trajet en auto à effectuer, aucune perte de temps. Élisabeth et Philippe Roy ne connaissaient pas les joies d'être coincés dans le trafic. Ils n'étaient pas non plus familiers avec le langage si recherché des maniaques du volant. C'est fou comme une personne peut vite perdre son sang-froid quand elle se trouve dans un habitacle fermé ! Un trafic dense, un conducteur qui n'avance pas assez vite, et c'est une cascade d'incivilités qui débute. Sans compter les coups de Klaxon. Il y a tout un florilège d'insultes qui vont crescendo lors d'une frustration intense. En premier lieu, les plus inoffensives, comme « niaiseux », « épais » et « tannant ». Puis arrivent celles qui sont offensantes, avec « p'tit crisse », « sans-dessein », « maudit cave ». Enfin, place aux attaques de ligues majeures, du genre « maudit chien sale », « crotté », « trou de cul », « sac à marde », « gros écœurant ». Bref, tout un lexique haut de gamme.

Le vent avait cessé, mais pour combien de temps ? Toute la nuit, Nicolas avait été bercé par cette bise hivernale qui avait déposé de la poudreuse sur le rebord de sa fenêtre. Alors que, pour d'autres, les bourrasques amenaient anxiété et stress, pour Nicolas, c'était tout le contraire. Il aimait ce son venteux qui s'infiltrait à travers les vitres et qui lui jouait une mélodie au creux de l'oreille. C'était le même contentement quand il pleuvait intensément. Les gouttes rebondissaient sur la toiture, semblables à une ritournelle au pouvoir relaxant. En aussi peu de temps qu'il fallait pour le dire, la fée du sommeil prenait alors possession de son corps.

Pour sa mère, tout était bien différent durant ces périodes de perturbations météorologiques. Ce n'était plus la fée du sommeil qui était au centre de l'histoire, mais sa rivale : l'insomnie. Si le vent durait jusqu'au petit matin, elle était sur le pont, en train de veiller à la fenêtre au cas où une évacuation devrait avoir lieu. Les hommes de la maison ne semblaient pas du tout perturbés, plutôt un peu moqueurs, face à ce comportement excessif.

— Viens te coucher, Lise. Tu ne vas pas rester debout toute la nuit !

— Tu sais bien que je ne pourrai pas dormir avec ce boucan, avait-elle précisé tout en calant, devant la fenêtre, son fauteuil confortable, qui lui permettait de garder un œil sur l'extérieur.

Le bus passait à 50 mètres de la maison. Autant dire une broutille à faire à pied, mais qui, au milieu d'une tempête de neige qui agressait le moindre centimètre carré de peau nue, devenait un vrai calvaire. Aucune visibilité, des flocons transformés en aiguilles qui frappaient le visage et les paupières. Le vent qui soufflait en pleine face, qui obligeait les corps à s'incliner à 80° vers l'avant pour pouvoir avancer.

La neige qui tombe, c'est quand même plus agréable quand tu la contemples de l'intérieur avec un bon cappuccino entre les mains, pensa fugacement Nicolas alors qu'il tentait désespérément d'atteindre l'arrêt de bus. Plus que cinq minutes pour s'y réfugier. Dans le cas contraire, il devrait attendre le prochain et arriverait alors avec 30 minutes de retard.

À travers les flocons, il aperçut enfin l'abri en béton. Ses doigts commençaient à souffrir du froid quand il atteint le refuge. Une dizaine d'élèves s'y serraient les uns contre les autres. Ils se dandinaient afin de se réchauffer. L'immobilité combinée à des températures glaciales était un *match* parfait pour perdre la sensibilité de ses membres. Ainsi, dans une même chorégraphie, les corps imitaient le balancement d'un métronome. Droite, gauche, droite, gauche, le tout dans un rythme coordonné des plus précis. Les mains se tortillaient. Nicolas entra lui aussi dans cette danse qui lui permit d'attendre le bus sans perdre l'usage de ses doigts.

Il vit son ami Alexandre jouer des coudes pour le rejoindre.

— Pis, ce lundi de Pâques ?

— Tranquille, avec mes parents. J'ai tellement mangé de chocolats ! Je crois que je vais faire une crise de foie.

— *Tabarouette !* Au moins, tu étais au calme. On a reçu quatorze personnes. Mon oncle avait un peu trop bu. Ça a failli partir en bagarre avec mon grand-père. Tu aurais vu le vieux péter une coche ! Il est devenu tout rouge. J'ai cru qu'il allait nous faire une crise cardiaque.

À cause des mauvaises conditions de circulation, le trajet fut plus long qu'à l'accoutumée. Les policiers avaient été appelés en renfort, une voiture ayant fait une embardée. Apparemment, aucun blessé à déplorer, mais ça avait encore mis plus à mal le trafic. Déjà qu'ils n'étaient pas en avance… Cela dit, ce n'était pas pour déplaire aux jeunes étudiants. Durant le trimestre précédent, ils avaient eu comme mission de réfléchir à leur avenir. Lors de la dernière année au cégep, une demande auprès de l'université devait être faite si l'option de continuer les études était la volonté de l'élève. Un service d'aide et d'accompagnement en orientation, présent sur le site, avait permis aux étudiants, perdus dans ce dédale de possibilités, d'obtenir des conseils pour optimiser leur choix en fonction de leurs intérêts. Définir ce que serait sa vie à seulement 17 ans était très anxiogène pour certains. Et si le choix qu'ils faisaient n'était pas le bon ? Et s'ils mettaient trop d'espoir dans une formation pour se rendre compte, à la fin, que ce n'était pas du tout fait pour eux ? Et si, inconsciemment, ils choisissaient une orientation pour faire plaisir à leurs parents et qu'ils se retrouvaient, quelques mois plus tard, à heurter un mur ?

Pour Nicolas, pas besoin de masturbation intellectuelle pour savoir de quoi son futur serait fait. D'aussi loin qu'il s'en souvienne, la seule chose qui l'attirait était de prendre soin des autres. Représentant de sa classe, toujours prêt à aider son prochain, il prenait à cœur sa mission de délégué. Outre sa passion pour le hockey, son altruisme le poussait à se préoccuper du bien-être des autres. Tout naturellement, son engagement l'incitait à concrétiser son rêve : devenir médecin.

Le bus s'arrêta en face de l'entrée principale. Les portes grincèrent en s'ouvrant et des corps emmitouflés jaillirent de l'habitacle. Les élèves étaient alignés les uns derrière les autres. La file ressemblait à une marche funèbre. Il ne manquait plus que le troisième mouvement de la sonate pour piano numéro 2, opus 35 de Chopin, et le tableau serait complet.

La bâtisse était à peine visible. Chacun gardait sa main en contact avec le dos du camarade qui le précédait, jusqu'à ce qu'ils soient tous à l'abri. Les joues reprirent des couleurs et les mains se réchauffèrent lorsqu'ils pénétrèrent dans la salle R216. La matinée débuta avec un cours de maths avant la pause du diner.

*

— Tu vas te trainer, mon *chum*, si tu continues à manger comme ça.

— Pas d'trouble, le rassura Alexandre sans lever les yeux de son assiette.

— Je te préviens, si on perd, je te massacre, répliqua Nicolas tout en insérant une frite recouverte de ketchup préalablement mélangé avec de la mayonnaise dans sa bouche.

— Tu penses vraiment que je vais laisser ces bouffons nous écraser au volley ? C'est mal me connaitre.

— *Ah ouain ?* Tu as intérêt si tu veux vivre vieux.

— Pour quelqu'un qui s'apprête à prendre soin des autres, je trouve que tu menaces pas mal.

— Méfie-toi, j'ai encore rien signé, l'avertit Nicolas tout en menaçant amicalement son ami de son index.

Une protestation générale se fit entendre quand l'enseignant annonça deux tours du gymnase au petit trot.

— J'ai trop mangé, se plaignit Alexandre alors qu'il entamait le dernier tour.

Nicolas tourna la tête dans sa direction et le fixa sans rien dire.

— Je sais, tu m'as prévenu…

Nicolas l'applaudit des deux mains.

— Excellent ! Te voilà lourd comme une grosse patate.

— Inquiète-toi pas, ça va ben aller.

— Il vaudrait mieux.

Le vent se faisait toujours entendre quand le tournoi commença. La neige frappait la tôle du toit, et même si tous étaient à l'abri, le bruit sourd venait perturber la sérénité des compétiteurs.

— Les gars, on m'écoute, s'il vous plait. Les règles sont simples. Il y a quatre terrains. Chaque capitaine va tirer un numéro. Il déterminera à quelle équipe vous allez vous mesurer. Les équipes gagnantes de chaque match s'affronteront. À la fin, il n'en restera qu'une.

— Elle remportera quoi, monsieur ? lança une voix au fond du gymnase.

— Toute ma sympathie !

— *Heille ?!* Ce n'est pas du jeu, ça, m'sieur, s'indigna à l'unisson l'assemblée.

— C'est déjà super, je trouve, répliqua l'enseignant alors qu'un brouhaha de mécontentement couvrait sa voix.

Après 20 minutes de jeu, Nicolas et Alexandre étaient toujours dans la course.

Les gradins s'étaient remplis. Les élèves dont les équipes avaient été

éliminées s'étaient regroupés pour former une *gang* de supporters. Les filles reproduisaient les chorégraphies des *cheerleaders* et les garçons donnaient de la voix pour encourager leurs camarades.

Les deux équipes restantes prirent place, chacune d'un côté du filet. Les gradins tremblaient. Les pieds frappaient le sol, les mains claquaient les genoux. On aurait pu croire que chacun jouait sa vie sur ce match. Même le jeune arbitre, Paul, avait de la sueur qui lui glissait sur les tempes. Soutenu par l'enseignant, il lança le début de la partie avec un coup de sifflet qui électrisa la *gang* de supporters.

L'équipe de Nicolas et Alexandre fut déclarée vainqueur. La joie éclata sur le terrain, mais aussi dans les gradins. Comme pour les matchs de soccer, tout le monde envahit le terrain de volley afin de féliciter les gagnants.

Tandis que Nicolas se plongeait dans un haka improvisé avec ses camarades, sa vision se troubla soudainement. Il dut s'appuyer contre un mur pour éviter de chuter. La honte si ses camarades avaient vu cela ! Il était certain qu'ils ne l'auraient pas raté en taquineries, et ils auraient eu bien raison. Il en aurait surement fait de même. Par chance, personne ne s'en rendit compte, pas même Alexandre, qui était bien trop occupé à faire le malin devant les autres.

Debout, adossé au mur, Nicolas fit des exercices de respiration et ferma les yeux pendant trente secondes. Il devait retrouver ses esprits. Il était plongé dans une dimension parallèle, comme si tout dérivait au ralenti. Son champ visuel était flou. Il n'entendait plus rien. Il était dans une bulle de silence qui l'avait sorti de la réalité. Présent et absent à la fois. Des sons stridents lui perçaient les tympans – *bip*… *bip*… *bip*… *bip*… – à intervalles réguliers, comme un battement de cœur. Une chose était sûre, ce n'était pas le sien.

2

19 avril 2015

Après la tempête, le beau temps.

Le soleil avait de nouveau pointé le bout de son nez. Pour autant, les températures n'étaient pas des plus chaudes. On est bien d'accord que, -3 °C, ce n'est pas les tropiques, mais derrière la fenêtre, c'est bien agréable. La chaleur caressait le visage de Nicolas, réchauffait chaque centimètre carré de peau exposée. Derrière une vitre, les rayons du soleil n'ont aucun impact sur la synthèse de la vitamine D, mais que cela fait du bien au moral ! Assis dans son fauteuil berçant, chaussé de ses lunettes de soleil, casquette à l'envers vissée sur sa tête, Nicolas accumulait du capital bonheur.

Un match de hockey avait été organisé en fin de matinée avec les copains. Quelle chance ! *Une pratique au soleil est une deuxième bonne raison d'avoir le moral au plus haut*, pensa-t-il alors qu'il se laissait aller complètement au rythme des va-et-vient de sa chaise à bascule.

Nicolas arriva le premier sur le lac gelé. Il en profita pour déballer tranquillement son équipement. Au moment de fermer son sac, ses yeux aperçurent un rayon de soleil qui se reflétait sur la glace. Il n'arrivait plus à détourner le regard, absorbé par cette luminosité que seule la nature pouvait offrir.

— Comment elle s'appelle ? s'exclama son ami Alexandre.

— Qui ? interrogea Nicolas, surpris de ne pas l'avoir entendu approcher.

— Ben, la fille à qui tu pensais !

— Y a pas de fille.

— *Ah ouain ?* En tout cas, ça devait être *crissement* intéressant.

— Ça l'était.

— Qu'est-ce qui l'était ? demanda Jean, l'un des coéquipiers, qui arrivait à son tour en compagnie de Bastien.

— Nico pensait à une fille sexy, précisa Alexandre.

— Ben voyons donc ! Mais non ! D'où tu sors ça ? se défendit Nicolas.

— Oh, arrête ! Si tu avais vu ta face ! Sexy, sexy, sexy, répéta Alexandre, encouragé par le reste de la bande.

— OK. Stop, les gars. On est là pour jouer ou pour parler ?

— Hum, laisse-moi réfléchir… Pour parler… de filles sexy !

— *Heille !* Laissez-moi tranquille avec ça. Je vais vous botter le cul ! s'écria Nicolas en se jetant sur ses amis.

Et c'est ce qu'il fit. Tous ses palets atterrirent au fond du filet. Personne ne put l'arrêter.

Les garçons se regroupèrent et se laissèrent tomber sur la neige qui recouvrait le bord du lac. Encore équipés, leur crosse à la main, ils s'allongèrent et contemplèrent ce qu'avait observé Nicolas un moment plus tôt.

— Magnifique, non ? marmonna ce dernier.

— Mets-en.

Le soleil se reflétait sur la neige. Des milliers de cristaux étincelaient.

— Vous savez ce que vous voulez faire après le cégep ? demanda l'un des coéquipiers.

— Mes parents souhaitent que je fasse une formation universitaire au moins jusqu'en maitrise, répondit Jean.

— Quelle plaie, ces parents ! Dans quel domaine ?

— Ben, c'est bien ça, l'*ostie* de problème : j'en sais absolument rien ! Je dois rencontrer quelqu'un du service d'orientation jeudi. Je ne sais même pas quoi lui dire.

— C'est quoi, tes centres d'intérêt ? l'interrogea Alexandre

— Le hockey.

— OK, mais à part ça ?

— Voilà où j'en suis rendu : dans un cul-de-sac. Aucune *ostie* d'idée. Je veux juste jouer.

— Tu t'es déjà renseigné pour devenir professionnel ?

— T'es-tu fou ! Ma mère m'arrachera la tête après avoir fait une crise cardiaque.

— J'pense pas. Prouve-lui que tu es bon, que tu peux entrer en équipe pro. Fais-lui voir les salaires des joueurs pros. Elle va *capoter*, argumenta Alexandre.

Jean roula des yeux.

— Il a raison, renchérit Nicolas. Si tu veux vraiment en faire ton métier, trouve un moyen et vas-y à fond. Tu es le seul qui puisse savoir ce qui est bon pour toi. Non pas pour tes parents ou je ne sais qui d'autre, mais pour toi, et seulement toi. Sinon, tu vas toujours regretter de ne pas avoir au moins essayé.

— C'est beau, ce que tu viens de dire, le taquina Alexandre.

Nicolas lui lança une boule de neige, qui atterrit droit dans son

visage et qui, par la même occasion, le fit taire pendant une minute.

Chacun à leur tour, ils évoquèrent toutes les possibilités qui s'offraient à eux. Il y en avait pour tous les gouts. Architecte, ingénieur, dentiste, gynécologue…

— *What ?* Gynécologue ? Eurk ! Voir des vagins tous fripés à longueur de journée, c'est dégoutant, grimaça Bastien.

— Pense aussi aux petites jeunes. De la chair fraiche, rétorqua Jean.

— Tout aussi dégoutant !

— Pervers ! s'exclamèrent-ils à l'unisson tout en lui sautant dessus.

— Sérieusement, c'est dur de choisir une voie censée être pour toute la vie. On a 17 ans, *crisse* ! J'ai envie de profiter avant de me casser le cul à trimer pour gagner de quoi vivre, protesta Bastien.

— *Ah ouain ?* Et où comptes-tu aller sans argent ? Jusqu'au coin de la rue ?

— Eh ben, détrompe-toi. Y a plein de personnes qui partent avec un sac à dos, quelques équipements, sans une fortune en poche, et qui arrivent à faire le tour du monde. Pis, si tu envisages de dormir tous les soirs dans un lit bien douillet, de te caler devant la TV sur un sofa moelleux et confortable tout en sirotant ta bière préférée, eh ben, tu peux oublier. À part de tso, ils sont ravis, ceux qui osent partir à l'aventure. Ils rencontrent des gens, abordent des cultures différentes, découvrent l'hospitalité des habitants.

— *Faque*, tu veux faire du social et manger à l'œil.

— Laisse faire ! lança Bastien, rageur.

Une pelletée de poudreuse atterrit dans la bouche et les yeux d'Alexandre.

— Oh, tu vas me le payer, mon *chum* !

Une bataille de boules de neige éclata. Chacun se trouva un abri stratégique : rocher, arbuste, tronc d'arbre… Des visages abimés, des bras arrachés. Un vrai carnage. Au bout de dix minutes de combat, un drapeau blanc fut brandi. Les hostilités prirent fin.

Affamés, ils s'assirent en rond. Au centre, Bastien déposa le pique-nique que sa mère leur avait préparé. L'eau à la bouche, ils déballèrent les sacs en papier. Lorsque la nourriture fut étalée devant eux, les visages s'assombrirent. Ce n'était pas du tout ce à quoi ils s'attendaient.

— Ta mère est végétarienne ? balbutia Alexandre

— Presque.

— Oh, *shit* ! grognèrent-ils de concert.

Ils découvrirent une farandole de légumes crus – carottes, radis, tomates, concombre.

Bastien ouvrit le dernier paquet. Un cri de joie s'empara de la *gang*. Des sandwiches thon, œuf et mayonnaise avec des chips. Le bonheur pour de jeunes préadultes en pleine croissance.

Tous se jetèrent sur les plats. Après l'énergie qu'ils venaient de dépenser en moins de trois heures, il leur fallait reprendre des forces. Finalement, ils se régalèrent. Pour finir en beauté, la glacière renfermait un petit trésor.

— Des bières ! crièrent-ils d'une même voix.

Le diner était parfait.

*

Un stroboscope illuminait le ciel nocturne. Des lumières rouges et vertes effectuaient de nombreux changements de rythme en fonction de la cadence de la musique. Plus la bande de hockeyeurs amateurs approchait de la maison, plus la mélodie était perceptible et plus le spectacle lumineux était époustouflant. Ce n'était pas habituel comme ornementation dans le quartier. Plusieurs dizaines de personnes étaient sorties dans leur jardin pour contempler l'attraction du moment. Les enfants lançaient des « oh » et des « ah » à chaque fois qu'un nouvel éclairage apparaissait dans le ciel.

— Tu fais des heureux, *coudonc*, avec ta nouvelle machine ! s'exclama Nicolas quand il aperçut Alexandre.

— J'ai voulu innover pour à soir. Je dois dire que c'est au-dessus de mes attentes. Moi-même, je suis surpris. Je pensais que c'était un gadget, mais c'est *crissement* bien élaboré.

— Tout le quartier est en admiration devant le spectacle. *Tsé*, tu devrais les faire payer. Ça te rembourserait les frais, assura Bastien.

— Un tas de gamins sont en train de vivre leur meilleure soirée ! renchérit Jean.

— Ça parait ! Entrez. Faites comme chez vous. Mes parents sont sortis. Ils vont revenir tard ce soir ou tôt demain matin.

— On a la maison pour nous tout seuls ?

— Exact.

— C'est l'fun ! Je peux inviter des *chums* ? proposa Jean.

— *Pantoute*. Soirée privée rien que pour nous. Après une journée dans le froid, on a bien mérité une récompense.

— Carrément. *Ostie*, que c'est beau, chez vous !

— Ma mère est une décoratrice maladive. Elle adore chiner et aménager la maison. Elle repeint de vieux meubles, qu'elle disperse un peu partout dans les pièces ou qu'elle donne quand mon père ne les trouve plus à son goût. Ce qui arrive régulièrement.

— Malade, ta cheminée ! commenta Bastien. Elle est faite sur mesure ?

— Exact. Installez-vous devant. Je vais chercher les boissons. Les pizzas devraient arriver d'ici quinze minutes.

— Tu as fait une grosse impression sur les gars, déclara Nicolas, qui l'avait suivi dans la cuisine pour l'aider.

— Comme pour toi quand tu es venu la première fois. Tu te rappelles ?

— Absolument ! Bien sûr que je me rappelle. Depuis, ta mère a dû changer la décoration au moins 200 fois, mais c'est toujours grandiose de venir ici.

— C'est ce que ça fait d'être ingénieur en chef pour une entreprise internationale. Gagner beaucoup d'argent et ne pas regarder à la dépense. C'est pour ça que mes parents me poussent à faire comme eux. Ils veulent que je ne manque de rien. Ils sont toujours aussi amoureux qu'au premier jour. Ils ont l'amour et l'argent. Que demander de plus ?

La sonnerie de la porte d'entrée retentit alors que les garçons, dans le salon, près de l'âtre, débattaient sur la beauté des lieux et la valeur d'une telle maison.

— C'est certain qu'un salaire de globe-trotter n'est pas suffisant, précisa Nicolas à Bastien pour taquiner l'aventurier du groupe, qui voulait faire le tour du monde juste avec son caleçon et son couteau entre les dents.

— Pizzas ! lança Alexandre en entrant dans le salon avec cinq boites empilées dans les bras.

— J'espère que c'est du vrai gras, et pas des pizzas végétariennes !

— Ah, ah, très drôle ! En tout cas, vous n'avez rien laissé à midi, protesta Bastien. Tout est parti dans vos estomacs, mes cochons.

— C'est vrai, mais pas deux fois dans la même journée. Le gras, c'est la vie !

Le feu crépitait. Assis à même le sol, ils refaisaient le monde. Argent, travail, vacances d'été, filles… Tout était matière à discussion. Le stroboscope avait laissé place à des rubans lumineux de LED éparpillées un peu partout dans la pièce commune. Une ambiance chaleureuse avait été choisie : une lumière orangée et tamisée baignait le salon, en harmonie avec les flammes. Tout en se dandinant dans le foyer, elles avaient un pouvoir hypnotisant et relaxant. Une soirée comme les aimait Nicolas. Un feu, la neige à l'extérieur, et sa bande de copains réunie. La taquinerie était de mise entre eux. Ils se chamaillaient, se contredisaient, se chambraient et se soutenaient les uns les autres. Ils s'aimaient. Tout en fixant le groupe, Nicolas pensa au jour où ils allaient devoir se séparer. Chacun prendrait une direction différente. Il espérait que l'amitié saurait perdurer malgré les kilomètres.

La soirée se termina au sous-sol. C'était un projet qui avait fait l'unanimité au sein de la famille quand la rénovation de la maison

avait été décidée trois ans plus tôt. Ils voulaient avoir un endroit confortable pour se divertir en fin de semaine, après un long et dur labeur. L'emplacement avait été évident, puisque le sous-sol était assez éloigné des pièces de vie de la maison. Et, par définition, c'était l'endroit le plus sombre. L'insonorisation et une modification électrique avaient été obligatoires pour pouvoir profiter au maximum de l'ambiance que la pièce allait leur offrir.

Une toile blanche avait été tendue. Un projecteur à l'aplomb attendait juste qu'on le fasse fonctionner pour plonger tous les convives dans une expérience unique. L'aménagement de la pièce n'avait pas été poussé au point d'installer de véritables sièges de cinéma. Cependant, un sofa, des poufs qui épousaient le corps, des coussins et des tapis moelleux parsemaient le sol. L'idée directrice avait été le confort pour ceux qui souhaitaient profiter d'une séance cinématographique, et aussi pour ceux qui se trouvaient à l'étage, afin qu'ils ne soient pas dérangés par le bruit. Le pari avait été tenu. Les garçons étaient impressionnés. La mère d'Alexandre avait encore produit des merveilles. Même si les sièges n'étaient pas conformes aux salles de cinéma, la couleur, quant à elle, était de mise : du rouge pour les assises et du gris pour le reste – murs, sol, plafond.

Après avoir pénétré dans la salle de projection, les jeunes effectuèrent une rotation sur eux-mêmes, regardant un peu partout et s'émerveillant comme des enfants. Ils se bousculaient pour savoir qui allait se ruer sur le sofa en premier et qui s'affalerait sur les poufs. Un distributeur de pop-corn avait été placé dans le coin à droite en entrant. Alexandre le mit en marche et chacun récupéra un gobelet. Comme au bar à pop-corn dans les cinémas, il y en avait de différentes tailles, sucré ou salé selon les gouts, avec ou sans caramel. À l'unanimité, le film choisi fut *Insidieux – Chapitre 2*. La soirée promettait une nuit cauchemardesque, autant pour les personnages du film que pour la joyeuse bande d'adolescents.

Une heure après s'être endormi, Nicolas se réveilla en sursaut et transpirant. Appuyé sur un bras, la main opposée sur la poitrine, il tenta de recouvrer une respiration normale. Cela n'avait rien à voir avec la soirée qu'il avait passée chez son ami. Il n'était pas sujet à se prendre au jeu des films d'épouvante. Non, c'était autre chose… Bien plus intense que les rêves qu'il avait faits auparavant. Il s'était senti absorbé jusqu'au plus profond de son sommeil, comme s'il tombait dans un trou sans fin. Une force l'avait attiré vers les eaux profondes.

3

Mai 2015
Au domicile de la famille Roy

Le magasin était ouvert sept jours sur sept, de 7 h 30 à 19 h 30 sans interruption la semaine et le samedi. Le dimanche, la fermeture avait lieu à 12 h 30. L'avantage d'être deux, c'était qu'ils pouvaient se relayer lors des pauses. Facile quand il s'agit de monter quelques marches pour se rendre jusque chez soi ! La cadence était rude au magasin et les vacances, plutôt rares. Élisabeth et Philippe avaient travaillé dur et versé de la sueur pour monter leur business. Ils en avaient mouillé, des chandails !

Les premiers mois, le couple avait vécu dans l'angoisse et la peur de l'échec. Ils avaient investi toutes leurs économies dans cette affaire. Il était donc hors de question de faire faillite, surtout qu'ils étaient sur le point de devenir parents. Un petit être allait pointer le bout de son nez, et leur responsabilité était d'en prendre soin coûte que coûte. À l'époque, les habitants avaient l'habitude de se rendre dans les grands magasins spécialisés pour s'approvisionner en articles de bricolage. Ils avaient dû s'aligner sur les prix des concurrents et étendre leurs horaires d'ouverture pour espérer atteindre le chiffre d'affaires qu'ils avaient calculé comme étant nécessaire pour que leur entreprise tourne. Petit à petit, le bouche-à-oreille avait produit son effet. La confiance s'était installée. Même les habitants d'autres villes se rendaient dans leur magasin. Ils étaient chanceux et remerciaient le ciel tous les jours pour cet accomplissement.

Élisabeth avait été essentielle à la réussite de ce projet. Même s'ils savaient s'encourager mutuellement, elle n'avait jamais failli, remettant du gaz quand son mari se sentait découragé. Pendant une période, ils n'avaient même pris que deux repas par jour pour pouvoir économiser et faire manger correctement leur fils. Plus d'une personne aurait tout abandonné pour revenir dans une routine familière et

réconfortante.

Être salarié d'une entreprise, c'est être certain de toucher son salaire tous les mois. C'est la certitude de ne jamais être sans le sou, un confort qui empêche de se réaliser. Sur un chemin de vie, deux types de routes se dessinent généralement. Il y a celle que tout le monde prend, synonyme de zone de confort, où tout est rassurant, écrit d'avance. Où il n'y a pas d'imprévus, où nous sommes abrutis par nos habitudes, où la familiarité environnante nous procure un sentiment de sécurité, qui se révèle illusoire. Rester dans sa zone de confort, c'est entrer dans un schéma où nos croyances limitantes nous imposent des barrières et nous rendent incapables d'exploiter notre plein potentiel. La deuxième route, c'est la voie que peu osent emprunter, parsemée de peurs et de pensées négatives. C'est apprendre à vivre avec et à avancer de manière stratégique afin de se dépasser et d'atteindre des objectifs pour expérimenter l'existence que nous souhaitons. C'est faire face aux critiques, au découragement émanant de soi et des autres. Accomplir des défis, petits ou grands, est ce qui mène à l'accomplissement de l'être humain.

Ne pas rêver sa vie, mais bien vivre ses rêves.

Élisabeth et Philippe, malgré leur jeune âge, avaient cru en eux, en leur projet, et s'étaient concentrés sur le travail. À la poubelle, les horaires de bureau ! L'entrepreneuriat était aussi un deuil éphémère des vacances, des repas de famille, des fins de semaine en amoureux. Tout du moins, au début, jusqu'à ce que l'envol ait lieu et que la machine tourne. C'était, depuis longtemps, le cas pour la quincaillerie. Ils auraient donc pu s'accorder du bon temps en famille ou en couple, d'autant plus qu'ils avaient embauché, depuis quelques années et à temps partiel, Catherine, dite Cathy, pour les aider les jours de *rush*. Grâce à elle, ils pouvaient sereinement se dégager du temps pour toute la gestion familiale : épicerie, rendez-vous médicaux et scolaires. Elle remplaçait aussi Élisabeth lorsque cette dernière avait à faire à l'appartement : rangement, ménage, repas… Cathy était une aide précieuse au quotidien, un atout pour le magasin. Elle avait largement fait ses preuves.

Leur bonheur se trouvait dans l'éducation de leur fils et la prospérité de leur deuxième bébé, la quincaillerie, comme ils aimaient se le dire.

Nicolas appréciait aussi ce mode de vie. Il ne se rappelait pas ces moments difficiles où ses parents s'étaient privés pour lui. Cependant, il avait conscience du dur labeur qu'ils avaient abattu pour en arriver là. Dès qu'il avait été en âge de travailler, il avait été ravi de donner un coup de main au magasin et de participer, à hauteur de ses capacités, au bon fonctionnement de son héritage, d'abord dans l'arrière-boutique, puis au comptoir pour aider et conseiller les clients qui, au fil du temps, étaient devenus des habitués et des amis.

Un client venait régulièrement s'approvisionner. Propriétaire d'un chalet à l'abandon, il avait commencé à se rendre à la quincaillerie dès son ouverture. Il avait été l'un des premiers à leur faire confiance et il avait vu grandir Nicolas. De fil en aiguille, un lien s'était tissé et une nouvelle amitié avait vu le jour.

Bill Gagnon, 63 ans, médecin, s'était pris d'affection pour ce petit bonhomme. Lorsqu'il avait été assez grand et fort pour l'aider à la restauration de son chalet, il l'avait embauché régulièrement durant les fins de la semaine. Partir un weekend complet loin de la maison aurait rendu plus d'un jeune enfant angoissé. Pas Nicolas. Il aimait être au milieu de la forêt, sauter du ponton droit dans le lac, se réchauffer le soir au brasero tout en mangeant des *marshmallows* en brochettes. Le grand air était un merveilleux allié. Presque adulte, il continuait fréquemment à se rendre au chalet, avec ou sans Bill, qui lui avait confié un double des clefs.

— Tu es sûr de toi ? s'était étonné Nicolas.

— Évidemment. Tu as travaillé aussi dur que moi. Il est grand temps que tu puisses en profiter, tu ne crois pas ? Tu peux venir quand tu veux. Pas besoin de me demander la permission. Une petite restriction, par exemple.

— Oui ?

— Pas de fiesta. C'est un endroit privé et je veux que ça reste ainsi. Tu peux amener ta future copine, tes parents, mais pas de quoi faire la java toute la nuit avec des adolescents en délire.

Un *high five*, et le *deal* avait été scellé. Nicolas était ravi d'avoir un point de chute pour se ressourcer.

Depuis une semaine, père et fils complotaient. Ils ne devaient pas se faire prendre, sinon tout serait gâché. Cathy était leur complice. Elle avait pour mission de distraire Élisabeth, une tâche qui n'était pas aisée, car cette dernière avait une intuition surdéveloppée. Pour leur prêter main-forte, Bill avait rejoint la *gang*. En sous-main, ils avaient établi un plan d'action. Chacun avait une mission spécifique. Le lendemain, ils mettraient enfin leur dessein à exécution.

Nicolas était emmitouflé dans sa couverture. Seule une touffe hirsute prenait l'air. Comment pouvait-il respirer, noyé ainsi sous sa couette ? À l'aide de son index gauche, il dégagea le bout de tissu qui lui bloquait la vue. Son œil se posa sur le réveil, qui indiquait 6 heures.

Trop tôt pour se lever, pensa-t-il en remettant la couverture en place sur son visage.

L'organisme est une machine merveilleuse, qui se règle sur notre

rythme quotidien. Ainsi, à notre heure habituelle de coucher et de lever, notre corps produit des hormones qui nous indiquent que le temps est venu soit de se reposer, soit de s'activer. Ce matin, Nicolas aurait aimé que son horloge circadienne se mette en pause et le laisse dormir. Il se repositionna confortablement et put somnoler encore une heure. Ce fut le maximum qu'il parvint à obtenir. À force de se tourner et de se retourner, il sentit que le moment était venu de mettre la machine en branle. D'un bras, il rejeta énergiquement sa couette et se leva. Alors qu'il se dirigeait vers la porte de sa chambre, un vertige le prit en traitre. Il eut juste le temps de se retenir au chambranle. L'hypoglycémie le guettait, il était l'heure de manger.

Devant son café fumant et sa tartine de beurre-fromage, il se repassa en mémoire ce qu'il devait effectuer avant la grande soirée. Dernière ligne droite, et jusque-là, tout s'était déroulé comme prévu. Un coup d'œil rapide à MétéoMédia : le temps resterait stable toute la journée, ce qui était une bonne nouvelle.

Un passage dans la salle de bain, pantalon, sweatshirt, et le tour était joué. Il quitta la maison en catimini vers 9 h 30. En fin de journée, sa mère devait gérer le magasin avec Cathy, son père ayant prétexté un rendez-vous à l'extérieur avec un client. Aucune chance qu'Élisabeth monte à l'appartement. Ils auraient donc quatre heures pour tout mettre en place.

À 15 h 30 pétantes, Bill rejoignit discrètement Philippe et Nicolas. En ce moment, il séjournait au chalet spécialement pour l'occasion. Habituellement, il s'y rendait seulement les fins de semaine. Un agenda de médecin était semblable à celui d'un ministre : pas une minute de libre. Sans discontinuer, ils s'activèrent telles des abeilles dans une ruche, au rythme d'une chorégraphie apprise au millimètre près. Tout fut en place avec trente minutes d'avance sur l'horaire fixé. Le trio s'affala sur le sofa en mode « mort imminente ». Le stress retombait. Ils éteignirent les lumières et attendirent calmement.

*

À 19 h 30 précises, le dernier client quitta la quincaillerie. Cathy baissa le rideau de fer pendant qu'Élisabeth entamait la clôture de la caisse. Cela avait été une journée exceptionnelle en matière de ventes. Les bricoleurs commençaient à réapprovisionner leur stock en prévision des beaux jours et de leurs projets estivaux de rénovation. Cathy devait donc remplir les rayons qui avaient été dévalisés. Ce n'était quand même pas de chance ! Le seul jour où elles devaient être à l'heure, les habitués avaient décidé de vider le magasin. Elle ne pouvait pas contourner la routine de fermeture au risque de mettre la

puce à l'oreille de sa patronne. Trois quarts d'heure plus tard, les corvées avaient été accomplies. Cathy prétexta une discussion avec la famille et demanda à passer à l'appartement. Elle emboita donc le pas à une Élisabeth inquiète.

— Tu sais, Cathy, si tu as des problèmes, on sera toujours là pour t'aider. Tu es une aide importante pour nous, et nous ferons tout pour que tout aille bien pour toi.

— Ne t'inquiète pas. Ce n'est pas si grave que ça.

Cathy se sentait mal à l'aise de créer ainsi de l'inquiétude. Elle se rassura en se disant que c'était pour la bonne cause. Tout serait vite oublié.

Aucun bruit n'émanait de l'appartement. D'habitude, il y avait au moins la télévision, qui simulait une présence. Là, rien. Le silence absolu. Élisabeth, tout à coup suspicieuse, posa la main sur la poignée de la porte d'entrée. Elle resta un moment figée avant d'ouvrir le battant, ne sachant si elle allait être rassurée ou terrifiée. Le noir complet l'accueillit. Sa main se promena sur le mur. La lumière inonda la pièce.

— Bonne fête ! entendit-elle soudain.

Saisie par la surprise, elle faillit basculer à la renverse. Sa main se posa sur sa poitrine et son corps amorça un mouvement de recul.

— Mon Dieu ! souffla-t-elle, ébranlée. Vous m'avez fait peur.

— Ce n'était pas le but, ma chérie, déclara son mari en s'approchant.

Il l'embrassa avec toute la tendresse et tout l'amour qu'il éprouvait pour elle depuis plus de 20 ans.

Nicolas, puis Bill sortirent de leur cachette pour, à leur tour, la serrer dans leurs bras en ce jour si particulier.

— Quarante ans, ce n'est pas rien !

— C'est un âge comme un autre…

— Tu entres dans la vieillesse, dit Nicolas avec une once de taquinerie dans la voix.

— Je me sens tout de suite mieux, le remercia-t-elle en faisant semblant d'être vexée par la remarque de son fils.

Sa propre chair avait osé la traiter de vieille.

— Ça signifie que, moi, je suis un dinosaure, reprit le doyen.

— Non, Bill, ce n'est pas ce que je voulais dire. C'est juste que Maman a changé de dizaine, donc ça doit lui faire un choc.

— Tu ferais mieux de t'abstenir, fils. Tu es en train de t'enliser.

— Oui, tu as raison, je vais me taire.

— En tout cas, je suis contente que personne ne m'ait oubliée. Je commençais à croire que tout le monde avait ignoré ma fête, ajouta Élisabeth en faisant la moue.

— Impossible ! Ça fait plus d'une semaine qu'on se coordonne en silence pour ne pas que tu t'en rendes compte !

— Je présume que tu étais de mèche, Cathy. Tu ne voulais pas réellement nous parler, en fait.

— Pas particulièrement, mais si tu insistes, je peux trouver un sujet de discussion.

— On peut s'en passer !

— Je te souhaite une bonne fête, reprit Cathy.

— Merci. Merci à tous. En plus, ça sent super bon, *icitte*.

— Ça, c'est Bill. Il a tout apporté. On ne pouvait pas préparer à manger dans l'appartement, tu t'en doutes bien. Tu aurais tout compris.

La reine de la soirée prit place sur le sofa. Il était hors de question qu'elle entreprenne quoi que ce soit. Toute l'année, elle trimait comme une terrible. Au moins, ce soir, les rôles étaient inversés. Bill prépara l'apéritif. Nicolas et son père se mirent aux fourneaux. Cathy rejoignit Élisabeth.

— C'est beau, de voir des hommes travailler.

— Bien d'accord !

— Des messes basses ! Pas très *corpo*, remarqua Philippe.

— Oh ! On disait juste qu'on avait faim, gloussa Élisabeth en faisant un clin d'œil de connivence à sa voisine.

Les plats passèrent de main en main. Purée de pommes de terre, haricots verts et rôti de porc. Voilà le festin délicieux préparé par leur plus fidèle ami. Assis l'un en face de l'autre, Bill et Cathy se jetaient des œillades qui ne passèrent pas inaperçues auprès du plus jeune de la tablée.

— Pis, que comptes-tu faire l'année prochaine ? Tu as choisi ton orientation ? l'interrogea Bill, intéressé.

— Hum… Peut-être ouvrir une société de *wedding planner*, répondit Nicolas le plus sérieusement du monde.

Il observait les échanges de regards entre les deux tourtereaux.

— *What ?* lancèrent-ils à l'unisson

— Non, c'est une *joke*. C'est juste que je sens beaucoup d'amour au bout de la table, là-bas, précisa-t-il en pointant son index en direction des deux amoureux.

Ils avaient été pris en flagrant délit de romance. Gênés, ils rentrèrent tous les deux la tête dans leurs épaules tout en ne se lâchant pas du coin de l'œil.

— Je veux faire médecine, déclara Nicolas après avoir repris son sérieux.

Il garda tout de même les yeux sur Bill qui, la fourchette à la bouche, avait tourné sa tête vers son protégé, une lueur de fierté dans le regard.

— À force d'entendre Bill me raconter ses anecdotes, j'ai eu envie de faire ma part, moi aussi. Aider les autres, c'est ce que je souhaite, continua Nicolas.

— C'est super, mon chéri. On est fiers de toi, déclara Élisabeth tandis que Philippe hochait la tête en signe d'assentiment.

— Moi aussi, approuva fièrement Bill. Si tu as besoin d'aide pendant tes cours, tu sais que je serai disponible. N'importe quand. Même si je suis à des dizaines de kilomètres. La technologie nous permet maintenant de rester en contact, peu importe où l'on se trouve.

— J'en suis conscient. Merci. C'est grâce à toi que j'ai trouvé ma voie. Sinon, je ne saurais pas quoi faire d'autre.

— Pareil pour moi, confirma Bill. Je ne me voyais pas accomplir autre chose.

— Mes copains sont tous en train de se triturer le cerveau pour trouver un sens à leur vie. Je suis chanceux de vous avoir tous.

Ils s'essuyèrent le coin des yeux, émus par cette déclaration.

— Je rêve ou tu essaies de me voler la vedette ! Ce n'était pas ma journée ? plaisanta Élisabeth en prenant son fils dans ses bras.

— Et si on continuait à parler d'amour ? lança Nicolas, un sourire aux lèvres.

— Tu as une blonde ?

— Pas moi. Mon futur collègue, précisa Nicolas en indiquant Bill avec sa fourchette.

— Mais oui, je suis tout à fait d'accord. Parlons d'amour, approuva Élisabeth.

— Je croyais que tu voulais rester la vedette de la soirée ? protesta Bill.

— Je peux partager. Ça a l'air très intéressant.

— Il n'y a rien pour l'instant, déclara Cathy, les pommettes rougies.

— Pour l'instant. Hum… Voyez-vous ça ? les taquina à son tour Philippe.

La discussion se poursuivit dans la bonne humeur. Entre fous rires et dégustation, la soirée fila à vive allure. Le temps du gâteau et des cadeaux arriva vite. Bill avait acheté un mille-feuille, le meilleur dessert de tous les temps, selon Élisabeth. Nicolas partit chercher les bougies dans le bureau de son père pendant que le café coulait et diffusait son odeur dans toute la maison.

L'armoire fourre-tout se situait à droite en entrant, contre le mur qui séparait l'antre du chef de famille et le couloir qui menait aux chambres. Dans cette pièce, Philippe s'occupait de la gestion administrative du magasin et de celle du foyer familial. Bien que ce soit son espace réservé, sa femme avait réquisitionné la partie supérieure du meuble pour y disposer ce qu'elle ne pouvait pas mettre dans les tiroirs de la cuisine. Tout et n'importe quoi se trouvait sur l'étagère : rubans de décoration, élastiques, bougies étincelles, parapluies pour les cocktails… Bref, un vrai bazar !

Alors que Nicolas refermait le placard, un morceau de papier dépassant du tiroir du dessous attira son attention. Il n'était pas du

genre à fouiller dans les affaires des autres, mais pour une raison qu'il ignorait, il ne put s'empêcher d'y jeter un œil. Et puis ce n'était pas sa faute si le papier était mal rangé. Il le prit entre ses doigts et le tira délicatement. C'était une photocopie d'un article de journal. Une fusillade avait éclaté dans un quartier de la capitale canadienne. Une femme et un enfant y avaient perdu la vie. Quelque chose sur cette photo lui paraissait familier, mais il ne savait pas quoi exactement. Il ne comprenait pas non plus pourquoi son père gardait dans ses affaires un article de 1997. *On ne connait personne là-bas*, réfléchit Nicolas. Dans le doute, il prit une photo de l'article.

— Eh ben, tu les fabriquais toi-même, les bougies ?

— J'ai un peu trainé, c'est vrai. J'ai trouvé ça, aussi.

— Un peu d'étincelles sur le gâteau, ça va être l'fun ! s'amusa Philippe. As-tu ton téléphone pour prendre des photos ? Quarante ans, ça s'immortalise.

D'un doigt habile, Nicolas fit disparaitre le cliché de l'article et endossa sa casquette de photographe-vidéaste pour la soirée.

4

Fin mai 2015
Cégep de Rimouski

Bientôt deux années passées dans cet établissement. Une émotion douce-amère marquait les visages des élèves, sur le point d'entamer une autre vie, d'ici quelques mois. Chaque couloir, chaque classe, chaque recoin qu'ils avaient eu l'habitude de fréquenter étaient associés à un souvenir. À la différence de la mélancolie, la nostalgie est une émotion passagère et puissante, qui favorise le sentiment de continuité et qui permet de s'ancrer dans un présent qui sera bientôt un simple souvenir. Dans peu de temps, ce seraient environ 300 étudiants qui feraient leurs adieux à ce lieu qui les aurait vus grandir et évoluer. Pour certains, la bâtisse avait même été le témoin de leur passage à l'âge adulte.Nicolas ne faisait pas exception à la règle. Il se rappelait le premier jour où, face à cette grande construction qui ressemblait à une caserne, une angoisse lui avait serré la poitrine. Tout avait été impressionnant. Au bout d'une grande allée encadrée par des arbres, l'immense édifice s'était dressé devant lui. Il avait dû se tordre le cou pour apercevoir l'ensemble dans toute sa hauteur, avec ses trois tourelles jaillissant du bâtiment principal. Avant d'atteindre l'entrée, un aménagement circulaire avec des bancs et, en son centre, un mât occupait la cour. Derrière, deux escaliers de chaque côté se rejoignaient au niveau de la porte d'entrée. Lorsqu'il avait pénétré dans les lieux, la beauté des murs en briques l'avait séduit. Dans l'air flottait une ambiance studieuse qui ne l'avait plus quitté de toute sa scolarité.

La cafétéria se trouvait dans l'aile E. Une immense pièce avec une cinquantaine de tables, un renfoncement avec des micro-ondes et, au fond de la salle, des présentoirs qui offraient aux étudiants un choix éclectique de mets. En retrait, devant leurs hamburgers-frites, la *gang* de copains jouait la carte de la nostalgie.

— Tu te rappelles la première fois ? s'enquit Nicolas.

— Mets-en ! s'exclama Alexandre. J'étais complètement perdu dans ce grand labyrinthe. Je tournais en rond depuis dix minutes quand tu m'as demandé où j'allais.

— Je te voyais passer et repasser sans cesse, toujours au même endroit. J'ai eu pitié de toi.

— Trop généreux ! Tu as bien fait. Regarde où ça nous a menés. On ne s'est plus quittés. Deux ans avec toi, mec, c'était extra, déclara Alexandre, ému.

Nicolas confirma ce sentiment et offrit une accolade à son ami.

— Peut-être que ce n'est pas la fin de notre amitié, avança Alexandre.

— Ben non, c'est sûr. Le téléphone, ça existe !

— Pas que !

— *Ah ouain ?*

— J'ai fait une demande pour une université à Québec l'année prochaine.

— Pour vrai ? interrogea Nicolas.

— À l'école d'architecture de l'Université Laval.

— *Tabarouette !* s'écria Nicolas en sautant sur ses pieds et en attirant son ami dans ses bras. Je suis trop content !

— Pis je serai à 30 minutes en bus de ta faculté, précisa Alexandre.

— Génial ! Et vous, les gars, vous allez où ?

Certains restaient à Rimouski, d'autres partaient à Montréal.

— Monsieur l'aventurier compte toujours faire le tour du monde ? demanda Nicolas à Bastien.

— Mes parents me coupent les vivres si je pars. Donc, je passe mon tour, proclama-t-il, dépité.

— Ce n'est que partie remise, mec. T'inquiète.

— Peu importe !

— Vous êtes prêts pour la cérémonie ?

— Faut bien. Ça va être mémorable. C'est la fin d'une époque et le début d'une autre, déclara Alexandre.

— Oh, que c'est beau !

— Te fous pas de moi.

— Mais non ! Tu devrais prononcer le discours pour la *graduation*. T'es bien parti, là.

*

Le grand jour était enfin arrivé. Depuis le retour en classe, en janvier, les principaux sujets de conversation étaient l'orientation après le cégep et le choix vestimentaire pour la cérémonie la plus

importante de leur parcours, qui allait clore, dans la joie et l'enthousiasme, les études collégiales de plus de 300 étudiants. Certains continueraient leur apprentissage scolaire tandis que d'autres intégreraient le marché du travail. Quel que soit leur choix, ce moment était incontournable, et il était interdit de le gâcher. Tout avait donc été pensé dans les moindres détails.

Les couples d'amoureux étaient visibles de loin. C'étaient les seuls qui avaient assorti leurs plus belles tenues. Costumes et robes de soirée étaient à l'honneur. Les parents les plus aisés, soucieux de marquer cet évènement unique, avaient réalisé le rêve de leur enfant en louant les services d'un chauffeur avec voiture de luxe. La cour fut donc envahie par une tripotée de véhicules somptueux : Porsche, Lamborghini, Cadillac… Il y en avait pour tous les gouts. Téléphone à la main, les jeunes affluèrent en direction de ces bolides afin d'immortaliser une journée qui commençait sous d'heureux auspices. Le soleil était de la partie en ce dernier vendredi du mois de mai, comme si lui aussi voulait faire honneur à ces adolescents qui étaient la relève de demain.

L'auditorium était plein à craquer. Les élèves au centre de la pièce étaient encerclés par les familles. Sur l'estrade, après le discours d'un des finissants, chaque étudiant fut appelé pour recevoir son diplôme. On pouvait voir la fierté des parents dans leurs yeux brillants quand leur enfant se trouvait sur scène. À la fin de la cérémonie, ce fut dans un cri d'allégresse que les chapeaux de *graduation* furent fièrement lancés en l'air.

— Place à la fête, maintenant ! déclara Nicolas quand il retrouva tous ses amis à l'extérieur de l'auditorium.

Ils se dirigèrent vers le gymnase, magnifiquement décoré pour l'occasion. Les élèves et les enseignants avaient travaillé d'arrache-pied pour faire oublier l'utilité première du lieu. Au revoir, l'odeur des chaussettes sales, l'écho des ballons rebondissant sur le plancher, qui grinçait à chaque fois qu'un soulier y frottait, le terrain de volley et le panier de basket ! Place aux réjouissances !

Une arche en ballons aux couleurs de l'école précédait l'entrée. Elle était le passage obligé pour se rendre à la soirée. Afin d'immortaliser ce moment, chaque étudiant s'y arrêtait et prenait la pause devant la secrétaire, reconvertie pour l'occasion en photographe amateur. Le professeur de sport avait, lui aussi, revêtu son plus bel habit et troqué ses baskets contre des platines. Au lieu de crier des « derniers tours de terrain », ce soir, il donnait de la voix en mixant et en chantant. Rien ne pouvait arrêter les morceaux qui s'enchainaient. La piste de danse fut très vite envahie. Les corps se trémoussaient, parfois en rythme, mais le plus souvent dans l'improvisation la plus complète, tels des

pantins désarticulés.

Les boissons coulaient à flots, sans alcool, bien sûr, même si de petits malins tentaient, par de sournoises stratégies, d'y verser une goutte de rhum. Les chaperons veillaient au grain sans vraiment se faire d'illusions. Avant de devenir des adultes, ils étaient passés par cet âge où seule comptait la tentation d'enfreindre les règles.

La fête s'éternisa jusque tard dans la nuit ou tôt le lendemain matin, selon où l'on se plaçait pour apprécier le moment de la journée. À cette heure de la nuit – ou du jour –, les têtes qui sortaient une par une avaient l'air d'avoir perdu toute vie. Les corps se dandinaient, et cette fois-ci, ce n'était pas à cause de la musique. Les murs du gymnase servaient de guides à ces adolescents dont le sens de l'orientation et la notion d'équilibre avaient disparu comme par magie. Les pantins étaient devenus des zombies, des êtres sans âme, apathiques et coupés de la réalité.

Ce soir-là, Nicolas prit le chemin de son lit avec un sentiment étrange. Était-ce à cause de l'alcool ? Pourtant, il n'avait pas bu énormément. Était-ce le contrecoup de toutes les émotions qu'il avait éprouvées ces derniers jours ? Il ne savait pas comment l'exprimer avec des mots. Il avait juste l'intuition que sa vie allait prendre une direction inconnue. Au plus profond de lui, il savait que la voie qu'il avait choisie était la bonne, qu'il ne s'était pas trompé. Il se coucha à la fois serein et excité de découvrir ce que le destin lui réservait.

5

Mi-juin 2015
Maison des Roy

Quitter ses copains avait été difficile pour Nicolas. Il savait désormais qu'il verrait de nouveau Alexandre, lorsqu'il serait à Québec, dans la mesure où tous les deux seraient acceptés dans leur premier choix de cursus, mais pour tous les autres, rien n'était moins sûr. Il leur restait du temps pour organiser des rencontres avant que chacun prenne un chemin différent. En attendant la soirée de samedi prochain, Nicolas avait la tête dans les cartons. Sept heures du matin, et il faisait déjà 20 °C. Il transpirait à grosses gouttes en manipulant les boites déposées, ٣٠ minutes plus tôt, par le livreur. Une commande de 20 pièces qui pesaient un âne mort.

Il avait l'habitude d'aider ses parents à la boutique. Les occasions étaient plus fréquentes quand il était en vacances.

Plus que 30 minutes avant l'ouverture, pensa-t-il.

Il était certain qu'il n'aurait pas fini de tout déballer, mais peu importait : cette tâche serait accomplie avant midi. À partir de 14 heures, une autre activité l'attendait. Rien que d'y penser, il sentit son cœur s'emballer.

Je dois me concentrer sur ce que j'ai à faire là, maintenant, se sermonna Nicolas.

Quand l'hiver commençait à disparaitre pour laisser place aux beaux jours, c'était la période la plus propice aux travaux en tout genre. Il était donc habituel que l'affluence de la boutique soit plus élevée durant la saison estivale. Après le rangement, effectué à la vitesse de l'éclair, Nicolas fut assigné au comptoir. Ankylosé en raison de tout ce poids transporté, il ne sentait plus ses jambes ni ses bras.

La sonnette de la porte du magasin retentit, annonçant l'arrivée d'un client. Bill s'approcha du comptoir, sourire aux lèvres. Avec ce temps, il ressentait moins ses douleurs habituelles. Le soleil avait cette

vertu d'apaiser les souffrances musculaires et articulaires.

Il lui tendit un papier entièrement griffonné. Tout ce dont il avait besoin était noté dessus, et ce n'était pas rien. Bien que le chalet soit totalement rénové, il y avait toujours quelque chose à réparer. Ça n'arrêtait jamais.

— Tu es reparti dans les travaux ?

— Ce n'est jamais vraiment fini. D'ailleurs, si tu as du temps avant la rentrée, j'aurai besoin de toi dans quinze jours, durant la fin de semaine, pour trois journées. Tout dépend de comment on avancera.

— Pas de trouble ! Je suis libre comme l'air, alors profitons-en. C'est pour faire quoi, exactement ?

— Je dois monter sur le toit de l'auvent pour un lifting, enlever les planches abimées afin de les remplacer. Quand il pleut, l'eau passe à travers et on n'est plus à l'abri, alors que, le but d'un auvent, c'est de pouvoir s'y protéger.

— Élémentaire.

*

La famille Roy avait un rendez-vous décisif cet après-midi-là. Nicolas était déjà devant son *laptop* quand ses parents le rejoignirent au salon. Philippe se plaça à sa droite et Élisabeth, à sa gauche. La tension était à son paroxysme. On se tordait les mains, les jambes s'agitaient. Toutes les 30 secondes, le trio se tournait en direction de l'horloge, comme si cela avait le pouvoir de faire avancer le temps. Encore cinq minutes avant la délivrance. C'était insoutenable, de la torture pure et simple, d'autant plus que le temps semblait les narguer ! Il faisait exprès de ralentir ou quoi ? Les minutes n'avaient jamais semblé aussi longues.

Le suspens prendrait bientôt fin. Depuis ce matin, Nicolas attendait ce moment avec impatience. Maintenant qu'il était sur le point de se produire, il avait peur. S'il n'était pas accepté, qu'allait-il bien pouvoir faire ? Il n'avait pas réellement prévu de plan B. Il sentait la nervosité de ses parents. Agrippés au dossier du fauteuil, les doigts enfoncés dans le tissu, ils attendaient impatiemment, mais en silence que Nicolas consulte les résultats. Ils ne voulaient pas le bousculer. Si eux étaient si stressés, dans quel état d'esprit pouvait bien se trouver leur fils ? Son cerveau était comme un bateau en pleine mer agitée, bousculé dans tous les sens. Nicolas ne savait pas ce qui l'attendait après cet orage qui, d'un simple mouvement, pouvait le faire chavirer. Ses parents échangeaient des regards pour se donner mutuellement du courage.

Les doigts de Nicolas remuèrent sur la table. Élisabeth retint son

souffle. Il suffisait de cliquer sur le bouton en bas de l'écran, et la liste apparaitrait. Les premiers noms, par ordre alphabétique, furent révélés. Les ongles s'enfoncèrent davantage dans le fauteuil. Le silence régnait dans la pièce, comme si on attendait la famille royale. Personne n'osait bouger. La molette de la souris fit défiler la liste jusqu'à la lettre R. Au bord de l'évanouissement, ils se regardèrent tous les trois. D'un geste de la tête, Philippe encouragea Nicolas à poursuivre. Sa mère posa une main sur son épaule. Son nom apparut à l'écran. D'un seul mouvement, les corps se penchèrent en avant pour mieux se concentrer. Soudain, les mots leur sautèrent aux yeux : « Admis à l'Université Laval, à Québec, programme de médecine. » Nicolas sauta de joie. Son fauteuil bascula à la renverse et faillit emporter ses parents dans sa chute. Élisabeth et Philippe s'enlacèrent, puis serrèrent Nicolas dans leurs bras. La ville entière avait dû entendre les cris de joie. Les larmes coulèrent abondamment. En une fraction de seconde, l'angoisse laissa la place à l'euphorie.

L'admission était juste le premier rouage, le premier cran entrainant tout un processus qui se poursuivrait sur plusieurs années. Nicolas venait de franchir la ligne de départ pour un marathon extrême.

6

Le samedi suivant
Chez Alexandre

Le quartier était encore plongé dans une tranquillité absolue. La plupart des riverains se trouvaient en congé et profitaient d'une grasse matinée. Sans briser la quiétude des lieux, une opération commando était en marche. La *gang* se rendait chez Alexandre en mode furtif. Ils avaient rendez-vous à midi pour fêter son anniversaire, mais avec la complicité de ses parents, les festivités débuteraient plus tôt, à son insu. En file indienne, ils firent le tour de la maison. Sa chambre donnait sur la cour avant et ils ne voulaient pas prendre le risque d'être découverts en arrivant par la porte d'entrée. D'autant plus que leur tenue n'était pas des plus discrètes à cette heure de la journée : l'un des voisins lève-tôt pourrait appeler la police pour exhibitionnisme.

Nicolas avait bien pensé à passer cet appel. Quand il était sorti de chez lui en tenue légère, il avait cru être suivi par un pédophile psychopathe. Il avait regardé plusieurs fois dans son rétroviseur. Durant tout le trajet qui le menait chez son ami, la même voiture était derrière lui. Nicolas l'avait perdue de vue quand il avait pénétré dans le quartier d'Alexandre. En descendant de son véhicule pour rejoindre ses amis, il avait balayé les alentours du regard, mais n'avait pas revu son suiveur. *J'ai dû rêver*, avait-il pensé en claquant la portière de son auto.

Vêtus d'un débardeur et d'un slip kangourou, Bastien, Jean et Nicolas se faufilèrent dans la cuisine, laissée ouverte par la maitresse des lieux. Ils montèrent à l'étage à pas de loup. Une fois devant la porte de la chambre ciblée, ils sortirent sifflets, trompette de fête et serpentins. Nicolas leva la main et mima le compte à rebours avec ses doigts : cinq, quatre, trois, deux, un…

La porte fut ouverte dans un fracas à faire sursauter un mort. Le

son des sifflets et de la trompette fit bondir Alexandre, qui se retrouva au sol, de l'autre côté du lit, enroulé dans son drap. Désorienté, il resta figé sur le plancher, tel un chiot apeuré. On l'assaillait, on lui sautait dessus. Sa vision se brouilla. Des confettis et des serpentins volèrent devant son visage alors que ses amis chantaient à tue-tête « bonne fête ». Deux paires de mains lui attrapèrent pieds et poignets, et l'habillèrent avec la même tenue que la *gang* : débardeur estampillé de son visage et slip rose fluo. Jean, le plus costaud de la bande, le souleva telle une plume et le porta sur son épaule comme un sac à patates.

Les chants continuèrent à résonner dans la maison alors qu'ils descendaient l'escalier. Ses parents assistaient à la scène, que sa mère prit un malin plaisir à filmer. Ce seraient de bons souvenirs à ressortir lors d'un prochain anniversaire. Dépité, Alexandre savait qu'il allait en entendre parler jusqu'à la fin de ses jours. Il devait avoir une sacrée allure, habillé ainsi et dans cette position, où ses fesses côtoyaient le visage de son ami.

Il mériterait que je lâche un pet ! grinça-t-il intérieurement.

Ils traversèrent le salon alors qu'Alexandre se débattait de plus en plus énergiquement. Il avait compris où le kidnapping prendrait fin. Ils accélérèrent le pas, puis se mirent à trottiner. Alexandre fut projeté dans les airs avant de crever la surface de l'eau, suivi de près par ses camarades. Les sauts provoquèrent un raz de marée et la piscine déborda.

— Vous êtes complètement fous, les gars ! Il est à peine 9 heures. *Crisse*, que c'est froid ! se plaignit Alexandre alors qu'il enroulait ses bras autour de ses épaules en un acte de survie qui n'avait aucune chance d'aboutir.

— On n'a pas tous les jours 18 ans, mon pote ! lança Nicolas, qui nageait vers lui pour lui remettre la tête sous l'eau.

Une bagarre générale éclata. Les éclaboussures giclèrent dans tous les sens. Chacun essayait de nager plus vite que l'autre pour éviter de se retrouver au fond de la piscine. Les lèvres bleues, ils sortirent enfin de l'eau et s'enveloppèrent dans des serviettes bien chaudes. Sur la table, qui recevait les premiers rayons du soleil matinal, un petit déjeuner gargantuesque les attendait. Les garçons orientèrent leurs chaises face à la chaleur réconfortante pour se sécher, bras et jambes écartés.

— Vous êtes des malades ! Et c'est quoi, cette face que vous avez mise sur ces foutus débardeurs ? Vous auriez pu trouver mieux, comme photo.

— C'est la meilleure qu'on avait, pouffa Nicolas.

— Ben voyons donc ! pesta Alexandre. Il n'y a vraiment que vous pour faire des trucs pareils.

Ils entrechoquèrent leurs verres de jus d'orange face à cette vérité.

Les serviettes furent posées sur les jambes pour servir de nappes. Chacun récupéra son assiette, généreusement garnie d'œufs, d'avocat, de bacon, de pancakes et de fromage. En pleine croissance, ces petites bêtes-là mangeaient pour deux. Il valait mieux les avoir tous en photo plutôt qu'en pension.

— Pis ces résultats ? lança Nicolas, la bouche pleine. Tout le monde va où il voulait ?

Un « oui » général se fit entendre.

— On est bons, les gars, on est bons !

— *Yes, man !*

— Levons nos verres aussi à cette nouvelle.

— Les garçons, j'ai mis tout ce dont vous aurez besoin dans le frigo, sous la pergola, annonça la mère d'Alexandre. Soyez sages. On vous laisse la maison pour la fin de semaine. Si vous m'abimez quoi que ce soit, je vous retrouverai tous.

Elle les menaça en levant son index pour appuyer son avertissement.

— Si on a un appel téléphonique des voisins, c'est la même sentence. Compris ?

— Oui, m'dame ! acquiescèrent-ils à l'unisson.

Les parents d'Alexandre étaient extrêmement accueillants et généreux, mais s'il y avait bien une chose avec laquelle il ne fallait pas rigoler, c'était le respect des règles édictées. Tant que le *deal* était respecté, ils étaient traités comme des rois.

Repus, ils disposèrent les chaises longues en arc de cercle autour de la piscine. Avec la chaleur, ils ne mettraient pas longtemps à y retourner, de toute façon. Heureusement que les voisins ne pouvaient pas avoir une vue sur la maison ! Ils faisaient une belle bande de phoques échoués en slip rose qui se faisaient dorer la peau au soleil.

— En milieu d'après-midi, Nathalie et deux de ses *chums* de filles devraient nous rejoindre, leur annonça Alexandre, les yeux fermés et les bras écartés pour capter toute la chaleur des rayons solaires.

— Ah oui ?

— OK. C'est quoi, le prénom des deux autres ?

— Aucune idée.

— Elles sont mignonnes, au moins ?

— Aucune idée.

— *Ostie* que c'est bien niaiseux, ton affaire ! s'indigna Jean.

— Arrête de chialer ! Des filles, c'est des filles. Je ne vais pas leur faire passer un casting.

— Ben, un minimum, d'abord !

— Pis, de toute façon, c'est mon anniversaire. J'invite qui je veux, d'abord.

— C'est vrai, confirma Nicolas, mais elles ont intérêt à être sympas, au moins.

— J'approuve, sinon, ça va pas être la joie, cet anniversaire, confirma Bastien.

— Arrêtez de râler, pesta Alexandre en se levant d'un bond.

Il recula pour prendre de l'élan et se jeta dans l'eau de sa propre initiative, cette fois-ci. Les éclaboussures vinrent perturber la quiétude de ses camarades.

— *Heille !* C'est quoi, ça ?

— De l'eau !

— Je suis tout mouillé.

— Bravo, Sherlock : l'eau, ça mouille. On fait moins les malins, maintenant ! Allez, bande de poules mouillées, venez me rejoindre. Elle est super bonne.

Tous sautèrent dans l'eau, excepté Nicolas, qui avait toujours les yeux fermés et qui n'avait pas réellement réagi à la giclée qu'il avait reçue plus tôt. Si sa poitrine ne s'était pas soulevée, on aurait pu penser qu'il avait passé l'arme à gauche. Ses camarades prirent appui sur le rebord pour sortir de la piscine et avancèrent lentement vers lui. Deux d'entre eux lui empoignèrent les extrémités, et en moins d'une seconde, Nicolas fut lancé au-dessus des dalles. Il se sentit en apesanteur quelques secondes avant de percuter l'eau.

Le combo soleil et exercices aquatiques était un *match* parfait pour aiguiser l'appétit de n'importe qui, mais plus particulièrement de ces jeunes en transition vers l'âge adulte. Pendant qu'Alexandre se rendait au congélateur pour récupérer les pizzas faites maison, Nicolas alluma le four sur la terrasse. Aux commandes, il se sentait un peu comme chez lui. Il était toujours content de passer du temps avec son ami, et il est vrai que profiter d'une maison aussi bien équipée renforçait la bonne ambiance de ce moment qu'ils partageaient. Un jour, il pourrait se payer tout ce qu'il désirait. Non pas qu'il soit malheureux, mais un après-midi au bord d'une piscine, tout en préparant à manger en claquettes et en slip, c'était particulièrement agréable.

Il se pencha pour attraper deux bières dans le frigo. Alexandre revint avec leur repas. À la simple vue de ces magnifiques pizzas, son ventre se mit à gargouiller.

— Elles ont l'air trop appétissantes !

— J'espère bien ! Ma mère est la reine de la pizza. La pâte n'est ni trop fine ni trop épaisse. Pepperoni, quatre fromages, bolognaise, margherita, et ma préférée, l'italienne avec du vrai prosciutto acheté chez un vrai Italien.

Ils tirèrent deux chaises pour se placer devant le four. Des ronflements se faisaient entendre dans leurs dos.

— Y en a qui vont souffrir, ce soir, sous la douche.

— Ils sont rouges comme des tomates.

Les pizzas ne firent pas long feu. Aucune miette ne fut laissée. Les jeunes s'affalèrent de nouveau sur les transats, les torses bombés

laissant la place aux dos musclés. Au moins, pas de jaloux ! Autant souffrir des deux côtés quand il faudra passer sous le pommeau de douche. Nicolas ajustait sa casquette sur son crâne quand on sonna à la porte d'entrée.

— C'est qui, ça ? se plaignit Jean.

— Ça doit être des gens civilisés, plaisanta Alexandre. Mes visiteurs de ce matin n'étaient pas aussi éduqués.

Une claquette, qu'il sut éviter de justesse, lui frôla le visage en guise de représailles.

— Attends, je viens avec toi, proposa Nicolas.

— Allo, mesdemoiselles, salua Alexandre en offrant une révérence aux jeunes filles sur le pas de la porte, avant de les inviter à entrer. Comment allez-vous ?

— Bien, répondit Nathalie. On est contentes d'être arrivées.

— Je sais. Vous aviez hâte de nous voir.

— Non !

— Ouch, ça fait mal !

— Enfin, c'est pas qu'on ne voulait pas vous voir, mais c'est surtout qu'on a croisé un gars bizarre dans la rue.

— Bizarre comment ? s'inquiéta Alexandre.

— Eh ben, il faisait des allers-retours devant les maisons, et on avait l'impression qu'il s'intéressait plus à la tienne qu'aux autres.

— Un voleur en plein repérage ? interrogea Nicolas.

— Je n'en sais rien, mais il n'est pas net.

Nathalie se pencha pour agripper la main d'Alexandre, comme si sa vie en dépendait. Puis elle désigna un véhicule gris garé entre deux voitures blanches.

— Ne bougez pas, les filles.

Alexandre retira sa main de celle de son amie, puis poussa les filles à l'intérieur de la maison en demandant à Nicolas de le suivre.

— Non, Alex ! Fais pas ça. On ne sait pas qui est ce type. Si ça se trouve, il a un *gun* dans sa main prêt à faire feu.

— Ne t'inquiète pas, Nathalie. On n'est pas dans un film à la Tom Cruise. Les gens ne se déplacent pas avec des armes à feu dans leur *char*.

Les garçons s'approchèrent tranquillement du véhicule suspect tout en restant sur leurs gardes. Nathalie avait peut-être raison : il y avait des fous un peu partout sur terre, alors pourquoi pas dans son quartier ? En voyant les deux adolescents approcher, le conducteur démarra le moteur, mais ne bougea pas de sa place. Les deux compères se regardèrent et accélérèrent le pas. Ils voulaient voir à tout prix le visage du bonhomme avant que celui-ci ne se volatilise sous leurs yeux. C'est ce qu'il fit, quinze secondes plus tard. La Honda grise

leur passa sous le nez. L'homme, son téléphone à la main, ne lâcha pas du regard Nicolas.

— Tu l'as vu ?

— Oui. Il me fixait comme s'il me connaissait.

— Tu l'as déjà croisé ?

— Il me semble que c'est la voiture qui me suivait ce matin.

— Quoi ? Et le gars, tu l'as reconnu ?

— Dans le miroir intérieur, je ne l'ai pas vu distinctement, mais la plaque d'immatriculation commence par les mêmes chiffres et la voiture était de la même couleur.

— *Tabarnak !*

— En plus, je crois qu'il m'a pris en photo.

— *Crisse !* Pourquoi il aurait fait ça ?

— Aucune idée, mais son regard m'a glacé le sang.

— Pas un mot aux filles ni aux autres pour le moment.

— OK. En même temps, j'ai peut-être affabulé.

— Je vais mettre les caméras en marche, et s'il revient, on ira voir la police.

La journée poursuivit son cours. Les filles oublièrent vite leur mésaventure, mais Nathalie ne quitta pas Alexandre d'une semelle. Entre bain de soleil et baignade, l'après-midi défila aussi vite qu'un train lancé à grande vitesse. Cependant, Nicolas ne pouvait s'empêcher de penser à cet homme. Pourquoi avait-il pris des photos de lui ?

7

Au chalet
Entre Sayabec et Amqui

Son paquetage était prêt depuis plusieurs jours. Il ne lui restait plus qu'à y mettre sa brosse à dents. Lorsqu'il traversa le salon pour porter son bagage jusqu'à la voiture, il aperçut un carton sur la table avec un papier posé dessus. C'était un message d'Élisabeth, lui demandant d'être prudent et sage.

Je n'ai plus cinq ans, ronchonna intérieurement Nicolas.

Que voulez-vous ? Quel que soit votre âge, une maman reste une maman. Même à 40 ans, on demeure toujours le bébé de ses parents. À l'intérieur du carton, il découvrit un gâteau au chocolat et une quiche faite maison : « Pour votre premier repas de la journée. »

— Merci, Maman, énonça-t-il tout haut.

Ce geste ne l'étonnait pas. Élisabeth était toujours attentionnée. Elle donnait de sa personne, surtout quand il s'agissait de sa famille. Elle savait que ces deux préparations raviraient Nicolas et Bill, qui travailleraient dur durant les jours à venir. Un petit réconfort chocolaté n'avait jamais fait de mal à personne. Nicolas avait hâte d'y gouter. Avec le combo gâteau et brochettes de *marshmallows* qu'ils s'apprêtaient à déguster plus tard dans la soirée, leur quota de sucre allait exploser. Peu importait ! C'était dans ces moments de partage qu'il fallait se faire plaisir.

Avant de partir, il s'arrêta au magasin pour signifier à ses parents son départ et les remercier de lui prêter la voiture.

— De toute façon, on n'en a pas besoin pour l'instant, et même si c'était le cas, je suis certain que Cathy nous prêterait la sienne, affirma son père.

Cathy leva son pouce en signe d'approbation.

Philippe savait que Nicolas n'était pas un excité du volant. Il lui laissait volontiers son auto, l'esprit serein. Elle reviendrait en un seul

morceau, et lui avec.

Nicolas aimait prendre son temps. Il allait en avoir pour une heure avant d'arriver à bon port. Pour éviter la circulation du samedi matin, il préférait partir tout de suite. Prendre son temps était une chose, mais rester coincé sans pouvoir avancer d'un centimètre en était une autre. Et puis il serait bien mieux sous la fraicheur des arbres plutôt que dans l'étuve de la ville. Une grosse journée l'attendait le lendemain, mais pour le moment, il pouvait profiter du paysage.

Quand il sortit de Rimouski, la végétation fit vite son apparition. Le chalet se situait entre Sayabec et Amqui, sur une route que peu de personnes connaissaient. Enfin, ce n'était pas vraiment une route. Un chemin terreux, plutôt, perpendiculaire à la chaussée, qui était pratiquement invisible si on n'était pas attentif. Autant dire que c'était la garantie d'une tranquillité absolue. Un coin de paradis dont le secret était bien gardé. Il fallait conserver la clandestinité de son emplacement si on ne voulait pas se faire envahir par des intrus.

Une délicieuse odeur de chocolat se propageait dans l'habitacle depuis qu'il était parti. Il en avait l'eau à la bouche, mais il résista à sa gourmandise.

Ne pas s'arrêter sur le bord du chemin pour se couper une petite part de gâteau…

Il se rattraperait ce soir, installé confortablement au frais.

Perdu dans ses pensées, il faillit louper la sortie. Nicolas ralentit la voiture et bifurqua sur le chemin non goudronné. La fraicheur de la forêt et son odeur d'humidité le firent frissonner.

Bienvenue à la maison ! se souhaita-t-il alors qu'il voyait au loin le toit du chalet.

Bill l'attendait sous la pergola qui allait subir une chirurgie réparatrice, ce qui n'était pas du luxe. Un livre à la main, il se balançait en rythme dans son fauteuil rustique. Quand il aperçut la voiture, il se leva d'un bond pour accueillir son colocataire de fin de semaine.

— Tu as fait bonne route ?

— Pas pire. Je suis parti avant que je sois *pogné* dans le trafic.

— Je vois. Tu arrives de bonne heure.

— J'avais hâte de retrouver la tranquillité et la fraicheur.

— Je te comprends. La forêt est idéale pour nous protéger de la chaleur. En plus, si tu as vraiment trop chaud, il y a toujours le lac pour te baigner, lui rappela Bill. Je te laisse porter tes affaires à l'intérieur. Tu connais le chemin.

— Maman nous a préparé le repas pour ce soir, annonça Nicolas en lui tendant le carton responsable de sa salivation excessive.

Sa chambre attitrée n'avait pas changé. Le lit était toujours à la même place, recouvert de son éternel édredon. Même la tapisserie n'avait pas bougé, et ce, depuis des années. C'était ce qu'il appréciait.

Il retrouvait ses repères dès qu'il posait le pied sur cette terre qu'il avait tant foulée depuis son enfance.

Que deviendra cet endroit quand Bill ne sera plus parmi nous ? se demanda-t-il au moment où il déposait son bagage sur le lit.

Il espérait pouvoir lui racheter le chalet un jour pour qu'il ne tombe pas entre des mains irrespectueuses de cet environnement. Et puis il s'y était beaucoup trop attaché. Il fallait qu'il puisse le récupérer le moment venu.

Une odeur de bois brulé lui chatouilla les narines. Bill avait dû allumer le brasero. Il ferma les yeux et laissa la sérénité se propager dans tout son corps.

— Je suis affamé ! s'exclama-t-il quand il apparut sur la terrasse.

— Tu avais raison, c'est une torture de résister à cette si bonne odeur ! s'esclaffa Bill en indiquant la quiche et le gâteau au chocolat posés sur la table.

Ils se resservirent deux fois. Le ventre bombé, ils s'appuyèrent contre le dossier de leur chaise afin de laisser de l'espace à leur estomac repu. Le planning de la journée du lendemain faisait l'objet de pourparlers. Selon Bill, l'absence de voisins était une excellente raison pour démarrer à l'aube. À part les animaux sauvages, qui pourrait émettre la moindre plainte ? Quant à Nicolas, il pensait que c'était beaucoup trop tôt. Il était en vacances, après tout. Un peu de compassion !

— Ah, les jeunes ! maugréa Bill.

Ils parvinrent tout de même à un accord : 8 h 30 en tenue, sur le perron, prêts à l'attaque.

— Tes parents m'ont raconté la cérémonie de la *graduation*. Dis donc, ils étaient super fiers de toi !

— Cela a été un grand moment, effectivement.

— Désolé de n'avoir pas pu être là.

— Je sais que tu étais de garde. Maman me l'a dit. On a tous des obligations. Ne t'en fais pas.

— As-tu des photos ?

— Oui, attends… Voilà.

L'album, enregistré dans son téléphone portable, commençait avec les voitures de luxe.

— Tiens, regarde celle-là, comme elle est belle !

— Superbe !

— Pourtant, même si j'avais de l'argent, ce n'est pas ce que j'achèterais.

— Et c'est quoi que tu achèterais ?

— Ta propriété, répondit Nicolas, comme si de rien n'était.

Il voulait évaluer ses chances de pouvoir acquérir un jour le domaine.

— *Ah ouain ?* Cette bicoque toute délabrée ?

— Tu rigoles ! Elle n'est pas délabrée, s'offusqua Nicolas. Elle est dans son jus, superbement bien retapée par des experts, en plus, et dans un cadre magnifique.

— Tu ne préférerais pas un super loft dans une grande ville animée ?

— *Pantoute !*

Bill, sourire aux lèvres, était ravi de l'entendre. Il s'était créé un lien fort entre eux, et entre Nicolas et le chalet. Il était empli de souvenirs d'enfance qui ne disparaitraient jamais. C'était non seulement un lieu où ils pouvaient se retrouver paisiblement, mais aussi l'endroit où tout avait commencé entre eux : une terre qui protégeait le cocon qu'ils avaient créé.

Les photos continuaient de défiler. Après le luxe des voitures, c'était au tour de la cérémonie. Les parents n'avaient pas été invités à la *party* de la *graduation*. C'étaient les photos de ses amis que Nicolas parcourait.

— *Heille !* Tu as l'air bien amoché, là.

— C'est rien. Juste un peu de punch.

— De mon temps, c'était sans alcool. Vu tes yeux, je ne pense pas qu'il n'y avait que des fruits.

— De ton temps, je suis sûr que tu n'écoutais pas toutes les consignes ! rétorqua Nicolas en le bousculant avec son coude.

— Touché, répondit Bill en lui passant la main dans les cheveux.

— C'est tout. J'ai plus de photos. Je ne crois pas t'avoir montré celle-là, par exemple.

Nicolas fit défiler les photos dans l'autre sens. Il voulait retrouver celles prises lors de l'anniversaire d'Élisabeth.

— Quel idiot ! s'exclama Bill. Atteinte à la vie privée, tu sais ce que ça veut dire ?

— Vous êtes trop mignons sur celle-là. Cathy a l'œil qui pétille. Tu veux que je te l'envoie ?

Bill refusa son offre d'un geste de la main. Ils rirent de bon cœur.

— C'était quoi, ça ?

— Celle-là ? demanda Nicolas

— Oui.

— Quand je suis parti chercher les bougies, il y avait ce papier qui dépassait du tiroir. Je l'ai pris en photo. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça. On ne connait personne à Ottawa. Et toi, ça te parle ?

— Fais-moi voir ça de plus près, dit Bill en attrapant le téléphone et en baissant ses lunettes sur son nez. Hum, non, je ne crois pas.

— Ah bon ? Pourtant, tu avais l'air d'avoir reconnu quelque chose tout à l'heure.

— Oui, je l'ai cru aussi, mais maintenant que je vois la photo de plus près… Non, ça ne me dit rien, déclara Bill en lui rendant son téléphone.

— OK. (Nicolas rangea son cellulaire dans sa poche.) C'est comme le numéro de plaque d'immatriculation que j'ai noté. Je ne sais pas si ça va me servir un jour, mais c'était trop étrange comme situation.

— Comment ça ?

— À la fête d'Alexandre, les filles ont vu un homme rôder autour de la maison. Avec Alex, on est allés voir, et il m'a semblé qu'en partant, il m'a pris en photo avec son cellulaire. En plus, je crois que c'est la même personne qui m'avait suivi depuis chez moi jusqu'à la maison de mon ami.

— T'es sûr ?

— Non, c'est pour ça que je n'en ai pas parlé. C'est peut-être mon imagination. Peu importe. Je suis repu. J'ai mangé comme un cochon, déclara Nicolas en posant sa main sur son ventre.

— On a fait honneur à ce festin, approuva Bill en levant son verre. Merci à ta maman. On s'est régalés.

— Santé, Maman ! clama Nicolas.

Les verres s'entrechoquèrent au-dessus de la table. Un instant, le jeune homme crut voir de la crainte dans le regard de Bill. Quelque chose l'inquiétait, mais il ne savait pas quoi exactement.

— On m'a dit que tu avais été sélectionné pour l'université à Québec.

— *Yes !* s'enthousiasma Nicolas. (Il reposa son verre après en avoir avalé une gorgée.) Je suis trop content. J'étais tellement stressé en attendant les résultats !

— Je crois que tu n'étais pas le seul !

— On était tous au bord de la syncope, mais finalement, tout est allé pour le mieux ensuite. Il ne me reste plus qu'à envoyer ma demande pour un logement au sein de l'établissement. Si elle est acceptée, je n'aurai plus qu'à déménager après l'été.

— Et si les places sont toutes prises ?

— Je devrais chercher un appartement en dehors du campus. Ça risque de prendre plus de temps et ça sera plus cher au niveau du loyer. C'est pour cela que, dès la semaine prochaine, le dossier part. On croise les doigts.

— Je peux peut-être faire quelque chose pour ton dossier. Dis-moi dès que tu l'auras envoyé. Je contacterai un ami.

Le lendemain, comme il avait été convenu la veille, les bricoleurs se retrouvèrent au point de rencontre à 8 h 30 précises. Il faisait déjà très chaud. Ils allaient transpirer comme des bœufs, mais c'était le prix à payer s'ils voulaient profiter de l'abri plus tard. On n'avait rien sans rien. Des bouteilles d'eau avaient été mises au frais avec quelques canettes de bière. Il ne manquerait plus qu'ils tombent du toit à cause d'un coup de chaleur ! Ça n'avait aucune allure. Mieux valait se rendre à l'hôpital pour une fracture quelconque que pour un malaise vagal, ça avait plus de classe.

Toute la matinée fut consacrée à enlever les planches pourries et à les remplacer par celles que Bill avait récupérées à la quincaillerie de la famille Roy, la semaine passée. À deux reprises, l'ancien faillit déraper et se retrouver étendu sur le sol, mais dans une acrobatie digne du Cirque du Soleil, il sut rétablir son équilibre pour éviter la chute – qui aurait surement été fatale en raison de son âge. Après ces deux essais manqués de la Faucheuse pour le faire basculer dans l'autre monde, il descendit de la pergola et laissa Nicolas aux commandes du chantier.

— On dit « jamais deux sans trois », donc ne tentons pas le diable ! proclama Bill.

Il n'était pas encore tout à fait midi, mais la faim se faisait déjà sentir, en plus du soleil qui leur brulait la peau : ils étaient au bord de l'épuisement.

Les trois quarts de ce qui avait été prévu le matin même avaient été accomplis. Ils finiraient peut-être après avoir mangé, mais comme ils en doutaient fortement, ils se laissèrent jusqu'au lendemain matin pour terminer le chantier. Il n'y avait aucune urgence. Le mauvais temps n'avait pas été annoncé pour les prochains jours, alors pourquoi se bousculer ?

L'après-midi fut consacré à une balade en forêt. Bill révéla à Nicolas l'emplacement de son coin aux champignons, qu'il avait gardé secret depuis toutes ces années. Ils ramassèrent un panier complet de bolets, qui allaient finir en omelette pour le repas du soir. Aussitôt cueillis, aussitôt dégustés.

Nicolas faisait la planche. Il se laissait porter par les flots, le visage à moitié immergé. Allongé sur le ponton, Bill se séchait tranquillement au soleil. L'eau avait fait un bien fou à son organisme malmené. Il profitait de la chaleur quand son téléphone vibra. Sans qu'il se redresse, sa main tâtonna le sol à la recherche du maudit appareil. Qui pouvait le déranger pendant cet instant solennel ? Il débloqua l'écran d'un doigt et lut le message qu'on lui avait envoyé :

« Tout va bien ? »

« Super »

Il releva la tête de son écran.
Il salua Nicolas, qui revenait à la nage.
Avait-il bien fait ?

8

Septembre 2015
Université, ville de Québec

De l'extérieur, le bâtiment principal ressemblait à une église avec ses deux clochers de chaque côté de l'entrée. Nicolas était impressionné par la conception de cette ancienne abbaye reconvertie en école de médecine. L'immensité du site avait permis aux architectes de créer de nouveaux bâtiments. Ainsi, à l'arrière se dressaient plusieurs édifices modernes au milieu de grands espaces de verdure.

Après s'être perdu à plusieurs reprises dans ce dédale de chemins, Nicolas trouva enfin celui qui menait au pavillon des logements. Il se situait à l'écart de tous les autres. Il suffisait de traverser une grande cour pour rejoindre les différentes constructions dans lesquelles les cours théoriques, pratiques et sportifs se dérouleraient. La place était encore plus grande que celle du cégep qu'il avait quitté quelques semaines plus tôt. Il avait la sensation d'être tout petit face à cet espace grandiose qui respirait la connaissance.

Son studio se situait dans le bâtiment 2B. Les 120 meublés étaient agencés de la même manière. À droite de la porte d'entrée se trouvait la salle de bain, à gauche, l'espace cuisine en forme de L, avec une petite table qui pouvait accueillir facilement quatre personnes, voire six en se serrant un peu. Le long du mur, en face de l'espace repas, étaient positionnés un canapé deux places et un fauteuil. À côté se dressait un meuble à étagères, derrière lequel on découvrait la chambre, avec un lit deux places, un bureau et une grande armoire. Le tout était très spacieux pour un logement étudiant. L'université avait à cœur de leur fournir un espace confortable vu le temps qu'ils y passeraient. Nicolas découvrait ce qui serait son nouvel appartement pour les prochaines années sur le campus.

C'était la première fois qu'Élisabeth serait séparée aussi longtemps de son fils. Elle avait eu du mal à le quitter. Elle avait voulu jouer son

rôle de mère jusqu'au bout, mais Nicolas avait refusé. Il s'était occupé lui-même de ses valises, n'ayant pas souhaité retarder ses parents, car la route du retour allait être longue pour eux. Au moment de se dire au revoir, il les avait serrés très fort contre lui. Les prochaines vacances auraient lieu au moment des fêtes de fin d'année. Autant dire une éternité pour une mère poule comme Élisabeth !

Lundi, 6 h 30.

Ça y est, on y est *!* se réjouit Nicolas lorsque son réveil sonna.

Il sauta de son lit et se prépara, tout guilleret, stimulé par l'excitation du moment.

Les choses sérieuses commencent ! pensa-t-il en préparant son café.

Il avait eu son planning la veille par courriel. Il débutait la journée avec une matinée d'accueil dans le grand amphithéâtre, au centre du bâtiment. Du haut de son mètre 70, il se pencha à la fenêtre pour jauger la météo et opta pour un bermuda beige, un polo noir et des baskets blanches. Il attrapa son sac au vol, après avoir pioché deux pains au chocolat dans le placard. Puis il ferma sa chambre à clef et, tout en sautillant d'enthousiasme, rejoignit l'amphithéâtre.

Comme la plupart de ses camarades, il chercha son chemin, se trompa, fit demi-tour. Après dix minutes d'errance, il arriva enfin à destination. Les portes de la salle n'étaient pas encore ouvertes et une file d'attente s'était mise en place. Très discipliné, chacun attendait son tour pour entrer. Certains se massaient les mains, d'autres se rongeaient les ongles ou mâchaient de la gomme. Bref, chacun avait son petit truc pour évacuer le stress de la première journée. D'autres, comme Nicolas, attendaient calmement, mais en leur for intérieur, l'impatience et la peur se battaient en duel.

À ∧ heures pile, tous les nouveaux élèves avaient trouvé une place dans un brouhaha réconfortant. Une porte grinça. Tous les regards se tournèrent en direction du bruit. Un homme à l'allure austère fit son entrée. C'était leur professeur d'anatomie, qui était aussi leur tuteur pour cette année. On pouvait le comparer au professeur principal du cégep. Il était chargé de les accueillir, de faire le lien entre eux et la direction, et de leur expliquer le fonctionnement de l'université.

Nicolas balaya l'amphi immense du regard et fut terriblement ému. Les gradins disposés en demi-cercle le firent basculer dans une autre réalité. Il s'attendait à assister à un spectacle de l'ère romaine. Jamais il n'avait étudié dans un endroit aussi beau. Le bois était l'élément principal de cette salle de cours. Il se sentait chanceux d'avoir pu intégrer cette école qui était en tête de sa liste.

Ses yeux s'arrêtèrent dix places plus loin, sur la même rangée. Il fut troublé par la beauté d'une jeune fille blonde aux yeux bleus. Il n'arrivait plus à suivre ce que le professeur racontait. Il pria pour

qu'elle se tourne vers lui, mais elle était concentrée sur la présentation. Rien, apparemment, ne pouvait la distraire de sa prise de notes. Il était à deux doigts de ramper sur le pupitre pour lui faire part de sa présence, mais la jeune fille ne le remarquait pas, même quand elle discutait avec sa camarade assise à sa droite. Il se sentait invisible, inexistant.

Au retentissement de la cloche, un vacarme de chaises qu'on recule remplit la salle de classe. L'heure d'aller reprendre des forces était enfin arrivée. Ce n'était pas le grand luxe au niveau du choix des repas, mais ça permettait de se recharger en énergie pour la fin de la journée. Plateau à la main, Nicolas scanna du regard la cantine pour trouver une place. Pratiquement toutes les tables étaient occupées. Y avait-il toujours autant de monde ? Les étudiants avaient la possibilité de pique-niquer dehors, dans l'espace aménagé prévu à cet effet, mais il fallait croire que, malgré tout, le menu n'était pas si déplaisant. Au fond du réfectoire, il aperçut la jeune fille blonde, qui avait maintenant un prénom : Julie.

Seule à sa table, elle était plongée dans la lecture d'un roman. Elle ne levait même pas le bout de son nez pour manger et le tumulte ambiant n'avait absolument aucun impact sur sa concentration. Il traversa la salle en essayant de ne pas être bousculé par une bande de plaisantins, qui prenaient plaisir à se faire remarquer. Arrivé à la hauteur de l'étudiante, Nicolas demanda son autorisation pour s'asseoir. Elle accepta.

— Tu es dans ma classe ? demanda-t-elle.

— Exact. Je m'appelle Nicolas.

— Julie. Mais je crois que tu le sais déjà.

Il acquiesça et se sentit rougir.

— Qu'est-ce que tu lis ?

— Un thriller. Aimes-tu la lecture ?

— Ce n'est pas mon passe-temps favori.

— Et c'est quoi, ton passe-temps favori ?

— Le hockey.

— Intéressant. Tu le pratiques où ?

Julie piqua de sa fourchette un morceau de courgette et le porta à sa bouche. Ses yeux bleus déstabilisaient Nicolas. Ils avaient un pouvoir hypnotisant. Il perdit le fil de ses pensées.

— À Rimouski, balbutia-t-il. Avec mes amis du cégep, on avait l'habitude d'aller sur le lac pour pratiquer ce sport après les cours.

Évoquer ce souvenir le rendait un peu nostalgique.

— Étrange qu'on ne se soit jamais rencontrés. J'habite aussi à Rimouski. Ta tête ne me dit absolument rien.

— Mes parents tiennent une quincaillerie dans le centre-ville.

— Les miens possèdent une boulangerie, mais elle est plus en direction du fleuve Saint-Laurent, vers le musée régional. Incroyable !

Ils discutèrent pendant toute l'heure du diner, oubliant qu'ils étaient dans un réfectoire et qu'il leur faudrait bientôt retourner en classe.

Le bâtiment de Julie était en face de celui de son nouvel ami. Nicolas la raccompagnait chaque soir. Chaque matin, ils partaient ensemble pour leurs cours.

Au fil des jours, ils devinrent inséparables. À chaque fois, ils se plaçaient côte à côte, s'aidant mutuellement quand l'autre rencontrait des difficultés dans une matière.

Il ne fallait en aucun cas rater cette première année de médecine, réputée difficile et sélective. Le moindre retard risquait de remettre en jeu tout leur parcours. Nicolas s'était lancé dans un marathon qui s'étalait sur une bonne dizaine d'années, voire plus s'il voulait se spécialiser. Il devait maintenir un rythme de croisière qui lui permettrait de garder le cap durant toute la durée de ce périple. Pour se lancer pleinement sur ce chemin rempli d'embuches, il s'obligea à respecter ses cycles de sommeil, à s'alimenter correctement et à se dégager du temps pour se divertir. Recharger les batteries était essentiel pour tenir le coup. Il avait embarqué Julie, de son plein gré, dans son programme santé, révisions et lâcher-prise.

Les fins de semaine, ils les passaient soit chez l'un, soit chez l'autre. Elle appréciait le fait d'avoir trouvé un compagnon sur lequel elle pouvait compter. Il se réjouissait d'avoir une amie bienveillante, intelligente et drôle. Après des heures studieuses, qui grignotaient toute leur énergie et leur grillaient quelques neurones, ils allaient régulièrement s'aérer la tête. L'idée était de s'échapper des bouquins d'anatomie, de se promener en ville, d'assister à une projection au cinéma. De temps en temps, Nicolas aimait s'octroyer des moments sportifs télévisuels pendant que Julie lisait à ses côtés.

9

Deuxième lundi d'octobre

Il y a une tradition au Canada, l'Action de grâce, plus connue en anglais sous le nom de Thanksgiving. Ce jour férié met à l'honneur les récoltes et permet de rendre grâce aux bonheurs reçus tout au long de l'année.

Le bonheur de Nicolas était d'avoir rencontré Julie. Ils avaient fait connaissance il y avait à peine un mois et demi, mais ils avaient déjà l'impression que cela faisait dix ans. Leur complicité était évidente. Rien qu'en les regardant, on sentait les liens d'affection qui les unissaient. Même si, parfois, ils pouvaient être en désaccord sur certains sujets, ils avaient tous les deux les mêmes objectifs de vie. Ils se comprenaient, se parlaient durant des heures, s'écoutaient et se soutenaient mutuellement. Ils étaient fortement attachés l'un à l'autre, et surtout, ils se faisaient confiance.

Ces derniers temps, les rapprochements physiques étaient plus fréquents et plus intenses. Lors d'une soirée « film romantique », sur le canapé de Nicolas, leur relation changea de cap. Julie cala sa tête dans le creux de l'épaule du jeune homme et passa sa jambe par-dessus la sienne. Nicolas la serra contre lui et lui caressa le bras. Il sentit un frisson la parcourir. Il attribua ce réflexe au fait qu'elle avait surement froid. Il attrapa le plaid sur l'accoudoir du canapé et le plaça sur ses épaules, posa ses lèvres sur son crâne et raffermit son étreinte. Était-ce la scène du baiser, à l'écran, qui était la raison de ce déclic ? Jusqu'à présent dans une relation platonique, ils se rendirent compte qu'ils étaient attirés par la même chose.

Julie leva la tête vers lui. Nicolas se noya dans cet océan turquoise. Sans la quitter du regard, il se pencha. Julie se redressa. Leurs visages étaient si près que les jeunes gens percevaient la respiration de l'autre. Sans se toucher, ils se jaugèrent, se provoquèrent du regard. Leurs lèvres se frôlèrent. Une chaleur prit possession de leurs corps. Leurs

cœurs battaient de plus en plus vite à l'unisson. Leur respiration s'accéléra. La couverture vola au sol. Julie enjamba Nicolas. Avec douceur et tendresse, leurs doigts devinrent leurs yeux, explorant le corps de l'autre jusqu'à en être rassasiés. Ils restèrent enlacés dans un silence qui était le témoin de leur bonheur.

La veille de l'Action de grâce, ils décidèrent de mettre en pratique l'un des principes de leur triptyque « santé, révisions, lâcher-prise ». Après une matinée pluvieuse et studieuse, Nicolas eut envie de manger une pizza bien grasse, dégoulinante de fromage. Julie, quant à elle, choisit le film qui clôturerait leur demi-journée détente.

Main dans la main, ils déambulèrent dans la rue en direction du restaurant. Julie contemplait toutes les vitrines des magasins. Le thème de l'automne ornait les commerces, les rues, les balcons, l'entrée des maisons. La couleur orange, les citrouilles et les courges étaient les reines de ce weekend festif. Les décorations resteraient en place encore deux semaines, puisqu'Halloween arrivait à grands pas.

Attirée par une robe à dentelle rouge parfaite pour les fêtes de fin d'année, Julie s'immobilisa devant la boutique. Nicolas fut stoppé net dans sa progression. Dans la vitre, le reflet d'un homme le regardait fixement. Son visage lui disait quelque chose, mais l'image n'était pas nette. Cheveux courts et noirs, blouson marron et pantalon foncé, l'homme se tenait de l'autre côté de la rue. Statique, il ne semblait même pas respirer.

— Elle est belle, non ? demanda Julie.

Nicolas acquiesça d'un grognement rauque. Son attention était ailleurs.

Lorsqu'il se retourna, il ne vit personne. Aucun homme aux cheveux noirs avec un blouson marron ne se trouvait sur le trottoir opposé. Il s'avança de quelques mètres, observant vainement la rue dans toute sa longueur.

— Qu'y a-t-il ? s'inquiéta Julie.

— Rien. J'ai cru voir quelqu'un. J'ai dû rêver.

Le restaurant se situait à l'angle de la rue Caron et du boulevard Charest. Il ne payait pas de mine, mais avait la réputation de servir les meilleurs mets italiens de la ville, voire du pays pour certains. Là aussi, la décoration était très orangée. Le serveur les plaça dans un recoin tranquille, près de la vitre qui donnait sur le boulevard. Nicolas aimait quand le temps était perturbé. Regarder la pluie tomber le reposait. Le service ne se fit pas attendre. La fameuse pizza avait l'air magnifiquement appétissante. L'odeur qui s'en dégageait lui avait mis l'eau à la bouche avant même qu'elle atterrisse devant lui. Julie avait opté pour des pâtes à la carbonara. Attention : la véritable recette prohibe la crème fraiche ! Vous risquez de provoquer une crise d'apoplexie chez un Italien rien qu'en évoquant le produit laitier dans la préparation.

Un coup de tonnerre retentit. Machinalement, tout en regardant à l'extérieur, Nicolas compta les secondes qui séparaient le bruit de l'apparition de l'éclair : neuf. L'orage se trouvait à trois kilomètres.

— *Ayoye*, on risque de se prendre une averse en sortant du cinéma, tout à l'heure ! Le ciel devient tout noir, là-bas.

Julie tourna la tête dans la direction que lui indiquait Nicolas.

Un homme aux cheveux noirs et au blouson marron la regardait, mais elle n'y fit pas attention.

Au deuxième grondement qui déchira le ciel, Nicolas saisit la dernière part de pizza, qui allait finir comme toutes les autres : au fond de son estomac.

Les meilleures places se trouvaient au sommet et au milieu de la rangée. Premièrement, parce que personne ne pouvait donner de coups de pied dans son siège. Deuxièmement, être en hauteur lui permettait de ne pas être gêné par les grands bonhommes, dont la tête faisait office de brise-vue. Et pour finir, les parents s'asseyaient toujours devant avec leurs enfants, qui ne pouvaient s'empêcher de mâcher pop-corn et autres gourmandises. Ces bruits de mâchouillage et de papier froissé étaient très désagréables.

Le film s'apprêtait à débuter au moment où une envie pressante obligea Nicolas à se diriger vers le couloir qui desservait toutes les salles du cinéma. Il courut, et faillit renverser une petite fille et son bol de pop-corn. *Heureusement, il y a encore de la place sur les sièges de devant !* pensa-t-il. Devant le lavabo, il en profita pour recoiffer sa tignasse brune, humide de pluie. (Au dessert, une bruine avait fait son apparition.) Il devait se pencher en avant pour pouvoir mettre ses mains sous le jet d'eau. *Est-ce moi qui suis trop grand ou est-ce un lavabo pour les enfants ?* s'interrogea-t-il intérieurement. Avant de retourner dans la salle de projection, il s'inspecta une dernière fois dans le miroir. C'était bon, il n'avait pas de morceau de cheddar coincé entre les dents.

Quand il pénétra dans la salle, elle était plongée dans une semi-obscurité. Les publicités défilaient sur l'écran géant. La petite fille qu'il avait percutée quelques minutes plus tôt était bien assise au niveau de la première rangée de sièges, serrant entre ses bras son carton de gourmandises. Nicolas remonta les marches en faisant attention à ne pas en louper une. Il chercha du regard Julie. Avait-elle eu également une envie pressante ? Apparemment non.

Depuis son départ précipité, la rangée du fond s'était remplie. Plusieurs couples avaient opté pour la même stratégie. Julie discutait avec un homme. Lui aussi avait un carton de pop-corn sur les genoux. *Tabarnak !*

Son blouson marron était posé sur le siège libre à côté de lui. Il

tendit le pop-corn à Julie. *Blouson marron, cheveux noirs*, remarqua Nicolas. *Crisse, c'est lui !*

Son cri résonna dans la salle de cinéma en même temps qu'une explosion retentit à travers les enceintes. Seules les personnes à proximité avaient perçu son hurlement. L'inconnu près de Julie repéra à son tour Nicolas. Il récupéra son blouson et se précipita vers la sortie opposée. Les grains de maïs soufflé s'éparpillèrent au sol. Nicolas loupa une marche et s'étala de tout son long. Au moment où il atteignit son siège, l'homme avait disparu. Encore une fois !

— Qu'est-ce qu'il se passe ? Tu te sens bien ? l'interrogea Julie.

— C'était qui ?

— Un gars.

— Il voulait quoi ?

Nicolas massa son genou endolori par la chute.

— Rien. Il me proposait juste du pop-corn quand tu as hurlé. Pourquoi tu as fait ça ?

— Je crois que je le connais.

— Tu crois ou tu en es sûr ?

— Je ne sais pas trop. Je pense qu'il nous suivait tout à l'heure. Je l'ai vu dans le reflet de la vitrine du magasin, et quand je me suis retourné, il avait disparu, murmura Nicolas.

Le générique du film apparut à l'écran.

— Je n'ai vu personne. Tu sais, on est très fatigués avec toutes ces heures de révisions. L'épuisement peut perturber nos perceptions, chuchota Julie.

— Tu as surement raison. Désolé d'avoir crié.

— Il était sympa.

— Il t'a parlé ?

— Pas vraiment. Comment va ton genou, s'inquiéta Julie, qui prit sa main dans la sienne.

— Pas pire.

— Pourquoi il nous suivrait ?

— Aucune idée, mais il y a des choses étranges qui m'arrivent. Cet été, un homme espionnait la maison de mon *chum* Alexandre.

— Celui avec qui tu pratiquais le hockey sur le lac et qui fait ses études aussi à Québec ?

— Exact. Quand on est allés lui rendre une petite visite dans sa voiture, il a décampé et m'a pris en photo en passant devant moi.

— C'est un psychopathe, ce type. Tu es allé voir la police ?

— À quoi bon ? Je n'ai pas vraiment de description à donner. La couleur de ses cheveux et de ses habits ne suffit pas. Il peut modifier son apparence. Alexandre n'a pas vu son visage, et ici il fait noir.

— Tu ne regarderais pas un peu trop de films d'espionnage ?

— Peut-être. Quoi qu'il en soit, c'est comme ça que ça débute. Les méchants suivent la cible pour connaitre ses habitudes et établir un

plan d'action avant de passer à l'attaque.

L'expression de son visage se décomposa. La peur avait assombri les beaux yeux bleus de Julie.

— On est en danger sur le campus ?

— Aucune chance. On se connait tous. Un visage inconnu se remarquerait tout de suite. Pis il y a plein de caméras sur le site. Ça serait de l'inconscience de se pointer là-bas. Un lieu public, où il pourrait se fondre dans la masse, est plus pertinent pour passer inaperçu.

— Je vois que tu as travaillé le sujet et ça ne me rassure pas du tout.

— Il ne faut pas s'inquiéter. Ce n'est surement que mon imagination et une série de coïncidences. Il n'y a aucune raison que je sois la cible de quelqu'un. Je suis un homme bien sous tous rapports, minauda-t-il.

Les premières images du film défilèrent sur la toile blanche. Nicolas déposa un baiser sur le front de Julie, qui nicha sa tête sur son épaule. À ses côtés, elle se sentait en sécurité.

Nicolas aurait voulu la rassurer davantage, mais trop de questionnements sans réponses se bousculaient dans sa tête.

Pourquoi l'inconnu avait-il pris la fuite en le voyant ?

Pourquoi disparaitre à chaque fois que Nicolas était sur le point de l'approcher ? Devenait-il paranoïaque ?

Julie avait raison sur un point : ils travaillaient beaucoup trop.

10

31 octobre 2015

— As-tu fini ? s'impatienta Julie.

— Oui, bientôt.

— Voilà une heure que je t'attends. Les autres sont déjà prêts depuis longtemps.

— Tu exagères. Et puis il faut ce qu'il faut.

— J'espère que ça en vaut la peine.

— À toi de me le dire, clama Nicolas en jaillissant de la salle de bain, avant de s'appuyer au chambranle.

— Oh là là ! Canon, dis donc !

— Merci, merci, déclama-t-il en opérant une révérence.

— Je veux bien que tu me décoches une flèche en plein cœur, mon beau brigand, enchaina Julie en se blottissant contre son torse.

— Pas touche, belle demoiselle ! Mon cœur n'est pas libre !

— Et comment se nomme votre dulcinée ?

— Marianne, bien sûr. Voyons donc, tu n'as pas vu le film ? Kevin Costner, Morgan Freeman…

— Bien sûr que si, mais je jouais le rôle de la séductrice qui veut accaparer le beau voleur au grand cœur. Pfff, t'es pas marrant !

— Oh, désolé ! Pardonnez-moi, belle demoiselle.

— Je vous pardonne, mais c'est trop tard maintenant, déclara Julie en reprenant son sérieux. Viens, on va être en retard.

Alors qu'elle le tirait par la main, Robin des Bois fit la moue, malheureux d'avoir interrompu le jeu d'actrice magnifique de sa belle.

— C'est qui, ton personnage, toi ?

— Sérieux ?

— Ben non ! Venez, ma douce Marianne. Allons dévaliser les coffres du shérif de Nottingham.

— N'oubliez pas votre arc. Vous en aurez besoin pour défendre ma personne.

— Ah oui, suis-je bête ! On est bon, comme acteurs, quand même, non ?

— Y aurait des choses à revoir, mais tu es tout de même mon héros, approuva Julie en l'embrassant sur la joue.

L'université avait organisé une soirée spéciale pour Halloween, où costumes et bonbons étaient à l'honneur. La coutume voulait que ce soit une nuit effrayante où fantômes, pirates et vampires se partageaient la scène en déambulant de maison en maison pour récolter des bonbons ou jeter un sort. « *Trick or treat !* » était la formule exacte à prononcer si on voulait respecter l'usage. Pour l'occasion, le gymnase avait été aménagé pour une soirée d'enfer, qui clôturerait la déambulation incontournable des monstres en tout genre dans les couloirs des pavillons universitaires afin de réclamer leur fameux butin.

Julie et Nicolas avaient formé un groupe avec des camarades de leur promotion. Ils devaient se retrouver dans la cour afin de débuter la moisson.

— Voyons donc ! Ce n'est pas très effrayant, comme déguisement, les amoureux, s'offusqua Angèle.

— Tu veux vraiment provoquer Robin des Bois ? Tu vas voir ! Tu prendras la poudre d'escampette une fois qu'il aura sorti son arc et ses flèches.

— *Ah ouain ?* Je ne suis pas très convaincue, mais bon, vous êtes trop mignons.

— Merci, minauda Julie dans sa robe du Moyen Âge.

— En route, mauvaise troupe ! Allons réclamer notre dû, lança énergiquement Angèle, le poing levé vers le ciel.

Nicolas l'interrompit dans son élan.

— Et toi, c'est quoi, ton affublement, jeune damoiselle ?

— Dans son personnage jusqu'au bout. Eh bien, gentil damoiseau, répondit-elle, révérencieuse, je suis une sorcière gothique qui a le pouvoir de te renvoyer dans ton monde moyenâgeux.

— Waouh ! Très convaincant, dis-moi. Toute de noir vêtue, long manteau à capuche, teint blême. Bravo ! Et c'est quoi sur ton front, en noir ? s'interrogea Nicolas tout en approchant son doigt pour l'effleurer.

— Un premier quartier de lune, symbole de prise de décisions, de force et d'action. Dans les huit phases de la lune, c'est le moment où l'on fait des choix éclairés, où l'on surmonte les obstacles et où l'on met en œuvre nos plans avec détermination, déclara Angèle avec une voix d'outre-tombe qui fit pâlir le couple.

— Est-elle possédée ? murmura Nicolas à l'oreille de Julie, qui haussa les épaules en guise de réponse.

— Donc, allons-y. Allons montrer notre puissance à ces gueux, proclama énergiquement leur camarade.

La direction avait sorti le grand jeu. Les couloirs étaient revêtus de leurs plus belles parures de lumière : des lanternes tout droit sorties du film *Beetlejuice*, de fausses bougies posées au sol, le long des plinthes, des crânes habillant chaque montée d'escalier, des dizaines d'araignées entremêlées dans leurs toiles, trônant sur les portes des chambres et au-dessus des sorties de secours. À l'extérieur, la cour avait été transformée en un immense cimetière abandonné. Pierres tombales, citrouilles et ossements occupaient la place. Ce matin-là, la pluie était venue perturber l'installation des décorations. Le parfum du goudron mouillé imprégnait encore l'air, ce qui rendait d'autant plus crédible le décor irréel.

Armée de son chaudron, la sorcière, accompagnée de ses deux comparses, passait de chambre en chambre. Certaines portes restaient closes, les occupants étant sans doute en train de faire la même chose qu'eux, alors que d'autres s'ouvraient sur de monstrueux habitants, bien que parfois la surprise soit plus loufoque qu'apeurante.

Ils n'avaient attendu qu'une seule chose depuis le début de la journée : aller se dandiner sur la piste de danse. Ils repérèrent les pancartes avec l'inscription « Bal des vampires ».

— *Let's go to the party !* hurlèrent-ils.

Le chemin balisé de lampions en forme de citrouilles n'inspirait pas du tout confiance. Ils se dirigeaient tranquillement vers le gymnase quand le personnage de *Scream* apparut dans leur champ de vision. Avec une longue tunique noire et un masque blanc qui exprimait la terreur, la personne était sur le point de leur rentrer dedans telle une boule faisant tomber les quilles au bowling.

— *Quessé qu'y veut*, lui ? Il est épeurant, *tabarouette* ! remarqua Angèle alors que sa trajectoire ne déviait toujours pas.

— Tu devrais être contente. Ils n'ont pas tous des tenues trop ordinaires à faire sourire Dracula, nota Julie.

— C'est vrai, concéda-t-elle. Mais pourquoi vient-il vers nous, si déterminé à vouloir nous arracher les yeux ?

— Salut, les amis ! lança Alexandre alors que le trio avait failli partir à la renverse.

— *Heille !* Qu'est-ce que tu fais là ? s'enthousiasma Nicolas en prenant son ami dans les bras.

— Il parait que vous avez une fête de l'horreur ce soir ? Et vous alliez vous amuser sans moi ? Ce n'est pas très gentil, plaisanta Alexandre tandis qu'il embrassait les filles. Très jolis costumes.

Elles firent un tour sur elles-mêmes pendant qu'il les admirait.

— Par contre, ce n'est pas très effrayant, tout ça. À part toi. C'est quoi, le dessin sur ton front ?

— « Un premier quartier de lune, symbole de prise de décisions, de

force et d'action. Dans les huit phases de la lune, c'est le moment où l'on fait des choix éclairés, où l'on surmonte les obstacles et où l'on met en œuvre nos plans avec détermination », récitèrent d'une même voix les amoureux, sous le regard noir d'Angèle.

— Ben quoi ? s'indigna Julie. On t'écoute quand tu parles, et surtout, on ne veut pas subir l'un de tes sorts.

— *Ouain*, admit Angèle en roulant des yeux, pas très convaincue par cette explication fumeuse.

— En tout cas, c'est super que tu sois venu. Je suis trop content ! s'écria Nicolas.

— On va avoir du fun ! Ça va me faire du bien de sortir du campus. Et puis vous me manquiez trop, alors je me suis évadé.

Accompagnés d'un nouveau membre, ils reprirent leur route en direction de l'antre vampirique. Un flot de zombies marchaient en une procession funèbre qui les ferait passer du monde des vivants à celui des morts.

Au niveau de l'entrée, des enseignants, semblables à des gardiens du passage entre les deux mondes, observaient les allées et venues des étudiants. Eux-mêmes avaient pris leur rôle au sérieux. Habillés d'une grande cape noire, capuche sur la tête, ils arboraient une posture austère qui ne laissait place à aucune fantaisie. Les filles, toutes joyeuses de cette soirée atypique, riaient aux éclats. Derrière eux, des cris retentirent. Des blagueurs s'amusaient à effrayer leurs camarades. Après tout, c'était un peu le but du jeu. Quand Nicolas s'apprêta à entrer à son tour, il croisa le regard d'un des gardiens. Son attention était fixée sur ce visage qu'il avait déjà vu. La coiffe sur la tête ne permettait pas de bien le distinguer, mais l'intensité de son regard lui faisait froid dans le dos. Son intuition lui disait que ce n'était pas un enseignant.

Même si chacun respectait son rôle à la lettre, ce n'était pas l'ambiance morbide qui régnait autour de lui ni le jeu impeccable des professeurs qui l'avaient interpellé. C'était bien ce visage en particulier et ces yeux. Il lui fallut un moment afin de comprendre pourquoi. Ce fut au comptoir des boissons que le souvenir s'imposa à lui. Le verre que lui tendit Alexandre resta dans sa main. Nicolas fit demi-tour sans donner d'explication. Il se faufila à travers la foule en jouant des coudes pour atteindre le plus vite possible la porte par laquelle il était entré. Il balaya l'environnement du regard, mais en vain. L'homme avait déjà pris la poudre d'escampette. Déconcerté et toujours avec les deux gobelets dans les mains, Alexandre le rejoignit à l'extérieur.

— Qu'est-ce que tu as, mec ? Pourquoi es-tu parti si vite ? demanda-t-il.

— Je l'ai vu !

— Qui ?

Alexandre scannait lui aussi les alentours.

— L'homme de la voiture.

— *What ?* Je ne comprends rien.

— L'homme qui rôdait devant chez toi, cet été, à ton anniversaire.

— Et qui t'aurait pris en photo ?

— Oui. Il était là, ici même, indiqua Nicolas avec son index. Je suis sûr que c'était lui aussi qui nous a suivis, Julie et moi, au cinéma, la dernière fois.

— T'es certain ?

— C'est lui, j'en suis sûr.

— Quelqu'un d'autre l'aurait remarqué, non ?

— C'est lui, j'te dis. J'en mettrais ma main à couper. *Crisse !* Il était là, juste à côté de moi, et je l'ai laissé partir. *Ostie de câlisse de tabarnak !*

Nicolas tournait sur lui-même. Ses yeux continuaient à chercher l'homme à la capuche, mais comment le retrouver au sein de cette farandole de déguisements ? Il avait bien fait ses devoirs, le bougre ! Cette fois-ci, il avait profité d'une soirée masquée, où il pouvait, à son aise, l'approcher.

De colère, Nicolas tapa du pied, puis retourna à l'intérieur, bousculant un camarade au passage, furieux d'avoir encore manqué son coup.

Qui est ce type ? Qui veut me nuire au point de me faire suivre jusqu'au campus ?

Devait-il, à présent, se méfier de tout et de tout le monde ?

— C'est pour moi ? demanda-t-il à Alexandre, qui tenait encore les gobelets dans ses mains.

— Oui.

Nicolas les attrapa et les but d'une traite. Puis il s'en resservit un troisième.

Au bout de la rue, une camionnette sombre démarra. À son bord, un homme vêtu d'une cape noire, dont les mains étaient ligotées et la bouche bâillonnée.

11

Le lendemain matin

Dans quatre minutes, le jour allait se lever. La noirceur s'évanouirait tandis que le soleil prendrait ses quartiers pour la journée. Au milieu de la cour, une scène apocalyptique se dessinait sous les yeux d'Alexandre. En plus du décor de la veille, des canettes, des gobelets et des mégots de cigarettes trainaient lamentablement au sol, malgré les poubelles disséminées un peu partout sur le campus. L'alcool avait dû faire des dégâts si personne n'avait su les reconnaitre.

Après avoir effectué son jogging du matin en profitant de l'air frais, Alexandre rejoignit le studio qu'il partageait pour le weekend avec son ami. Le silence régnait partout dans le bâtiment. À croire qu'il était le seul à être réveillé et assez en forme pour sortir aussi tôt. La veille, ils étaient rentrés à 2 heures du matin. Pas si pire, mais la fête aurait pu durer plus longtemps si Nicolas n'avait pas abusé de l'*open bar* et commencé à vomir dans les toilettes. Alexandre avait entendu du bruit dans les couloirs jusqu'à 6 heures. Autant dire qu'il y avait encore quelques heures à peine, des vampires et autres monstres avaient bravé la noirceur de la nuit jusqu'à ses limites, juste avant que le jour ne commence à les faire fuir. Pour sa part, il n'avait pas voulu se rendormir à cette heure avancée et avait alors décidé d'aller expier ses excès avec une bonne course à pied à la fraîche. Il savait qu'il allait en baver, mais en même temps, il acceptait les conséquences d'une soirée bien arrosée.

— Pis pas trop mal à la tête ? lança-t-il alors qu'il pénétrait, sans trop faire de bruit, dans le studio et se dirigeait avec autant de délicatesse vers le frigo pour saisir une bouteille d'eau.

— Mmmmm ! gémit Nicolas.

— Je vois.

Alexandre but une gorgée et se planta devant le canapé, où Nicolas

avait échoué quelques heures plus tôt, porté par Julie et lui-même. Par précaution, une bassine avait été posée au sol, au cas où une autre envie subite de régurgiter tout ce qu'il avait bu n'aurait pas attendu qu'il se rende aux toilettes.

— Je sais, mon pote, le plaignit Alexandre. Tu dois en tenir une bonne avec tout ce que tu as absorbé. Ça doit taper fort là-dedans. (Il indiqua sa tempe de son index.) Mais que veux-tu, on n'a que ce qu'on mérite.

— Chuuuuut !

— OK ! Aux grands maux les grands remèdes, asséna-t-il. La fête est terminée.

Il posa sa bouteille d'eau sur la table et fit place nette entre le naufragé gémissant sur le sofa et la salle de bain.

La tête enfouie sous la couverture, Nicolas entendit un bruit d'eau qui coule, comme un écho lointain.

C'est quoi, ça ? râla-t-il intérieurement.

— Tu fais quoi ? réussit-il à articuler.

Il n'arrivait plus à réfléchir tellement sa tête le faisait horriblement souffrir. Sa bouche était pâteuse, et émettre un son ou avaler sa salive était fort déplaisant.

— T'occupe. Julie arrive à 10 heures pour un brunch. Ça serait dommage que ton charme naturel soit entravé par une malheureuse beuverie.

— Elle m'a déjà vu pompette.

— Là, t'es pas seulement pompette, vieux. T'as carrément l'odeur et l'aspect d'un gars qui aurait vécu dix ans dans la rue. Allez, *move* !

La couverture valdingua au sol.

— Fait froid ! J'ai envie d'uriner !

— Arrête de chialer. Appuie-toi sur moi et évite de vomir sur mes chaussures de sport, j'apprécierais.

D'une démarche chancelante, Nicolas réussit à faire miraculeusement les quelques pas imposés par son ami. À ce moment précis, il détestait fortement cette personne qui l'avait dérangé dans sa torpeur. Il aurait préféré rester immobile en attendant que le mal parte de lui-même, mais son tortionnaire en avait décidé autrement.

— Où va-t-on ?

— Salle de bain.

— Oh, non !

— Oh, oui ! lança en retour Alexandre.

L'eau jaillissait déjà du pommeau de douche quand Nicolas entra dans la baignoire, contraint par les mains de son bourreau, qui le maintenaient sous le jet. Rien de mieux qu'une bonne cascade d'eau froide sur une tête encore embrouillée ! Nicolas ne trouvait pas ce moment digne d'un service quatre étoiles. Il s'apparentait plutôt à une séance de torture au sein du camp ennemi pour essayer de lui

soustraire des infos de haute importance. Malheureusement, les seules choses qu'on pouvait tirer de lui, c'était de la régurgitation.

Quelques minutes suffirent pour réveiller le fêtard, qui grelotait à présent.

— Tiens, bois, ça va te réchauffer, lui proposa Alexandre en lui tendant une tasse de café.

— Merci, murmura Nicolas alors qu'il avait retrouvé sa couche.

Assis, emmitouflé dans son plaid, genoux recroquevillés contre son ventre, il essayait de retenir le peu de chaleur que produisait son corps en limitant au maximum les zones de chair exposées à l'air ambiant.

— Comment te sens-tu ?

— Mieux avec le café. Quelle heure est-il ?

— Neuf heures.

— *Calvaire !* Je suis complètement à plat.

— Normal. Plus d'alcool pour toi pendant un moment…

— Jamais je ne reboirai.

— Mais oui, c'est sûr. On dit tous la même chose. Cette bonne résolution est vite oubliée une fois que la mauvaise expérience est derrière nous. Tu te souviens de la soirée ?

— C'est flou. J'ai trop mal au crâne.

— Prends ça, c'est bon pour ce que tu as.

Alexandre avait jeté dans un verre d'eau un comprimé effervescent. Le gout allait être affreux, mais l'antalgique était indispensable à Nicolas dans son état.

— Au début de la soirée, reprit Alexandre, tu es ressorti subitement en prétextant que tu avais vu l'homme qui était à ma fête et qui vous avait suivis, Julie et toi. Tu te rappelles ?

— Oui. Je me souviens d'être ressorti du gymnase en courant, d'avoir cherché effectivement quelqu'un dans la foule, mais je crois que je ne l'ai pas trouvé. J'étais tellement en colère que je me suis soulé. L'alcool doit me brouiller encore l'esprit. Je ne me souviens pas du gars, juste que je me suis élancé à la recherche de quelqu'un. Aïe, ma tête, *ostie* !

— Je veux bien te croire. Avec tout ce que tu t'es enfilé, mon *tabarnak*, ton corps s'est transformé en distillerie.

— Ah, ah ! C'est marrant, ça. En revanche, c'était toi avec le costume noir et le masque blanc du genre super effrayant ?

— Effrayant comme… celui-là ?

— *Crisse !* Oui, c'était bien toi. Ben tu vois, ça, je ne l'ai pas oublié.

— En même temps, ce n'était pas un costume de calinours que je portais. Je savais que ça allait faire son petit effet.

— Ben, c'est gagné. *Crisse*, ma tête ! se lamenta Nicolas en portant ses doigts à ses tempes.

— T'es une petite chochotte, quand même. Viens que je te fasse un câlin.

Assis sur l'autre moitié du canapé, Alexandre tendit les bras vers son ami, qui essaya de le repousser vigoureusement, mais en vain.

— Je vois que vous vous amusez bien pendant mon absence.

Julie pénétra dans l'appartement, les mains chargées de nourriture. Son visage était beaucoup plus frais que celui de son amoureux. Elle ferma la porte avec son pied, mais le battant claqua, emporté par son élan. Un grognement se fit entendre.

— *Oupelaï !* dit-elle en haussant les épaules. Désolée, je ne pensais pas que ça allait faire autant de bruit.

— Tu es en avance ! lui fit remarquer Alexandre.

— Je pensais que vous auriez faim.

— Bien vu !

— Évidemment ! Ça creuse, de faire du jogging, maugréa Nicolas en roulant des yeux.

— Oh ! Tu m'as entendu ?

— Bien sûr. Je suis apathique, pas décédé. Mes oreilles fonctionnent très bien.

— Un jogging ! Bravo, je n'aurais pas cette volonté-là, énonça Julie.

— Tu vois ! s'écria Nicolas. Je ne suis pas le seul à penser que tu es dingue !

— Allez, les petites natures, je vous laisse entre vous. Je vais enlever ma sueur de sportif, se vanta Alexandre en s'époussetant les épaules.

— Regardez-le, celui-là ! Je vais réchauffer le repas pendant que monsieur l'athlète se prépare. J'espère que tu as de l'appétit, toi, lança Julie à Nicolas en le fixant d'un regard menaçant. Sinon, je te donne la becquée, c'est compris ?

— Mmmmm ! *Calvaire*, que la journée va être longue ! geignit Nicolas en basculant sur le côté.

Il replongea sous la couverture. Peut-être qu'on oublierait sa présence.

12

Décembre 2015
Rimouski

La première neige avait fait son apparition mi-novembre. MétéoMédia avait émis un bulletin d'alerte : « *Le Québec subira une descente d'air arctique dès dimanche alors qu'un creux atmosphérique balayera la province. Cet* évènement *aura pour effet de faire chuter le mercure de façon importante. Ce refroidissement des températures combiné à la présence d'une dépression stagnante va apporter la première neige de la saison dans certains secteurs du territoire. Même si les accumulations s'annoncent minimes, la chaussée pourrait être plus glissante. La visibilité pourrait également être affectée.* »

Un mois plus tard, une tempête avait produit en une nuit 40 centimètres de neige dans les rues. Les voitures garées le long des trottoirs étaient toutes ensevelies. Ceux qui se rappelaient l'endroit exact où ils avaient stationné leur auto étaient chanceux. Pour les autres… bon courage !

Il restait deux semaines avant le réveillon. Nicolas espérait que l'or blanc allait prendre ses quartiers pour les festivités de fin d'année. Les meilleurs Noëls étaient ceux où il pouvait aller faire de la luge et un bonhomme de neige, et battre à plate couture son père lors d'une bataille de boules de neige.

Nicolas descendit le premier du bus Orléans Express qui faisait le trajet du centre-ville de Québec vers Rimouski. Avec Julie, ils s'étaient promis de s'appeler le soir même, comme ils en avaient l'habitude quand ils retournaient dans leur foyer respectif.

Les premiers jours de la semaine seraient consacrés à l'organisation du repas du réveillon. Bill et Cathy étaient évidemment invités.

— Ils en sont où, ces deux-là ? s'aventura à questionner Nicolas alors qu'il mettait en rayon les commandes livrées le matin même.

— Je sais qu'ils se sont vus quelques fois, quand Bill était de

passage au chalet, lui apprit Philippe.

— C'est tout ?

— Si tu veux connaitre davantage de détails croustillants, faudra t'adresser directement à l'intéressé, lui lança son père en lui assénant un coup de coude accompagné d'un clin d'œil. Entre hommes, Bill sera peut-être un peu plus bavard.

Le menu du réveillon ne pouvait déroger à la règle de la dinde aux marrons, du gratin de pommes de terre et du gratin de potiron, avec en dessert une buche marrons-Nutella, un incontournable, ancré comme une coutume depuis que Nicolas avait commencé à en faire la demande chaque année.

La famille choisissait toujours un sapin naturel, c'était la tradition, un épicéa, de préférence, ce qui les obligeait à le mettre en place à la dernière minute pour qu'il garde toute sa splendeur.

Nicolas entreposait les cartons un par un dans le salon. Après le diner, il commencerait à installer les décorations dans la maison avant que toute la famille ne se réunisse autour du conifère illuminé.

Dans les boites se trouvaient des dizaines d'ornements accumulés depuis des années. Certains avaient bien souffert du temps écoulé. L'usure avait effrité les personnages hivernaux, qui avaient l'habitude de trôner sur le meuble télé, dans un décor de neige artificielle et de sapins en bois de couleur crème. Renard blanc, renardeau, ours polaire, caribou, chouette argentée… Blanc et argent étaient les couleurs dédiées à cette période festive. Leur intérieur allait ressembler à une forêt enchantée, habillée de son manteau blanc et parsemée de givre pendant une bonne dizaine de jours.

La touche finale fut installée tard dans la soirée.

— C'est beaucoup mieux ainsi, affirma sa mère tandis que Nicolas, en haut de l'échelle tenue par son père, plaçait l'ange au sommet du sapin.

Tout était parfait désormais. La précuisson de la dinde venait de se terminer. Une odeur des plus alléchantes se dispersait dans toute la maison.

Le lendemain, comme à leur habitude, Bill et Cathy furent pile à l'heure. Ils arrivèrent ensemble, ce qui déclencha de nouveau la curiosité de Nicolas.

— Eh ben, eh ben ! Regardez-moi ça ! Je m'absente quelques semaines, et vous devenez inséparables, les taquina-t-il.

— Tu es bien curieux, jeune homme, grogna Bill en lui ébouriffant les cheveux.

— Ne change pas de sujet ! rétorqua Nicolas en se recoiffant.

Pendant l'apéritif, il essaya de tirer les vers du nez à son ami, mais à son grand désespoir, Bill resta muet comme une tombe.

— À table ! cria Élisabeth à l'autre bout de la pièce

Les plats circulaient de main en main. Seul le bruit des ustensiles

tintant contre la vaisselle en porcelaine blanche résonnait. Chacun faisait honneur au repas préparé par la maitresse de maison.

Ils sont si mignons, tous les deux ! pensa Nicolas tandis qu'il jetait discrètement un coup d'œil en direction des deux invités.

Le moment tant attendu arriva enfin. Nicolas en salivait d'avance. Il était beaucoup plus sucré que salé. S'il devait choisir entre un *smoked meat* et une part de gâteau au chocolat, son choix se porterait directement sur la pâtisserie. Non pas qu'il détestait la viande fumée, mais le chocolat était son péché mignon.

Sa dernière bouchée avalée, il aperçut une enveloppe que l'on faisait glisser vers lui. Il se figea, surpris. Il s'essuya la bouche et attrapa le pli.

— C'est quoi ? demanda-t-il.

— Ouvre, tu verras bien.

Tous les regards étaient posés sur lui. Ils étaient en apnée.

— *Tabarnouche !* Tu n'as pas fait ça ? jubila-t-il tandis que son regard faisait des allers-retours entre Bill et le document qu'il venait de lire.

— Tu m'as dit que, si tu avais de l'argent, tu achèterais le chalet. Eh bien, pas besoin. Il est à moitié à toi si tu le souhaites, et à mon décès, il t'appartiendra à 100 %.

— Bien sûr que je le veux ! Oh, merci, merci, merci ! clama-t-il avant de se jeter dans les bras de son ami.

Sous le regard attendri de ses parents et de son nouveau copropriétaire, il se coupa une nouvelle part de buche, enthousiasmé par ce magnifique présent.

Philippe sortit les spiritueux afin de servir de petits verres d'alcool sucré pour terminer la soirée. Cette gourmandise facilita les discussions de fin de réjouissances. Autour de la table, les adultes parlaient politique. Le 19 octobre dernier, les élections fédérales canadiennes avaient eu lieu. Le parti libéral de Justin Trudeau, avec 36 % des voix, avait obtenu 40 sièges, le plus grand nombre depuis 1980. Cette élection ne faisait pas l'unanimité autour de la table.

Loin de ces préoccupations, Nicolas s'était retiré sur le sofa. Cellulaire à la main, il textait.

— Tu as l'air préoccupé, s'inquiéta Bill.

Il prit place à côté de son protégé.

— Ce n'est rien ! Je dois surement fabuler.

— À quel sujet ?

Nicolas lui fit promettre de ne rien dire à ses parents. C'était surement son imagination qui lui jouait des tours, même s'il avait du mal à le croire. Il ne voulait pas les inquiéter.

— Des trucs bizarres me sont arrivés ces derniers temps.

Bill le dévisagea, intrigué.

— Tu te rappelles l'été dernier, chez mon ami Alexandre ? Il y avait

un gars qui semblait nous espionner. J'étais certain qu'il m'avait pris en photo avec son portable. Après ça, il y a deux mois, quand je suis allé au restaurant et au cinéma avec Julie, il était de nouveau là. En plus, il a discuté avec elle pendant que je m'étais absenté aux toilettes. Le mois dernier, il s'est pointé à la fête d'Halloween de l'université.

— Tu lui as parlé ?

— Jamais ! À l'université, j'aurais pu si je l'avais reconnu tout de suite, mais quand je me suis rappelé qui il était, c'était trop tard. Il s'était déjà enfui. Je l'ai frôlé en entrant dans le gymnase. Il était à côté de moi. *Crisse !*

— Tu es sûr qu'il te suivait ?

— C'est une drôle de coïncidence, sinon.

— Et pourquoi il ferait ça ?

— C'est bien ça, l'*ostie* de problème. Je n'en sais rien. Julie et Alexandre pensent que j'exagère un peu, mais moi, je suis certain de ce que j'ai vu.

— Je comprends. Tu l'as revu ces derniers temps ?

— Non. Mais ce genre de type, c'est comme les microbes : ce n'est pas parce que tu ne les vois pas qu'ils ne sont pas là.

13

Mi-janvier 2016, 23 heures
Quelque part dans la province du Québec

À cette heure-ci, il n'y avait pas un chat dans les rues. Les températures, avoisinant les -20 °C, rebutaient la moindre âme courageuse qui aurait voulu braver le froid glacial.

Il y avait quatre ans, le lieu abritait une entreprise industrielle spécialisée dans le caoutchouc. Aujourd'hui, il servait à accueillir les rats et les animaux errants.

Seul au milieu des anciennes machines, tellement rouillées qu'elles pouvaient vous donner le tétanos rien qu'en les regardant, chapka à la Davy Crockett sur sa tête à moitié dégarnie, il attendait. Sans quitter sa montre des yeux, il tournait sur lui-même pour se réchauffer.

— Qu'y a-t-il de si urgent ?

Il sursauta. Il n'avait entendu aucun bruit depuis son arrivée, il y avait quinze minutes. Dans la pénombre, au sein d'un renfoncement, la voix venait de le saisir par surprise.

— Les abords sont compromis.

— On est sur le coup.

— On ne peut pas le laisser à découvert.

— Il ne l'est pas.

— Ce n'est pas l'impression que j'en ai.

— Exact. Ce n'est qu'une impression.

Elle sortit de son antre ombragé. Le claquement de ses talons sur le béton résonna dans tout l'entrepôt. La lune éclairait la moitié de son visage austère, surmonté d'un chignon serré. Elle fit quelques pas dans sa direction et planta son regard dans le sien.

— Inutile de nous recontacter. À chacun sa mission. Faites votre travail, et je ferai le mien. Rien ne change.

Elle fit demi-tour et replongea dans l'obscurité.

— Sauf votre respect, madame la Dir…

Elle avait déjà disparu.

14

Février 2016
Ville de Québec

Une tasse de café à la main, Nicolas regardait par la fenêtre, pensif. Déjà six mois qu'il suivait les cours de médecine. Le rythme était intense et les temps morts, peu présents. Heureusement que Julie avait croisé sa route ! Il était chanceux de l'avoir rencontrée.

— À quoi penses-tu ? chuchota-t-elle au creux de son oreille.

Ses bras enlacèrent son torse.

— Au temps qui passe vite. Pourtant, quand je compte le nombre d'années qu'il nous reste à étudier, je me dis qu'on n'est pas au bout de nos peines.

— Il ne faut pas trop y réfléchir. On est là. On avance.

— Tu as raison.

Il se retourna et l'embrassa sur le front.

À la fin du mois auraient lieu les examens qui clôtureraient le semestre. Ils ne pouvaient pas échouer. Il était absolument hors de question qu'ils aillent à la session de rattrapage. Ils avaient besoin de souffler un peu.

Pendant que Julie préparait le repas, Nicolas sortit pour récupérer un livre à la bibliothèque du campus. Dans la précipitation, il avait laissé son téléphone sur le bureau. Julie le remarqua quand celui-ci sonna.

— Allo ? hésita-t-elle.

— Julie ? demanda une voix féminine à l'autre bout du fil.

— Oui.

— C'est la maman de Nicolas.

— Bonjour ! Comment allez-vous ?

— J'ai connu mieux. Nicolas est là ?

— Il est parti récupérer un livre à la bibliothèque. Vous avez une voix bizarre. Vous êtes certaine que tout va bien ?

— Eh bien, Philippe est à l'hôpital.

— Oh, mon Dieu ! Il… Il…

— Non, il va bien. Enfin, il est sur la table d'opération en ce moment. Il s'est fait renverser par une voiture.

— Oh, mon Dieu !

— Peux-tu demander à Nicolas de me rappeler quand il reviendra ?

— Oui, bien sûr. Oh, attendez ! Je l'entends… Il est là, je vous le passe.

— C'est qui ? murmura Nicolas tandis que Julie lui tendait l'appareil téléphonique.

— C'est ta mère.

— OK. Maman ! Tout va bien ?

— Moi, oui, mais c'est ton père.

— Quoi, Papa ?

— Il est à l'hôpital.

— Ben voyons don' ! s'exclama Nicolas en se retenant d'une main à la table pour ne pas s'effondrer. Qu'est-ce qu'il a ?

— Quand je l'ai quitté dans le couloir, il souffrait le martyre. En ce moment, il est en salle d'opération.

— D'opération de quoi ?

— De sa jambe. Il s'est fait renverser par une voiture en traversant la rue.

— Quoi ? Ils ont arrêté le chauffard, j'espère !

— Je ne sais pas. En tout cas, il ne s'est pas arrêté.

— *Shit !* J'arrive !

— Non, tu dois te concentrer sur tes études.

— Tu crois vraiment que j'aurai la tête à ça après ton appel ? Pis j'ai déjà commencé à réviser depuis longtemps. J'arrive !

Il raccrocha avant qu'Élisabeth ne puisse le convaincre de ne pas venir.

— Je viens avec toi, déclara Julie.

— Il faut que tu révises pour les examens, toi.

— Tu veux que je te réponde la même chose que toi à ta mère ? demanda-t-elle, les mains sur les hanches.

— OK. Dans quinze minutes en bas.

*

Rimouski

— Maman ! s'égosilla Nicolas depuis l'autre bout du couloir de

l'hôpital.

— Nicolas ! Je suis contente de te voir, mais ce n'était pas la peine de te déplacer. Je sais que tu es occupé.

— Bien sûr que si, je devais venir, voyons ! Comment va-t-il ?

— Il est en salle de réveil. L'opération s'est bien passée. Ils lui ont mis des broches. Après une rééducation, il devrait remarcher sans séquelles.

— Comment vous allez faire pour le magasin ?

— Tout est déjà arrangé. Cathy sera avec moi à 100 % le temps que ton père sorte de l'hôpital.

— Vous allez y arriver, toutes les deux ?

— Évidemment ! On en a vu d'autres. Ton père ne sera pas absent longtemps. Une fois rentré à la maison, il ne pourra pas rester inactif. On lui trouvera une tâche à effectuer sans qu'il ait besoin de se déplacer.

— *Ah ouain ?* Et quoi ? Agent de sécurité ?

— Dis donc, ne sois pas taquin ! On trouvera. Ce n'est pas la fin du monde.

— Moi, je pourrai revenir.

— Hors de question ! Tu as tes examens, et ton père se sentirait coupable si tu devais les rater à cause de lui.

— OK. Sais-tu qui a fait ça ?

— Non. Un voisin aurait vu une voiture grise partir à toute vitesse après le choc. Je n'en sais pas plus.

— *Sacrement !* Ils sont fous, les gens, s'indigna Julie.

— Merci d'être venue, toi aussi. Excuse-moi, je suis encore un peu sous le choc.

— Ce n'est rien. Je suis contente que ça se finisse comme ça. Ça aurait pu être bien pire.

— Tu as raison, et je n'ose l'imaginer.

À cette pensée, Élisabeth essuya une larme au coin de son œil.

— Madame Roy ? l'interpella un homme qui semblait sortir de nulle part.

— Oui ?

— Agent Bouchard, et voici mon collègue, l'agent Morin. Et vous êtes ? interrogea-t-il en se tournant vers les jeunes.

— Je suis Nicolas, son fils, et voici ma blonde, Julie.

— Parfait. On est venus interroger votre mari, madame, mais il n'est pas encore en état de parler. L'infirmière nous a dit que vous étiez là, alors on profite de notre présence pour vous donner des nouvelles. On a retrouvé la voiture brulée dans un terrain vague. Il n'y avait personne à l'intérieur. Le feu a détruit les chances de découvrir des empreintes, mais on continue de fouiller les cendres. On a déjà mis la main sur un téléphone. Il est sans doute tombé de la poche du conducteur quand il s'est enfui.

— Vous avez pu le déverrouiller ?

— Non, pas encore. On vous contactera dès qu'on en saura plus. Vous habitez chez vos parents ? demanda l'agent Bouchard à Nicolas.

— Non, nous sommes étudiants à Québec. On est venus dès que ma mère m'a contacté en fin de matinée. Vous ne trouvez pas ça étrange que le chauffard ait brulé sa voiture pour un délit de fuite ? D'habitude, c'est les gangsters qui font ça, non ?

— Il fait peut-être partie de cette catégorie de la population. On ne sait pas encore qui il est, alors tous les scénarios sont envisageables. Savez-vous si votre mari a des ennemis, madame Roy ?

— On est commerçants. Je ne vois pas pourquoi quelqu'un nous voudrait du mal.

— De nos jours, les gens frustrés peuvent vite perdre l'esprit. Une dispute avec un client, peut-être ?

— Non. Nous n'avons jamais eu de problèmes.

— OK. Les jeunes, laissez vos numéros de téléphone à mon collègue. On ne sait jamais. Vous repartez quand ?

— On reste jusqu'à la fin de la semaine. Lundi, on a cours.

— Vous étudiez quoi ?

— Médecine.

— Excellent. On reviendra interroger votre mari dès que ce sera possible, madame Roy.

— Entendu.

— Appelez-nous si quelque chose vous revient, lui suggéra avec insistance l'agent en lui tendant sa carte.

— Je n'y manquerai pas.

Ils saluèrent la famille et s'en allèrent poursuivre leur enquête. Élisabeth, les yeux mouillés, regarda les deux uniformes kaki de la Sureté du Québec s'éloigner. Ils avaient semblé calmes, mais peut-être ne leur disaient-ils pas tout.

— Une voiture brulée ! s'exclama Nicolas, dépité. On aura tout entendu. Et si ce n'était pas un accident ?

— Ne sois pas ridicule ! On parle de ton père, pas du chef de la mafia. Je vous laisse deux minutes. J'ai besoin d'un café. Vous en voulez un ?

— On va s'en occuper.

— Tu crois que c'est plus grave qu'il n'y parait ? s'inquiéta Julie alors qu'ils se dirigeaient vers la cafétéria.

— Je ne sais pas. Je me demande s'il n'y a pas un lien avec le gars qui nous suivait la dernière fois et qui s'est rendu au campus lors de la fête d'Halloween.

— Ah bon ?

— C'est quand même étrange. D'abord, on me suit, et après, mon père est blessé. Il y a un truc pas net.

— Il faut en parler à tes parents !

— Ben non. Je ne suis pas sûr de moi à 100 %, et surtout, je n'ai aucune preuve de ce que j'avance. Les coïncidences, ça existe, mais je trouve que c'est bien trop *weird*.

— Il est dans sa chambre, les avertit Élisabeth quand elle les aperçut au bout du couloir.

— Comment va-t-il ?

Il tendit un gobelet de café à sa mère.

— Il a mal, mais le médecin dit que tout va s'arranger. Ils vont lui donner des médicaments pour soulager la douleur. Viens, on va le voir.

— Avant, j'ai quelque chose à te dire, lui annonça Nicolas, tout penaud.

Finalement, il avait changé d'avis.

Julie s'éloigna en direction de la chambre de Philippe. Qui pouvait bien vouloir du mal à la famille Roy ? Qui était visé ? Nicolas, son père ? Pourquoi ? Les parents de Nicolas n'étaient effectivement que de simples commerçants, et eux, de simples étudiants qui voulaient consacrer leur vie à porter secours aux personnes en difficulté, aux malades. Il n'y avait pas une vie plus banale que la leur.

Côte à côte, mère et fils longèrent le couloir qui menait à la chambre où Julie et Philippe les attendaient. Une fois dans la pièce, Nicolas savait qu'il allait devoir tout raconter à son père et mettre la police au courant. S'il avait parlé avant, est-ce que l'accident aurait pu être évité ? Était-ce sa faute s'ils se retrouvaient tous dans cette chambre d'hôpital, après avoir évité de justesse une catastrophe ?

Il avait sous-estimé le danger.

En même temps, qui pouvait lui en vouloir ?

15

Mars 2016
Au chalet

Les agents de la Sureté du Québec étaient sur le point de clôturer le dossier Roy. Ils n'avaient découvert aucun indice sérieux. Toutes les pistes étaient tombées à l'eau.

Élisabeth et Philippe acceptèrent la nouvelle. Ils conclurent à un simple accident, comme il y en avait tant d'autres. Ils avaient du mal à croire que quelqu'un ait pu les cibler volontairement. Quant à Nicolas, pour avoir vu de près son traqueur, il savait que quelque chose clochait.

Durant la semaine de relâche, avec Julie, ils décidèrent de partir, de s'éloigner de Québec. Maintenant que Philippe allait mieux, ils avaient besoin de se retrouver à deux. Julie était du même avis que les parents de Nicolas. Toute cette histoire n'était que pure coïncidence. Avec le stress des études et l'accident de son père, elle pensait réellement que Nicolas avait besoin de calme et de repos, sans bouquins à étudier et sans autres stimuli autour de lui.

Pendant ce temps libre du mois de mars, ils en profiteraient pour aller se détendre au chalet. La chaleur émanant d'un feu de cheminée aurait le pouvoir de les apaiser.

Le ressenti était de -4 °C en moyenne, avec un temps couvert toute la semaine. Il n'y aurait pas d'autres chutes de neige avant la fin mars. Le manteau blanc avait disparu pour le moment.

Après un détour chez leurs parents respectifs, ils prirent la route. Julie recula son siège et allongea ses jambes, profitant d'un fond sonore apaisant. Sa main posée sur la cuisse de Nicolas, elle se laissait rythmer par le bercement de la voiture.

Nicolas, lui, semblait particulièrement tendu. Son regard se portait régulièrement sur les miroirs intérieurs et extérieurs.

Autour d'un brasero, alors que le jour commençait à s'estomper, les amoureux dégustaient leurs pâtes à la bolognaise accompagnées d'un verre de vin blanc. Au milieu de nulle part, un feu qui crépitait, les étoiles pour seule compagnie : la plénitude les envahissait.

De retour à l'intérieur du chalet, avant de s'asseoir sous la fenêtre, Nicolas remit une buche dans la cheminée. Le feu grésilla. À travers la vitre, ils observèrent le ciel étoilé. Ils débattirent sur la présence ou non de la Grande Ourse. Julie pensait que c'était la constellation qui brillait le plus, en face d'eux, alors que Nicolas assurait que les astres qui la composaient n'étaient pas encore visibles. Une étoile filante parcourut le ciel. Un vœu traversa leurs pensées.

Cette journée avait été longue. Julie ne désirait qu'une seule chose : se blottir dans les bras de son chéri et dormir jusqu'au lever du soleil. Rien que d'y penser, elle avait hâte. Elle se sentait bien dans ce chalet, au milieu des grands arbres. Au début, elle avait ressenti une certaine appréhension. Ils étaient loin de la ville et du premier voisin. Que se passerait-il s'il avait besoin d'aide en urgence ? Heureusement, le réseau était bon.

Une fois qu'ils eurent gagné la chambre, elle souleva la couette et se glissa dessous. Nicolas la rejoignit.

Étrange, pensa-t-il.

Il n'avait jamais réalisé qu'à cette heure de la nuit, le silence était total.

Une lumière vint transpercer ses paupières.

Déjà l'aube, supposa-t-il, encore tout endormi.

Il avait l'impression que cela ne faisait que 20 minutes qu'il s'était couché. Puis un deuxième faisceau traversa la chambre. Il ouvrit les yeux d'un coup. Il tourna la tête vers la fenêtre. Ce qu'il aperçut à travers le rideau ne lui dit rien de bon. Il avait vu assez de films d'action pour savoir que des ombres à l'extérieur d'une maison et des rayons lumineux annonçaient une situation qui allait dégénérer. Tout doucement, il se retourna vers Julie, qui dormait à poings fermés.

— Réveille-toi, chuchota-t-il.

Sa main sur son épaule, il secoua son petit corps endormi.

— Mmmm… C'est déjà l'heure ? Je ne sens pas l'odeur du café.

— Non, mais il faut te réveiller.

— Quelle heure il est ?

Julie essayait d'articuler correctement, mais elle était encore à moitié endormie.

— Presque une heure du matin.

— T'es-tu fou ! Éteins la lumière, j'ai sommeil.

— Ce n'est pas la lumière de la chambre, ça vient de l'extérieur.

— Comment ça, de l'extérieur ?

— Viens. Lève-toi de mon côté et suis-moi. Reste baissée.

— Qu'est-ce que tu racontes, Nico ?

— Il y a des gens dehors. Il faut sortir de la chambre. Maintenant ! ordonna-t-il.

— Arrête ta paranoïa, grogna-t-elle.

Les yeux à demi ouverts, sur le point de se rendormir, elle posa malgré elle son regard sur la fenêtre. Elle découvrit ce que Nicolas avait vu quelques instants plus tôt. Sous le coup de la surprise, son cœur rata un battement. Elle se retourna vers lui, paniquée. Il haussa un sourcil, comme pour lui signifier qu'il ne l'avait pas réveillée pour rien. Julie se faufila discrètement hors du lit, du côté de Nicolas, et le suivit, collée à son dos, les doigts crispés sur son t-shirt. Ses yeux allaient de la fenêtre à la porte de la chambre. La peur se lisait dans son regard. Son cœur battait au point de sortir de sa poitrine.

— On va mourir ici, Nicolas. Il n'y a personne pour nous aider.

Les larmes commencèrent à perler. La panique l'envahissait. En une fraction de seconde, elle pensa à ses parents, qu'elle ne reverrait plus jamais.

— Non ! On va s'en sortir.

Nicolas se retourna et l'attrapa fermement par les épaules, la forçant à le regarder dans les yeux.

— C'est compris ?

Julie hocha la tête en signe d'acquiescement.

— Suis-moi. Bill a construit un abri. Ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien, mais là, tout de suite, je le bénis.

Dans un silence assourdissant, penchés en avant, ils avançaient le long du couloir. Ils entendirent le plancher de la terrasse grincer à chaque pas des assaillants. Au bout du corridor était dissimulée une trappe. Le parquet se soulevait lorsqu'on activait un mécanisme. Nicolas inclina la lampe murale vers la gauche avant de la remettre d'aplomb. Un escalier apparut. Il s'enfonçait dans le sol. Il alluma la lampe de poche prise dans la table de nuit avant de quitter la chambre. Chaque pièce en possédait une en cas de coupure électrique. Julie descendit la première. Un bruit dans le salon attira leur attention. Ils se fixèrent un instant, figés par la peur.

— Dépêche-toi !

Nicolas referma la trappe au-dessus de lui. Le passage redevint invisible depuis la maison. Au même moment, les attaquants pénétrèrent dans le chalet. Les amoureux avancèrent à tâtons à l'aide du filet de lumière émanant de la lampe de poche. Ils débouchèrent sur une grande pièce, où ils découvrirent des équipements de survie : matelas, eau, nourriture en conserve… Julie se laissa tomber sur l'un des lits de fortune. Recroquevillée, elle plaqua ses mains sur ses oreilles pour éviter que le fracas au-dessus de sa tête ne la fasse

paniquer. Ne plus entendre, se couper de la réalité… Elle se balançait d'avant en arrière. Ce mouvement lui permettait de se concentrer sur autre chose que l'invasion de leur espace privé par des inconnus. Nicolas vint se coller à elle, l'enveloppant de ses bras. Elle enfouit sa tête dans son cou et ferma les yeux.

L'agitation au-dessus d'eux s'intensifia. Des meubles furent renversés. Des portes claquèrent. Des voix grondèrent. Ils n'entendaient pas ce qu'ils se disaient exactement, mais le ton indiquait qu'ils étaient contrariés. Puis le silence tomba brusquement. Plus de grincements du plancher. Plus de claquements de portes. Étaient-ils repartis, abandonnant leurs recherches ? Julie releva la tête et interrogea Nicolas du regard. Soudain, une violente explosion retentit. Les murs du sous-sol vibrèrent. Ils sursautèrent. Des coups de feu résonnèrent. Julie se boucha de nouveau les oreilles. L'étreinte de Nicolas se raffermissait à mesure que les tirs s'intensifiaient.

*

Tout de kaki vêtus, cinq hommes encerclaient la maison tandis que cinq autres se dissimulaient dans la forêt, en appui. La consigne : capturer le jeune homme et éliminer la copine. Postés de chaque côté de la porte d'entrée, deux binômes s'apprêtaient à investir les lieux. Un cinquième homme se tenait contre la balustrade, en renfort.

Une fois la porte ouverte, aussi discrètement que possible, les binômes avancèrent, des lunettes de vision nocturne sur les yeux. La maison n'était pas très grande et l'exploration ne dura que quelques minutes. Ils firent chou blanc. Le lit était défait. Il y avait forcément encore quelqu'un à l'intérieur. Pourtant, tous les meubles avaient été déplacés, toutes les pièces, fouillées de fond en comble. Incompréhensible !

L'ordre de se replier fut donné. Les armes baissées, ils ressortirent sur la terrasse. Soudain, une balle atteignit l'un des hommes au cou. Il tomba au sol instantanément. L'hémorragie qui s'ensuivit fut fatale en quelques secondes. Pendant que le bois du plancher s'imprégnait de sang, les balles fusèrent dans tous les sens. Les assaillants s'abritèrent derrière un pilier, contre l'escalier. Leurs compères cachés dans la forêt étaient tous tombés en silence. Aucun bruit suspect ne les avait alertés. Leurs camarades n'étaient surement plus. Leur protection avait disparu avec eux. Qui pouvait avoir une force de frappe aussi discrète ? Ils ne distinguaient personne à travers les arbres.

Un deuxième homme s'écroula au sol. Il n'en restait plus que trois. Une dizaine de soldats habillés de noir de la tête aux pieds jaillirent du bois. Le visage masqué, ils avançaient en arc de cercle. À

chacun de leurs pas, les chargeurs se vidaient. Derrière eux se dessinait un chemin de douilles éjectées. Lorsque le troisième ennemi tomba, les deux autres jetèrent leur arme et levèrent les mains. Ils furent plaqués au sol et menottés. Le silence reprit possession des lieux. Les soldats posèrent un genou à terre, leurs armes pointées en direction de la maison et de la forêt. Ils couvraient tout le territoire. Ils étaient prêts à tirer au besoin.

Une fois l'emplacement sécurisé, à la lisière du bois, trois personnes s'avancèrent en formation triangle. Elles étaient, elles aussi, vêtues de vêtements sombres, mais n'avaient aucune arme à la main, aucun équipement à la ceinture. Calme et assurance étaient les deux mots qui les qualifiaient le mieux. Elles montèrent les marches de l'escalier, passant devant les hommes ligotés sans leur accorder la moindre attention.

La silhouette en tête emprunta le couloir et se dirigea directement vers la lampe sur le mur. Il savait exactement ce qu'il faisait. La trappe se souleva. La lumière inonda l'escalier.

Apeurés, Julie et Nicolas retenaient leur respiration. Des bruits de pas se firent entendre. Puis de nouveau, le silence.

— Julie, Nicolas ?

— Bill ?

Partie II

1

Mars 2015
Montréal

La pièce était petite et ne possédait qu'une seule fenêtre, à moitié ouverte. Il pouvait entendre le brouhaha à l'extérieur. Son corps était léger, comme s'il était étendu sur un nuage. Il flottait tout en douceur. Les voix semblaient lointaines et familières. Il n'aurait pas su mettre un nom sur chaque son qu'il percevait. Peu importait, il savait qu'il était en sécurité. Il ne ressentait aucune panique. Il était détendu, les bras allongés. Ses doigts se promenaient sur le sommier, sous le matelas. C'était froid. Ce n'était pas un sommier, mais plutôt une plaque de métal incurvée, comme chez le médecin, quand sa mère l'avait emmené en consultation alors qu'il s'était entaillé les genoux en tombant de son vélo. Une douleur l'avait traversé. Il pleurait sans pouvoir s'arrêter. Son père avait enlevé les petites roues quelques jours plus tôt. Il se débrouillait bien, pourtant. Il avait pris de l'assurance. Peut-être un peu trop. Une pierre au milieu du chemin avait provoqué le dérapage de la roue avant, et patatras ! Il avait valdingué la tête la première. Son casque l'avait protégé, mais ses genoux avaient eu moins de chance.

Il essaya de bouger les jambes. Tout avait l'air de bien fonctionner. Une drôle d'odeur irritait ses narines. De l'éther, du désinfectant ? Il avait du mal à identifier cet effluve. Une chose était sûre : il était tout seul. Personne ne bougeait ni ne respirait dans la pièce. Aucun bruit, à part celui qui venait de l'extérieur. Il tenta finalement d'ouvrir les yeux. Qu'allait-il découvrir ? Et s'il restait encore un petit peu ainsi ? Il était bien. Apparemment, on l'avait laissé en tête à tête avec lui-même. Pourquoi ne pas en profiter encore un peu ? Rien ne pressait.

Une porte s'ouvrit énergiquement. Il sursauta.

— Je vois que tu te réveilles tout doucement, fit une voix féminine. C'est bien.

Des pas se rapprochèrent. Une main se posa sur son bras. Une voix douce et mélodieuse murmura à son oreille.

— Essaie d'ouvrir les yeux, mon grand.

Le flux électrique qui commandait l'ouverture de ses paupières était bloqué. Il le voulait, mais il ne pouvait esquisser le moindre mouvement. Un frémissement des cils, tout au plus.

Encore un effort !

— Ah, voilà qui est mieux ! Bonjour.

Il avait réussi à ouvrir les yeux. Sa vision était trouble. Il cligna plusieurs fois des paupières.

— Bonjour, réussit-il à articuler.

— Comment te sens-tu ?

— Mou.

— OK. Arrives-tu à bouger tes bras et tes jambes ?

La femme palpa ses membres. Tout fonctionnait bien, il avait déjà vérifié par lui-même.

— Parfait ! Regarde la lumière et suis-la des yeux.

Une mini-torche violette à la main, Marguerite faisait des va-et-vient devant ses pupilles. Son nom était inscrit sur sa blouse blanche. Au moins, il sut qu'il avait encore toutes ses facultés cognitives.

— Super ! Raconte-moi ce qu'il s'est passé, demanda-t-elle pendant qu'elle installait un brassard autour de son bras droit et une pince au bout de son index gauche. Attention, ça va gonfler.

La recherche dans sa mémoire fut infructueuse. Il n'en avait aucune idée. La dernière chose dont il se souvenait était son repas à la cantine, qui était vraiment mauvais.

— M'en souviens pas. Aïe !

Il regarda son bras compressé.

— Je sais. C'est bientôt fini. Je prends ta tension pour savoir comment tu vas. OK ?

— Mmmm.

— C'est ton camarade Hugo qui t'a accompagné jusqu'ici. Pendant ton cours de maths, tu te serais évanoui en voulant te lever. As-tu mangé à midi ?

— Je ne crois pas.

— C'est ce qu'il m'a dit aussi. C'est important, tu sais, les repas. Sinon, ton corps ne pourra pas fonctionner correctement.

— C'est grave ?

— Tous tes signes vitaux sont corrects, répondit-elle en récupérant son matériel médical. Est-ce la première fois que tu fais un malaise ?

— Oui.

— OK. Veux-tu que j'appelle tes parents ?

— Vous êtes obligée ?

— Non. Tu es en âge de pouvoir refuser.

— Alors, je ne préfère pas.

— Comme, pour le moment, il n'y a rien de préoccupant, c'est bon pour ce coup-ci. Mais c'est la première et la dernière fois ! Mange à tous les repas, sinon je serai obligée d'avertir quelqu'un. OK ?

— Promis, confirma-t-il en signant comme les scouts.

— Es-tu capable de te redresser un peu ?

La main sur son dos, Marguerite le soutenait. Il vacilla. L'infirmière le retint de justesse, évitant la chute. Il ne manquerait plus qu'il se brise la clavicule !

— Je vais te chercher du jus d'orange avec une tartine de marmelade. Un peu de sucre te fera du bien.

— Deux tartines, s'il vous plait, réclama-t-il.

L'infirmière acquiesça d'un signe de la tête. Il bascula en arrière et referma les yeux.

C'était son premier séjour à l'infirmerie depuis son entrée au cégep de Montréal, qui se situait près de la station de métro Saint-Laurent. En ouvrant les yeux, il avait reconnu le visage de la femme qui l'avait accueilli à son réveil. Présente lors de la journée d'accueil des nouveaux élèves, elle avait prononcé un discours sur ses fonctions au sein de l'établissement. Elle les encourageait à se rendre à l'infirmerie au moindre problème de santé physique ou psychologique. Il l'avait écoutée d'une oreille distraite, certain qu'il n'aurait jamais besoin de ses services. Il ne fallait jamais dire « jamais » !

Ses cheveux en bataille et son rouge à lèvres criard ne collaient pas avec l'image que Vincent se faisait d'un soignant. Agréable et compréhensive, elle avait le don de mettre tous les ados dans sa poche. Comme quoi, l'habit ne faisait pas le moine !

Le temps était particulièrement doux en ce mois de mars. La neige avait complètement disparu. Des périodes de pluie intense avaient pris le relais. Une vague de froid ferait surement de nouveau son apparition le mois prochain, mais pour l'heure, Vincent avait troqué ses bottes de neige contre un K-Way. D'habitude, il regardait les prévisions météorologiques sur son application avant de choisir sa tenue du jour. En retard, il avait pris, dans son armoire, les premiers vêtements qui lui étaient tombés sous la main. Ça lui avait couté un malaise vagal. Il s'était sans doute habillé trop chaudement.

Sa dernière visite médicale remontait à six mois. Il avait régulièrement des étourdissements, information qu'il avait sciemment omis de signaler à Marguerite. Ses analyses étaient bonnes jusqu'à présent. Avec un ajustement alimentaire et des vitamines, ses malaises avaient vite été oubliés. Peut-être devrait-il recommencer la cure que lui avait prescrite son médecin. Il en parlerait à sa mère à l'occasion. Ce n'était pas urgent.

Vincent sortit de sa torpeur lorsque la porte claqua derrière sa bienfaitrice. Marguerite était revenue avec la collation promise. Le dossier de la table d'auscultation avait été relevé. Il soupira de

contentement quand il mordit dans le pain de mie. *Que ça fait du bien !*

Ce petit remontant allait lui redonner du peps. Toute son énergie reviendrait sous peu. Épisode clos.

2

Début avril 2015

La douceur avait permis de profiter de l'extérieur de façon plus légère. Il était plus aisé de circuler dans les rues de Montréal alors que l'épaisseur du manteau blanc était moins importante, voire inexistante. Vincent aimait se promener dans la ville et découvrir des activités originales. La place des Festivals était parfaite pour cela. La manifestation « Montréal en lumière » avait ouvert ses portes. Les visiteurs découvraient des installations lumineuses inédites. Une semaine d'animations et de musique en perspective ! Proche de la place, le Complexe Desjardins, grand centre commercial, avait lui aussi revêtu ses habits de lumière pour l'occasion.

Vincent logeait au dixième étage d'une tour sur la rue Saint-Louis. Fils unique, il adorait la vue que lui offraient les grandes baies vitrées du salon, un panorama direct sur le Vieux-Port, le quai de l'Horloge et le fleuve Saint-Laurent.

Louise, mère au foyer, éprouvait un véritable plaisir à prendre soin de sa petite famille. Dès l'arrivée de Vincent, d'un commun accord, ils avaient décidé qu'elle resterait à temps plein auprès de leur enfant. Robert, le père, un Montréalais pure laine, était conducteur de métro sur la ligne orange. Il adorait sa ville. Elle regorgeait de nombreuses activités tout au long de l'année et, malgré les buildings, la présence de nombreux parcs permettait aux habitants de vivre dans un cadre d'une tranquillité exceptionnelle.

Deux semaines après les festivités luminescentes, les caprices de l'hiver firent leur retour. Une alerte retentit sur les téléphones de la famille. Cette nuit, un risque élevé d'accumulation de 30 centimètres de neige était à prévoir. Le vent sifflait fort contre la fenêtre. À cet étage, il n'existait aucun rempart contre les bourrasques. Le souffle infernal s'écrasait inévitablement contre les carreaux à pleine vitesse. Ce phénomène n'empêchait pourtant pas Vincent de dormir. Il aimait

ça, être au chaud sous sa couette alors que les éléments se déchainaient à l'extérieur. Mais, cette fois-ci, il allait devoir les affronter. Pas question de rester au lit.

Quelques mois plus tôt, il avait pris la décision que l'année 2015 allait être mémorable, même s'il ne savait pas encore comment. Au moment où minuit avait sonné la nouvelle année, un florilège de bonnes résolutions avaient vu le jour. Chacun y était allé des siennes. Vincent n'avait pas dérogé à la coutume. Combien de temps allaient-elles durer ? La plupart d'entre elles ne verraient même pas le mois de février. Devenues une tradition, elles étaient là plus pour se donner bonne conscience. Boire et manger à n'en plus finir n'était pas un problème, ni au réveillon de Noël ni à la Saint-Sylvestre. Au mois de janvier, tout rentrerait dans l'ordre.

Sport et hygiène de vie étaient les résolutions les plus fréquentes, et celles que l'on tenait le moins, aussi. Les salles de sport attendaient avec impatience cette période de l'année. Elles profitaient d'une augmentation significative de leur nombre d'abonnés. Les coachs faisaient même des paris entre eux. Quels nouveaux clients seraient encore là dans un mois ? Deux mois ? Six mois ? Au-delà d'un semestre, les survivants d'un projet trop ambitieux n'étaient plus.

Pour sa part, Vincent ne s'était rien imposé d'insurmontable. Il connaissait ses limites. Ce qu'il s'était souhaité, c'était de kiffer cette nouvelle année synonyme de transition entre ses études collégiales et ses études supérieures. Son plan était déjà bien déroulé dans sa tête. Il voulait devenir infirmier.

Son père, qui s'était levé à 4 heures, était déjà parti travailler, comme pratiquement tous les matins. C'était lui qui ouvrait le bal avec le premier métro de la journée, à 5 h 37. Ces horaires avaient permis à Robert de profiter de son fils, quand il était petit, tous les soirs après l'école.

Vincent était donc seul avec sa mère. La pendule de la cuisine indiquait 6 h 15. À la lueur des lampadaires, il comprit qu'il était tombé plutôt 40 centimètres de neige, et non les 30 annoncés. Le vent continuait à souffler. Les branches des arbres étaient secouées en tous sens. Son établissement se situait à dix minutes à pied. La situation n'était pas complètement désespérée.

Ce matin-là, il mangea tout ce que Louise avait déposé sur la table pour le déjeuner. Il ne voulait pas que l'épisode avec Marguerite se reproduise, d'autant plus qu'il n'en avait pas parlé à ses parents. À quoi bon ? Ça allait mieux, maintenant.

Barre chocolatée dans la poche, au cas où, Vincent se transforma en expéditeur de l'extrême. Bonnet et gants à la main, il prit l'ascenseur et finit de s'habiller dans le hall avant de pousser la porte qui faisait office de rempart face à l'apocalypse.

Sur le chemin, il retrouva ses camarades, qui avaient autant de mal

que lui à avancer. Essoufflés, ils arrivèrent enfin à bon port sans avoir perdu de compagnons en route. Devant son casier, Vincent put enfin se débarrasser de tout son accoutrement. En hiver, c'était un passage obligé avant de se rendre en cours et ensuite de retourner chez soi. Sous les combinaisons de ski, certains avaient même enfilé des caleçons thermiques. Camouflage hivernal plié sur une étagère, baskets aux pieds, Vincent flottait au-dessus du sol. Il avait perdu cinq kilos.

Alors qu'il était en pleine prise de notes, le professeur de biologie l'interrogea au tableau. Il se leva. Comme lors de sa précédente crise, la pièce se mit à tournoyer. Cette fois-ci, on ne pouvait pas dire que c'était à cause de ce qu'il n'avait pas mangé. Il avait fait honneur au déjeuner de sa mère le matin même. Vers 10 heures, il avait même mangé sa barre chocolatée et avait fini tout son diner à la pause de midi. Il tenta de se retenir à son bureau, mais sans grande réussite. Il tomba de toute sa hauteur, se cognant la tête au sol.

Contrairement à la fois d'avant, il ne se releva pas.

Contrairement à la fois d'avant, ses parents furent prévenus.

3

1051, rue Sanguinet, Montréal

Ne pas ouvrir les yeux.
Ne pas ouvrir les yeux.

Tout était plus confortable. Il était allongé sur un matelas plus moelleux que la dernière fois, se laissant envahir par le silence absolu. Il sentait la fraicheur d'un drap sur sa peau. Où étaient ses vêtements ? S'il n'avait pas entendu le son récurrent d'un métronome imitant la régularité de sa fréquence cardiaque, il se serait cru dans son lit.

Bip… Bip… Bip… Bip…

Les battements de son cœur résonnaient dans sa tête. Il pouvait les compter. Le tempo l'hypnotisait. Il ne pensait à rien d'autre qu'à cette mélodie qui lui confirmait qu'il faisait encore partie des vivants.

Cette fois-ci, il se souvenait.

En file indienne, ils riaient en attendant leur tour pour aller déposer leurs plateaux sur le chariot, au fond de la salle. La fin de la pause repas avait sonné. Au menu : couscous. Rien n'avait survécu à son appétit. Un grand débat avait animé le déjeuner. Fallait-il ou pas gorger la semoule de sauce ? Quelle quantité de jus était acceptable ? Chacun y était allé de sa théorie. Certains faisaient un trou, comme un puits, au milieu des grains pour y verser le liquide sombre tandis que d'autres le répandaient en cercle avec la louche pour imbiber uniformément tous les grains dorés. Vincent, quant à lui, préférait y ajouter seulement l'équivalent de deux cuillères à soupe. Il détestait quand tout était noyé et que le plat se transformait en piscine. Mais, si les grains étaient trop secs, la semoule l'étouffait. Il avait ainsi trouvé le juste milieu pour déguster son plat.

Le débat avait duré jusque dans la salle de classe, quand chacun s'était installé. Avant de se lancer dans la leçon du jour, l'enseignant

avait commencé par la correction des exercices qu'il leur avait donnés. Vincent avait senti une bouffée de chaleur monter en lui. Sa tête était comme compressée dans un étau. Il ne ressentait pas de douleur. Seul un brouillard dansait devant ses yeux. Il avait enlevé son pull. En sueur, il s'était essuyé le front du revers de la main. Était-ce le couscous qui était mal passé ?

Au troisième énoncé, Vincent avait été interrogé. Sa tête tournait dès qu'il faisait un mouvement. Sa vue était trouble. Malgré les clignements incessants de ses paupières pour faire revenir une image nette, rien n'y faisait. Il avait posé les deux mains sur son pupitre, poussant sur ses bras et ses jambes pour se mettre debout alors que la pièce tournoyait de plus en plus vite. Son regard s'était fixé sur son camarade à sa droite. En une fraction de seconde, avant qu'il ne tombe au sol, il avait vu l'expression à la fois stupéfaite et effrayée d'Hugo.

Il comprit qu'il n'était ni dans son lit ni à l'infirmerie. Cette fois-ci, il sentait que c'était plus grave. Il y avait toujours cette drôle d'odeur de désinfectant, mais en plus prononcée. À sa droite, il perçut un froissement de papier. Il y avait quelqu'un avec lui ! Qui cela pouvait-il bien être ? La dernière fois, il avait refusé que Marguerite prévienne ses parents. Il doutait que, cette fois-ci, sa volonté ait été respectée. Sa main droite remua doucement. Il sentit quelque chose d'assez épais au bout de son index.

— Oh, mon Dieu ! Robert, il se réveille !

Effectivement, son souhait n'avait pas été pris en compte. En même temps, Marguerite l'avait prévenu : « *C'est la première et la dernière fois ! Mange à tous les repas, sinon je serai obligée d'avertir quelqu'un. OK ?* »

Ce quelqu'un était ses parents. Il avait perçu, dans la voix de sa mère, du soulagement. Était-il si mal en point pour que Louise se réjouisse tant d'un mouvement aussi furtif ?

— Vincent ! l'appela son père. Ouvre les yeux, mon garçon, si tu m'entends.

Bien sûr qu'il l'entendait ! Il était allongé à moins de trente centimètres d'eux. Mais il n'arrivait pas à soulever les paupières. Ce n'était qu'un malaise de plus, ses parents paniquaient surement pour rien.

Le Dr William Gagnon entra dans la chambre. Sa voix était rauque et rassurante. On sentait toute son expérience de médecin dans sa façon d'occuper l'espace et dans sa posture face à l'inquiétude des parents. Calmement et avec des mots simples, il leur expliqua la situation. Aucun traumatisme crânien dû à la chute n'était à déplorer. L'équipe médicale attendait les résultats des analyses biologiques dans la soirée.

C'était donc ça, la douleur qu'il avait ressentie, comme la grosse

piqure d'un moustique qui suçait son sang.

— Pourquoi il ne se réveille pas ? Juste avant votre arrivée, il a bougé la main.

— C'est sans doute un réflexe. On va lui laisser le temps de récupérer. Tous ses signes vitaux sont normaux. Je reviendrai dans un moment pour le stimuler si nécessaire.

Louise se résigna à attendre. Le stimuler pour le réveiller : qu'est-ce que cela signifiait ? Allaient-ils lui infliger des blessures corporelles ? Hors de question qu'on lui fasse mal ! Il allait se réveiller tout seul, comme un grand. Un dernier effort, une ultime prière pour qu'il puisse ouvrir les yeux. Le docteur venait de le dire : tout était normal.

— M'man…

— Oh, mon chéri ! s'écria Louise en attrapant le bras de son mari, comme pour se raccrocher à la réalité. Comment vas-tu ?

— Soif…

Le dossier du lit se redressa dans un doux vrombissement. On approcha une paille de sa bouche.

— Tiens, fit Robert. Le docteur vient de passer…

— J'ai entendu.

— Ah oui ? Qu'as-tu entendu d'autre ?

— Rien.

— OK. Te souviens-tu de ce qu'il s'est passé ?

— Je suis tombé. Hugo…

— C'est lui qui a appelé ta mère. Elle est tout de suite venue aux urgences. Tu t'en souviens ?

— Oui… non. J'sais plus.

— Ce n'est pas grave, mon chéri. Tout va bien aller maintenant. Tes premiers examens sont corrects. Je suis certaine que le reste le sera aussi.

— Ce n'est pas la première fois…

— Oui, on sait. Hugo et l'infirmière nous ont tout raconté.

— Le docteur est au courant aussi, compléta son père.

— Désolé.

— Ne t'inquiète pas pour cela, poursuivit Louise en lui caressant les cheveux. Repose-toi. On reste là.

À la fin de la journée, le docteur revint avec les résultats. Tout était normal, parfois un peu à la limite. Ses signes vitaux et neurologiques étaient tous satisfaisants. Il avait même pu marcher un peu dans le couloir. Aucune tendance à la perte d'équilibre n'avait été diagnostiquée. À ce stade, l'hôpital n'avait aucune raison de le garder. Le docteur avait rédigé un courrier pour le médecin de famille. Il insista pour que Vincent passe une visite de contrôle dans six mois, ou avant si d'autres symptômes apparaissaient, pour effectuer un bilan et

vérifier plus particulièrement les résultats qui étaient de justesse dans la norme.

4

Fin avril 2015

Un silence assourdissant régnait dans les rues. Les températures négatives avaient découragé les plus téméraires. Les habitants préféraient la chaleur des souterrains au froid extérieur, qui les obligeait à se vêtir jusqu'au bout des doigts. Montréal avait un avantage certain sur toutes les autres villes : son réseau piétonnier. À l'abri des conditions météorologiques, il offrait chaque jour à plus de 500 000 personnes la possibilité de circuler au frais l'été et au chaud l'hiver. Certains Montréalais avaient même la possibilité de s'abstenir de mettre le nez dehors durant la période hivernale, puisqu'une grande partie du centre-ville était couverte, avec quelque 32 kilomètres de galeries piétonnes. Ils pouvaient ainsi aller travailler, étudier, magasiner, voir un spectacle ou accéder à l'une des lignes de métro sans voir la lueur du jour. Même le centre hospitalier universitaire était accessible par les souterrains.

Du givre s'était formé sur la baie vitrée du salon. Vincent s'était perdu dans ses pensées pendant un court moment. Trois semaines s'étaient écoulées depuis son court séjour à l'hôpital. Aucune récidive à l'horizon. Aucun vertige, aucun coup de chaleur. Juste une petite fatigue en fin de journée, qu'il attribuait à sa lente récupération. Un frisson le parcourut. Il avait besoin d'un bain. C'était exactement ce qu'il lui fallait : se relaxer.

Il était chanceux de vivre ici. Ses parents avaient acquis ce logement juste avant sa naissance, alors que les prix des appartements étaient encore abordables. Équipé de trois chambres avec salle de bain privée, d'une salle de gym et d'un *rooftop*, il valait aujourd'hui une petite fortune. Impossible pour un couple avec un seul salaire de se le payer, à moins de très bien gagner sa vie. Ce qui n'était pas le cas de son père.

Bougies aux fruits rouges sur le rebord de la baignoire, sels de bain

de la même senteur, sa playlist de musique relaxante en fond sonore, et le tour était joué. Dans une ambiance douce et reposante, Vincent plongea d'abord ses orteils dans l'eau, avant d'immerger tout son corps.

— Parfait !

Allongé sur le dos, il posa sa tête sur son coussin de plage. Un soupir vint confirmer la béatitude qu'il vivait à cet instant. Ses bras et ses jambes, privés de pesanteur, flottaient à la surface de l'eau. Ses membres se laissaient guider au gré des clapotis. Un parfum de fraise embauma la pièce. Il sentait son esprit se détendre. Son regard fixait un point devant lui, tant et si bien que la couleur de l'eau changea, passant du jaune à l'orangé. Quand il fermait, puis rouvrait les yeux, la teinte redevenait normale, puis le cycle recommençait. Il prit un malin plaisir à se divertir en jouant avec cette illusion. Le robinet de la baignoire se reflétait dans le bain. Lorsqu'il bougeait les pieds, le remous déformait le mitigeur. Il s'amusait ainsi à deviner quelle forme allait apparaitre dans l'eau, comme lorsqu'il jouait à anticiper la silhouette des nuages au fil de leurs déplacements dans le ciel.

Un visage apparut entre ses pieds. Il se redressa vivement, pris par surprise, éclaboussant le sol de la salle de bain.

— *Caline de bine !* maugréa-t-il en penchant la tête par-dessus le rebord de la baignoire.

Le visage avait disparu de la surface, mais il voulait en avoir le cœur net. Avait-il halluciné ? La schizophrénie le guettait-elle ? Il se réinstalla, refit les mêmes gestes. Rien. Avait-il rêvé ? Pourtant, il aurait juré que l'apparition était bien réelle. C'était lui sans être tout à fait lui. Identique, mais en même temps différent.

Un bruit sourd le prit une fois de plus par surprise. De nouveau, des éclaboussures. Le tapis de bain était trempé.

— Bravo ! Bien joué, Vincent ! se félicita-t-il. Oui ?

— C'est moi, s'annonça son père qui venait de toquer à la porte.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu en as encore pour longtemps ?

— Non, je vais bientôt sortir.

Fripés, les bouts de ses doigts l'informaient qu'il était temps de se sécher. Avant de s'extraire de l'eau, il ôta le bouchon de la bonde.

— Au revoir, déclara-t-il sans vraiment savoir à qui il s'adressait.

À sa folie naissante, surement.

Une odeur de poulet-frites envahissait tout le couloir qui menait jusqu'à sa chambre. Le poulet était sa viande préférée. Avec une quantité phénoménale de ketchup, les pommes de terre en bâtonnets seraient un régal.

— Il va falloir t'habiller mieux que ça, protesta son père.

En jogging délavé et t-shirt blanc qui avait perdu de sa splendeur, tirant sur le gris, Vincent interrogea son père.

— Ben quoi ? On est samedi soir et je ne sors pas. Wolverine ne me fera pas de reproches.

X-Men était sa série de films préférée. Il les avait tous vus, revus et re-revus. Il appréciait plus particulièrement l'homme aux griffes avec un corps de rêve. Enfin, ce dernier commentaire était plutôt celui de sa mère quand, avec l'aide d'une bourrasque, le simple bout de tissu qui lui servait de t-shirt prenait la poudre d'escampette. Elle avait essayé de rejouer la scène avec son mari, mais le vent Marvel n'avait manifestement pas le même pouvoir que le vent montréalais.

— On a un rendez-vous.

— Ah bon ? soupira Vincent. Je n'ai pas envie de sortir.

Robert plongea la main dans le sac devant lui et en sortit un paquet.

— Pour moi ? s'exclama son fils, surpris.

Minutieusement, il décolla les bouts de ruban adhésif transparent un par un. D'autres auraient tout arraché, pressés de découvrir ce que le papier cachait. Vincent préférait faire durer le plaisir, sous le regard impatient de ses parents. Entre ses mains, il tenait deux tickets pour le match de hockey du soir : les Maple Leafs de Toronto contre les Canadiens de Montréal.

Il aurait tout juste le temps de souper et de filer au Centre Bell. Les deux places étaient accompagnées du maillot aux couleurs du club de la ville, rouge avec, en son centre, un grand C. Pendant que Vincent défaisait le paquet, Robert avait enfilé son maillot.

— On va avoir la classe !

*

Le Centre Bell était une immense salle située dans le centre-ville de Montréal. Il accueillait des concerts, des spectacles et des évènements sportifs, avec une capacité de plus de 21 000 spectateurs. Autant dire que c'était la folie à chaque fois !

Assis au niveau A, section 123, Vincent n'en revenait toujours pas. Au plus près de la glace, il pouvait presque toucher le Plexiglas qui le séparait du terrain gelé. Les tribunes commençaient à se remplir. Un rassemblement convivial s'organisait. Des groupes d'amis, des personnes seules, des familles entières, des couples… Voilà ce que le hockey permettait de générer : un melting-pot où se côtoyaient toutes les origines, tous les niveaux sociaux et toutes les religions. Plus aucune case n'existait. Ils étaient tous là pour un seul et même but : encourager leur équipe comme une grande famille soutiendrait l'un des siens.

Les haut-parleurs diffusaient de la musique entrainante avant que

les patineurs n'entrent en piste. Et ce fut dans une effervescence incroyable qu'ils apparurent et se placèrent sur la glace, chaque équipe occupant son côté. Les gardiens de but finirent d'enfiler leurs protections.

Un coup de corne lança les 20 premières minutes. Les douze hockeyeurs glissaient à une vitesse folle. Vincent ne savait plus où donner de la tête. Il perdait régulièrement le palet des yeux. Les joueurs de Montréal étaient plaqués contre le Plexiglas par l'équipe adverse, et inversement. Le duo père-fils eut même l'occasion d'assister à l'un de ces placages. Le numéro 11 de Toronto fut catapulté par le numéro 21 montréalais. Pris par surprise, Robert et Vincent sursautèrent tous les deux. L'écrasement avait été brutal.

Le groupe de supporters à leur gauche était déchainé. Il était certain que ce n'était pas leur premier match au Centre Bell. Ils arboraient la panoplie des fans qui se procuraient leurs billets d'entrée à l'année. Des pieds à la tête, ce n'était que les couleurs de leur équipe favorite : du rouge, du rouge, et encore du rouge. Vincent était curieux de savoir si leurs sous-vêtements s'accordaient avec leur tenue. Il pouffa à cette pensée.

À la fin de la deuxième partie, les deux équipes étaient à égalité. Il ne restait plus que ٢٠ minutes pour renverser le score. Pour sa première visite, Vincent voulait partir sur une victoire. En cas de triomphe, l'ambiance devait être surréaliste, avec plus de 15 000 Montréalais en délire.

Au loin, il aperçut le médecin qui l'avait soigné le mois dernier. Il donna un coude de coude à son père, puis pointa la direction dans laquelle il devait regarder. Le docteur faisait tournoyer une écharpe rouge au-dessus de sa tête. On ne pouvait pas le manquer. Il avait l'air de bien s'amuser, lui aussi.

Le vœu de Vincent fut exaucé dans les cinq dernières minutes de jeu. Le numéro 77 délivra son équipe. La joie explosa dans toute la salle. Les gens se sautèrent dans les bras et s'embrassèrent. Des cornes de brume résonnaient. Vincent balaya l'espace du regard. Il fut vite envahi par l'enthousiasme qui se dégageait de la foule. Il en avait les larmes aux yeux.

Cette soirée lui avait fait un bien fou. Lorsqu'ils furent de retour à la maison, Louise les attendait dans son fauteuil, un livre à la main. Elle prit des nouvelles de la soirée, chose qu'elle n'aurait jamais dû faire. Vincent prit place sur le sofa et lui raconta tout ce qu'elle avait manqué : l'ambiance dans l'arène, avec tous ces maillots rouges, les enfants dont les yeux brillaient, les groupes en furie, soufflant dans des cornes de brume, les joueurs s'écrasant contre le Plexiglas. Il illustrait ses paroles avec de grands gestes.

Bref, ce fut 45 minutes après leur retour qu'ils purent finalement rejoindre leur lit.

5

18 mai 2015
Vieux-Port, Montréal

Du haut de sa tour, Vincent voyait le port s'animer. Les Québécois fêtaient la journée des Patriotes. Parents et enfants se baladeraient près de la grande roue. Entre démonstrations de métiers anciens, musiques, danses traditionnelles et pique-nique, ils avaient de quoi s'occuper.

Avec Hugo, ils s'étaient donné rendez-vous près du quai de l'Horloge. Ils profitaient de l'insouciance de la jeunesse. En marchant le long du fleuve Saint-Laurent, ils faisaient de grands projets quant à leur avenir. Ils avaient la vie devant eux et tout le temps pour réaliser leurs rêves. Mais, pour que cela devienne réalité, ils décidèrent d'établir une liste de tout ce qu'ils voudraient accomplir avant d'être trop vieux. Couchés dans l'herbe, la visière de leur casquette légèrement rabattue sur leur visage, ils énumérèrent leurs envies : sauter en parachute, voyager en Italie, célébrer la nouvelle année à Times Square, partir en mission avec Médecins du Monde. Les minutes s'égrenaient, la liste s'allongeait. Ils n'auraient pas suffisamment de toute une vie pour réaliser tout ça.

La musique retentit. Une masse compacte se dirigeait vers le parc, passant sous les arbres.

— À l'ombre, la chaleur est bien plus supportable, déclara Vincent, qui avait plusieurs fois été au bord de l'évanouissement.

Ce n'était que le début. À cette époque de l'année, il ne faisait pas encore trop chaud, mais dans peu de temps, les parcs seraient pris d'assaut par les familles et les bandes d'amis. Ils commenceraient à se réunir autour des barbecues installés par la ville. Les promeneurs pourraient ainsi humer la bonne odeur de saucisses et d'entrecôtes grillées. Les plus prévoyants apporteraient tables, chaises, tentes, musique, ainsi que leur propre appareil à grillades. La saison des

beaux jours débutait seulement. Il fallait en profiter, elle ne durait que cinq mois. Dès la fin août, les fortes pluies reprendraient du service avant de laisser place aux premières neiges, dès la fin de l'automne.

C'était aussi le dernier mois avant la cérémonie qui clôturerait leurs années scolaires au cégep. Une autre étape allait se présenter à Vincent à la rentrée prochaine. Il avait été accepté à l'Université de Montréal pour effectuer son baccalauréat en sciences infirmières. Trois ans d'études universitaires. Il avait hâte, et en même temps, quitter ses amis et son établissement si familier l'effrayait un peu. Hugo, quant à lui, avait choisi de s'engager dans la Gendarmerie royale du Canada. Une carrière à l'opposé de celle de Vincent, même si le point commun était d'être au service de la population, l'un pour soigner, l'autre pour défendre.

Avant de penser à leurs futures carrières, ils allaient devoir revêtir leur plus beau costume. Ils sortirent donc toute une journée afin de dégoter la tenue parfaite, Vincent en bleu ciel et Hugo en bordeaux.

Dernière ligne droite, et une page serait tournée. Ce matin-là, Vincent se réveilla avec une drôle de sensation. Bientôt, tout serait différent. Il n'avait pas besoin de déménager pour continuer ses études. C'était l'avantage d'habiter dans une grande ville. Juste un changement de ligne de métro. Presque rien par rapport à Hugo, qui allait surement quitter la province pour se rendre, à un moment donné, à Ottawa. Pourtant, il avait le sentiment d'être à un tournant de sa vie.

6

15 juin 2015

Appareil photo à la main, Louise se tenait prête. Elle attendait que Vincent sorte de sa chambre afin d'immortaliser le moment. Il n'y aurait pas deux autres cérémonies comme celle-là. La poignée remua. Le Polaroid armé, un premier flash se manifesta alors qu'il avait à peine passé l'embrasure de la porte.

— M'man ! protesta Vincent. Tu ne peux pas attendre un peu ?

— Oh ! Ne sois pas bougon. C'est pour la postérité.

Le cliché entre ses doigts, elle l'agitait pour un séchage plus rapide. Louise tendit la première photo à son mari, qui continua de secouer le papier brillant.

— Tiens, positionne-toi ici. Un peu sur le côté. OK, voilà, ne bouge plus. C'est parfait, là. Souris !

Un deuxième flash vint aveugler Vincent. L'appareil éjecta le deuxième cliché. Vincent le saisit et l'agita à son tour pour faire apparaitre son portrait.

— *Crisse* que tu es beau ! commenta son père quand les photos se révélèrent. On va en placer une sur le frigo.

— C'est pas un peu exagéré ?

— Ben non !

Louise colla le cliché sur la porte du réfrigérateur.

— Voilà, parfait ! asséna-t-elle en admirant sa progéniture.

— Je peux y aller maintenant ?

— *Oupelaï* ! Bien sûr, mon chéri. Sois prudent.

— T'inquiète. Je vais rejoindre Hugo et les gars. Je ne compte pas rentrer tard. Je suis un peu fatigué.

Louise était émue aux larmes. Son petit garçon avait grandi. Il était un homme à présent. Elle se rappelait son premier jour au primaire, sa petite main dans la sienne, son doudou coincé sous son menton. Il n'avait jamais pleuré quand elle le laissait à l'enseignante. C'était elle

qui versait toutes les larmes de son corps. Elle se sentait coupable de le laisser avec des inconnus. Elle pouvait s'en occuper, puisqu'elle ne travaillait pas. Pourquoi lui faire subir cette situation ? Peut-être parce que cette phase de séparation était une étape incontournable de son indépendance affective. Vincent devait apprendre à quitter le nid familial le matin, et à le retrouver le soir dans la joie et la bonne humeur. Son petit garçon lui avait donné, à son insu, une leçon de vie. Ce n'était pas parce qu'ils étaient séparés pendant un court instant qu'ils ne s'aimaient plus. À chaque fin de journée, il était le plus heureux des enfants en retrouvant ses parents, mais il était aussi content de rejoindre ses copains le lendemain matin. Les uns n'étaient pas les ennemis des autres. Quatorze ans après, c'était à l'université que son petit allait faire ses premiers pas. Et dans trois ans, il commencerait à travailler et à être indépendant.

Qu'est-ce que je ferais sans lui ? se demanda-t-elle.

Elle avait tellement eu peur quand Hugo lui avait annoncé le malaise de son fils.

Sa hantise avait toujours été de le perdre prématurément.

Couchée dans son lit, un livre à la main, elle savait qu'elle n'aurait pas beaucoup d'heures de sommeil au compteur. Elle était attentive au moindre son qui lui indiquerait que Vincent était de retour. En tant que mère poule de haut niveau, Louise se devait de s'assurer qu'il rentrerait sain et sauf. Ce n'était apparemment pas la même chose pour son mari. Non pas qu'il prenait moins soin de son fils, mais les hommes avaient cette faculté de se détacher plus facilement des choses. Il se faisait beaucoup moins de soucis. Louise l'enviait, par moments. Elle aussi aurait aimé avoir cette liberté d'esprit qui lui aurait fait subir moins de stress.

Au moment de se mettre au lit, elle avait pourtant essayé de s'endormir, comme elle le faisait habituellement. Normalement, cela lui prenait peu de temps, le sommeil la saisissant dans les cinq minutes après avoir touché le matelas. Mais pas cette fois. L'angoisse provoquait des envies subites d'aller uriner. À croire que ses reins filtraient plus vite en état de tension intense. Perdue pour perdue, elle s'était résignée à continuer sa lecture, entamée une semaine plus tôt. Autant mettre ce temps à profit, même si elle se rendait bien compte que cela faisait cinq fois qu'elle lisait la même page.

À 2 heures, un bruit de clef dans la serrure se fit entendre. La porte d'entrée s'ouvrit, des pas résonnèrent dans le salon. Le battant de la chambre de Vincent se referma. Louise n'avait pas entendu le bruit du verrou. Elle se leva et verrouilla la porte de l'appartement. Apaisée, elle traversa le salon pour rejoindre son mari dans le lit conjugal. Accompagnée de ses ronflements, elle sombra à son tour.

*

Le lendemain matin, vêtue de son tablier multicolore, cadeau de la fête des Mères confectionné par Vincent en quatrième année de primaire, Louise préparait le petit déjeuner dominical. Elle s'était levée toute guillerette. Aujourd'hui allait être une bonne journée, avait-elle pensé en se levant, les cheveux emmêlés, témoins d'une courte nuit de sommeil. Les rayons du soleil pénétraient tout doucement à l'intérieur du salon. Les températures allaient monter petit à petit, jusqu'à atteindre les 23 ˚C cet après-midi.

Dans sa tête, elle avait effectué un calcul rapide. Huit heures de sommeil étaient le temps nécessaire à Vincent pour recharger ses batteries. Il ne les dépassait jamais. Son horloge interne était parfaitement programmée. En étant rentré à 2 heures, il serait debout vers 10 heures. Il fallait qu'elle se dépêche pour que tout soit prêt.

— Mmm ! Ça sent bon, *icitte* ! s'exclama Robert.

— Muffins au chocolat, pancakes, œufs et bacon.

— Un petit déjeuner de champion !

— J'ai eu envie de concocter un brunch gourmand ce matin pour fêter la nouvelle vie d'étudiant de Vincent, qui va commencer dans quelques semaines.

— Je pense qu'il a déjà bien dû faire la fête hier soir. Je n'ai rien entendu : il est rentré tard ?

— Comme d'habitude, mon chéri. Un train pourrait traverser le salon que tu continuerais à dormir comme une souche.

— Ce n'est pas ma faute.

— Ben non, c'est sûr. Il est rentré à 2 heures.

— Pourquoi m'inquiéter quand tu es là pour tout gérer ?

Il déposa un baiser dans le cou de sa femme.

— Je ne serai pas toujours là.

— Ne sois pas morbide. C'est une journée joyeuse aujourd'hui, non ?

— Tu t'en sors bien.

— Il est 10 h 30. C'est étrange qu'il ne soit pas réveillé, fit remarquer Robert.

Accoudé au comptoir, il déplia le journal à la page des sports. Il s'était endormi en plein milieu de la deuxième mi-temps de soccer. Il voulait savoir s'il avait manqué le but de la victoire. Déçu, il replia les feuilles.

— Je sais. Je me suis fait la même réflexion. Hier soir, il a dit qu'il était fatigué. Il a sans doute juste la flemme de se lever.

— Même avec l'odeur succulente qui embaume toute la maison ?

Ils attendirent 11 heures avant de s'inquiéter.

Sur la pointe des pieds, Robert se dirigea vers la porte de la

chambre de son fils et posa son oreille contre le battant. Aucun bruit. Il donna deux légers coups. Aucune réponse. Il se décida à entrebâiller la porte. Il glissa la tête dans l'ouverture et scanna la pièce du regard. L'éclat du jour pénétrait dans la chambre par l'interstice de chaque côté des rideaux opaques. Un rai lumineux caressait le costume bleu ciel posé délicatement sur la chaise dans le coin, près de la fenêtre. Une odeur de renfermé attaqua ses narines.

Il est temps d'ouvrir les fenêtres, pensa Robert.

D'un geste sec, il tira sur le tissu et ouvrit le battant pour faire entrer de l'air. Aucune complainte ne se fit entendre, pas le moindre grognement. Son regard se posa sur le lit. L'édredon anthracite était roulé en boule au pied du matelas. Seul le drap avait conservé sa place et était remonté jusque sous le menton de son fils. Leurs yeux se croisèrent. Ceux de Vincent étaient à moitié clos. Des gouttes de sueur perlaient sur ses cils. Tout son visage était trempé. Il avait du mal à respirer. Robert repoussa la chaise et se dirigea immédiatement vers lui. Il posa le dos de sa main sur son front.

— Louise, viens vite ! Il y a un problème avec Vincent.

— Comment ça ?

Elle lança son tablier sur le comptoir et rejoignit précipitamment Robert dans la chambre.

— Il a vomi sur le tapis ?

— Non, il a de la fièvre. Ça a l'air grave. Il dégouline de partout.

Louise se jeta sur Vincent, encerclant son visage luisant de sueur de ses mains.

— Je ne me sens pas bien. J'ai chaud. J'ai essayé de me lever, mais ma tête tourne trop. Je n'ai pas pu.

— Ne t'inquiète pas. On est là, le rassura sa mère tandis que son père, téléphone à l'oreille, appelait les secours. Va chercher un linge mouillé, Robert !

Elle repoussa le drap et posa le torchon, que son mari venait de rapporter, sur le front de Vincent.

— As-tu mal quelque part ? Veux-tu vomir ?

— Je ne sais pas, murmura-t-il, trop fatigué pour tenir une conversation.

À l'arrivée des secouristes, Vincent régurgita de la bile. Il fut pris en charge en moins de dix minutes. Ils se retrouvèrent aux urgences en moins de cinq.

Dans son dossier, une note spécifiait qu'il devait être conduit immédiatement dans le service du docteur Gagnon. Par miracle, le médecin était de garde et put se rendre auprès de son malade.

Dans la chambre particulière, une batterie de tests fut réalisée. On le mit sous perfusion. Il n'était plus en sueur, la fièvre était tombée. Louise et Robert se tenaient au chevet de leur fils. L'angoisse était inscrite sur leur visage. L'inquiétude les rongeait. Ils firent défiler dans

leur tête les dernières semaines pour découvrir ce qu'ils avaient loupé depuis la précédente hospitalisation de Vincent. Rien, aucun signe avant-coureur. À moins que leur fils leur ait caché quelque chose !

Cette nouvelle dégradation de son état de santé était incompréhensible et si soudaine. C'était un jeune homme dans la fleur de l'âge, fort et en bonne santé. Enfin, jusqu'à maintenant.

Après dix heures d'attente, aucun diagnostic n'avait pu être posé. Même pas une piste. Rien, nada. C'était un comble, tout de même ! Trois tubes de sang avaient été prélevés, radios, scanners et IRM avaient été effectués, en vain.

La nuit avait été longue. Rien n'était prévu pour les familles accompagnant leurs proches. Louise et Robert avaient dormi comme ils l'avaient pu, recroquevillés dans les fauteuils bleu marine inconfortables de l'hôpital. À leur réveil, leurs visages étaient complètement défaits, des cernes alourdissaient leurs yeux et leurs vêtements étaient chiffonnés. Le seul qui se reposait encore était Vincent.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, un plafond blanc se présenta à lui. Encore ensommeillé, il ne comprit pas tout de suite où il se trouvait. Il essaya de bouger le bras et sentit quelque chose sur sa peau. Un tube transparent laissait passer un liquide clair jusqu'à une veine sur le dos de sa main. Il balaya la pièce du regard. Seule sa mère, endormie, recouverte de son gilet beige, était présente.

— M'man, marmonna-t-il en tapant avec son doigt sur la ridelle de son lit.

Louise se redressa et se pencha sur son fils. Elle lui caressa le visage.

— Salut, mon chéri ! Tu vas bien ? Tu es moins chaud qu'hier. As-tu mal quelque part ?

— Non. Ne t'inquiète pas. Je suis un peu fatigué, mais je vais beaucoup mieux. Je ne ferai pas le marathon de New York, par exemple, plaisanta Vincent. Il est où, Papa ?

— Parti chercher du café et de quoi déjeuner. Il ne devrait pas tarder.

L'aide de service, une petite dame d'une cinquantaine d'années, frappa à la porte. Elle pénétra dans la pièce, un plateau dans les mains.

— Bonjour. Voilà votre petit déjeuner.

— Merci. Vous êtes restés là toute la nuit ? demanda Vincent à sa mère alors que la femme refermait la porte derrière elle en sortant.

Il fit la grimace en découvrant son déjeuner.

— Bien sûr. Tu nous as fait peur hier soir. On ne pouvait pas rentrer comme si de rien n'était, voyons !

— Ah, tu es réveillé ! s'exclama Robert, cafés dans une main et paquet de viennoiseries dans l'autre. Il a l'air pas si pire, ton repas.

— J'aurais préféré des pains au chocolat.

— Quand tu rentreras à la maison, promis. J'ai vu l'infirmière en arrivant, le doc passera en fin de matinée, précisa Robert à Louise. Je t'ai rapporté des grilles de sudoku, Vincent, histoire de te changer les idées, et des mots fléchés pour nous.

Robert tendit le cahier à sa femme.

Vincent eut du mal à terminer son pain à la confiture de fraise et son jus d'orange. Son appétit n'était pas au rendez-vous. Même s'il avait l'air d'aller mieux, son ventre lui donnait du fil à retordre. Il n'avait pas réellement mal, mais il sentait qu'il y avait quelque chose de bizarre. Il n'était pas comme d'habitude. Couché, à demi assis ou complètement redressé, rien n'allait. Seule la position fœtale lui convenait. Ce fut ainsi que le docteur Gagnon le trouva.

— Comment vas-tu ce matin ?

— Mieux qu'hier soir, mais je ne me sens toujours pas bien.

— Je vois. Ressens-tu des douleurs ?

— Ce n'est pas réellement douloureux. Il y a comme quelque chose qui me gêne à ce niveau.

Il posa la main sur le quadrant supérieur droit de son abdomen.

— OK, voyons ça ! Quand j'appuie ici, as-tu mal ?

— Non

— Et là ?

— Un peu.

— OK. Et là ?

— Oui ! cria-t-il.

— Bon, on n'a pas encore déterminé exactement ce que tu as, annonça le docteur en retirant les mains de son ventre. On va encore faire des tests cet après-midi. Maintenant, je sais un peu plus où chercher.

— Pfff, souffla le jeune homme, dont le visage exprimait le désarroi.

— Je sais, Vincent, répondit le médecin. Ce n'est pas facile, mais on va trouver.

— Combien de temps encore je vais devoir rester ici ?

— Pour le moment, aucune idée. Tant qu'on ne sait pas de quoi tu souffres, on ne peut pas se prononcer.

Louise et Robert se regardaient, leurs mains enlacées.

— Je ne vais quand même pas passer tout mon été ici à faire vos *crisse* de tests !

— Non, je ne l'espère pas. Ça signifierait que je suis un très mauvais médecin.

Ils sourirent.

— Je vous laisse, finit par dire le docteur Gagnon en tapotant la jambe de Vincent.

En fin de matinée, trois autres tubes de sang furent remplis, et

d'autres radios et scanners furent passés les jours suivants. Louise et Robert retournèrent dormir chez eux. Vincent n'était plus en danger immédiat et il avait insisté pour que ses parents se reposent correctement dans leur lit. Son père reprit le travail, Louise passait toute la journée à l'hôpital et informait régulièrement son mari par messages textes. Robert profitait de moments libres pour rendre visite à son fils.

Personne n'était serein. Le diagnostic tardait à être posé, et ça ne présageait rien de bon.

7

10 juillet 2015
Hôpital de Montréal

Voilà une semaine et demie que l'équipe médicale était sur le pont pour déterminer de quoi souffrait le jeune homme de la chambre 212. Le diagnostic se précisait, mais il fallait encore attendre l'avis du dernier spécialiste pour officialiser le bilan.

Vincent, quant à lui, avait établi une routine journalière. Le matin, il s'astreignait à marcher quelques pas avec l'aide de sa mère et d'un déambulateur. Il pouvait se déplacer sans, mais il perdait vite ses forces. Il avait d'ailleurs chuté une fois dans le corridor alors qu'il se trouvait à quelques mètres de sa chambre. Comme il s'en servait régulièrement, Vincent lui avait donné un petit nom. Sa nouvelle compagne de route s'appelait Debbie. Tous les deux partaient à l'aventure, à l'assaut des couloirs de l'hôpital.

Vincent, Debbie et Louise revenaient de leur balade quotidienne quand le docteur les vit à l'autre bout du couloir. Dans la position d'un soldat au garde-à-vous, il se tenait droit, les mains derrière le dos. Il les fixait pendant qu'ils avançaient dans sa direction. Vincent était content de la performance qu'il accomplissait sous les yeux du médecin. Il était fier de lui montrer qu'il pouvait encore se déplacer malgré la fatigue qui le saisissait parfois.

À quelques mètres de l'homme en blouse blanche, Vincent découvrit un visage fermé qui ne lui rendit pas son sourire. Le sérieux du moment se lisait sur sa face. Mais pourquoi ? Tout allait bien. Même s'il ressentait encore de l'inconfort, il ne faisait plus de fièvre. Quelle était, alors, la raison de cette attitude ?

Avant de bifurquer dans sa chambre, il le salua. Le médecin lui rendit son salut sans émettre une parole. Le cou rentré dans les épaules, tout penaud, Vincent sentait que l'instant était empreint d'une gravité solennelle. Pourtant, rien n'avait été encore dit.

Louise rangea la marchette à côté du lit, puis se positionna près de son fils. Elle aussi avait ressenti ce changement d'attitude quand elle avait croisé le regard du médecin. Quelque chose de grave le troublait. Une boule d'angoisse obstrua immédiatement sa gorge. Elle fut prise d'un étourdissement.

Mère et fils entremêlèrent leurs doigts. Ils fixaient l'homme qui avait le destin de Vincent entre ses mains. Ils attendaient que le premier son sorte de sa bouche. Inévitablement, ce serait une mauvaise nouvelle, mais laquelle ? Un cancer de l'estomac ? Des intestins ? Une maladie cardiaque congénitale ? Une leucémie ?

Le silence dura à peine 30 secondes, mais les scénarios catastrophes s'enchainèrent à la vitesse de la lumière.

— On a eu les résultats, annonça le docteur Gagnon.

Les mains se serrèrent un peu plus, les corps se rapprochèrent. Leur rythme cardiaque battait la chamade. Vincent était à deux doigts de s'évanouir. Louise s'appuyait contre le lit pour ne pas tomber.

— Vous voulez vous asseoir ? demanda le médecin à Louise.

Elle secoua la tête. Elle était incapable de parler. En apnée, elle se préparait à l'impact qui allait suivre.

— Bien.

Le docteur Gagnon s'approcha, puis se racla la gorge.

— Tu as une maladie auto-immune, Vincent, qui attaque ton foie, reprit-il en portant toute son attention sur son jeune patient. Petit à petit, il se dégrade, et c'est malheureusement incurable. Ton propre corps attaque ton organe comme si ce dernier était étiqueté comme étranger par ton système immunitaire.

Vincent avait perdu le fil de l'explication à « incurable ». Il continuait à regarder le médecin, mais plus aucune information ne naviguait jusqu'à son cerveau. La liaison avait été interrompue.

Louise regarda son bébé et se laissa tomber dans le fauteuil. Elle tenait toujours la main de son fils dans la sienne. Que venait de dire le médecin ? Maladie auto-immune ? Maladie incurable ? Ça voulait dire quoi, exactement ? Que la chose qu'elle redoutait le plus au monde était sur le point d'arriver ? Elle allait perdre son tout-petit ?

Même si Vincent était toujours impassible en apparence, à l'intérieur, ça bouillonnait. Le médecin avait dû mal interpréter ses symptômes. Ce n'était pas le bon diagnostic. Ou alors, il s'était trompé de patient. Il fallait refaire les examens. Il y avait forcément une erreur quelque part. Il avait toujours été quelqu'un d'actif. Il mangeait sainement et ne buvait pas d'alcool. C'était impossible. Totalement impossible ! Lui, une maladie auto-j'sais-pas-quoi, et incurable, en plus ? N'importe quoi !

— Vous vous trompez, réussit-il à articuler, mâchoires serrées.

— Malheureusement non.

— Je veux l'avis d'un autre médecin, exigea Vincent.

— C'est déjà fait. J'ai demandé l'avis d'un spécialiste, et il confirme mon diagnostic.

— Non ! Ce n'est pas possible ! cria-t-il.

Louise se releva et posa sa main sur son épaule. Vincent empoigna le déambulateur et le fit basculer au sol.

— Ce n'est pas possible, j'vous dis !

— Vincent…

— Sortez ! Sortez ! MAINTENANT !

Le docteur Gagnon se dirigea vers la porte. Avant d'en franchir le seuil, il indiqua à Louise qu'il l'attendait dans le couloir.

— Vincent a raison. Il doit y avoir une erreur, supplia-t-elle le docteur Gagnon quand elle l'eut rejoint.

— Je vous assure que non. Je suis désolé.

— Il va mourir ? murmura Louise, comme si Vincent pouvait entendre ces mots effrayants.

— Nous n'en sommes pas encore là, la rassura-t-il. On peut ralentir la progression de la maladie.

— Il va devoir rester ici ?

Il acquiesça.

— Combien de temps ?

— Je ne sais pas exactement. Tout dépendra de la façon dont son corps va réagir au traitement, l'objectif étant qu'il soit assez stable pour qu'il puisse rentrer à la maison en attendant une greffe.

— Une greffe ? Oh, mon Dieu !

Main sur sa bouche, elle réalisa à quel point la situation était grave.

— Dans combien de temps ? réussit-elle à demander.

— Impossible à estimer. Sous réserve que Vincent soit apte physiquement à supporter l'opération, cela dépend de l'évolution de nos deux possibilités.

Toute l'attention de Louise était dirigée sur le médecin. La maladie était incurable, mais apparemment, tout n'était pas perdu. Vincent n'était pas encore condamné.

— Je vais vous expliquer les choses le plus simplement possible, poursuivit le docteur Gagnon. Premièrement, on inscrit Vincent sur la liste des personnes en attente d'une greffe. Dès que quelqu'un est compatible avec son groupe sanguin et que son foie est en bon état, on pourra procéder à l'opération.

— Vous voulez dire mettre le foie d'une personne décédée dans son corps pour lui sauver la vie ? souffla Louise, effrayée.

— Énoncé ainsi, ça a l'air horrible, mais il y a quelque chose de beau dans ce geste. La personne décédée ne l'est pas pour rien. Elle peut, au-delà de la mort, sauver plusieurs personnes en faisant don de ses organes. Elle peut continuer de vivre à travers d'autres. Il faut le prendre comme un cadeau, et non comme un corps étranger.

— Et l'autre alternative ? enchaina Louise, qui avait du mal avec

l'idée d'espérer la mort d'un être humain pour que son enfant survive.

— Une transplantation à partir d'un donneur vivant.

— Ah bon ?! Comment est-ce possible ?

— Le foie est le seul organe capable de se régénérer. On peut donc en prélever une partie, mais, comme pour la première solution, il faut respecter la compatibilité entre le donneur et le receveur. Les chances sont plus grandes entre membres d'une même famille, mais ça ne veut pas dire qu'il faille écarter d'autres donneurs potentiels.

Face à cette option, le visage de Louise, qui reprenait espoir, s'éclaircit.

— On peut faire ce test avec son père ?

— Bien entendu. Prenez le temps d'en parler avec votre mari. Dites-lui que je suis disponible si vous voulez en discuter ou avoir des informations complémentaires. Vincent va éprouver beaucoup de difficultés à admettre son statut de malade, mais c'est le cas de tous mes patients. C'est une réaction normale. Ne vous en faites pas.

Louise le remercia et retourna près de son fils. Roulé en boule sous les draps, il pleurait. Quand il vit sa mère. Il se jeta dans ses bras et laissa son chagrin l'emporter.

— Je vais mourir, M'man !

— Ne dis pas ça. On va tout faire pour que ça n'arrive pas.

— Et comment ?

— Le médecin m'a parlé de plusieurs solutions.

— Dis-moi !

Au bout de deux sonneries, Robert décrocha. Il devait absolument se rendre à l'hôpital. Paniqué, il avait tout de suite imaginé que l'état de son fils s'était dramatiquement dégradé depuis la veille. Malheureusement, c'était bien plus insidieux que ça.

Dans la salle des familles, Louise lui répéta toutes les informations que le docteur lui avait transmises. Robert se leva d'un bond et frappa le mur. Une trace de sang macula le plâtre. Son poing saignait. Incapable de rester en place, il ne cessait de tourner en rond tandis que des milliers de questions remplissaient sa tête. Il avait besoin de réponses. Il avait besoin de parler à ce docteur Gagnon.

Adossé au mur, en face de la porte 212, Robert ne parvint pas à retenir ses larmes. Comment allait-il pouvoir regarder son fils dans les yeux et lui dire que tout irait bien en sachant pertinemment qu'il y avait un risque que ce soit un mensonge ?

Louise se positionna en face de son mari et lui releva la tête.

— Il faut que l'on soit forts devant lui. On doit y croire, mon chéri, sinon il va perdre confiance et il n'aura aucune chance. Il faut qu'il garde espoir. On doit garder espoir. Tout n'est pas fini. Rappelle-toi ce que le médecin nous a dit. Un long chemin nous attend.

Elle sécha ses larmes. Robert l'enlaça. Ils étaient une équipe. Depuis le début, rien n'avait été facile. Ce n'était pas maintenant qu'ils allaient flancher.

Toute la journée, ils tentèrent de discuter avec Vincent de son ressenti, des protocoles qui allaient être mis en place. Il avait besoin d'être au courant. Sa participation était indispensable au bon déroulement des prochaines étapes. À leur grand désespoir, il ne voulait rien entendre. Pour lui, le médecin s'était trompé de patient. L'équipe médicale avait confondu deux dossiers. Bande d'incapables ! Il n'était pas gravement malade. Tout ce qu'il voulait, c'était que les médecins trouvent ce qu'il avait et qu'ils le guérissent. LE GUÉRISSENT ! Pas qu'ils lui inventent une pseudo-maladie qui allait l'envoyer au cimetière avant qu'il ait pu faire quelque chose de sa vie. Il n'avait encore rien accompli. Il avait des projets pour l'année prochaine. Il avait tout planifié. Ça ne pouvait pas se passer comme ça !

— Ce n'est pas possible. Il y a forcément une erreur, protesta Vincent alors que Louise tentait pour la énième fois de lui parler du processus de la greffe.

Ses parents ne voulaient pas le laisser affronter cette épreuve tout seul. Ils accueillaient avec indulgence les tourments de leur enfant. Comment auraient-ils réagi à sa place, face à une telle nouvelle ? Il fallait absolument que Vincent s'exprime. Il ne devait pas garder tout son désarroi à l'intérieur. Peu importait ce qu'il dirait. Il n'arrêtait pas de répéter que la nouvelle ne le concernait pas, que cet incapable de médecin s'était trompé. Même si tout le monde savait que c'était faux, Vincent avait besoin d'exprimer à haute voix cette possibilité totalement erronée, mais qui, sur le moment, lui faisait du bien.

Le silence s'installa dans la chambre. Immobile dans son lit, Vincent ne réagissait plus. Le drap remonté sur ses épaules, il fixait le mur en face de lui. Soudain, il secoua la tête sans s'arrêter et marmonna des paroles que Robert et Louise ne comprirent pas. Ses parents se redressèrent dans leur fauteuil. Sur leurs gardes, ils posèrent leur livre. Vincent se balançait d'avant en arrière, sans interruption. Les minutes s'étirèrent, interminables. Brutalement, son attitude changea. Son regard, qui était, quelques secondes plus tôt, vide d'émotion, se transforma en deux puits noirs qui auraient fait pâlir le criminel le plus averti.

D'un geste sec, il attrapa le téléphone sur la table de nuit et le lança au sol. Puis il empoigna son oreiller et le projeta à travers la pièce. Il se mit à hurler. Il se leva, agrippa son pied de perfusion et le fit valser contre le mur, encore et encore. Louise s'accrochait au pull de son mari. Ils n'osaient pas approcher leur fils, qui s'était transformé en une bête effrayée et effrayante. Jamais ils n'avaient assisté à un tel comportement chez lui. Ils étaient choqués et impuissants face à la

rage que Vincent exprimait. Le pied de perfusion finit par tomber au sol, entrainant le cathéter. Il hurla de douleur. Un filet de sang gicla sur sa chemise d'hôpital.

— Non ! Non ! Noooooon !

Vincent frappa son lit, le secoua. Il était incontrôlable. Il n'entendait pas ses parents, qui essayaient de le calmer. Il n'était plus connecté à la réalité. Il était bien trop en colère contre l'univers entier.

En un quart de seconde, on le plaqua sur le matelas. On lui tint les bras pendant qu'une main relevait sa chemise de nuit. Il essaya de donner des coups de pied, mais ne frappa que le vide. Une aiguille fut plantée dans sa fesse, sous le regard désemparé de ses parents. Louise pleurait à chaudes larmes face à cette scène surréaliste.

L'équipe médicale réinstalla le patient sous les draps avant de rassurer les parents : ce comportement était normal. Il fallait que Vincent expulse toute sa colère, toute sa rage afin de pouvoir, un jour, accepter sa maladie. S'il traversait cette épreuve avec succès, sa vie ne serait plus pareille.

La nuit fut agitée. Dans son sommeil, Vincent parla, cria. Sans se réveiller, il remua, repoussa son drap. Robert et Louise restèrent sur le qui-vive. Ils appréhendaient une nouvelle crise. Comment allait-il réagir lorsqu'il reprendrait ses esprits et qu'il se rendrait compte qu'on l'avait drogué pour le calmer ? Faire face à la réalité allait-il le plonger de nouveau dans un état de rage incontrôlée ou se replierait-il sur lui-même ? Personne ne savait comment la journée du lendemain se déroulerait. La seule chose que Robert et Louise comprenaient, c'était que Vincent venait d'être plongé dans un univers qui le ferait grandir bien plus rapidement que prévu.

À son réveil, il avait retrouvé son calme. Peut-être un peu trop. Le médecin soupçonnait une dépression. Vincent n'avait plus envie de quoi que ce soit. Pourquoi se laver, manger, se divertir, prendre du bon temps ? Dans quelques mois, il allait passer l'arme à gauche, se retrouver six pieds sous terre. Ça ne servait plus à rien de faire ce genre de choses. *Autant rester dans mon lit, à m'abrutir de bêtises à la télévision. Ma vie est fichue, de toute façon !*

Louise n'avait aucune intention de le laisser s'enliser. Il existait des solutions, mais il n'était pas encore prêt à les entendre. Elle continuait à le stimuler, l'obligeant à sortir de son lit et à arpenter de nouveau les corridors. Il refusait l'aide de Debbie.

— Au moins, si je me cogne la tête au sol, la chute m'achèvera plus vite. De toute manière, je suis fichu. Mourir pour mourir, autant que ce soit maintenant.

Sans se laisser déstabiliser par ces réflexions, Louise s'investissait dans son travail de mère, qu'elle accomplirait jusqu'au bout, même si elle devait y croire pour deux et le porter sur ses épaules pour le faire sortir de sa chambre.

Le soir, quand Robert venait prendre le relais, elle s'enfermait dans les toilettes, au bout du couloir, et pleurait. Les journées étaient tellement dures ! Elle avait mis son bien-être entre parenthèses, jusqu'à ce que Vincent sorte de cet état de dépression et qu'il reprenne du poil de la bête en acceptant sa situation. Il devait se battre pour sa survie. En attendant, elle resterait là, à ses côtés, aux dépens de sa propre santé physique et mentale. L'épuisement la guettait. L'anxiété était permanente. La nuit, elle dormait peu, et la journée, elle ne voulait pas laisser Vincent seul. Elle avait peur que son fils attente à sa vie. Juste le temps de se rendre à la machine à café, au bout de couloir, et il pouvait exécuter un geste irréparable.

La télévision tournait en boucle. Louise avait le droit de l'arrêter à partir du moment où Vincent s'endormait, et ce, jusqu'à ce qu'il se réveille. Après le repas du midi, qui n'avait eu aucun succès, il reprit sa place dans son lit. Son attention se porta sur le programme, *Toupie et Binou*, un dessin animé pour les enfants de trois à six ans. Vincent avait opéré une sacrée régression !

— Tu peux aussi regarder une émission qui est adaptée aux adultes, mon chéri. Les dessins animés, ce n'est pas fait pour moi.

Vincent soupira et lui jeta la télécommande. Quitte à subir, Louise préférait choisir.

Sur l'écran, une publicité McDonald's. Vincent grogna et enfouit sa tête sous son drap. Le générique d'un documentaire débuta. Il grogna de nouveau. *Achevez-moi* ! Hormis le son de la télévision, le silence se fit dans la pièce. Vincent ne remuait plus sous son drap. Derrière son livre, Louise souriait. Elle avait bien fait de changer de programme. Vincent allait peut-être reprendre espoir.

Une heure et demie plus tard, il était assis dans son lit. Il avait suivi toute l'émission, les témoignages et les entrevues des médecins. Cette fois-ci, il avait tout compris. Son regard se porta sur sa mère. Louise le sentit. Elle déposa son bouquin sur le bord du lit et avança sur son siège. Ils restèrent quelques secondes ainsi. Le fils remerciait silencieusement sa mère pour tous les sacrifices et efforts accomplis pour lui, durant ces jours où il avait été un monstre à son égard. Ses parents ne l'avaient jamais lâché, même avec le caractère de cochon dont il faisait preuve depuis plusieurs jours. Ils avaient toujours été là, en soutien. Ses yeux se remplirent de larmes. Il se jeta dans les bras de sa mère.

Ils pleurèrent en silence.

8

Le lendemain après-midi

— Qu'est-ce qu'il s'est passé pendant mon absence ? murmura Robert à l'oreille de Louise.

Appuyés au chambranle de la porte, ils regardaient Vincent, accompagné de Debbie. Bien moins replié sur lui-même que la veille, il discutait volontiers avec les infirmières qu'il croisait sur son chemin. Sans rancune aucune, il conversait aussi avec celle qui lui avait piqué la fesse.

— Ce n'est plus du tout le même garçon ! ajouta Robert.

Louise l'embrassa sur la joue. Elle aussi avait retrouvé le sourire.

— Je pense que c'est l'émission que l'on a regardée hier. Il allait encore s'abrutir avec des dessins animés, alors j'ai pris possession de la télécommande. On a suivi un documentaire qui lui a été salvateur.

— Quel genre ?

— Sur les personnes qui ont été greffées et qui vivent normalement depuis.

— Je vois ! Le hasard a bien fait les choses. C'était le déclic dont il avait besoin.

Louise approuva. Parfois, il ne fallait pas grand-chose pour que la vérité s'impose. Le bon endroit, au bon moment. Un jour plus tôt, et le reportage n'aurait pas eu le même effet.

— On peut donc descendre prendre un café et le laisser à sa promenade ? demanda Robert, plein d'espoir, ravi de pouvoir passer un peu de temps avec son épouse.

Louise mima à Vincent qu'ils descendaient à la cafétéria. Il hocha la tête.

Avant de retourner dans sa chambre, Vincent s'arrêta un instant devant la porte 211. Cette chambre avait déjà abrité plusieurs malades depuis qu'il était arrivé : un monsieur de 65 ans ayant fait une crise cardiaque, une jeune fille dont la voiture avait rencontré un arbre qui

avait traversé la rue hors du passage clouté. Avec deux grammes et demi d'alcool dans le sang, les perspectives n'étaient évidemment plus les mêmes. Et le dernier en date, un papi de 80 ans qui avait chuté dans sa salle de bain et s'était fracturé la hanche.

— Bonjour, monsieur Côté. Comment allez-vous ? Votre hanche ne vous fait pas trop souffrir ?

L'homme se reposait dans son lit en attendant la visite du physiothérapeute, qui lui permettrait de se lever et de détendre ses jambes restées trop longtemps inactives.

— Bonjour, Vincent. Ça va bien, merci. Les pilules qu'on me donne pour la douleur sont en grande partie responsables. Et toi ? Je vois que tu vas mieux aujourd'hui. Tu as meilleure mine.

— Merci, m'sieur. Oui, ça va un peu mieux. Je m'efforce d'être plus optimiste que ces derniers jours, mais c'est dur.

— Je sais, mon grand. J'ai entendu que tu étais passé par une phase difficile. Je suis certain que tout va se dérouler pour le mieux maintenant. Tu es un bon gars. Ta maman n'est pas avec toi ?

— Avec mon père, ils sont partis à la cafétéria. Je leur en ai fait voir de toutes les couleurs. Ils ont besoin de repos, eux aussi. Mais j'ai ma grande amie, Debbie, pour m'accompagner.

Vincent souleva le déambulateur.

— Je vois.

— Dites, vous avez été souvent hospitalisé ?

— Dans ma jeunesse, pas trop, mais quand on devient vieux, le corps se dérègle. On passe plus de temps chez le médecin et à la pharmacie.

— Et vous avez déjà eu peur de mourir ?

L'homme se redressa dans son lit et tapota son matelas. Vincent le rejoignit.

— Évidemment ! C'est tout à fait normal, d'avoir peur de mourir. Ce qui ne l'est pas, en revanche, c'est que cette peur t'empêche de vivre. Un jour à la fois tout en se concentrant sur demain. Tu es jeune et tu as toute la vie devant toi. Accepte cette épreuve et pense à l'après. Garde en tête tout ce que tu pourras faire par la suite et bats-toi pour l'obtenir. Parole d'un vieux monsieur qui a assez vécu pour l'avoir compris, assura-t-il en levant sa main près de son oreille, comme s'il prêtait serment sur une bible.

— Merci, monsieur Côté.

— De rien, fiston. Dis donc, ton amie n'est pas très bavarde.

— C'est pour cela que je l'ai choisie. Maman parle beaucoup quand on se promène. Au moins, avec Debbie, je suis tranquille.

Ils rirent de bon cœur. Les moments de joie étaient bien rares dans un endroit comme celui-là. La maladie était le lot quotidien du personnel soignant et des patients. On se raccrochait alors à chaque petit instant qui pouvait égayer les journées.

— Vous lisez quoi ? demanda Vincent.

— Un thriller. Harlan Coben, *Sans un mot*.

Il tourna la couverture du livre en direction de son visiteur.

— Ça raconte quoi ?

— Ce sont des parents qui ont installé un logiciel espion sur l'ordinateur de leur fils, et ils vont faire des découvertes surprenantes.

— *Oupelaï* !

— Oui, comme tu dis. Fais gaffe, petit, ça peut t'arriver aussi, plaisanta-t-il

— Jamais de la vie ! Mes parents ne feraient jamais ça.

— As-tu déjà vérifié ce qu'ils fabriquaient en ton absence ? interrogea le vieux monsieur en arquant un sourcil.

Vincent se figea. Perplexe, il réfléchissait. Ses parents seraient-ils vraiment capables d'une telle chose ? Il en vint à la conclusion que non. Ce n'était pas leur genre.

— Non ! Impossible. Vous, vous le feriez ?

— Oh ! Si j'avais eu des enfants et qu'ils avaient mal tourné, peut-être, mais à mon époque, tout ça n'existait pas. Je ne sais même pas si j'aurais été capable de mettre ça en place, techniquement parlant, je veux dire.

— Avec votre femme, vous n'avez jamais voulu avoir d'enfants ?

— On a essayé pendant longtemps, avec Bernadette, mais elle faisait des fausses couches. J'ai voulu préserver sa santé et ne pas risquer de la perdre. Sans elle, je n'aurais pas été capable d'élever un enfant, donc j'ai choisi sans regret, et on a vécu heureux comme ça.

— Moi aussi, j'aimerais vivre un amour aussi fort que le vôtre.

— Je te le souhaite.

— Oui, enfin, si on me trouve un foie avant que le mien rende l'âme.

— Tu as déjà oublié ce que je t'ai dit ? Sois optimiste. Le mental est une arme nucléaire. Il peut soit te faire plonger au fond du trou, soit te tenir la tête hors de l'eau.

— Je vous promets de m'en souvenir.

Vincent se leva, attrapa les bras de Debbie et s'orienta vers la porte.

— Je vais aller gouter. Tout cet exercice m'a ouvert l'appétit.

— Pareil pour moi, mais après ma séance. Le physiothérapeute ne devrait pas tarder.

— Quel est votre dessert préféré ?

— Hum… Je dirais l'éclair au café. Ça fait une éternité que je n'en ai pas mangé. Depuis la mort de ma femme, en vérité. C'est elle qui me les achetait le dimanche matin.

D'un geste de la main, Vincent salua son ami. Il quitta la chambre et rejoignit la sienne. Ses parents l'attendaient.

— M'man, tu pourrais faire une course pour moi ?

9

5 août 2015
Chambre 212

Près de la fenêtre, Vincent était assis dans le fauteuil bleu marine de sa chambre. Son regard était tourné vers l'extérieur. Aucune émotion ne se lisait sur son visage. Il ne remarqua pas l'oiseau qui s'était approché de la vitre. Ce matin, il ne pouvait pas empêcher les pensées négatives de l'envahir. Mourir dans d'atroces souffrances, mourir d'une crise cardiaque, car son cœur ne supporterait pas les traitements, mourir dans les bras de sa mère et partir avec son visage affligé ancré dans la mémoire… Les choix étaient infinis.

La veille, les résultats étaient tombés. Aucun de ses deux parents n'était compatible. Et comme il n'avait aucune famille proche, les chances d'une greffe intrafamiliale s'étaient volatilisées en une fraction de seconde.

Il était maintenant inscrit sur la liste d'attente officielle des greffes. Était-ce une bonne nouvelle ? Pour survivre, il allait devoir souhaiter la mort de quelqu'un. Une vie contre une autre. Comment allait-il vivre avec cette idée ? En même temps, il ne serait en rien responsable de la mort de cette personne. Il serait seulement le bénéficiaire d'un don extraordinaire qui lui permettrait de continuer à avoir des perspectives, des rêves. L'impuissance était un poison. Ne pas être capable de contrôler sa vie et dépendre des autres était terrible. Avait-il le choix ? Non !

Son état n'empirait pas aussi vite qu'il l'avait pensé. Heureusement, car à un certain stade de la maladie, la greffe deviendrait inenvisageable.

— Dans quel cas ? avait-il demandé.

— Par exemple, si tu es trop faible pour supporter une opération qui dure plusieurs heures, avait répondu le docteur Gagnon.

Pour l'instant, il ne voulait pas penser à cela. Demain, il serait

transféré dans un autre service. Il ne pouvait pas rester à cet étage de façon permanente. Les chambres étaient réservées à des courts ou moyens séjours.

Il avait passé son dernier après-midi avec monsieur Côté, qui avait été ravi de partager des tranches de vie avec son nouvel ami, qu'il ne reverrait surement plus. Il lui avait fait promettre, une nouvelle fois, de garder espoir. Un jour à la fois, lui avait-il répété.

Avant de déménager, Vincent demanda à une infirmière de déposer un paquet sur le plateau de la chambre 211 lorsque le moment du repas serait venu.

— Bonjour, Vincent. Prêt pour le transfert ?

L'aide de service déboula dans la chambre juste avant le déjeuner, munie d'un fauteuil roulant.

— Je peux marcher.

— Je n'en doute pas, mais c'est le protocole. On n'a pas le choix. Allez, grimpe dans ma limousine. T'inquiète pas, je suis un pro, déclara-t-il en voyant naitre une grimace sur le visage de son jeune patient.

Vincent serra fort son sac à dos contre sa poitrine, comme s'il était un rempart face à ce qui l'attendait de l'autre côté.

Il prit possession de son nouveau chez-lui. À cet étage, la vue était orientée sur le parc réservé aux patients. Des arbres et des bancs : c'est ce qu'il voyait depuis sa fenêtre. *Ça doit être agréable, l'été*, pensa-t-il.

Deux coups sur la porte le sortirent de sa rêverie.

— Vous êtes partout, vous, dites donc !

— Tu ne te débarrasseras pas de moi si facilement. Je vais te poursuivre jusqu'à ce que tu sois guéri, proclama le docteur Gagnon.

— Ben, ce n'est pas gagné !

— Tu n'en sais rien, ça peut aller très vite…

— … mais aussi très lentement. Dans le reportage que j'ai vu, il y a quelques semaines, des gens attendent des mois, voire des années avant de se faire greffer un cœur, un rein, ou je ne sais quoi d'autre.

— Chaque cas est différent.

— Ou pas.

— Ne sois pas aussi défaitiste.

Le docteur prit place sur le rebord du lit.

— Le mental est très important quand on est malade.

— J'ai déjà entendu ça quelque part.

Vincent se remémora les paroles de son vieil ami.

— Eh bien, cette personne a totalement raison. Il faut garder espoir, et je serai là pour y veiller.

— Vous devez avoir d'autres malades dont il faut vous occuper. Pas la peine de vous donner autant de mal.

— Chaque patient est important pour moi. Toi comme les autres.

Il lui ébouriffa les cheveux avant de sortir de la chambre et de laisser la place à Louise, qui venait d'entrer.

— Je peux vous voir ? lui demanda-t-elle en déposant ses sacs sur le fauteuil en similicuir marron.

Nouvel étage, nouvelle couleur.

— Bien sûr.

Elle embrassa Vincent et sortit dans le corridor avant de refermer la porte derrière elle.

— Ça se présente mal ? Dites-moi la vérité. Avec mon mari, on le mérite bien, après tout ce qu'on a fait.

— Je ne mentirai jamais au patient ni à sa famille. Vincent est d'accord pour que je vous parle, donc je vais être aussi transparent que possible. Je n'ai aucune garantie à vous donner. Que ce soit dans un sens ou dans l'autre, à ce stade, je ne peux faire aucun pronostic.

— Je ne vous demande pas de me donner une date et une heure précise. Juste une estimation.

— Je dirai un an, si tout va bien, peut-être plus. Mais son état peut aussi se dégrader sans crier gare, et là, ça peut aller très vite. Il est préférable de vivre au jour le jour.

— Pourra-t-il sortir d'ici ou est-il condamné à y rester jusqu'à la fin ?

— Des sorties pourront être envisagées, de quelques jours à quelques semaines, si son traitement fonctionne bien. Mais s'il rentre à la maison, il ne doit absolument pas se fatiguer.

— Ça veut dire qu'il ne peut pas faire sa rentrée dans trois semaines ?

— Je pense qu'il ne tiendra pas le rythme.

— Et s'il fait ses cours par visio ?

— Nous pouvons effectivement envisager cette solution. Je vais écrire une lettre que vous donnerez au responsable de l'école pour voir si cette organisation est possible. Mais s'il a des stages à effectuer, ils devront être programmés plus tard.

— Je vais m'arranger avec le directeur. Il faut qu'il sente que les choses avancent, qu'il puisse se raccrocher à la perspective de devenir infirmier, comme il l'a toujours voulu. Il est hors de question que nous le perdions, avec son père. Pas comme ça, pas après avoir mis autant d'énergie à en prendre soin. Depuis qu'il est entré dans nos vies, la joie est revenue à la maison. C'était inespéré, et vous l'avez fait, il y a 18 ans. Vous pouvez encore le réaliser.

Louise se mit à pleurer dans les bras du médecin. L'angoisse de perdre son fils lui était insupportable.

— Je ne suis pas Dieu, Louise. Je ne peux pas accomplir de miracles, mais je vais tout tenter pour qu'il puisse s'en sortir. Je ne suis pas seul sur le coup.

— Je sais. Il y a une solution toute trouvée. Vous n'avez qu'à…

— Impossible, vous le savez bien. Sauf en cas d'extrême urgence.

— C'est une extrême urgence ! Vincent est sur le point de mourir. Qu'est-ce qui n'est pas urgent dans ce que je viens de dire ?

— Je comprends. Nous comprenons. Mais il y a encore de l'espoir à ce stade. Il est sur la liste d'attente et son état est plutôt correct pour le moment.

— Oui… pour le moment.

Le docteur Gagnon la rassura encore une fois avant de partir voir son prochain patient.

— Que voulais-tu lui demander ? l'interrogea Vincent alors qu'elle était de retour dans la chambre.

— Rien de particulier. Je me renseignais sur l'organisation de ta rentrée. Tu ne pourras pas aller en classe, mais la classe viendra à toi.

— C'est-à-dire ?

— Le docteur et moi allons demander que tu suives tes cours théoriques par visio et que tes stages soient reprogrammés, au moment où tu iras mieux.

— Si je vais mieux un jour.

— Évidemment ! Il est hors de question d'abandonner. C'est clair ? C'est clair ? répéta-t-elle.

— Oui, confirma Vincent en hochant la tête.

Le chariot des cuisines se promenait dans le couloir pour le service des plateaux-repas du midi. Assis dans son fauteuil, Vincent réceptionna le sien.

À l'étage du dessous, un homme se souvint des dimanches matin avec sa Bernadette. Une larme coula sur sa joue alors qu'il mordait dans l'éclair au café.

10

Septembre 2015

Casque vissé sur la tête, Vincent continuait ses exercices matinaux. Faire du sport tout en respectant ses limites physiques était essentiel pour se maintenir en forme. Travailler son mental impliquait d'être aussi en bonne santé.

Les corridors étaient bien plus accueillants ici qu'à son ancien étage. Des fresques habillaient les murs. Les infirmières portaient toutes un uniforme coloré, voire flashy. Vincent était certain que, même la nuit, on pouvait les remarquer depuis l'extérieur du bâtiment tellement les couleurs piquaient les yeux.

L'étage accueillait un service de long séjour, où les patients restaient plusieurs mois, donc autant embellir et égayer les lieux. La morosité due à la maladie étant déjà bien suffisante, il était hors de question que l'environnement favorise la dépression. La direction hospitalière s'était intéressée à la couleur et à ses vertus relaxantes. Chaque nuance avait été minutieusement pensée.

Vincent s'était habitué à son nouveau milieu et connaissait maintenant presque tous ses camarades de couloir. Si on lui avait dit, il y avait deux mois et demi, qu'il passerait tout son été enfermé dans un hôpital, il n'en aurait pas cru un mot. Encore en pleine forme lors de sa soirée de *graduation*, il n'avait rien vu venir. Il s'apprêtait à débuter ses cours depuis le nouvel ordinateur que ses parents lui avaient apporté il y avait deux jours de cela.

— Tadam ! avait lancé Louise.

Elle avait écarté les bras, telle une présentatrice du jeu *Misez juste*, dont le rôle était de faire découvrir au public les nombreux lots que les joueurs étaient susceptibles de remporter.

— Il n'est pas top ?

— Si, M'man, c'est génial. Merci.

— Je sais que tu aurais préféré une autre façon de procéder, mais

rien n'est fait par hasard dans la vie. Il y a toujours quelque chose de positif à retirer, et cela, dans chaque expérience.

Assise au bord du lit, elle avait caressé le visage de son garçon.

— Ben là, tout de suite, je ne vois pas.

Roulé en boule dans son fauteuil, les genoux repliés contre sa poitrine, Vincent avait trouvé cette situation injuste. Qu'avait-il fait pour mériter un tel traitement ?

— Il ne faut pas le voir comme cela, mon chéri. La vie ne te punit pas, elle t'enseigne. Il est certain que, pour le moment, tout est flou, et on ne sait pas où tout cela va nous mener. Mais je suis certaine que c'est pour quelque chose de meilleur.

— *Ah ouain* ?

— Bon, en attendant les moments de bonheur que notre destin nous réserve, voyons si l'on peut déjà se contenter de faire marcher la bête.

Louise n'était pas experte en la matière et Robert ne passerait qu'en fin de journée. Ils étaient livrés à eux-mêmes. Elle comptait sur la jeunesse de son garçon pour mettre en route cet appareil. Leur génération était bien plus douée que la sienne dans ce domaine. Penchée au-dessus de son épaule, elle avait contemplé la dextérité et l'assurance dont Vincent faisait montre en manipulant l'engin. En moins de cinq minutes, il avait pu effectuer sa première recherche et télécharger le logiciel qui lui permettrait de se connecter à l'école pour ses cours théoriques d'infirmier.

Le directeur avait accédé à leur demande en précisant toutefois que les stages débuteraient cet hiver. À ce moment-là, Louise espérait vivement que son fils serait greffé et en phase de récupération. De toutes les manières, les cours acquis ne seraient pas perdus. La formation serait seulement suspendue jusqu'à ce que Vincent soit capable de la reprendre.

Seul dans sa chambre, il téléchargea deux films pour la soirée. Finalement, il commençait à apprécier le cadeau de ses parents. Les programmes TV n'étaient pas des plus distrayants. Avec ce *laptop*, le champ des possibilités était plus étendu. Une fois le diner terminé, l'unité de soins ressemblait à un mouroir pour petits vieux. Chacun restait reclus dans sa chambre. En même temps, quel autre choix avaient-ils ? Aucun. Dans la salle commune, la télévision était éteinte et les animations avaient pris fin depuis longtemps. L'infirmière passait de chambre en chambre pour dispenser les derniers traitements et repérer les inconforts autant physiques que psychologiques.

Toutes les tranches d'âge étaient représentées. Dans sa portion de couloir, à sa gauche, un jeune adolescent de treize ans était hospitalisé pour un problème cardiaque tandis qu'à sa droite se trouvait une jeune fille dont la porte de la chambre restait fermée toute la journée. Les seuls moments où il avait pu l'apercevoir, c'était lors des visites de

l'infirmière, quand cette dernière laissait la porte entrouverte, au grand désarroi de la jeune fille, une blonde aux yeux verts. Il ne savait pas encore pourquoi elle était là. Il avait bien essayé de soudoyer les infirmières, mais toutes avaient refusé de lui en donner la raison, prétextant le secret professionnel. Comment lui remonter le moral s'il ne savait pas ce qui clochait ? Toutefois, il n'avait pas besoin de ça pour aller la saluer. Accepterait-elle de lui ouvrir la porte de sa chambre ? Au vu du regard noir qu'elle lui lançait quand il l'apercevait furtivement, ce n'était pas gagné. Vraiment pas !

La pluie tombait dru depuis deux jours maintenant. On était samedi après-midi. L'odeur de l'averse vint chatouiller les narines de Vincent. Il adorait cet effluve. Il adorait également l'automne et l'hiver, les deux saisons qui permettaient de pratiquer le « cocooning ». Film, pluie/neige et chocolat chaud. Le trio gagnant. Tanné de se faire des séances de cinéma en solo, il se risqua à aller frapper à la porte de sa voisine. Au pire, elle le rembarrerait, au mieux, elle le laisserait entrer. Dans les deux cas, il n'y aurait pas mort d'homme.

Accompagné de Debbie, il toqua, d'abord timidement, puis plus énergiquement. Aucune réponse. Peut-être était-elle sortie. Un troisième coup plus vigoureux, et enfin, il eut ce qu'il cherchait. Même s'il n'en demandait pas autant, c'était un bon début.

— Quoi ? s'égosilla-t-on de l'autre côté du battant.

— Je suis Vincent, ton voisin de chambre.

— Et ?

Elle ne souhaitait pas lui faciliter la tâche, apparemment.

— Je suis tout seul dans ma chambre, à regarder des films, et je me demandais si ça t'intéresserait de visionner le prochain avec moi.

Sa demande resta sans réponse. Il attendit plusieurs minutes. Debbie avait déjà fait demi-tour quand une voix se fit entendre.

— Tu veux peut-être que je te tienne la main ?

— Non, pas particulièrement. Je pensais que ça te ferait plaisir d'écouter un film plutôt que de regarder le plafond. Je vois que non.

— Vas-y, entre, mais je te préviens, je ne fais pas la conversation. Y a des psys plein l'hôpital si tu veux parler.

Vincent pénétra aussi silencieusement que possible dans la chambre. Il s'approcha du lit et, de sa main droite, fit semblant de se coudre la bouche pour lui signifier qu'il ne dirait pas un mot.

D'un commun accord, ils choisirent *La Reine des neiges 2*. Il ne s'attendait pas du tout à ce choix. Un film d'action aurait été sa première idée en voyant sa voisine de chambre aussi agressive, mais cette combativité cachait un cœur tout tendre, en fin de compte. Comme lui, elle aimait les Disney. Un bon point pour la jeune fille, mais elle en avait perdu dix, vu son manque de civilité. Ordinateur sur

la table roulante, Vincent dans le fauteuil, et c'était parti pour les flocons de neige. Il aurait été mieux installé sur le lit, mais il ne fallait pas trop en demander. Pas pour la première fois.

Comme annoncé, personne ne parla durant le visionnage. Vincent se risquait de temps en temps à jeter un coup d'œil dans sa direction. Elle arborait un visage stoïque. Aucune émotion ne s'y reflétait, sauf peut-être à la fin, quand Anna retrouva sa sœur Elsa, sur la plage, alors qu'elle la croyait perdue à tout jamais. Une larme glissa jusqu'à ses lèvres. D'un revers de la main, la jeune fille fit disparaitre ce signe de vulnérabilité. Sa carapace venait de se fendre.

11

Le soir même

Isabelle.

C'est un beau prénom, pensa Vincent alors qu'il essayait de trouver le sommeil depuis bientôt deux heures. Comme promis, elle ne lui avait rien dit. Il avait juste lu son nom sur son bracelet d'identification, quand elle avait essuyé son visage. La séance de cinéma avait pris fin aussi rapidement qu'elle avait commencé. Sans fioritures, sans aucune conversation inutile. Juste un « bonsoir » et un furtif « merci » quand Vincent avait franchi le seuil de sa chambre. Son regard avait changé. L'agressivité et la méfiance avaient disparu, laissant place à un début d'apaisement. Que pouvait bien avoir vécu Isabelle pour se méfier ainsi du monde qui l'entourait ? Même avec les infirmières, elle était sur la défensive, alors qu'elle savait très bien que leur rôle était de prendre soin d'elle, comme de tous les malades présents. Là encore, aucune soignante n'avait accepté de lui donner le moindre indice sur la raison de son comportement. Il allait devoir l'apprendre de sa bouche directement.

Des rendez-vous furent programmés. Pour le plus grand bonheur de Vincent, sa voisine avait apprécié cette première soirée en sa compagnie et en sollicita d'autres. Il lui restait à améliorer ses manières. Elle adoptait trop souvent un ton injonctif à son goût.

— Hé ! Toi !

— Moi ? hésita Vincent, surpris.

Il balaya du regard le couloir, mais il n'y avait personne d'autre que sa personne. C'était bien à lui que l'on s'adressait de cette façon.

— Oui, toi. Comment tu t'appelles, déjà ?

— Vincent.

— OK, Vincent. Tu fais quoi ce soir ?

— Heu… rien. Pourquoi ?

— Un autre film, ça te dirait ?

— Avec toi ?

— Ben oui ! Pourquoi, t'as mieux à faire, c'est ça ?

— Mmm, laisse-moi réfléchir…

— T'aurais quoi de mieux à accomplir dans cette prison ? Tu comptes te volatiliser en creusant dans le mur à la petite cuillère ?

— Bonne idée, je n'y avais pas pensé. Sauf que l'on n'est pas en prison, *icitte*.

— Ça, c'est toi qui le dis.

— Ben non, tu peux partir quand tu veux, mais à tes risques et périls.

— C'est ça, oui. Tu crois vraiment que j'ai le choix ?

— Oui, tu as le choix. De vivre ou de mourir. Perso, je préfère vivre, même si parfois, j'ai le moral à zéro. À toi de prendre la meilleure décision pour avoir un avenir… ou pas.

— T'es un petit malin, toi !

— Je ne pense pas que je sois le seul, déclara-t-il en soulevant un sourcil tout en la regardant fixement dans les yeux.

— En attendant, t'as pas répondu à ma question.

— Qui était ?

— Un autre film, maintenant, ça te dirait ?

Isabelle soupira d'impatience.

— OK, ça marche, mais à une condition.

— Quoi, encore ?

Elle perdait vraiment patience.

— Je te l'ai déjà dit la dernière fois. Je ne fais pas la conversation. Y a des psys pour ça.

— Pas besoin. Juste une présentation dans les règles.

— Mon prénom est marqué ici, dit-elle en montrant son poignet. Je suis certaine que tu sais lire.

— Déjà fait, mais c'est bien plus agréable si on se présente de vive voix, n'est-ce pas ?

— Non.

— OK.

Vincent remit Debbie dans le sens de la marche et fit le premier pas pour repartir en direction de sa chambre.

— C'est bon, OK. Je sens que tu vas me faire chier, toi.

— Peut-être bien, mais tu vas aimer ça, à force.

— Ah, ah ! Un petit comique, en plus.

— En plus de quoi ?

— En plus de rien. Allez, va chercher ton ordi. Je t'attends. Je ne bouge pas.

— Là, c'est toi, la petite comique.

Isabelle lui fit une grimace en retour. Lorsqu'il quitta son champ de vision, elle sourit. Finalement, elle l'aimait bien.

— Je m'appelle Vincent, dit-il en lui tendant la main, une fois qu'ils furent dans la chambre.

— Isabelle.

— Enchanté, Isabelle. J'habite à Montréal et je suis là parce que mon corps attaque mon foie. Ma famille n'est pas compatible et je suis donc sur la liste d'attente des greffes.

— Tout ça ? Heu… ce n'était pas dans le *deal*.

— Se présenter, ce n'est pas juste dévoiler son prénom. Vas-y, essaie. Dis ce que tu veux, mais il faut que ce soit vrai. Pas de menteries, Isabelle, exigea-t-il en la regardant dans les yeux.

— Mmmm !

Après quelques secondes d'hésitation, alors que Vincent installait tranquillement l'ordinateur sur la table roulante, il entendit de nouveau le son de sa voix.

— Je suis originaire de Repentigny et je suis là pour dépression chronique.

— Bien. Tu vois, ce n'était pas compliqué.

Les bras croisés, Isabelle fit mine de bouder sous les yeux taquins de son voisin de chambre.

— Tu le lances, ce film, ou pas ?

— Ça arrive, madame, ça arrive. Et voilà.

Adieu les Disney et bonjour Sylvester Stallone dans *Expendables : Unité spéciale*. Au programme, bagarres, action, explosions et du sang. Beaucoup de sang.

La rentrée avait débuté il y avait un mois. Vincent appréciait le fait de pouvoir enfin démarrer le programme qu'il avait tant attendu. Il aurait aimé vivre son année postsecondaire comme tous les jeunes de son âge. Se lever les cheveux en bataille et le visage encore tout endormi. Râler, car il était beaucoup trop tôt pour sortir de la maison. Être en retard pour sa première heure de cours. Rentrer chez lui et balancer son sac à dos sur son lit. Se jeter à plat ventre sur le matelas et rester là sans bouger, la tête enfouie dans la couverture.

Au lieu de cela, il n'était jamais en retard, car on venait lui servir son déjeuner à 7 h 15, et il n'avait qu'à soulever le capot de son *laptop* et à cliquer sur l'application pour se connecter au cours de 8 heures. Les repas, il les prenait de temps en temps avec sa mère ou seul dans son fauteuil. Pas de sac à dos à jeter, puisqu'il n'en avait pas besoin. La pièce faisait office de chambre, de bureau, de cantine et de salle d'examen. Pour ça, un surveillant se déplaçait chaque fois que nécessaire et installait Vincent dans les mêmes conditions que tous ses autres camarades.

Foutue maladie !

Au moment où il eut cette pensée, la honte l'envahit. Il ne pouvait

pas continuer à se plaindre. Certains malades n'étaient plus de ce monde. Il avait appris que monsieur Côté avait succombé à une infection postopératoire de la hanche. L'équipe médicale s'en était rendu compte beaucoup trop tard, et vu l'âge de son ancien voisin, les multiples tentatives de traitements avaient échoué. Cette nouvelle l'avait littéralement bouleversé. Il avait été dans l'impossibilité de dormir pendant plusieurs nuits. Leur dernière journée ensemble repassait en boucle dans sa tête. Monsieur Côté n'avait pas de famille, et Vincent s'était demandé qui allait s'occuper de ses obsèques. Il était triste pour son ami, qui l'avait soutenu dans ses moments de déprime. Comment ses derniers instants allaient-ils se dérouler ? En sa mémoire, il s'était juré de respecter la promesse qu'il lui avait faite, celle de ne jamais abandonner.

Dès la première journée de cours, il avait eu peur d'être rejeté par sa classe, mais tous avaient bien compris l'enjeu de la situation pour leur camarade. Personne ne se sentait défavorisé par rapport à ce mode d'enseignement. Bien sûr, parfois, ils auraient aussi aimé étudier depuis leur domicile, trainer en pyjama sans se presser, mais finalement, ils se sentaient tous chanceux d'être en bonne santé et ils étaient certains que Vincent aurait préféré lui aussi venir en classe.

Un samedi après-midi, alors que Vincent révisait les cours de la semaine, ses camarades lui firent la surprise de lui rendre visite à l'hôpital, au grand désarroi des infirmières. En une fraction de seconde, tout le service fut envahi par une bande de jeunes tout excités à l'idée de remonter le moral de leur ami, qu'il voyait pour la première fois en face-à-face. Les bras chargés de surprises et de ballons, ils lui souhaitèrent un bon rétablissement. Vincent vécut sa meilleure journée depuis longtemps. Il ne se souvenait plus de la fois où il avait été aussi joyeux.

— J'ai vu que tu t'es bien amusé aujourd'hui ! déclara Isabelle avec une pointe de jalousie dans la voix.

— C'est vrai. Comment le sais-tu ?

Vincent avait repéré son petit manège. Il voulait la faire sortir de sa zone de confort, l'obliger à s'exprimer clairement.

— Il fallait être sourd pour ne pas s'en rendre compte. Vous faisiez un tel boucan que même les morts au sous-sol ont dû vous entendre.

— Tu n'exagères pas un peu ?

— Pas du tout. Mélanie est même venue vous demander de baisser le son, ajouta Isabelle pour appuyer sa théorie.

— Ça ne compte pas. Les infirmières ont l'obligation de maintenir un certain calme dans leur service. Mais je suis sûr qu'au fond, elles adorent ça.

— Donc, tu es d'accord, vous étiez trop bruyants.

— Absolument pas ! répliqua Vincent.

Il voyait l'agacement naitre dans son regard.

— Ben voyons, je vais te croire !

— Merci pour ta confiance, ironisa-t-il. Allez, prépare-toi.

— Comment ça ? s'inquiéta Isabelle en voyant que la discussion avait changé de sujet.

— On va faire un tour.

— Où ?

— Tu verras bien.

— Mais…

— Non. Pour une fois, c'est moi qui vais t'annoncer ce qu'on va faire, décida Vincent.

— Dis tout de suite que je te donne des ordres.

— Presque.

— Ah ben d'accord ! Formidable, pesta Isabelle

— Arrête de râler et suis-moi. Mets une veste, lui ordonna-t-il alors qu'il voyait qu'elle rechignait à lui emboiter le pas.

Les couloirs étaient déserts. Ils longèrent les murs tout en se faisant aussi petits que possible. À cette heure de la soirée, tous les malades étaient dans leur chambre et les infirmières réunies dans le bureau pour le suivi des dossiers. Personne ne se souciait réellement de ce qui se déroulait dans le corridor tant qu'elles n'entendaient pas de cris ni de cloches en train de sonner.

Isabelle et Vincent progressaient vers la sortie de secours. Ils empruntèrent un escalier qui débouchait sur les jardins de l'hôpital.

— Tu nous emmènes où, là ? s'inquiéta réellement Isabelle.

Elle n'avait pas quitté l'enceinte de l'hôpital depuis qu'elle était arrivée, il y avait plusieurs semaines. Remettre le nez dehors lui procurait un inconfort qu'elle avait du mal à gérer.

— Chut ! T'occupe. Suis-moi, chuchota Vincent.

— Je ne fais que ça.

— Ben continue.

Isabelle grogna, mécontente de ce qu'il l'obligeait à faire sans lui donner plus d'explications. Ils allaient se faire houspiller par les infirmières quand elles s'apercevraient que deux jeunes malades avaient disparu de leur chambre.

Vincent s'arrêta net. Il regarda autour de lui et fut satisfait de l'endroit où ils se trouvaient. Aucun arbre pour leur gêner la vue. Deux bancs l'un en face de l'autre n'attendaient plus qu'on leur tienne compagnie. Il s'allongea sur celui qui se trouvait à sa droite. Mains sur la poitrine, il remonta la fermeture à glissière de sa veste. La fraicheur commençait à descendre.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Tu vois bien, je regarde le ciel.

— Il manquait plus que ça ! On va se faire *pogner* parce qu'on regarde le ciel ! C'est la cerise sur le sundae !

Sans prononcer un mot, Vincent tendit le bras en direction du

deuxième banc. Isabelle roula des yeux, mais s'exécuta.

— Pis ?

— OK, j'avoue, on est bien.

— Tu vois, ce n'est pas si terrible.

Il lui tendit une barre chocolatée. Seul le bruit du papier froissé se fit entendre.

— Comment ça se fait que tu n'aies jamais de visites ? demanda Vincent alors qu'il s'apprêtait à mordre à pleines dents dans la gourmandise.

— Mes parents se sont vu retirer ma garde quand j'avais seize ans. J'ai été placée dans une famille d'accueil, mais j'étais tellement malheureuse que je pleurais presque tous les jours.

— Ils étaient méchants ?

— Qui ?

— Les personnes de ta famille d'accueil.

— Non. Eux, c'étaient des gens bien. Bien mieux que mes parents. Mais je n'arrivais pas à remonter la pente sur laquelle mes géniteurs m'avaient poussée pendant seize longues années. Un mois avant mes 18 ans, j'ai été hospitalisée en psychiatrie, puis transférée ici.

— Pourquoi ici ? L'ancien établissement ne pouvait pas te garder ?

— Je ne sais pas. J'en avais *crissement* rien à faire de l'endroit où l'on avait décidé de me mettre. Ici, là-bas, peu importait.

— Et tes parents ?

— Je ne les vois plus, et le juge leur a interdit d'entrer en contact avec moi, sauf si c'est moi qui le demande, et comme ça ne risque pas d'arriver… Je suis seule à présent.

— Plus maintenant.

— C'est vrai. Plus maintenant. Tu es gentil, toi.

— Tout le monde est gentil ici. Tu devrais être moins dure avec les infirmières. Moins dure tout court, d'ailleurs.

— Je ne suis pas comme ça. Enfin, pas autant. Si ?

Vincent tourna la tête et la regarda en arquant un sourcil.

— Tu as raison. Parfois, je ne suis pas gentille. C'est difficile pour moi de faire confiance aux autres quand ma propre famille ne m'a pas montré que la gentillesse existait.

— Je comprends. Tu vas y arriver. On y arrivera.

— Pourquoi tu fais ça ? l'interrogea-t-elle, perturbée par autant de bienveillance.

— J'aime bien me faire maltraiter.

Ils rirent de bon cœur.

— Et je t'aime bien, reprit-il. Au fond de toi, je sais qu'il y a un cœur tendre qui se cache.

Isabelle fut touchée par les paroles de son nouvel ami. Personne n'avait jamais été aussi gentil avec elle. Elle se promit de fournir des efforts. Vincent lui faisait du bien. Elle ne voulait pas le décevoir ni

perdre ce début d'amitié.

— Dites donc, les jeunes, ça fait une heure qu'on vous cherche !

Le duo sursauta et poussa un cri de surprise.

— Vous nous avez fait peur, Mélanie.

— Vous aussi, vous nous avez fait peur. Un peu plus, et on appelait vos responsables légaux et la sécurité de l'hôpital. Qu'est-ce qui vous a pris ?

— On s'ennuyait à mourir, répondit Vincent, alors j'ai décidé de contempler le ciel avec mon amie ici présente.

— Eh bien, la prochaine fois, c'est derrière les fenêtres de vos chambres qu'il faudra le faire, ou alors vous nous prévenez. Au moins, on évitera un incident diplomatique.

— Oui, m'dame, lança Vincent.

Isabelle n'avait pas ouvert la bouche depuis qu'elle avait failli mourir d'une crise cardiaque. Le duo suivit sagement l'infirmière qui l'avait surpris en pleine contemplation. Sourire aux lèvres, ils se jetaient des œillades de connivence.

12

Octobre 2015

Le premier objectif fut atteint deux mois avant la période des festivités hivernales. L'état de Vincent était stabilisé. Comme promis, il pouvait retourner chez lui. Il devait cependant respecter l'obligation de revenir une fois par mois, pendant une semaine, pour effectuer un check-up. La liberté complète n'était pas pour cette fois-ci. Pas avant que le miracle de la greffe soit accompli.

— Une garde alternée, quoi ! se lamenta-t-il.

Étrangement, il n'était pas si heureux que cela lorsqu'il rassembla ses affaires. Quitter cet endroit où il avait vécu plusieurs mois lui procurait un pincement au cœur. Il s'était habitué aux infirmières, à Mélanie, à qui, avec l'aide d'Isabelle, il faisait des farces, au docteur Gagnon qui, malgré son rôle de messager de mauvais augure, était devenu son meilleur atout pour sortir du tunnel dans lequel cette maladie l'avait englouti.

Et puis il avait rencontré monsieur Côté. *Je ne connais même pas son prénom*, pensa tristement Vincent. Un papi qui l'avait touché en plein cœur, gentil, bienveillant et animé d'une joie de vivre malgré la solitude qui pesait sur ses épaules depuis qu'il avait perdu sa Bernadette. Il n'avait pu lui dire au revoir. Cette pensée le rendait triste. Il avait eu une baisse de moral quand la nouvelle de son décès était arrivée jusqu'à lui, mais les paroles de son ami avaient vite résonné dans sa tête. Il devait se battre en son honneur.

Il lui restait une soirée avec Isabelle avant sa longue absence. De tout l'établissement, c'était elle qui lui manquerait le plus. Il espérait surtout qu'elle ne retomberait pas dans ses anciens travers. Depuis leur première rencontre, elle avait changé du tout au tout. Même les infirmières l'avaient remarqué, et elles le lui rendaient bien. Une autre escapade leur avait été accordée, avec une autorisation d'une heure, que le duo avait respectée à la lettre. Pas le choix s'ils voulaient que

l'expérience se reproduise.

— Tu vas me manquer…

— Toi aussi. Qui l'aurait cru !

— Pas moi, déclara Isabelle en riant.

— Je l'ai bien noté à l'époque. Aussi dure qu'un rocher.

— Je sais.

— Je reviens dans moins de trois semaines. En attendant, il y a WhatsApp, Messenger et les messages textes. Même si je ne suis pas là physiquement, tu peux toujours compter sur moi.

— Mmm !

— Tu le sais ?

— Oui.

— N'abandonne pas. Tu promets ?

— Je promets, dit-elle alors que Vincent posait les mains sur ses épaules, l'obligeant à le regarder dans les yeux.

— La prochaine fois, si tu vas bien, on pourrait demander que tu viennes chez nous une fin de semaine.

— C'est vrai ?

Ses yeux s'illuminèrent d'espoir et se mouillèrent de larmes.

— Évidemment ! Je suis certain que mes parents seront d'accord, mais pour qu'ici ils le soient, il faut que tu leur montres que tu veux t'en sortir et continuer les efforts que tu as déjà entrepris.

— Promis.

Les deux amis se serrèrent dans les bras pour sceller le pacte qu'ils venaient de passer. Un dernier film fut lancé. Ce soir-là, ils s'installèrent tous les deux sur le lit d'Isabelle, bras dessus, bras dessous.

*

Au dixième étage

Un filet de lumière traversait la pièce, transportant avec lui toutes les particules de poussière. Vincent ouvrit un œil. Il s'aperçut qu'il était 8 heures. Aucun bruit de porte, aucun « bonjour, c'est l'heure du déjeuner », aucun rideau tiré férocement, aucune odeur de désinfectant. Seule une douce luminosité enveloppait son antre, tout comme l'odeur si familière de la cuisine de Louise. Être loin de chez lui avec une santé précaire lui avait fait prendre conscience qu'il était chanceux d'avoir ses parents. Tout son univers lui avait manqué atrocement. Lorsque l'on est emporté par la routine de la vie, tout

devient normal. Vincent n'avait jamais éprouvé de gratitude pour ce qu'il possédait, jusqu'à ce que tout soit remis en question.

Il s'étira de tout son long et replongea sous ses draps. Cette odeur alléchante lui avait terriblement manqué. *Crisse* qu'il était content ! La tête dans l'oreiller, il laissa échapper un cri de joie.

Après 20 minutes à apprécier la chance d'être toujours là, parmi les vivants et de nouveau chez lui, Vincent se leva. Debbie était restée à l'hôpital. Avec le traitement, il avait récupéré un peu de forces et pouvait se déplacer plus facilement. Loin de lui l'idée d'enfiler ses baskets pour s'entrainer à la course à pied, mais il était bien plus autonome et véloce dans ses déplacements.

— Hum ! Ça sent toujours aussi bon ici, lança-t-il quand il entra dans la cuisine.

— Évidemment, et je me suis surpassée aujourd'hui ! annonça sa mère.

Tasse de thé à la main, Vincent contemplait la pluie tombée. Depuis son salon, il apercevait les décorations installées par la ville pour célébrer la fête d'Halloween. Les rues, particulièrement effrayantes, ne donnaient absolument pas envie de s'y balader seul en pleine nuit. Ce qu'il n'avait aucunement l'intention de faire, de toute façon. Il préférait largement se vautrer sur le canapé, sous une couverture, un mug à la main et un bon film d'action à la télévision. Il pensa immédiatement à Isabelle. Que pouvait-elle bien faire ? Il l'imaginait seule, dans sa chambre, à regarder comme lui la nature déverser son flot d'averse. Sauf que, lui, il était entouré de sa famille.

— À quoi penses-tu ? lui demanda Louise.

— À Isabelle. Elle doit trouver le temps long. Elle n'a personne d'autre à qui parler. Je m'en veux de l'avoir laissée.

— Je comprends. C'est ton amie et tu ne veux que son bien, mais elle doit savoir se retrouver seule avec elle-même de temps en temps. Tu ne penses pas ?

— Tu as sans doute raison.

— Et puis vous pouvez vous appeler quand vous voulez.

— Oui, mais ce n'est pas pareil.

— Je sais.

Alors qu'il était dans les bras de sa mère, son esprit vagabondait. Le lien avec l'hôpital était impossible à couper tant que son amie y serait.

— Elle a son *laptop* ?

— Ça ne remplace pas l'habitude qu'on avait prise d'écouter des films à deux.

— Eh bien, vous pouvez continuer.

— Comment ? fit Vincent en fronçant les sourcils.

Ils n'étaient pas dans le même bâtiment et des dizaines de

kilomètres les séparaient. C'était impossible, sauf s'il retournait là-bas.

— Réfléchis. Vous avez tous les deux un PC, non ?

— Oui.

— Tu as téléchargé les mêmes films que toi sur le sien ?

— Oui.

— Vous avez tous les deux des cellulaires ?

— Oui !

— Donc…

Vincent haussa les épaules, ignorant où sa mère voulait en venir.

— Appelez-vous en FaceTime, et comme ça, vous vous organiserez une soirée cinéma.

Vincent se redressa d'un bond. Il regarda sa mère comme si elle venait d'inventer la formule pour remonter dans le temps. *Mais bien sûr !*

— Pourquoi je n'y ai pas pensé plus tôt ? s'exclama-t-il en se tapant le front avec la paume de la main.

Après plusieurs échanges de messages textes, tout était prêt pour la soirée. À l'heure prévue, la connexion fut établie. Chacun installé dans son lit, avec un appel téléphonique en mode visio, ils s'emmitouflèrent dans leurs draps. Un compte à rebours fut lancé afin de démarrer le film exactement en même temps.

Trois, deux, un…

13

1er novembre 2015

Le lit avait tangué toute la nuit. Des nausées l'avaient réveillé vers 2 heures. Le premier jour du mois de novembre débutait sous de sombres auspices. La veille, il n'avait rien fait de spécial. Pourtant, il se réveilla avec un mal de tête et les idées embrouillées. Sa bouche était pâteuse sans aucune raison particulière. Son mal-être ne dura pas longtemps. Il s'évapora comme par magie quand le jour commença à se lever. Aussi vite arrivé, aussi vite parti. Il ne comprenait rien.

Vincent se rendormit instantanément.

Louise devait s'absenter cet après-midi. Un plat l'attendait pour midi. À l'heure du repas, Vincent téléphona à Isabelle. Ils dinèrent en tête à tête par écran interposé. Elle lui raconta son cauchemar. Elle était poursuivie dans les couloirs de l'hôpital par un homme masqué et armé d'un couteau qui criait son nom sans jamais s'arrêter. Elle s'était réveillée en sursaut quand l'agent de service était venu lui apporter son déjeuner.

— La dame a sursauté à son tour quand elle m'a entendue hurler comme une furie. C'était trop flippant.

Vincent lui narra son épisode surréaliste de la nuit passée. Il avait ressenti une drôle d'impression pendant les minutes où il était éveillé. Il n'avait jamais été soul, mais selon les descriptions qu'il avait entendues de la part des adultes experts en la matière, son état s'en rapprochait. Au début, il avait pensé à une récidive de ses malaises, comme avant son hospitalisation. Cependant, sans explication plausible, les symptômes avaient complètement disparu. Il n'avait plus ressenti le moindre inconfort. C'était comme si cette expérience était un mauvais rêve, quelque chose qui ne lui était pas réellement arrivé.

— C'est épeurant, ton affaire, déclara Isabelle en approchant sa

fourchette de purée près de sa bouche. C'est comme si tu ressentais les émotions d'une autre personne. J'ai vu un reportage avant-hier sur les pouvoirs surnaturels des jumeaux. Certains affirment qu'ils peuvent savoir ce que l'autre pense ou ressent. C'est complètement fou, non ? *Anyway*, tu n'as pas de jumeau, toi. Donc, ce n'est pas ça. C'est surement un mauvais rêve. Comme le mien.

*

Mi-novembre

Lorsque la semaine surlignée sur le calendrier collé sur le frigo débutait, Vincent changeait sa routine. Sa valise à la main, il franchissait les portes automatiques, appelait l'ascenseur et se dirigeait sans hésitation au troisième étage. Il n'avait plus à se poser de questions. Il effectuait cela de façon très naturelle. C'était comme s'il partait en vacances chez tonton Gagnon pour une semaine. Il ne savait pas s'il devait en rire ou en pleurer. Le fait que l'hôpital soit devenu si familier était très étrange comme sensation. C'était triste, mais en même temps, cela signifiait qu'il était toujours en vie.

Arrivé à l'étage, il salua, comme habitude, les infirmières, les patients et les médecins. Il était véritablement comme chez lui. Puis il la vit. Devant la porte de sa chambre, elle était là, comme promis. Entre ses mains, toujours le même carnet. Une idée de Vincent, qui lui avait demandé de noter toutes ses émotions, tout ce qui se passait dans sa tête pendant son absence ou sa présence. Une échappatoire pour se délester d'un poids émotionnel qui finirait tôt ou tard par la refaire plonger dans les abysses. Tel était l'objectif de ces pages encore vierges. Était-ce miraculeux ? Non. Isabelle, en parallèle, continuait à suivre ses séances de psy. Ce carnet était un extra qui lui permettait vraiment de se plonger dans son intimité profonde et de déverser les sentiments, les sensations et les pensées qu'elles n'oseraient jamais dire à haute voix. Cette deuxième thérapie fonctionnait hyper bien. Elle avait hâte de le montrer à Vincent. Il ne le lirait pas, sauf si elle le lui demandait. Elle voulait juste qu'il voie qu'elle suivait son conseil.

— Bientôt, je devrais t'en apporter un deuxième ! se réjouit-il en feuilletant le carnet.

On avance que le regard est le reflet de l'âme et que les yeux en sont les interprètes. Autant dire que celle d'Isabelle devenait de plus en plus belle malgré ses blessures, qui ne disparaitraient jamais, mais avec lesquelles elle apprenait à vivre.

Les camarades de Vincent s'étaient calés sur sa routine. Ils venaient lui rendre visite chez lui, dorénavant, pour le plus grand bonheur de Mélanie : elle n'avait plus à jouer au gendarme.

Depuis leur dernière venue, Vincent avait bien meilleure mine, mais il n'avait toujours pas la force de se déplacer en dehors de chez lui sur de trop longues distances.

Incroyable, le nombre de pas que l'on faisait dans une journée et qui pouvaient devenir handicapants quand on ne tenait pas le rythme physiquement ! Se diriger jusqu'au transport public, puis jusqu'à l'école. Changer de salle plusieurs fois par jour. Monter, descendre les escaliers, se rendre à la cantine. Refaire le chemin en sens inverse pour retourner chez soi. Autant dire que Vincent devait garder son énergie pour rester le plus longtemps possible en bonne santé. Chaque personne qui voulait le rencontrer devait aller jusqu'à lui.

Ce fut comme ça qu'un vendredi de novembre, en fin de journée, après son retour à l'appartement, on sonna à l'interphone. Quelques jours plus tôt, Louise avait répondu à un appel téléphonique. Un homme cherchait à rencontrer Vincent Tremblay, dont les parents se prénommaient Louise et Robert. Aucun renseignement n'avait été donné, excepté qu'il exerçait en tant que notaire. Aujourd'hui, ils allaient en savoir plus. Louise appuya sur le bouton de l'interphone. Vincent, soucieux, fixait la porte d'entrée depuis la cuisine, installé sur une chaise.

Grand, svelte, le front dégarni, l'homme devait être proche de l'âge de la retraite. Dans son costume trois-pièces noir, il avait plus l'air d'un employé de pompes funèbres que d'un notaire. Louise lui serra la main, puis ce fut au tour de Robert et de Vincent. Le visiteur entra immédiatement dans le vif du sujet, sans préambule aucun. Maitre Moretti s'assura que son interlocuteur était en bonne santé.

— À part mon foie, qui est pris pour cible par mes propres cellules, ma santé est pas pire, ironisa Vincent.

— Étant donné que vous êtes majeur, vous pouvez refuser que vos parents soient présents pour des raisons de confidentialité. Vous seul êtes le destinataire de mon mandat.

Vincent affirma qu'il avait bien compris et manifesta son accord quant à la présence de ses parents. Novice dans ce genre de situation et inquiet de ce qu'un juriste lui voulait, il ne se sentait pas à l'aise d'affronter cette entrevue tout seul.

— Tout d'abord, je dois m'assurer que je parle bien à la bonne personne. Pouvez-vous me montrer une pièce d'identité ?

Louise se leva et revint avec ledit document. Elle se rassit à côté de son mari et posa une main sur son genou. Maitre Moretti chaussa ses lunettes et examina sous toutes les coutures la carte d'identité. Ses

yeux faisaient des va-et-vient entre cette dernière et les papiers qu'il avait sortis de son porte-vue. Les membres de la famille Tremblay fixaient les documents du notaire avec une telle intensité qu'ils avaient l'impression que leurs globes oculaires allaient sortir de leurs orbites. Malheureusement et malgré tous leurs efforts, ils ne purent rien déchiffrer.

— Parfait ! Merci. Je suis là pour faire exécuter le testament de mon client. Il n'avait aucune famille, mais pour des raisons purement administratives, nous avons dû effectuer quelques recherches. Après plusieurs semaines, je suis heureux de vous informer que monsieur Côté vous a désigné comme le bénéficiaire de ses biens : une maison à Montréal, un chalet à Saint-Denis-de-Brompton, dans la région de l'Estrie. Il a aussi ouvert un compte à votre nom pour y déposer une somme qui vous permettra de subvenir à vos besoins et de payer les frais des habitations pendant plusieurs années. Il n'y a aucune hypothèque en cours, ce qui signifie que les habitations sont bien à vous à 100 %, sans traites à payer. Ah oui, j'allais oublier ! Dans le garage de la maison, il y a aussi un SUV qui vous attend. Pour ce bien, non plus, il n'y a plus de traites à régler.

Les photos défilaient devant leurs yeux ahuris. Quelqu'un cherchait à lui faire une blague ! Où était la caméra cachée ?

— Ce n'est pas possible. Vous devez vous tromper de personne.

— Absolument pas, monsieur ! Nous accomplissons un travail irréprochable. Aucune erreur n'est possible dans notre métier, proclama solennellement maitre Moretti, vexé d'une telle insinuation.

Il les dévisagea un par un.

— Bien sûr. Je ne voulais pas vous manquer de respect. C'est que cela me semble si irréel !

— Je comprends, concéda le notaire sur un ton radouci. Cela peut être un choc quand on ne s'y attend pas du tout.

Il continua son monologue.

— Vous êtes la seule personne que monsieur Côté appréciait. Il se sentait vraiment estimé à sa juste valeur. Le peu d'amis qu'il avait étaient toujours intéressés par son argent. Il m'a confié qu'avec vous, il s'était senti comme un être à part entière, et non comme un portefeuille sur pattes. De plus, je crois que vos douces intentions, en lui apportant des éclairs au café juste pour lui faire plaisir, l'ont vraiment touché en plein cœur, expliqua le notaire en lui faisant un clin d'œil. Vous êtes le petit-fils qu'il aurait bien aimé avoir.

Ému aux larmes par cette déclaration, Vincent essuya une goutte salée qui glissait le long de sa joue alors que le notaire poursuivait, ayant repris sa posture professionnelle.

— Cependant, je suis dans l'obligation de vous signaler que vous n'êtes pas tenu d'accepter la succession. Vous avez six mois maximum pour réfléchir.

— Si je refuse, que va-t-il advenir de tous ses biens ?

— Tout sera vendu aux enchères et la somme sera répartie équitablement entre les deux associations que mon client avait choisies dans le cas d'une telle situation. Monsieur Côté vous a laissé une lettre dont vous prendrez connaissance tranquillement après mon départ. Je vous donne aussi ma carte si vous avez la moindre interrogation. N'hésitez pas à me contacter.

— Je dois vous payer pour votre travail ?

— Non. Tout a été organisé en amont avec mon client. Vous avez juste à me donner votre réponse quand vous serez prêt. Les papiers sont rédigés, il ne manque plus que votre signature.

D'une main fébrile, Vincent attrapa la lettre. Le notaire remercia la famille et s'éclipsa. Sonné, le jeune homme partit s'allonger sur son lit pour prendre connaissance des derniers mots de son défunt ami, laissant ses parents aussi perturbés que lui dans le salon.

Mon cher Vincent,

Si tu lis cette lettre, c'est que je suis passé de l'autre côté (sans jeu de mots mal placé). Depuis que tu es parti, ma hanche s'est infectée et les médecins, malgré ce qu'ils essaient de me faire croire, ne sont pas si confiants en ma guérison. Ils tentent de minimiser la situation, mais je sais que je n'en ai plus pour très longtemps. Je fais de la fièvre et aucun traitement n'est assez fort pour me la faire baisser complètement.

Là, tu dois te demander : « Mais pourquoi personne ne m'a rien dit ? »

Eh bien, parce que je le leur ai interdit. Tu te rappelles quand je t'ai dit de ne jamais abandonner ? Eh bien, je ne voulais pas que tu sois affecté par ma situation. Je souhaitais surtout que tu gardes le souvenir d'un homme âgé en bonne santé, et non d'un vieux crouton en fin de vie. Désolé pour mon écriture. D'habitude, ma plume est beaucoup plus belle, mais la fièvre me fait parfois trembler.

J'ai beaucoup apprécié nos petits moments en tête à tête. Ça faisait longtemps que je n'avais pas discuté aussi sincèrement avec quelqu'un, sans arrière-pensées. Lorsqu'on arrive à un certain âge, les vautours tournent autour de notre tête, attendant patiemment que la Faucheuse vienne nous chercher.

Ils espèrent ainsi avoir une miette d'héritage en récompense de bons et loyaux services. Tous des hypocrites et des vampires. Nos échanges étaient loin de tout ça. On se tenait compagnie dans le plus grand respect, et tes petites gourmandises m'ont apporté beaucoup de bonheur. À mon âge, seul le plaisir gustatif est resté intact.

À mon tour de t'offrir des présents. Maitre Moretti est un ami de la famille et je sais qu'il saura mener à bien la mission que je lui ai confiée.

Fais-lui confiance et fais-moi confiance. Tout ce que je possède te revient. Tu seras à l'abri pendant des années, et ça me rend heureux. Tu es jeune, tu as la vie devant toi, et je sais que tu prendras grand soin de mes biens. L'idée que des enfants puissent enfin gambader dans mon jardin et salir le carrelage de leurs bêtises me remplit de joie, et savoir que ce sera les tiens m'émeut plus encore. En acceptant, tu me feras honneur, et je n'aurai pas acquis tout ce patrimoine pour rien.

Ne t'inquiète pas pour moi, mon petit. Je vais aller rejoindre ma Bernadette. Ça fait si longtemps qu'elle m'attend.

Je suis en paix.

Ton ami

14

Première fin de semaine de décembre 2015
Région de l'Estrie, province du Québec

Sous une pluie battante, la route pour Saint-Denis-de-Brompton commençait par la traversée du pont Champlain. Trois kilomètres de passerelle, dont 500 mètres suspendus à presque 200 mètres au-dessus du Saint-Laurent. Une broutille pour celui qui n'avait pas le vertige, mais tout un défi pour les autres. De l'autre côté de la rive, direction les Cantons de l'Est. Le sud de la région de l'Estrie longeait la frontière des États-Unis et bénéficiait d'une nature resplendissante, entre lacs et montagnes. À cette période de l'année, les températures pouvaient facilement descendre en dessous de zéro. Une telle expédition avait nécessité de consulter l'équipe médicale. Vincent supporterait-il ce voyage ? Ils n'allaient pas au pôle Nord, mais cela demandait tout de même de prendre certaines précautions. Il était loin de l'hôpital qui le suivait. Un épisode de crise, et il devrait absolument se rendre dans l'établissement le plus proche. Le docteur Gagnon ferait alors le lien avec le médecin de garde.

Il ne fallait pas partir en ayant l'angoisse que l'état de Vincent se détériore, mais il ne fallait pas non plus être inconscient. Le protocole d'urgence en cas de crise étant validé, le voyage débuta.

Trois semaines après la visite du notaire, Vincent avait récupéré les clefs de ses nouveaux biens. Inutile d'attendre les six mois. Il savait ce qu'il avait à faire. Toujours sonnés par cette entrevue, les Tremblay n'en revenaient pas. L'incrédulité persistait. Ils avaient besoin de vérifier directement sur place.

Pour la maison à Montréal, rien de plus simple. Un trajet en métro pour se rendre à la station Villa-Maria, huit minutes de marche, et la bâtisse était apparue. Deux appartements de 100 mètres carrés chacun

composaient l'immeuble, l'un au rez-de-chaussée et l'autre à l'étage, chacun avec une entrée indépendante. Les deux logements disposaient du même agencement. Plancher en bois, salon, salle à manger, quatre chambres à coucher, une cuisine tout équipée, cellier, des rangements dans toutes les pièces, et en prime, une spacieuse terrasse privée de 46 mètres carrés. Les lieux étaient totalement aménagés, sans travaux à prévoir. La décoration était impeccable et au gout de Vincent. Il n'avait plus qu'à poser ses valises. Tout était somptueux. La maison pouvait même être intergénérationnelle, Vincent et ses parents habitant au même endroit tout en gardant leur indépendance et leur intimité. Il avait décidé de garder en mémoire ce projet.

Pour le chalet, un minimum d'organisation avait été planifié. Ils allaient devoir rester sur place pour la nuit. Quatre heures de route dans la journée se révélaient beaucoup trop fatigantes pour Vincent. La première fin de semaine de décembre avait été choisie pour cette expédition. Ce projet, il voulait le partager avec son amie. Ils étaient devenus inséparables au fil des semaines. Aucun secret n'existait plus entre eux, ils partageaient tout, bonheurs comme malheurs.

Quand Isabelle avait appris quel magnifique cadeau monsieur Côté avait légué à Vincent, elle en avait pleuré de joie. Le jeune homme le méritait. C'était l'être le plus gentil qu'elle ait connu dans sa vie, et le plus patient, aussi. Surtout avec elle.

La tête sur son épaule, Isabelle ferma les yeux. Elle ne voulait pas voir la route quand la Kia passerait au-dessus du fleuve Saint-Laurent. Les hauteurs lui faisaient peur.

Plus ils avançaient en direction de Saint-Denis-de-Brompton, plus le ciel devenait gris. L'orage les guettait. Vincent avait hâte d'arriver. Le chalet était-il aussi beau que la maison à Montréal ? Serait-il à son goût, lui aussi ? Plus ils approchaient, plus l'impatience se ressentait dans l'habitacle.

Une pancarte indiqua « Chemin des chênes » et la voiture vira à gauche. La route, non goudronnée, mais totalement praticable, était encadrée par des arbres, comme une haie d'honneur célébrant leur arrivée. Au bout, un grand parking à l'arrière de la maison. Robert coupa le moteur et plus aucun bruit ne se fit entendre. Personne n'osait bouger. Les regards se croisèrent. Étaient-ils à la bonne adresse ? Le décor semblait irréel.

Vincent fut le premier à ouvrir la portière. Il serrait la poignée de toutes ses forces. Il voulait inconsciemment se faire mal. Être certain qu'il ne rêvait pas. Isabelle le rejoignit. Main dans la main, ils se dirigèrent vers l'entrée. Vincent inséra la clef dans la serrure et débarra la porte. En bordure du lac de Brompton, le chalet accueillait trois chambres – dont deux étaient situées à l'étage, chacune avec un balcon –, une cuisine équipée, une buanderie, une salle de bain, un grand patio pour admirer le lac et partager les repas, quelle que soit la

météo, un brasero et un ponton pour profiter du soleil. Il était tout aussi bien équipé que la maison à Montréal. Assis sur les sofas, ils encaissaient le choc.

— Ta maison à Montréal est aussi belle ? chuchota Isabelle dans le creux de l'oreille de son ami.

— Encore plus, répondit Vincent.

Elle bascula le buste en arrière. Elle ne savait plus quoi dire.

Personne ne rompit la solennité du moment. Les regards se posèrent sur chaque détail de la maisonnée. Une grande gratitude submergea Vincent, figé comme une statue. Le patrimoine dont il avait hérité valait une petite fortune. Jamais il n'aurait pu acquérir tous ces biens en une seule vie. Mais s'il ne survivait pas à la maladie, qu'allait-il advenir de tout ça ? N'était-ce pas du gâchis d'avoir fait ce legs à un jeune adulte dont l'avenir était incertain ? Peut-être avait-il un droit de rétractation.

« Fais-moi confiance. »

La voix de monsieur Côté résonna dans sa tête.

Évidemment qu'il lui faisait confiance ! Tout se passerait bien. Il ne pouvait en être autrement.

15

Fêtes de Noël
Montréal

Dans un silence absolu, il s'éveilla. Même en tendant l'oreille, tout était d'un calme olympien. Il était 8 heures. Le son des voitures et des avertisseurs aurait dû le réveiller bien plus tôt, mais ce matin, rien de tout cela, et ça faisait du bien.

Quelques jours après la visite à Brompton, la décision avait été prise. La famille allait emménager dans leur nouvelle maison à Montréal. L'appartement de ses parents serait loué et ces derniers viendraient vivre à l'étage, dans leur nouveau chez-eux. Vincent n'avait plus le temps de tergiverser. C'était un luxe qu'il ne pouvait plus se payer.

Ce matin, il était chez lui. Il n'en revenait toujours pas. Il se tourna, à moitié ensommeillé. Isabelle dormait paisiblement à côté de lui. Il remonta le drap sur ses épaules. L'adversité rapproche, c'est bien connu. Ils étaient devenus de plus en plus complices. Leur proximité charnelle était une évidence, et ils n'avaient pu lutter plus longtemps.

Pour les congés de fin d'année, ils avaient voulu se rendre en Estrie. Le chalet avait été évoqué comme lieu de résidence pour les deux semaines à venir, mais Montréal était bien trop loin de Saint-Denis-de-Brompton. Cette option fut reportée sur l'agenda de l'année prochaine. Pour cette fois-ci, la maison près de la station Villa-Maria serait un super compromis. L'environnement n'avait rien à voir avec celui dont il avait l'habitude chez ses parents. Son logement se trouvait dans une rue calme, sans grande circulation, où il n'y avait que des habitations comme la sienne, de petites maisons à deux étages avec une façade en briques rouges et un porche à l'avant, au niveau de la porte d'entrée. Les arbres se dressaient en formant une arche au-dessus de la rue. Un petit paradis de verdure et de tranquillité dans une grande métropole qui était la deuxième ville la plus peuplée du Canada.

En amont, Louise avait tout organisé. Une semaine plus tôt et sans rien dire à personne, elle avait magasiné des boules, des guirlandes, des couronnes de Noël, du houx, des ornements en forme de sapins, des guirlandes électriques… Bref, toute la panoplie qui permettrait de transformer la demeure en une véritable maison du père Noël. Sans oublier la pièce maitresse, le conifère irremplaçable durant cette période et pour lequel Louise mettrait toute son âme à le rendre aussi majestueux que dans les rêves de son tout-petit. Le mois de décembre représentait pour lui la plus belle période de l'année. La neige, les guirlandes qui scintillaient dans les rues, les extérieurs des maisons, plus beaux les uns que les autres, les moments de partage. Une ambiance particulière flottait dans l'air. La joie et la gaité inondaient les rues et transparaissaient sur les visages.

La surprise fut à la hauteur de l'évènement. L'émerveillement dans les yeux de Vincent émut toute la famille. Louise et Isabelle versèrent une larme tandis que Robert serrait son fils dans ses bras.

— L'année prochaine, on fera encore mieux ! murmura sa mère à son oreille.

Pendant que les deux tourtereaux découvraient le dur labeur de Louise, les parents prirent leurs quartiers dans l'appartement du dessus. Pour le moment, la distribution des étages avait été faite ainsi. Quand ce serait au tour des parents de ne plus avoir la forme physique pour grimper l'escalier, il n'y aurait qu'à échanger les logements. C'était ça, l'avantage de ce type de configuration : des appartements interchangeables selon les évènements de la vie.

— C'est bien moins illuminé ici, déclara Robert, déçu.

— Si tu souhaites plus de décorations, je suis à ta disposition. C'est vrai que je me suis concentrée sur l'appartement du bas.

— Et tu as eu bien raison. C'est lui, le plus important. Je n'ai pas besoin d'autant de lumière, puisque je t'ai, toi.

— Oh… minauda Louise en se collant à son mari.

La porte de la chambre à coucher claqua.

Isabelle avait fait des progrès immenses. Ses épisodes chroniques dépressifs étaient loin derrière elle. La rencontre avec Vincent avait été un vrai catalyseur. Elle bénissait chaque jour le destin d'avoir mis le jeune homme sur sa route.

Ce fut avec ce diagnostic très positif que le psychiatre lui avait donné son feu vert pour sa sortie définitive. Elle devrait néanmoins respecter le traitement prescrit qui, au fil des mois, diminuerait petit à petit jusqu'à l'arrêt complet. Cependant, ses consultations avec le psy de l'établissement devraient être poursuivies à hauteur d'une séance par semaine. Cette condition n'avait pas été négociable. Tout allait pour le mieux dans sa vie maintenant. Elle avait trouvé en la famille

Tremblay le foyer qu'elle n'avait jamais connu, mais la vie étant ce qu'elle est, une embuche à ce bonheur pouvait arriver n'importe quand. Elle devrait être assez armée pour passer au travers sans retomber dans les abimes de la dépression, qu'elle avait connus pendant toutes ces années.

Sans ressources, elle n'avait aucun endroit où aller. Pas de parents, pas d'amis pour l'accueillir. Devenu son ami, son confident, son partenaire, Vincent lui avait remis un double des clefs.

— Mon chez-nous est ton chez-vous, avait-il déclaré devant l'hôpital, le jour de sa sortie.

Isabelle avait pleuré à chaudes larmes. Jamais on ne lui avait déclaré une chose pareille. Même pas ses parents.

Premier Noël de renaissance pour Isabelle. Cette année serait un nouveau départ. Un futur bien plus épanouissant l'attendait. Elle allait apprendre les traditions des Tremblay : les recettes de cuisine, les activités du temps des fêtes, les films de Noël. Vêtues de leur tablier « rennes », les deux femmes mirent sens dessus dessous la cuisine de Louise. La Troisième Guerre mondiale se déroulait indiscutablement ici. Le comptoir était un vrai champ de bataille, maculé de farine, de coquilles d'œufs et de sucre en poudre. On n'arrivait plus à déterminer sa couleur exacte. Le programme de la matinée : confectionner des cookies et des muffins. À la fin de la journée, l'objectif était qu'Isabelle devienne la reine du glaçage.

Père et fils étaient, quant à eux, tranquillement installés sur le sofa, à l'étage du dessous, sirotant du Ice Tea et commentant énergiquement le match de hockey, les Maple Leafs de Toronto étant opposés aux Canadiens de Montréal. Huit mois plus tôt, c'était dans les tribunes du Centre Bell qu'ils les regardaient. À l'époque, Vincent pensait avoir toute la vie devant lui. Maintenant, chaque jour était compté. Sans doute ne lui restait-il que quelques mois, voire quelques semaines, avant que son corps ne lâche. Personne ne le savait. La greffe serait-elle possible avant le point de non-retour ? La veille encore, il vivait chez ses parents et n'éprouvait aucune inquiétude concernant son avenir. Il avait encore du temps. Aujourd'hui, il possédait un patrimoine immobilier à gérer et sa vie allait surement être plus courte que prévu. Devrait-il, lui aussi, rédiger un testament, au cas où ? Mais pour quoi faire, au juste ? Légalement, tout reviendrait à ses parents, et il était d'accord avec ça.

— Papa ?

— Oui, fiston ?

— S'il m'arrivait quelque chose, je voudrais qu'Isabelle puisse rester ici. Elle n'a personne d'autre, et je suis certain que vous sauriez l'aider.

Robert posa son verre sur la table basse, puis se tourna vers son fils.

— On respectera tes volontés, mais le moment venu. Il n'y a pas d'obligation à en discuter maintenant. Tu vas bien, et je suis certain que la greffe va avoir lieu à temps.

— Je sais, mais je voulais quand même t'en parler. Comme ça, tu sais ce que je souhaite. Tu pourras le dire à Maman ?

— Bien sûr, je vais le lui dire. Ne t'inquiète pas. Ça va aller.

Robert l'étreignit et tous deux retournèrent au match. La rondelle venait de franchir la ligne de but. Les Canadiens de Montréal étaient en feu. Vincent et Robert poussèrent un cri de joie, qui avait dû être entendu dans la cuisine à l'étage.

Les rues et les arbres étaient recouverts d'un épais manteau blanc quand Isabelle tira les rideaux de la chambre à coucher. La poudreuse avait l'apparence du coton blanc, apaisante et relaxante. Le grand bonheur, pour Isabelle et Vincent, était d'entendre leurs pas craquer dans la neige. C'était pour vivre ce moment qu'ils se portèrent volontaires afin de se rendre à la boulangerie, au coin de la rue. La commande de Louise était prête. Les plaisirs les plus simples sont parfois les plus extraordinaires.

En leur absence, Robert alluma leur cheminée. Une douce chaleur allait les envelopper dès qu'ils franchiraient la porte d'entrée. Quant à Louise, elle s'était installée en cuisine et avait commencé la cuisson de la dinde. La préparation du repas était bien plus pratique ici, chez Vincent. Il n'y aurait pas de plats à transporter d'un étage à un autre, au risque de tout faire tomber.

Assis dans son fauteuil près du foyer, où il pouvait observer les flammes danser, Vincent avait une vue imprenable sur la cuisine. Ils observaient les personnes les plus importantes de sa vie. Louise mouillait la dinde pour qu'elle ne sèche pas trop à la cuisson. Robert la taquinait tout en préparant un apéritif léger et sans alcool. Le foie de Vincent ne l'aurait pas supporté. Isabelle tranchait le pain sur le comptoir. La joie inondait la pièce. C'était étrange comme sensation. Une sérénité l'enveloppait depuis son réveil. Il se sentait bien, heureux. Il l'était toujours durant cette période de fêtes, mais là, c'était plus intense que d'habitude. Était-ce le lieu ? Sa relation avec Isabelle ? L'esprit de son ami qui flottait dans tout l'appartement ? Il lui avait promis qu'il veillerait sur lui, et il le faisait merveilleusement bien.

Chacun prit place à la table rectangulaire en bois. Des branches de sapin faisaient office de chemin de table. De chaque côté, des bougies blanches de différentes tailles. Sur les sets de table rouges, les assiettes centenaires en porcelaine blanche, héritées avec la maison, émurent

l’assemblée. Ils eurent une pensée pour les personnes qui n’étaient plus de ce monde et qui, par leur absence, provoquaient un vide sidéral. Les plats défilèrent les uns après les autres au milieu d’un doux brouhaha. C’était une effervescence de bonne humeur.

16

Janvier 2016

Isabelle ne manquait jamais une séance à l'hôpital. Il en allait de sa survie. Une fois par semaine et toujours à la même heure, elle s'asseyait dans ce fauteuil qui avait été le témoin de son mal-être, de ses pleurs, de ses baisses de moral, de son envie d'en finir avec la vie. Tout un éventail d'émotions aussi tristes les unes que les autres, mais qui aujourd'hui s'estompaient un peu plus chaque jour. En complément de ses discussions, le psy lui avait chanté les louanges de la pratique sportive, qui permettait de contrer la dépression.

— Il est scientifiquement prouvé, lui avait-il dit, que, pour rester en bonne santé psychique, il faut bouger, solliciter ses articulations, sa musculature. Grâce à l'activité physique, le cerveau sécrète des endorphines, surnommées « hormones du bonheur ».

L'une des chambres fut transformée en salle de sport/yoga/méditation. Isabelle avait mis le paquet pour aménager cette pièce. Tapis de sol rose, différents poids pour les haltères, bracelets lestés pour les chevilles, plantes vertes, encens, bougies, guirlandes lumineuses. Pour ses séances de relaxation, elle avait même enrôlé Vincent. Pour l'occasion, elle lui avait acheté son propre tapis vert émeraude.

Pendant que Vincent se connectait à son premier cours de la journée, Isabelle s'enferma dans la pièce « zen », comme ils aimaient l'appeler. Après 45 minutes de réveil musculaire, d'étirements et de méditation, elle était prête pour affronter sa journée. Thermos de tisane à la main, elle franchit le seuil de la porte d'entrée habillée de sa veste Point Zéro lie de vin. Protégée du froid jusqu'aux pieds, capuche remontée sur la tête, elle rejoignit la station de métro. C'était l'heure de pointe et les rames étaient bondées. Travailleurs et écoliers

se croisaient à tous les arrêts. Certains montaient et d'autres descendaient dans un va-et-vient incessant. Isabelle faisait partie de la classe des travailleurs. Début décembre, alors qu'elle faisait ses achats de Noël, une affiche sur une porte d'un magasin avait attiré son attention :

« *Recherchons vendeuse/vendeur temps plein permanent, disponible à compter du 1er janvier.* »

Une aubaine ! Elle aurait le temps de passer le réveillon et le jour de Noël en famille, de déguster les bons petits plats préparés par Louise, de profiter de moments conviviaux avant d'entrer dans le monde du travail. C'était le moment, maintenant qu'elle vivait avec son amoureux. Elle ne voulait pas vivre à ses crochets. Vincent avait assez d'argent pour deux, et bien plus encore, mais il était hors de question qu'elle soit une femme entretenue. Elle avait sa fierté.

Isabelle était entrée dans la boutique sans savoir ce qu'ils vendaient. Seule l'affiche l'avait captivée. Une fois le seuil franchi, elle s'était retrouvée dans un autre monde. Des boules, des guirlandes, des sapins inondaient le magasin. Du vert, du rouge, du jaune, du bois. Chaque rayon avait un thème. La boutique était ouverte 365 jours par an. Alors qu'elle se présentait à la personne devant le comptoir, une horde de touristes étaient entrés, aussi émerveillés qu'elle. Elle avait entendu des « oh » des « ah ».

Après plusieurs jours de travail dans la boutique du père Noël, Isabelle avait toujours les yeux brillants. Son âme d'enfant avait refait son apparition pour ne plus jamais la quitter. Elle prenait plaisir à se lever, à faire ses exercices matinaux, à se bouger les fesses. Elle avait enfin un projet : se construire une vie, *sa* vie. Dès son emménagement avec Vincent, elle s'était promis que son existence, à partir de maintenant, serait à l'opposé de celle vécue jusqu'ici.

Trois ans sans avoir de nouvelles de ses parents, et ça lui allaient bien. Jamais plus elle ne voulait avoir affaire à eux. Les parents ont pour tâche d'élever et d'éduquer leurs enfants, et de les préparer à leur vie d'adultes. Ils doivent les protéger. Les siens avaient failli à leur devoir. À plusieurs reprises, ils avaient eu l'opportunité de se rattraper, de faire mieux que la veille et de changer l'avenir de leur fille. Au grand désespoir d'Isabelle et des instances sociales, aucune amélioration n'avait été notée. C'était même pire. Elle avait fait une croix sur eux avec l'aide du juge et s'était promis de ne jamais reproduire l'éducation malsaine qu'elle avait reçue. A contrario, elle élèverait ses enfants dans l'amour, la propreté et la sécurité. Elle ne battrait jamais ses bambins et leur offrirait le meilleur, quitte à se priver elle-même.

La boutique était toujours pleine de monde. Le pic des ventes avait

lieu après les congés d'été. C'était à cette période que les gens renouvelaient leur stock de décorations, remplaçaient celles qui n'avaient pas résisté à l'entreposage dans le garage ou celles qui avaient connu une fin tragique quand il avait fallu les retirer du sapin.

Le reste de l'année, la clientèle se composait plutôt de touristes qui souhaitaient rapporter un souvenir du temps des fêtes estampillé « Montréal ». Ils pourraient le ressortir chaque année, nostalgiques de ce moment passé sur le territoire canadien.

Trois vendeurs officiaient dans le magasin. À tour de rôle, ils occupaient un poste différent. Tous étaient de nature sympathique et avaient un mot personnalisé pour chacun de leurs visiteurs. À la caisse depuis le matin, Isabelle ne vit pas la femme qui se cachait derrière la cliente qui la précédait. Son collègue vint prendre sa place pour la pause de midi. Elle posa son tablier sous le comptoir et partit en direction du fond du magasin. N'ayant pas bougé, la femme la suivit du regard en la contemplant des pieds à la tête.

— Bonjour, madame. Vous allez bien ? demanda le jeune homme qui avait pris son service.

Elle n'entendit pas la voix du vendeur qui s'adressait à elle. Il dut se répéter avant qu'elle tourne enfin la tête dans sa direction. La femme marmonna quelque chose d'incompréhensible, déposa les décorations qu'elle avait choisies et fit demi-tour sans aucune explication.

17

29 janvier 2016
18 h 30

D'ordinaire, dans son fauteuil à bascule, Vincent l'attendait. Le feu crépitait dans la cheminée, la table était dressée et le repas était maintenu au chaud dans le four. Elle percevait immédiatement l'odeur appétissante qui flottait dans tout l'appartement quand elle en franchissait le seuil.

C'était leur routine du soir. Isabelle aimait ces moments où son amoureux avait tout préparé pour qu'elle puisse juste profiter de la soirée. Les cours terminés, il avait du temps libre à occuper. Lui faire plaisir était son petit bonheur à lui.

Mais pas ce soir-là, non. Les lumières étaient toutes éteintes. Aucune odeur n'émoustillait ses papilles quand elle pénétra chez elle. Seules les flammes dansaient dans l'âtre, sans que personne les admire. Isabelle ôta ses bottes de neige et son manteau, bien trop chaud en cet instant. Elle posa son sac au sol. Avec précaution, elle avança sur les lames du plancher, qu'elle essayait tant bien que mal de ne pas faire grincer, sans succès. Aucun bruit. Étrange… Elle tenta finalement de l'appeler, hésitante.

— Vincent ? fit-elle à mi-voix.

Ne recevant nulle réponse, elle augmenta le son de ses vocalises.

Un grognement se fit entendre, un bruit sourd émanant de leur chambre. Elle ouvrit délicatement la porte et ne découvrit que le noir absolu. Elle l'appela de nouveau tout en avançant. En réponse, un nouveau grognement. La lumière du couloir éclairait le lit, dans lequel un corps gisait. En deux grandes enjambées, elle atteignit la masse inerte sous le drap. À genoux, elle posa la main sur le front de Vincent.

— Mais tu es brulant !

— Mmmm…

— Depuis combien de temps tu es comme ça ?

— La fin des cours.

— Tu es fou ! Pourquoi tu n'as pas appelé ta mère ?

— Je pensais que ça allait passer. J'ai pris un antipyrétique à 15 heures, quand j'ai commencé à faire de la température, mais après, ça a empiré.

— Je te signale que tes parents ont emménagé au-dessus spécialement pour ces moments-là. Tu aurais dû la prévenir, Vincent. Mon Dieu ! Je vais chercher un linge humide.

Elle revint avec une serviette froide.

— Je vais aller prévenir ta mère. Ne bouge pas !

— Très drôle.

— Je suis sérieuse. N'essaie pas de te lever, rétorqua Isabelle, le doigt levé.

Vincent n'avait pas l'intention de remuer le moindre orteil, lui qui était incapable d'articuler une phrase de plus de trois mots sans perdre son souffle.

Il entendit la porte du dessus claquer. Sa mère avait été mise au courant et il allait se faire houspiller.

— Oh, mon chéri ! Pourquoi tu ne m'as pas appelée ?

— Je…

— Non, ne dis rien. Isabelle m'a tout raconté.

Louise appela une ambulance. L'état de Vincent était bien trop préoccupant pour qu'elle l'emmène elle-même à l'hôpital. En attendant les secouristes, elle téléphona au docteur Gagnon. Bien qu'il soit en congé, il se rendit immédiatement aux urgences pour réceptionner Vincent et s'occuper de lui personnellement, comme il le faisait depuis le début.

Robert avait fini sa journée de travail et s'apprêtait à monter chez lui quand il entendit Louise dans l'appartement du bas. En franchissant le seuil, il remarqua que son visage était blême d'inquiétude.

— Merci, docteur, dit-elle au moment où Robert s'approcha d'elle, avant de raccrocher.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— C'est Vincent. Ça ne va pas.

— Il a quoi ?

— Comme la dernière fois. Il est très chaud.

— *Tabarnak !*

Ils savaient tous les deux ce que cela signifiait. Il ne servait à rien de paniquer maintenant, mais il leur fallait se préparer au pire. Depuis plusieurs mois, l'état de Vincent était stable. Une rechute était inévitable, mais ils auraient préféré que cette échéance soit la plus lointaine possible.

L'ambulance arriva quatre minutes après l'appel. Les secouristes

firent un bilan complet des paramètres vitaux de Vincent avant de le transférer sur un brancard. Isabelle monta dans le véhicule d'urgence, qui serait suivi par la voiture de Louise et Robert. Elle pouvait lire sur le moniteur sa fréquence cardiaque et son rythme sinusal, matérialisé par un tracé électrique, une ligne horizontale qui parfois laissait apparaitre un pic, dont le sommet était dirigé soit vers le haut, soit vers le bas. Personne ne s'alarma. *Tout va bien se passer*, pria Isabelle.

Comme promis, le docteur Gagnon attendait la famille aux urgences, passage obligé des ambulanciers avant que l'on dirige le malade vers un autre service. À l'accueil, on demanda aux parents toutes les informations à propos du patient, qui était évidemment déjà dans la base de données de l'hôpital. La tâche ne dura que quelques minutes. Vincent fut conduit au troisième étage avec une semaine d'avance par rapport à son rythme coutumier de visites. Et malheureusement, il se doutait bien que le temps de son séjour ne serait pas le même que d'habitude.

Trois jours plus tard, le docteur annonça à Vincent que son corps commençait à montrer les premiers signes d'une dégradation. Sa maladie auto-immune évoluait vers la destruction progressive de son foie, avec le développement d'une cirrhose. Il avait fait les frais d'une poussée qui était responsable d'une insuffisance hépatique aigüe. Une jaunisse était à prévoir.

— Comment ça va se passer pour la greffe ? Est-elle encore envisageable ? demanda Louise d'une voix tremblante.

La réponse lui faisait peur, mais il fallait qu'elle sache.

— Pour le moment, oui.

— Pour combien de temps ?

— Impossible à dire. Cela dépend de la vitesse à laquelle ça va évoluer.

— Je sais que l'on ne doit pas évoquer le sujet, et on ne l'a jamais fait depuis toutes ces années, mais on a un dernier espoir…

— Je ne pense pas que ce soit possible. Vous savez bien ce qui a été dit.

— Je sais, mais on est dans un cas d'urgence maintenant. On va surement le perdre, et je suis certaine qu'ils ne veulent pas ça.

— Je leur en parlerai. En attendant, il doit rester ici. Il ne rentrera pas avant un bon moment.

18

Février 2016

Les allers-retours entre la maison et l'hôpital avaient repris. Louise se rendait auprès de Vincent tous les jours, dinait avec lui et passait une partie de l'après-midi à ses côtés, jusqu'à ce qu'Isabelle prenne le relais.

Il était tout le temps fatigué. Incapable de manger correctement, il souffrait régulièrement de nausée. En plus, les repas n'avaient aucun gout. Ils étaient réduits à leur plus simple expression, sans assaisonnement. Un vrai calvaire. Il se rappelait son premier séjour ici. À l'époque, il était bien plus en forme qu'aujourd'hui. Il avait assez d'énergie pour discuter, plaisanter, se déplacer. Son appétit était au rendez-vous. Il en venait même à regretter ces moments. En ce temps-là, il pensait que c'était l'enfer sur terre. Finalement, la vie pouvait être encore bien plus dure. Il y avait un niveau inférieur susceptible d'être atteint : l'agonie. Le stade ultime avant la mort. Les fonctions du corps s'affaiblissaient pour préparer l'organisme à cesser toute activité : on n'avait plus faim ni soif, on se fatiguait rapidement, on dormait de plus en plus et on s'isolait. Jamais il n'atteindrait ce stade. Il ferait tout pour ne pas abandonner.

Le soir, alors qu'il se retrouvait seul dans sa chambre, que le service était en veille et que les patients s'apprêtaient à plonger dans les bras de Morphée, Vincent sentait comme une présence invisible près de son lit. À plusieurs reprises, il avait rallumé la lampe au-dessus de son lit pour être bien certain qu'il était réellement tout seul, que personne ne s'était glissé près de son lit à son insu. Il avait fini par penser à monsieur Côté, qui avait juré de veiller sur lui, même depuis l'au-delà. Était-ce son âme ? Son aura ? Son esprit ? Quel que soit le nom qu'on pouvait lui donner, Vincent était persuadé que son ami était bel et bien avec lui. Peut-être que cette présence ne l'avait jamais quitté et qu'il ne s'en rendait compte que maintenant. Son état de fatigue le

rendait plus sensible, plus à l'écoute de son corps et de son environnement.

Les cours avaient été suspendus pour une durée indéterminée. La faiblesse, l'inconfort abdominal, les douleurs articulaires, les démangeaisons et la jaunisse n'étaient pas compatibles avec ses études. Il devait concentrer toute son énergie à lutter pour survivre. La vie n'agissait pas contre soi, mais pour soi, lui avait-on dit. Il existait forcément une bonne raison à toute cette souffrance qu'il endurait. Pour l'instant, il ne voyait pas laquelle, mais viendrait le jour où tout s'éclairerait.

— Regarde ce que je t'ai apporté.

Isabelle ouvrit son sac en toile rouge et y plongea la main pour en retirer un livre.

— J'espère que tu ne l'as pas lu !

— Oh, non ! Trop chouette.

— C'est le récit d'une histoire d'amour qui commence mal, sur la base de mensonges. Un évènement terrible va arriver à l'un des personnages. On pense que tout est fini, mais c'est compter sans la magie de la vie.

— C'est un message subliminal que tu essaies de m'envoyer ?

— *Pantoute* ! répondit Isabelle, le sourire aux lèvres. J'ai pensé que l'histoire pourrait t'intéresser. La vie est belle quand on aime, non ?

— Évidemment !

Vincent se pencha pour l'embrasser.

— Aïe !

Une douleur aigüe au ventre l'arrêta dans son mouvement.

— Repose-toi.

Il bascula en arrière, contre le dossier relevé.

— Alors, qu'as-tu fait aujourd'hui ? demanda Isabelle.

— Maman est venue, comme d'habitude, manger avec moi à midi. Enfin, elle ne mange pas réellement. Quand elle arrive, elle a déjà pris son diner pour ne pas me faire envie, me dit-elle, et moi, ça m'attriste. On pourrait grignoter ensemble, mais parce que je suis malade, on se prive d'un moment de partage, grogna-t-il.

— Je comprends que ça te mette en colère, mais tu verras, dans pas longtemps, tu pourras en rire, de ton poisson cuit à l'eau et de tes légumes vapeur.

— Je ne sais pas si ça va arriver un jour. Le docteur essaie de me préserver en affirmant que tout va bien se passer, mais au fond, il n'en sait rien. C'est au petit bonheur la chance. Il faut que je prie pour que quelqu'un meure afin que je puisse être sauvé. Tu te rends compte de ce que je dois faire pour espérer vivre ? C'est impensable !

— Ce n'est pas juste, mais tu n'y es pour rien.

— Tu as raison. Parlons d'autre chose, veux-tu ? Comment vont tes petits lutins de collègues, Roberto et Paul ?

— Super bien. Ils sont sortis hier soir à une fête pop organisée par l'un de leurs amis en commun. Ils sont arrivés au magasin avec les yeux semi-ouverts, épuisés par leur soirée, mais ils ont sacrément bien travaillé. Les clients n'y ont vu que du feu. Moi, je pense que je me serais écroulée au sol avant midi. Mais pas eux. Ils te saluent, d'ailleurs. Ils pensent bien à toi et ont déjà prévu une cérémonie en ton honneur quand tout ira mieux, alors tu ferais bien de t'y préparer. Ça va chauffer !

— Je note. Tu les remercieras demain. Tu ne te sens pas trop toute seule, en bas ? J'espère que, si tu as une baisse de moral, tu iras voir mes parents.

— Dixit celui qui a refusé de les appeler quand il était au bord de l'agonie, avec plus de 40 °C de fièvre, au fond de son lit, avant que je vienne le sauver.

— Oui, mais moi, ce n'est pas pareil.

— Ben non, c'est sûr ! Ne t'inquiète pas. Je ne retomberai pas en dépression. Mon psy m'aide à surmonter tout ça, et je suis plus forte maintenant. Je vais bien.

Ils profitèrent de ce moment à deux pour se câliner, se blottissant l'un contre l'autre. Isabelle plongea sa tête dans son cou et respira son odeur. Elle voulait ancrer dans sa mémoire le moindre effluve de son corps. Sa peau lui manquait, ses mains lui manquaient, son rire lui manquait. Mais elle tiendrait bon. Des jours meilleurs les attendaient. Il ne pouvait en être autrement. Isabelle était persuadée que leur rencontre n'était pas le fruit du hasard. La vie avait joué à l'entremetteuse. Il y avait une raison à cela. Vincent l'avait sauvée, et maintenant, c'était à elle d'être là pour lui.

La nuit avait pris ses quartiers depuis une bonne heure déjà. Isabelle releva le col de sa veste et courut pour attraper le bus où montaient les derniers voyageurs. Elle lança un ultime regard en direction de la chambre de Vincent. Un jour, tout cela ne serait qu'un mauvais souvenir.

L'escalier avait été débarrassé de la neige accumulée. *Merci, Robert !* pensa-t-elle. Depuis qu'elle s'était retrouvée seule dans l'appartement, Louise lui préparait des petits plats. Elle était gâtée, ils n'étaient pas obligés.

— Bien sûr que si ! avait répliqué Louise. On prend soin des uns et des autres. C'est comme ça, et il faudra t'y habituer, ma belle. On ne laisse jamais personne derrière nous.

Isabelle en avait eu les larmes aux yeux. La vie lui avait véritablement offert un foyer.

Au moment où elle montait les marches, elle entendit son prénom. Ce n'était pas la voix de Louise, mais elle connaissait tout de même ce

timbre. Isabelle se figea. Elle n'en croyait pas ses oreilles ! Elle ferma les yeux, respira profondément. Avec un peu de chance, ce n'était qu'un mauvais rêve. Mais non, elle l'entendit de nouveau.

— Va-t'en, grogna Isabelle sans même se retourner.

Elle ne voulait pas croiser son regard. Plus rien ne l'intéressait la concernant.

— Ma puce. C'est moi.

— Je sais qui tu es.

— Retourne-toi. Je voudrais te parler.

— Moi pas.

— S'il te plait.

— Va-t'en. C'est la dernière fois que je te le dis avant de crier.

— Écoute-moi. Avec ton père, nous avons des problèmes. Maintenant que tu as un travail, j'aimerais savoir si tu pouvais nous aider.

— Pardon ? s'offusqua Isabelle en lui faisant face cette fois-ci. Tu m'as suivie pour me demander de t'aider ? C'est une blague ! Depuis quand tu fais ça ?

— Depuis pas longtemps, mentit sa mère.

— Qui t'a dit où j'habitais ?

— Nous avons su que tu avais été hospitalisé, alors on s'est inquiétés pour toi. On voulait savoir où tu irais après ta sortie. Donc, oui, on t'a suivie.

— Vous vous inquiétez pour moi ? cria Isabelle. Tu te moques de moi ? Depuis quand quelqu'un d'autre que vous vous intéresse ? Il n'y a que vos petites personnes qui sont importantes à vos yeux.

— Ne me parle pas comme ça, jeune fille. Je suis ta mère.

— Faux ! Tu ne l'as jamais été. Vous n'avez jamais été des parents pour moi.

— Écoute, on voudrait juste un peu d'argent pour nous remettre à flot, et après, tu n'entendras plus jamais parler de nous.

— Mais bien sûr ! Toujours VOUS, VOUS, VOUS, et encore VOUS.

Isabelle hurlait à présent. Le vacarme alerta Louise et Robert, qui finirent par sortir sur le perron.

— Ça va, Isabelle ? demanda Louise

— Oui, merci.

— Qui est cette dame ?

— Ma génitrice. Mais elle s'apprêtait à partir.

— S'il te plait, supplia sa mère.

Isabelle ne bougea pas le petit doigt. Les bras le long du corps et les poings serrés, elle resta là à fixer cette femme dans les yeux. Elle ne baisserait plus jamais le regard.

— On vous a demandé de partir, intervint Robert.

— Qui vous êtes, vous, pour me parler ? Je suis en train de discuter avec ma fille.

— Je crois que la conversation est terminée. Elle vous a demandé de vous en aller, et c'est ce que vous allez faire, annonça Robert en descendant une marche pour se positionner entre les deux femmes.

— Tu vas le regretter, ma petite. Ton père ne va pas apprécier ton attitude.

Robert descendit une autre marche.

— C'est bon, j'ai compris. On reviendra, Isabelle, lança sa mère en s'éloignant de la maison.

— C'est vraiment ta mère ? interrogea Louise.

— Oui, mais elle n'existe plus pour moi, et cela, depuis bien longtemps. La prochaine fois, on appelle la police. S'il vous plait ! supplia-t-elle. Elle n'a pas le droit de s'approcher de moi. Mes parents ont une mesure d'éloignement à respecter. Elle a enfreint la décision du tribunal.

Louise et Robert connaissaient l'histoire de leur belle-fille. Jamais ils ne se seraient doutés que cette ignoble personne essaierait d'entrer en contact avec elle. Mais c'était chose faite. Ils allaient dorénavant ouvrir l'œil. Il était hors de question de perturber cette petite, et par la même occasion, la tranquillité de leur garçon. Tous les deux ne faisaient qu'un, et quand on s'attaquait à Isabelle, c'est comme si on s'en prenait à Vincent.

19

Le lendemain

Isabelle se leva encore contrariée de la visite inopportune de la veille. Elle ne voulait pas donner autant d'importance à ce qui venait de se passer. Elle devait garder toute son énergie pour Vincent. Mais au fond, elle était en colère. Pourquoi cela la contrariait-elle autant ? Peut-être parce que la blessure due à l'abandon n'était pas encore guérie. Peut-être qu'elle éprouvait encore de l'amour pour ses parents, malgré tout ce qu'ils lui avaient fait subir. Son deuil n'était toujours pas accompli.

Elle profita de son rendez-vous hebdomadaire pour en discuter avec son psy. Il lui fallait évacuer toute cette angoisse avant qu'elle ne la consume à petit feu. D'autant plus qu'elle savait qu'ils n'allaient pas laisser tomber si vite. Elle allait les revoir à un moment donné. Tant qu'ils n'auraient pas ce qu'ils voulaient, ils reviendraient à la charge.

— Pourquoi cela vous met-il dans un tel état ? lui demanda son psy

— Je ne comprends pas comment ils peuvent concevoir une seule seconde, après tout ce qu'ils m'ont fait endurer, que je vais leur venir en aide quand eux-mêmes n'ont rien fait pour moi lorsque j'ai eu besoin qu'ils agissent comme des parents.

— D'accord, mais pourquoi ça vous fait éprouver de telles émotions ? Vous ne m'avez pas répondu.

Isabelle garda un instant le silence.

— Malgré tout, ce sont mes parents. Je les ai aimés. Je croyais que j'avais tourné la page, que j'avais coupé les liens dès la sortie du tribunal. Mais, manifestement, mon deuil n'a pas été totalement effectué. J'avais espéré, au fond de moi, qu'un jour ils comprendraient qu'ils avaient fait une erreur et qu'ils mettraient tout en œuvre pour se racheter. Quand j'ai su qu'elle était venue me voir juste pour leurs intérêts personnels, ça m'a mise en colère. Je m'en veux d'avoir eu cet espoir. Je m'en veux d'être aussi naïve. Jamais ils n'agiront comme

des parents. Je m'en veux d'y avoir cru même un tout petit peu. Je ne suis pas en colère contre eux. Ils sont toujours égaux à eux-mêmes. C'est contre moi que je le suis.

Elle avait hésité à en parler à Vincent. Elle ne voulait pas l'inquiéter. Il avait déjà assez à supporter. Mais que serait leur relation si elle était basée sur des mensonges, même par omission ?

— Quel culot ! s'était écrié Vincent. Comment te sens-tu ?

— En colère et triste. J'ai été naïve de croire qu'ils pouvaient changer. Je dois faire mon deuil. Pour de vrai, cette fois-ci.

— Je n'en reviens pas. Désolé de ne pas avoir été avec toi. J'aurais dû être à tes côtés. C'est moi qui aurais dû m'interposer entre toi et elle, pas mon père.

Vincent lui avait caressé la joue.

— Ne t'inquiète pas pour moi. La prochaine fois, on appelle la police.

Le plus dur, c'étaient les jours où elle ne travaillait pas. Au réveil, le silence dans la maison lui pesait. Chaque matin, elle restait là, dans son lit, son visage tourné vers la fenêtre, admirant les arbres recouverts de neige. Bientôt, le printemps ferait son entrée, mais le manteau blanc ne voulait pas partir. Il restait accroché aux branches. Ça ne donnait pas envie à Isabelle de sortir de dessous la couette. De sortir tout court, d'ailleurs. Aujourd'hui, elle profiterait à fond de sa journée de repos. Premièrement, opération feu de cheminée ! Elle s'était aperçue qu'elle adorait ça. Un moment suspendu, qui lui permettait de recharger ses batteries.

Lors de sa dernière visite, elle avait raconté à son psy sa rencontre avec sa mère. Elle avait eu envie d'écrire tout ce qu'elle avait ressenti dans un carnet, comme Vincent le lui avait suggéré. Tout son ressenti depuis sa plus tendre enfance, du plus loin qu'elle s'en souvienne, irait s'écraser sur ces pages blanches. Au début, elle avait entrepris cela pour se débarrasser de tout ce qui la contrariait. Lorsqu'elle eut fini de remplir la dernière page de son cahier, l'envie de partager son histoire lui était venue. Elle n'était pas la seule à avoir vécu ce genre de relation avec ses parents. Son psy lui avait appris, lors de leur première rencontre, que d'autres patients à l'hôpital étaient dans la même situation qu'elle. Dans des proportions différentes, certes, mais ce point commun les reliait.

Lorsqu'elle avait fait part de son projet à Vincent, il l'avait regardée avec fierté. Isabelle n'avait plus rien à voir avec la jeune fille qu'il avait rencontrée pour la première fois à travers l'entrebâillement de sa porte de chambre d'hôpital. Il s'était souvenu qu'elle ressemblait à un animal maltraité. Il s'était remémoré la tristesse dans ses yeux et sa perte de confiance en l'humanité. Il avait eu du mal à devenir son ami.

Il était tellement fier de son parcours depuis, de tous les efforts qu'elle avait accomplis pour reconstruire sa vie ! Il l'avait encouragée à poursuivre son nouvel objectif. Elle en était capable. Il fallait qu'elle le fasse pour elle, mais aussi pour les autres. Pour donner de l'espoir aux filles et aux garçons qui vivaient en ce moment ce qu'elle avait enduré. Le message qu'elle voulait leur transmettre était de ne jamais rien lâcher, de rester forts et de ne pas avoir peur de demander de l'aide. De faire confiance aux institutions, même si cela semblait impensable. C'était un juge qui lui avait permis de sortir de cet enfer, et c'était sa propre volonté qui l'avait ramenée sur la route pour tracer son chemin.

Alors qu'elle rêvassait, la sonnette retentit. Elle tourna le regard vers l'horloge. Midi trente.

— Oh, mince ! râla-t-elle. Déjà !

Elle se dirigea vers la porte d'entrée. Une silhouette féminine se dévoilait à travers le verre cathédrale. Son sang ne fit qu'un tour. Si elle ne faisait aucun bruit, la personne partirait d'elle-même, c'était certain. Un deuxième coup de sonnette la fit sursauter.

— Isabelle, c'est moi.

— Louise ! s'exclama-t-elle en ouvrant la porte. Je pensais que c'était quelqu'un d'autre.

— Ne t'inquiète pas. Avec Robert, on veille. Elle ne reviendra pas t'ennuyer. As-tu mangé ?

— Heu… non ! Je n'ai pas vu le temps passer.

— Tu écrivais ? demanda Louise en pénétrant dans la cuisine pour déposer le plat sur le comptoir.

— Oui, et quand je suis lancée, je perds la notion du temps.

— J'en étais certaine. C'est pour ça que je t'ai apporté des lasagnes, et faites maison, en plus.

— Vous êtes merveilleuse, Louise. Merci pour tout.

— Ce n'est rien, rétorqua-t-elle en balayant le compliment de la main.

— Si. C'est important pour moi, et je veux que vous le sachiez. Je ne vous remercierai jamais assez.

Isabelle enlaça Louise.

— Tu es une fille merveilleuse. Ne crois jamais le contraire. Et puis tu rends mon fils heureux. Ça fait deux bons points.

Elles se sourirent.

— Je te laisse avec ce délicieux plat. Je compte sur toi pour tout manger.

— Promis ! jura Isabelle.

— Je suis en retard. Prends ton temps. Je resterai avec Vincent jusqu'à ce que tu arrives.

— Ne vous en faites pas. J'ai mis une alarme sur mon téléphone. Je ne veux pas rater l'heure de ma visite.

Avant de quitter l'appartement pour se rendre à l'hôpital, Isabelle glissa à l'intérieur de son sac à bandoulière les feuilles imprimées de ses dernières séances d'écriture.

Jamais elle ne passait une journée sans rendre visite à Vincent. Elle ne savait que trop bien ce que cela faisait quand personne ne venait prendre de vos nouvelles. Elle barra la porte d'entrée et descendit les marches tout en remontant le col de sa veste jusqu'aux oreilles. Concentrée pour ne pas glisser, elle ne vit pas le couple qui approchait de la maison.

20

Le même jour

La femme avait du mal à suivre l'homme qui marchait devant elle. Elle était petite et mince, quand lui était grand et baraqué. Tout était dans les muscles. Il regardait droit devant lui, prêt à en découdre. Jeune adolescent, il était chahuté par tous ses camarades au secondaire. Il n'avait pas le mental pour se faire respecter ni le physique pour se défendre. À la maison, il avait été éduqué par une famille pauvre intellectuellement. Son père était sans finesse, avait du mal à raisonner et à avoir du recul sur son comportement. Le jeune homme avait travaillé durement son physique. Maintenant, c'était à son tour d'être plus fort que tous ses persécuteurs. Il avait décidé que plus personne ne l'emmerderait. De son père, il avait hérité sa personnalité. Il ne voyait pas plus loin que le bout de son nez. Il n'en avait pas les capacités. Son langage était sans délicatesse, sans fioritures. Il disait ce qu'il pensait sans filtres. À la naissance de sa fille, il n'avait fait preuve d'aucune patience et n'admettait pas qu'une mioche ait plus d'attention que lui. Il ramenait l'argent à la maison. Il était prioritaire. C'était lui qui décidait, les autres s'exécutaient. Les simagrées, il n'en voulait pas.

En sortant du bus, la femme avait failli glisser. Ses chaussures n'adhéraient pas au sol. Sans se préoccuper d'elle, l'homme fonçait tout droit vers son objectif.

— Attends-moi ! Tu marches trop vite.

— Dépêche-toi un peu ! Pourquoi tu as mis ces chaussures ? Tu ne vois pas qu'on a de la neige jusqu'aux chevilles. *Crisse* que t'es conne !

— Excuse-moi ! Je n'ai pas réfléchi.

— Comme toujours, confirma-t-il en lui tirant le bras pour la ramener à sa hauteur. Dépêche-toi !

— Que vas-tu faire en arrivant ? articula-t-elle en essayant de reprendre son souffle.

Elle n'arrivait pas à suivre la cadence, mais elle se démenait pour qu'il ne l'attende pas.

— Je ne sais pas. Mais si elle croit qu'elle peut me rejeter, elle se trompe.

— Elle a l'âge de faire ce qu'elle veut.

— Tu crois vraiment ça ?

Il stoppa net sa progression, se retourna et planta son regard dans le sien. La colère se lisait sur son visage.

— Peut-être pas… répondit sa femme en baissant les yeux. C'est toi qui dois le savoir.

— Exactement. C'est moi qui dis ce qu'elle peut ou ne peut pas faire. La maison est encore loin ?

— Il faut tourner au coin, et c'est la quatrième.

— Eh ben ! Eh ben ! Je vois qu'elle ne se refuse rien. Elle se prend pour qui ? Elle a oublié d'où elle vient ? Je vais lui rappeler, moi. Tu vas voir. Regarde-moi ces maisons. Je n'en crois pas mes yeux ! Et avec tout ça, elle a refusé de nous venir en aide.

La femme acquiesça.

— Petite ingrate. Après tout ce qu'on a fait pour elle, reprit-il.

— Mais on n'a rien fait…

— Comment ça, on n'a rien fait ?

Il l'attrapa par le bras et le serra si fort que la douleur lui fit venir les larmes aux yeux.

— Si elle est encore en vie, c'est qu'on a fait en sorte qu'elle le soit, continua-t-il. Et c'est comme ça qu'elle nous remercie !

La femme lui indiqua la maison en briques rouges.

— Pas mal du tout. On serait bien là, tous les deux, non ?

— Oui…

— Tu as dit qu'elle avait un travail ?

— Oui.

— Parfait. On peut squatter pendant que mademoiselle ramènera de l'argent pour nous faire vivre. À notre tour de nous faire entretenir.

— Je crois que ce n'est pas chez elle.

— Pas grave. Hors de question qu'on reste dans notre taudis pendant qu'elle habite un endroit pareil.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je vais sonner. Je suis certain qu'elle va être heureuse de revoir son papounet chéri.

Tous ses appels restèrent sans réponse, tout comme les coups de pied dans la porte d'entrée. Le fait qu'on l'ignore le rendit encore plus fou. Il redescendit dans la rue, s'approcha de sa femme, fouilla dans ses cheveux de sa main gigantesque et lui arracha une fine barrette.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— J'ai froid. On entre, ordonna-t-il.

Isabelle avait pris la place de Louise auprès de Vincent. Rarement seul, il se savait chanceux. Sa mère l'avait embrassé sur le front avant de partir. Elle avait encore du travail qui l'attendait à la maison. Comme chaque soir, elle préparait les repas du lendemain pour toute la famille.

Devant l'escalier, elle fouilla dans son sac à la recherche de ses clefs.

Plus le sac est grand et plus on y met du fourbi ! pesta-t-elle intérieurement.

Enfin, elle les trouva. Alors qu'elle passait devant l'appartement de son fils, elle entendit le bruit de la télévision. Isabelle aurait-elle oublié d'éteindre le poste ? Impossible, d'autant plus que le son était vraiment fort. Un bruit de verre cassé la fit sursauter. Il y avait quelqu'un. Elle regarda la serrure attentivement et vit qu'elle avait été forcée.

Aussitôt, elle grimpa jusque chez elle et appela Robert, qui devait être sur le chemin du retour. Équipée de sa batte de baseball, qui était toujours posée dans le vestibule, elle redescendit, sur la pointe des pieds cette fois-ci. Elle ne voulait pas se faire repérer par les intrus. Avec sa main gauche, elle tourna délicatement la poignée tout en continuant de brandir la batte. Des voix se firent entendre depuis le salon. Un homme et une femme. Ça riait fort. Elle arriva derrière le canapé et distingua deux têtes tournées vers la TV. À l'écran, une émission humoristique, devant laquelle ils riaient à gorge déployée. Puis elle reconnut la femme.

— Je vois que vous vous amusez bien, cracha-t-elle avec le plus d'assurance possible.

Le couple sursauta et se redressa aussitôt sur ses pieds.

— *Ostie*, vous nous avez fait peur, soupira de soulagement la femme.

Main sur la poitrine, elle reprenait son souffle.

— Tu la connais ?

— Oui, c'est la personne que j'ai vue avec Isabelle.

— Enchanté, fit le mari en tendant la main dans sa direction.

Louise ne la saisit pas. Hors de question de les saluer et de les laisser croire qu'ils étaient les bienvenus.

— Je vois, reprit-il. On n'est pas très chaleureuse.

— On vous a dit de partir la dernière fois, non ?

— Oui, mais… commença la mère d'Isabelle.

— Écoutez, madame ! la coupa son mari. Je suis certain que vous pensez bien faire, mais on est chez notre fille ici et on attend qu'elle revienne pour la saluer.

— Premièrement, c'est l'appartement de *mon* fils. Deuxièmement, elle vous a bien signifié qu'elle ne voulait plus vous voir. N'est-ce

pas ? demanda-t-elle à la femme, qui ne savait plus où se mettre.

Personne n'esquissa le moindre geste.

— SORTEZ !

— Écoutez, ma petite dame…

— Je ne suis pas votre petite dame. Si vous ne sortez pas immédiatement, j'appelle la police. Je crois que vous n'avez pas le droit de vous approcher d'Isabelle. Ça risque de vous couter cher.

— Tu me menaces, salope ? s'emporta le géant.

L'homme contourna le canapé et avança vers Louise, qui ne bougea pas. Ferme sur ses jambes, elle leva la batte au-dessus de sa tête.

— Vous avez entendu madame ? gronda une voix. On vous a demandé de sortir. Vous n'avez rien à faire ici.

— Qui tu es, toi, mon *câlisse* de chien sale ?

— Je suis ton pire cauchemar, répondit Robert.

— Ben voyons ! Y en a qui ont peur de rien, *crisse* !

— C'est toi qui devrais avoir peur.

Robert attrapa le téléphone sur le meuble de l'entrée et composa un numéro.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda l'homme baraqué.

— Tu le verras bien assez tôt.

— Viens, supplia la femme, qui tirait l'homme par le bras.

— On se reverra.

— Je ne crois pas. Adieu ! lança Robert.

Sur la dernière marche de l'escalier, ils observèrent le couple s'éloigner. L'homme se retournait de temps en temps dans leur direction. La femme continuait à le tirer par le bras.

Une camionnette noire, sans plaque d'immatriculation, arriva à leur hauteur au moment où ils bifurquèrent à droite. La porte latérale s'ouvrit. Le couple disparut à l'intérieur du van.

— Une bonne chose de faite.

— Tu as eu le temps de les appeler ?

— J'ai envoyé un message. Ce genre de personnes nous aurait emmerdés jusqu'à obtenir quelque chose de nous. Et encore, ce n'est pas certain qu'ils se seraient arrêtés là. On les aurait eus sur le dos *ad vitam aeternam* comme des sangsues.

21

Dernier samedi de février 2016

Il était presque 5 heures du matin quand le téléphone sonna. Louise enfouit sa tête un peu plus dans l'oreiller et grogna. Qui osait la sortir ainsi de son merveilleux rêve ? Allongée sur une plage de sable fin, en bikini, un cocktail à la main, elle contemplait toute sa petite famille, qui s'amusait dans une mer turquoise. Elle était apaisée. Tout allait bien, jusqu'à ce que la sonnerie la fasse basculer brutalement dans la réalité. Elle tourna la tête en direction de son mari. *Incroyable !* pensa-t-elle. Les hommes étaient tous les mêmes. Rien ne les réveillait. Robert dormait toujours profondément à la dixième sonnerie.

Elle se retourna sur le dos, tendit son bras et attrapa l'appareil.

— Oui ? réussit-elle à articuler.

Encore tout endormie, elle se concentrait, les yeux fermés, sur la voix de son interlocuteur.

— Louise ?

— Docteur Gagnon !

Elle se redressa d'un bond. Cette fois-ci, elle était bien réveillée, les cheveux ébouriffés, l'empreinte de l'oreiller gravée sur sa joue droite, son cœur battant la chamade.

— C'est Vincent ?

Comme si cet appel pouvait concerner quelqu'un d'autre !

— Oui.

— Mon Dieu, il est…

— Non ! Bien sûr que non. Il a traversé un épisode de fièvre au milieu de la nuit, mais maintenant, son état est stable. Je voulais…

— On arrive !

Elle raccrocha avant que le docteur puisse terminer sa phrase. Pas de temps à perdre ! À grands coups de coude dans le dos de son mari, elle réveilla Robert, qui grogna à son tour.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Il remonta la couverture jusqu'à ses oreilles.

— C'est Vincent.

— Hein ?!

Il se redressa aussitôt. Il était dans le même état que sa femme, sans l'option des cheveux hirsutes, puisqu'il n'en avait plus. L'adrénaline le réveilla en une fraction de seconde.

— Le docteur vient d'appeler, Vincent a fait de la fièvre.

Il tenta de remettre ses idées à l'endroit en se frottant énergiquement le visage des deux mains.

— C'est grave ?

— Là, il va mieux, mais on y va. Je vais chercher Isabelle. On t'attend à la voiture.

Louise arracha son pull du dossier de la chaise installée dans un coin de la chambre, puis elle noua ses cheveux en chignon au sommet de sa tête.

Des coups secouaient la porte. Isabelle ouvrit un œil.

C'est trop tôt…

Si elle ne répondait pas, la personne perdrait patience. À cette heure-là, ça ne pouvait être qu'un fou. Un insomniaque. Elle ouvrit grand les yeux. *Ou peut-être que c'est ma mère !* Elle était revenue, comme elle l'avait promis. Imbibé d'alcool, son père n'avait pas la notion du temps. Jour, nuit, pour lui, c'était la même chose. Mon Dieu ! Ils allaient réveiller tout le quartier.

— Isabelle !

— Louise ?

Elle enfila sa robe de chambre avant de se diriger vers la porte d'entrée. Elle avait l'habitude de dormir toute nue, même en plein hiver.

— Qu'est-ce qu'il y a ? C'est Robert ?

— Non. C'est Vincent.

— Comment ça, Vincent ? Une greffe ?

— Malheureusement non. J'aurais préféré. Il a fait de la fièvre cette nuit. Ce matin, il va mieux, mais le docteur nous a appelés. On va à l'hôpital.

Il faisait encore nuit quand ils arrivèrent devant l'établissement. L'infirmière les informa que Vincent s'était rendormi peu de temps après le passage du médecin.

— Prévenez-nous s'il y a quoi que ce soit, lui demanda Louise. On reste sur place.

Ils se dirigèrent vers le bureau du docteur Gagnon. Ils devaient savoir ce qu'il en était, même s'ils en avaient une petite idée.

Assis tous les trois devant l'homme en blouse blanche, ils avaient l'impression d'attendre un verdict de peine capitale. L'avenir de Vincent se jouait ici et maintenant. Dans cette pièce, ils avaient la sensation d'étouffer. L'atmosphère était lourde. Leur corps pesait l'équivalent d'un âne mort. La tension dans l'air était perceptible. Ils voulaient être informés, mais en même temps, chacun préférait ignorer pendant quelques secondes encore ce qu'ils allaient devoir affronter. Ce que Vincent allait devoir affronter.

Le médecin fut le premier à rompre le silence. Il reprit les explications déjà données par téléphone à Louise avant d'enchainer sur les signes de la dégradation lente de son état. La phase descendante venait de s'enclencher. À partir de maintenant, le compte à rebours avait démarré. Une surveillance constante était nécessaire.

— Vincent aura des phases d'entrain, une hausse d'énergie, où il aura envie de retourner chez lui, mais cela sera impossible. Une période de fatigue suivra.

— Laquelle des deux durera plus longtemps ? osa demander Louise.

— Impossible à dire.

— Et sa greffe ?

— Je vais faire tout mon possible.

Le médecin la regarda droit dans les yeux. C'était clairement un message qui lui était destiné.

— Je vais leur parler de la situation préoccupante de Vincent.

Elle acquiesça.

À la cafétéria, ils s'assirent à une table au fond de la salle. Isabelle leur proposa d'aller chercher des cafés et des viennoiseries à la boulangerie d'à côté.

— Ça sera bien meilleur que le jus de chaussette qu'ils servent, leur dit-elle.

Louise approuva. La proposition tombait à pic. Elle avait besoin de discuter avec son mari en tête à tête.

— Il faut absolument que le docteur arrive à les convaincre.

— De qui tu parles ?

— Tu n'as pas entendu ce qu'il a dit avant qu'on s'en aille ?

— Qu'il allait faire tout son possible pour que Vincent reçoive sa greffe.

— Après, il a annoncé qu'il leur parlerait de la situation préoccupante de Vincent. Il va leur parler, Robert. Jusqu'à présent, il refusait catégoriquement d'aborder le sujet avec moi, et maintenant, c'est lui qui le met sur la table.

— Tu crois que ça voulait dire ça ?

— J'en suis certaine. Il va leur parler, je te dis ! On espère tous les

jours que quelqu'un meurt pour pouvoir sauver notre fils. Ça ne peut pas continuer ainsi.

— C'est le cas de tous les malades dans son état.

— Je suis d'accord. Seulement, ils n'ont pas tous un plan B à portée de main.

— Oh, Louise ! soupira Robert en baissant les yeux.

Il se rapprocha de la table pour se mettre à l'abri d'oreilles indiscrètes. Louise fit de même.

— Tant que ce n'est pas fait, reprit-il, il ne faut pas trop y croire. On a été prévenus dès le début, chuchota-t-il.

— Sauf cas exceptionnel. Et là, je crois qu'on y est, non ?

— Oui, tu as raison.

— Le faire souffrir alors qu'ils peuvent le guérir tout de suite… Je trouve cela inhumain.

Louise avait envie de hurler.

— C'est vrai. Attention, Isabelle revient.

— Ça va aller.

Robert approuva et chacun se repositionna sur son siège.

22

Premier jeudi de mars 2016

Isabelle ne travaillait pas. Prévue au planning ce samedi, elle pouvait, ce matin, profiter d'un doux réveil… mais elle ne l'avait pas fait. Dès les premières secondes, elle avait su que la journée ne serait pas bonne. Elle avait ressenti une mauvaise impression dès qu'elle avait ouvert un œil pour vérifier l'heure. Ce n'était pas comme d'habitude. Elle avait moins confiance en la vie ce matin-là. En plus, elle s'était réveillée à 5 heures un jour où, justement, elle n'avait pas besoin de le faire. Ce n'était pas normal.

Après s'être habillée et être passée à la boulangerie, elle sonna à la porte de Louise. Elle savait que sa belle-mère était une lève-tôt et que Robert était parti depuis longtemps au travail. Elle l'avait entendu. Foutue insomnie !

— Eh ben, on est bien matinale !

— Oui, je sais…

— Oula ! Ça ne va pas, toi ?

— Non.

— Allez, viens, entre. Ça sent bon, dis-moi, remarqua Louise en pointant du doigt le sachet brun.

— Pains au chocolat et croissants.

— Si Robert t'avait entendue, il t'aurait fait les gros yeux.

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Pour lui, c'est « chocolatine », et il n'en démord pas. Quand je rapporte des pains au chocolat, il me dit qu'il ne connait pas. Mais s'il entend « chocolatine », alors là, crois-moi qu'en dix secondes, le paquet est vide.

— *Ah ouain* ?

— Bon, dis-moi, comment ça va ?

— Je me suis réveillée perturbée ce matin.

— À quel sujet ?

Elles s'assirent au comptoir de la cuisine. Louise avait sorti deux tasses et les avait remplies d'un breuvage noir et corsé pour elle, et d'un chocolat chaud pour Isabelle. Elle méritait aussi d'être réveillée par un café court et serré, mais dans la balance du plaisir, le chocolat chaud remportait le duel haut la main. Elle avait besoin de douceur ce matin.

— Je ne sais pas trop. Ça fait longtemps que Vincent est à l'hôpital, et je crois que j'ai du mal à me remettre de la frayeur de la fin de semaine dernière. Maintenant, je m'attends à ce que vous tapiez à la porte pour m'annoncer qu'il lui est arrivé quelque chose de plus grave qu'une simple fièvre.

— Ne t'inquiète pas. Je suis certaine que ça va aller. Il est fort. Il va tenir le coup.

— Je ne suis pas aussi forte que lui.

— Mais bien sûr que si ! Moi, je le pense, en tout cas. Ne baisse pas les bras. Crois en l'avenir. Les épreuves existent pour t'aider à grandir, pas pour te mettre à terre.

— C'est ce que mon psy dit aussi.

— Eh bien, vivent les psys ! s'exclama Louise en levant sa tasse de café.

— Vous croyez que c'est la même chose pour mes parents ?

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, si je pense fort au fait qu'ils ne reviendront jamais, si je crois dur comme fer qu'ils vont me laisser tranquille, est-ce que cela va arriver ?

— J'en suis persuadée.

Louise plongea son nez dans sa tasse. Elle pouvait être catégorique à ce sujet, car son mari avait fait le nécessaire. Avec Robert, elle avait vu le van les emmener loin de la maison.

En dégustant sa viennoiserie, Isabelle réfléchissait. Pensive, elle découpait le pain au chocolat en petits morceaux qu'elle mettait délicatement dans sa bouche. Les yeux dans le vide, sous le regard attentionné de Louise, elle assimilait ce que lui avait dit sa belle-mère.

Tu es capable, tu es forte, se répétait-elle dans sa tête.

Elle n'était plus seule. Elle ne pouvait plus se laisser aller. On l'avait prévenue qu'elle risquait de subir des baisses de moral. C'était commun à tout le monde. La différence entre ceux qui se relèvent et ceux qui s'effondrent, c'est la volonté de s'en sortir. Sa volonté se nommait Vincent. Il était hors de question qu'elle l'abandonne.

— Prends ta tasse, proposa Louise quand le décès des viennoiseries fut acté.

Quelques miettes gisaient sur le comptoir, preuve qu'elles n'avaient pas perdu l'appétit. Elles quittèrent leurs chaussures et se blottirent sur le canapé, chacune sous une couverture. Elles discutèrent pendant un moment, comme deux vieilles amies, puis Isabelle sombra. Le

manque de sommeil de cette nuit l'avait rattrapée.

Un rayon de soleil traversait la membrane de ses paupières. Elle posa la main sur son front. Dix secondes s'écoulèrent avant qu'elle ne se rappelle où elle se trouvait exactement. Isabelle repoussa la couverture et s'étira. Elle passa les doigts dans ses cheveux blonds, puis refit sa queue de cheval, qui ne ressemblait plus à rien. Il n'y avait pas que sa coiffure qui ne ressemblait plus à rien. Elle vit son reflet dans le miroir accroché sur le mur d'en face : sa tête était affreuse. Elle se sentait encore vaseuse. Un bâillement résonna dans le salon.

— Eh bien ! Une vraie petite marmotte ! s'exclama Louise.

— Quelle heure est-il ?

— Dix heures.

Isabelle bascula en arrière et reposa la tête contre le dossier du sofa.

— Dans une heure, je pars à l'hôpital, poursuivit Louise. On y va ensemble ? J'ai préparé des lasagnes. On pourra manger avec Vincent.

— OK. Je vais juste passer chez moi prendre une douche revigorante et vérifier mes courriels.

— Tu attends toujours des retours pour la publication de ton livre ?

— Oui. Je vais finir par croire que ça n'intéresse personne.

— Moi, j'ai trouvé ton manuscrit super.

— C'est gentil, mais vous êtes bien la seule, apparemment.

Derrière la vitre, il faisait chaud. Les doux rayons du soleil lui caressaient la peau, alors qu'en été, elle se faisait agresser physiquement par les rayons UV.

Un verre d'eau pétillante sur la table basse, son PC sur ses genoux, Isabelle regardait deux écureuils se courir après le long du tronc d'arbre situé près de son patio. Ils étaient trop charmants ! L'un deux s'arrêta net à sa hauteur et la regarda droit dans les yeux, avant de repartir comme un fou à la poursuite de son camarade rongeur. Isabelle pouffa.

Trop mignon !

Sans grand espoir, elle ouvrit quand même ses courriels. Mettre la tête dans le sable n'allait pas la faire avancer. Il fallait qu'elle affronte la réalité. Son écrit était condamné à prendre la poussière dans un tiroir. Le message d'espoir qu'elle avait envie de transmettre s'arrêtait là. Cinq messages non lus. Surement des publicités ! De toute façon, 80 % de sa correspondance était de ce type. Rien qu'en lisant le nom de l'expéditeur, on savait déjà à quoi s'attendre. Direction la poubelle. Isabelle ne se donnait même pas la peine de les ouvrir. À quoi bon ?

Elle n'avait besoin de rien. Elle voulait juste une chose. Enfin, deux : la première concernait la santé de Vincent, et la seconde, la publication de son livre. Elle allait continuer à envoyer son manuscrit à d'autres maisons d'édition jusqu'à ce que quelqu'un s'y intéresse.

Le cinquième expéditeur l'interpella. L'adresse n'était pas aussi bizarre que d'habitude et le nom lui disait quelque chose. Elle alla chercher son calepin, où elle avait noté chaque destinataire de ses envois. Avec son doigt, elle suivit les noms de la liste quand… *Yes !* Enfin, on lui avait répondu. Prise par son enthousiasme, elle se força à reprendre ses esprits. Ce n'était surement que pour lui annoncer une réponse négative. Il ne pouvait en être autrement. Elle prit une grande inspiration, dirigea le pointeur de la souris sur le courriel et cliqua. Elle ferma à demi les yeux. Elle voulait voir, mais en même temps, elle avait peur. Le cœur battant, elle lut :

Chère Madame,

Nous vous remercions d'avoir soumis votre manuscrit au comité de lecture du groupe et nous sommes touchés de votre confiance.

Nous avons le plaisir de vous informer que votre texte a retenu toute notre attention. Nous aimerions discuter de votre projet et d'éventuelles modifications qui pourraient mieux correspondre à notre ligne éditoriale. Merci de nous faire part de vos disponibilités dans les jours qui viennent.

Nous vous prions d'agréer, Madame, l'expression de nos sentiments les plus sincères.

Le comité éditorial

Stupéfaite, elle relut le message plusieurs fois, jusqu'à en apprendre chaque ligne par cœur. *Oh, my god* ! Elle se leva et posa son PC sur la banquette. Elle avait besoin de marcher pour remettre ses idées en place. De long en large, elle fit les cent pas sur la terrasse. Les écureuils qui se bagarraient quelques minutes plus tôt avaient stoppé leur course, intrigués par les va-et-vient de cette humaine à moitié hystérique. Ils penchèrent la tête sur le côté, puis se regardèrent avant de continuer leur chevauchée.

Louise frappa à la porte au moment où Isabelle enfilait ses chaussures.

— Ça y est ! déclara la jeune fille, encore dans l'excitation du

moment.

— On parle de quoi, exactement ?

— De mon livre ! Une maison d'édition m'a contactée pour une éventuelle publication.

— C'est fantastique, ça ! s'écria Louise en sautant sur place, comme si cela la concernait directement. C'est pour quand ?

— Un membre de leur équipe doit me contacter bientôt. Je suis trop heureuse ! Je n'arrive pas à y croire.

— Je le savais ! J'ai bon gout en matière de lecture, lança Louise en s'époussetant les épaules, comme pour se féliciter d'être aussi perspicace.

23

Quelques jours plus tard

Rien n'interdisait à la famille proche de passer la nuit avec le fils ou l'amoureux. Il fallait juste en accepter les conséquences : il n'y avait pas de deuxième lit dans les chambres. La seule option était le fauteuil de l'hôpital, dont on pouvait rabattre le dossier en arrière, comme pour le transformer en transat afin de se prélasser au soleil. La seule différence, c'était qu'on était loin des vacances sur le sable. Accepter les courbatures au petit matin était inévitable.

La veille au soir, Isabelle avait décidé que ce serait à son tour. Elle en avait assez d'être toujours toute seule, de dormir dans un grand lit sans personne à côté d'elle. Les discussions avec Vincent avant de se coucher lui manquaient, tout comme leurs soirées cinéma. Par conséquent, à partir de maintenant, elle passerait régulièrement des nuits à l'hôpital.

Au fil des jours, elle voyait l'état de son amoureux se dégrader. Il ne mangeait presque plus, avait perdu cinq kilos en un mois et n'était plus capable de se lever tout seul. La couleur de sa peau tirait de plus en plus sur le jaune à mesure que son foie se détériorait.

Vincent ne se supportait plus. Il ne supportait plus le boulet qu'il était devenu. Même pour se torcher les fesses, il devait être assisté. Chaque jour qui passait l'éloignait de sa chance d'obtenir une greffe. À partir d'un certain stade, son corps serait inapte à la transplantation.

Le soir, quand il se retrouvait seul, il pleurait et hurlait, la tête enfouie dans son oreiller. Il était en colère. On lui avait menti. On lui avait dit de tenir bon, mais finalement, pour quoi faire ? Pour finir complètement dépendant des autres ? Il aurait dû s'écouter et en finir plus tôt. Il aurait moins souffert.

L'infirmière finissait son tour quand Isabelle pénétra dans le couloir. Elles se saluèrent.

— Il est très fatigué ce soir, signifia la soignante à la jeune fille.

Deux coups sur la porte, puis Isabelle entra dans la chambre.

— Allo ! Comment vas-tu ?

— Bien, gémit Vincent en se redressant.

— Tu as mangé au lit ce soir ?

— Oui, je n'ai pas eu la force de me lever.

Elle déposa un baiser sur ses lèvres et lui caressa tendrement la joue.

— Quel était le menu ?

— Une soupe de vermicelles et un yaourt. Je n'avais pas très faim.

— OK. Mais tu as tout fini, au moins ?

— Presque. Je mangerai mieux demain, précisa Vincent quand il vit les gros yeux d'Isabelle, prêts à l'assassiner sur place, sans procès et sans avoir la possibilité de se défendre.

— Ça ne te dérange pas si je mange devant toi ? Sinon, je peux aller à la cafétéria et je reviens après.

— Non, pas du tout. Je suis content de te voir. Je commençais à m'ennuyer.

— Tu commençais seulement ? protesta Isabelle

En deux jours, les joues de Vincent s'étaient encore creusées. Isabelle avait peur de le perdre, mais elle ne devait pas le montrer.

— Tous les jours, tu me manques. Dis, ça sent bien bon ! C'est quoi ?

— De la quiche thon-tomate de ta maman.

— Très appétissant.

— Tu veux gouter ?

— Pas ce soir. Je suis un peu barbouillé. C'est tellement bon ici que mon estomac ne supporte pas une telle perfection, ironisa Vincent.

— Arrête, ça ne doit pas être aussi terrible.

— Pire que lorsqu'on était hospitalisés tous les deux. Depuis le temps, faut croire qu'il y a eu du laisser-aller dans les menus.

— Faut croire. À défaut d'avoir bien mangé, tu visionneras un bon film ce soir !

Elle déposa un boitier argenté sur la table.

— Super ! Tout n'est pas perdu.

Une grimace de douleur traversa furtivement le visage de Vincent lorsqu'Isabelle se pencha en avant.

— Et puis regarde ce que j'ai trouvé dans une boutique proche de la mienne.

Elle plongea la main dans son sac et en sortit un t-shirt, mais pas n'importe lequel.

— Mais non ! Excellent ! Attends, je vais le mettre tout de suite. Oh là là ! Comme j'ai la classe ! articula-t-il en reprenant son souffle.

Le simple geste d'enfiler le vêtement lui avait demandé un effort immense.

— Tu es invincible maintenant.

Sur la poitrine de Vincent, Wolverine, torse nu, les cheveux ébouriffés, poussait un cri de guerre derrière ses griffes argentées.

Isabelle mordit dans la quiche, ravie que sa surprise l'ait autant mis en joie. Tout en mâchant, elle le tint informé de l'avancement de la publication de son livre.

— Il devrait sortir mi-novembre. Un mois avant les fêtes de fin d'année.

— Il sera parfait comme cadeau de Noël.

Comme auparavant, ils se retrouvèrent allongés l'un à côté de l'autre, dans le même lit d'hôpital, pour une soirée cinéma, Isabelle dans les bras de Vincent, sa tête posée sur son torse.

— Je ne te fais pas mal ?

— Non. N'oublie pas, je suis invincible.

Ils se mirent à rire.

— Viens. Ton odeur me manque trop.

Pour adoucir encore plus la soirée, Vincent avait choisi un Disney : *La Reine des neiges 2*. Il était nostalgique. C'était leur tout premier film ensemble, lors de leur première rencontre. Aujourd'hui, était-ce leur dernière soirée ? Il avait un mauvais pressentiment.

Un frisson traversa le corps d'Isabelle de la tête aux pieds. L'horloge indiquait 6 heures. Recroquevillée sur le côté gauche, elle tournait le dos à la fenêtre. L'infirmière du soir avait fait sa tournée à minuit. Vincent dormait déjà, ce qui n'était pas son cas. À la fin du film, elle avait eu du mal à trouver une position confortable. Le dossier du fauteuil était soit trop baissé, soit trop relevé. Quand elle ne souffrait pas d'un point dans le dos, c'était ses cervicales qui étaient douloureuses. Elle avait dû faire plusieurs essais avant de trouver la position la moins mauvaise de toutes. Vincent, lui, avait sombré immédiatement. La maladie lui pompait toute son énergie. Elle l'avait vu lutter pendant le film. Ses paupières se fermaient toutes seules, mais il ne voulait pas se laisser emporter par le sommeil. Il souhaitait profiter au maximum de la présence de son amoureuse. C'était au moment où l'infirmière était sortie de la chambre qu'Isabelle avait piqué du nez.

Elle remonta la couverture sur ses épaules, referma les yeux. Vincent dormait profondément, apparemment, alors elle n'osait pas remuer. Elle résista aussi longtemps qu'elle le put, mais elle finit par se lever délicatement. Une fois éveillée, elle n'arrivait à se rendormir que si elle allait vider sa vessie. C'était comme un réflexe. À la lumière de son téléphone portable, elle tâtonna devant elle pour éviter de se cogner quelque part. La porte de la salle de bain grinça. Elle se faufila par l'entrebâillement. Elle appuya sur l'interrupteur qui commandait les ampoules au-dessus du lavabo. Le lit grinça lui aussi. Décidément,

tout devait être huilé.

Isabelle pencha la tête dans la chambre. Vincent avait l'air de dormir. Silencieusement, elle regagna sa couche de fortune quand elle vit que le front du jeune homme était perlé de sueur. Elle s'approcha du lit. Sa main gauche se tendit et appuya sur le bouton de l'alarme. Un bip strident retentit. Isabelle était pétrifiée. Ça recommençait !

L'infirmière entra en trombe dans la chambre.

— Que se passe-t-il ?

Sans attendre de réponse, elle s'avança. Une collègue la rejoignit. Isabelle était toujours figée sur place.

— Appelle le docteur ! lança l'infirmière.

Isabelle se rassit, prit son téléphone et appela Louise.

Le docteur Gagnon était auprès de son malade. Les proches avaient été priés de sortir le temps de l'auscultation. Devant la porte de la chambre, Louise faisait les cent pas. Isabelle et Robert étaient appuyés contre le mur. La tension et l'inquiétude se lisaient sur leurs visages. L'attente était beaucoup trop longue. Le stress et la panique eurent raison des nerfs d'Isabelle. Elle se laissa glisser le long du mur et se retrouva les fesses au sol, les genoux repliés contre sa poitrine et la tête enfouie entre ses jambes.

— Isabelle. Isabelle ! réitéra Louise. Regarde-moi ! Je sais que c'est dur, mais tu dois tenir le coup. Il ne faut pas qu'il te voie comme ça. Il faut qu'on soit forts pour qu'il le soit aussi. S'il baisse les bras, c'est foutu. On pleurera à la maison.

Isabelle passa les mains sur son visage et se releva au moment où la porte s'ouvrit. Robert se décolla du mur et vint se positionner à côté de sa femme et de sa belle-fille.

— Alors ?

— Ce n'est pas très bon.

— C'est-à-dire ?

— Il ne reste que quelques semaines avant qu'il ne soit plus capable de supporter l'opération.

L'annonce jeta un froid dans le couloir. Tous étaient choqués. Comment cela était-il possible ? Si vite ! Une bulle de silence se forma autour d'eux. Malgré l'agitation qui régnait dans le corridor, ils ne voyaient que le docteur Gagnon.

— C'est une blague ! finit par exploser Louise.

— Calme-toi, marmonna Robert. Vincent pourrait nous entendre. Il le sait ?

Le docteur acquiesça.

— OK. Il faut que quelqu'un le rejoigne, sinon il va se demander ce qu'il se passe. Isabelle, crois-tu que tu en sois capable ?

La jeune fille se redressa, se recoiffa et entra dans la chambre.

— Écoutez-moi bien, docteur, asséna Louise. C'est la dernière fois que je vous en parle avant que je prenne moi-même l'initiative de m'adresser à eux directement. Nous sommes dans une situation d'urgence absolue. Je ne comprends pas comment ils peuvent le laisser souffrir sans rien faire.

Le médecin ouvrit la bouche, mais Louise le coupa dans son élan.

— Je sais ce que vous allez me dire, hurla-t-elle en levant la main. Ça ne peut pas se finir ainsi. Je suis consciente des conséquences, mais ils ont les moyens d'y faire face. Et si l'autre apprend un jour que personne n'a levé le petit doigt pour Vincent, tout le monde le regrettera. Il ne nous le pardonnera jamais.

— Vous avez raison.

— Quoi ?

— Vous avez raison. C'est notre meilleure option, et ils sont d'accord, mais ça se fera sous leur directive absolue. Aucune initiative hors protocole.

— C'est vrai ? exulta Louise, qui s'agrippa à Robert, lui aussi réjoui par la nouvelle. Et Isabelle, il faut la mettre au courant.

— Elle le saura. On ne peut plus les séparer, maintenant.

— On commence quand ?

PARTIE III

1

Octobre 1995
Ottawa, province de l'Ontario

Ils étaient dix. Dix à attendre les uns contre les autres que l'on vienne les chercher. La nuit ne s'était pas évanouie. Non, elle était bien là et encore bien noire. Il restait deux heures encore avant que les premières lueurs du jour n'apparaissent. Le col de leur veste relevé, ils s'interrogeaient du regard. Que se passait-il ? Pourquoi les faire attendre aussi longtemps sous ce temps de chien ?

Tous avaient reçu une convocation. Pas de blabla, juste un point de rendez-vous et une heure : 5 heures précises au coin de Slack Road et de Merivale Road. La note précisait qu'aucun retard ne serait accepté. Cette consigne était apparemment à sens unique.

Sept garçons et trois filles. La vingtaine, sportifs, aventureux et… patriotes. Des qualités indispensables pour affronter ce qu'on leur réservait. Et ça commençait par cette entrée en matière. Un premier test afin de déterminer leur niveau de motivation pour faire partie de l'élite. Et dire que, deux heures plus tôt, ils se prélassaient au chaud sous leurs couvertures ! Il fallait être complètement zinzin de vouloir échanger son confort quotidien contre des conditions spartiates. Mais c'était pour la bonne cause.

Quelques mois plus tôt, sur leurs campus respectifs, ils avaient fait la rencontre d'un homme étrange. Vêtu de noir, l'air austère et ne répondant que par monosyllabes, il les avait approchés en les appelant par leur nom et prénom. Il savait qui ils étaient alors qu'eux ne connaissaient rien de cet individu. Il avait récité leur adresse, leurs hobbies, leurs matières préférées, les lectures en cours. Puis il leur avait demandé :

— Si je vous donnais la possibilité d'être le maillon d'une chaine destinée à protéger votre pays, quelle serait votre réaction ?

L'homme savait qu'il avait titillé leur curiosité et leur envie de

saisir l'occasion de pouvoir défendre leur territoire. Il connaissait déjà la réponse avant même d'avoir posé la question. Il les avait étudiés un par un, les avait choisis avec minutie à travers tout le Canada. Une erreur de casting, et leur sécurité à tous pouvait être mise en danger.

Tous avaient signé.

La raison de leur présence sur ce trottoir dégueulasse et envahi par la flotte était restée secrète pour leurs proches. Officiellement, ils partaient en formation pour travailler dans une entreprise de codage informatique dont l'objectif était la cybersécurité gouvernementale. Ce n'était pas tout à fait un mensonge ni tout à fait la vérité. C'était leur première mission, maintenir leur couverture coûte que coûte.

Une fois en dehors des circuits, ils seraient libres de dévoiler réellement ce qu'ils faisaient. Mais, pour l'heure, l'enjeu était plus grand que leur propre personne.

Nul ne savait réellement quelle était la date de création de cette organisation. Des rumeurs circulaient. De faux documents parmi les vrais avaient pour but de brouiller les pistes. Pourquoi ? Eh bien, parce qu'elle n'existait pas officiellement et qu'il fallait que cela reste ainsi. Elle officiait en dessous des radars et fonctionnait grâce à un budget spécial de l'État. Un pourcentage de chaque budget provincial était versé dans une cagnotte aussi secrète que l'organisation elle-même. Cette agence permettait de passer outre à certaines règles officiellement établies pour le reste des forces armées et policières du pays. Ses membres avaient des moyens, des autorisations et des manières de faire dont ils étaient les seuls à bénéficier. Ils évoluaient à la façon de Fantômas : des agents mystérieux qui œuvraient pour la sécurité de tous les Canadiens.

Les dents claquaient, les chaussures absorbaient l'eau. Plus rien n'allait. L'abandon avait déjà été envisagé par certains, complètement frigorifiés.

— *Ostie d'câlisse de tabarnak !* C'est pas fin de nous faire attendre comme ça, jura l'un des garçons.

Tous approuvèrent en hochant la tête. Ils étaient dix à 5 heures du matin et ils seraient encore dix quand, enfin, on viendrait les chercher. C'était la promesse qu'ils s'étaient faite. Il ne s'était écoulé que 20 minutes depuis qu'ils avaient fait connaissance et ils avaient vite compris que leur meilleur atout était le groupe. Tout au long de cette année et demie à venir, leur patience, leur persévérance et leur rigueur allaient être mises à rude épreuve. C'était ce que l'homme en costume noir leur avait dit. Mais l'envie de défendre leur pays avait été la plus forte.

Dans le silence matinal, où aucun être vivant n'avait encore mis le nez dehors, un bruit de moteur se fit entendre au loin. Les têtes se

tournèrent dans sa direction. L'espoir que ce calvaire prenne fin les revigora.

— J'espère qu'ils ont mis le chauffage !

Tous avaient eu la même pensée, qui se réalisa après qu'ils eurent grimpé les marches du bus.

À l'intérieur du véhicule, deux hommes et une femme. Le chauffeur démarra quand l'appel débuta.

— Aucun absent pour le moment. Je vous félicite. J'espère que cela va continuer. Je me présente : je suis la sergente instructrice Morin. Le sergent Gauthier est notre conducteur et voici le sergent instructeur Pelletier. Pendant toute la durée de votre formation, vous allez nous avoir sur le dos. Tant que vous suivez les instructions, tout se passera bien entre nous. Faites les cons, et vous allez morfler.

Déstabilisés par cet accueil des plus austères, les nouveaux élèves n'osèrent plus respirer. Il était clair qu'ils n'étaient pas là pour rigoler, au cas où ils auraient encore eu des doutes.

— Je sais ce que vous vous dites, reprit la sergente. « Qu'est-ce que je fous ici ? » Eh bien, moi, je vais vous le révéler.

Elle arpentait le couloir central de long en large, les mains dans le dos, ce dernier aussi droit qu'un mur en parpaings.

— Vous voulez défendre votre pays en contrant les menaces qui pèsent sur lui ? Vous voulez agir plutôt que subir ? Je respecte cela. Ça a été mon choix, et celui de mes deux camarades ici présents. Cependant, ce n'est pas un parcours de santé. On n'est pas dans une colonie de vacances. La voie que vous avez choisie demande des efforts, des sacrifices, de la persévérance. Tout le monde n'en aura pas. En général, il y a 30 % de pertes. Rares sont les groupes qui franchissent la ligne d'arrivée avec tout leur effectif de départ. Ne soyez pas surpris, j'ai l'habitude, et si je vous dis cela, ce n'est pas pour vous décourager, mais vous devez vous rendre à l'évidence. Quand on veut, on ne peut pas toujours. Chacun a ses propres limites, qui ne sont pas les mêmes que son voisin. Ne vous comparez jamais. Faites de votre mieux, soyez courageux, aidez-vous les uns les autres. Tout seul, on n'est rien. À plusieurs, on va loin. C'est ce que je vous souhaite. On ne vous a pas choisis au hasard.

Les deux autres militaires hochèrent la tête en signe d'assentiment. La sergente prit place à l'avant du bus, laissant perplexes et inquiets les petits nouveaux. Ils étaient partis pour dix heures de trajet.

Un léger brouhaha de surprise se fit entendre à l'annonce de ces heures interminables où ils allaient rester assis, avec le risque de provoquer une crise d'hémorroïdes ou, pire, des escarres.

Où partaient-ils ? Au fin fond du Canada, où seuls les ours vivaient ?

Ils ne pouvaient plus revenir en arrière. Plus maintenant !

2

En direction du nord-est de l'Ontario

La tête appuyée contre la vitre, Alice regardait la route défiler. Par moments, ses yeux se fermaient tout seuls, mais elle n'arrivait pas à dormir quand elle était assise. Le bercement du bus n'avait aucun effet sur elle. Depuis toute petite, les voyages en auto se passaient ainsi. Soit elle jouait avec ses poupées, soit elle faisait du coloriage, soit elle chantait. Plus grande, elle avait toujours avec elle sa mini-console de jeux. Jamais elle n'était malade.

Des gargouillements retentirent dans l'habitacle. À mi-chemin, les estomacs commençaient à crier famine. Le déjeuner était loin, maintenant. Il fallait penser à remplir les ventres de ces jeunes avant que des pertes de conscience se manifestent. Le stress et la faim étaient un combo parfait pour créer des épisodes de vertiges, et là où ils allaient, il en était hors de question.

Le jour avait remplacé la nuit à exactement 7 h ·5. Alice avait pu admirer le lever du soleil. Elle n'avait rien d'autre à faire, de toute façon. Elle avait pu ainsi assister à un spectacle éblouissant.

Ils traversaient la forêt boréale, et c'était tout aussi incroyable comme paysage que le tableau jaune orangé de ce matin. La zone nord était majoritairement composée de forêts d'épicéas, de sapins, de pins, de mélèzes, de peupliers et de bouleaux, tous aussi majestueux les uns que les autres. Le climat se caractérisait par des hivers longs et froids, ainsi que des étés courts et frais. Elle se rappelait cette information, qu'elle avait récoltée lors d'un exposé à l'école sur les différentes forêts en Ontario.

Des hivers longs et froids. Qu'est-ce que l'on va foutre dans un endroit pareil ?

Son plan de carrière se situait dans les bureaux. Elle ne désirait nullement évoluer sur le terrain. Se rouler dans la boue et courir avec un sac à dos de 20 kilos n'était pas dans ses projets, mais il semblait que c'était un passage obligatoire. Quelle misère !

« Bienvenue à Tema ».

C'était le message d'accueil de la ville à destination des touristes qui venaient s'aventurer dans la région du nord-est de l'Ontario. Le territoire était composé de plusieurs lacs.

Population approximative : 800 habitants. Autant dire que la traversée de la municipalité fut aussi rapide qu'un clin d'œil. À la sortie, le bus ralentit et bifurqua sur la droite. Ils avaient quitté la route goudronnée pour un chemin caillouteux. Une grande baraque en bois noir se dessina au milieu des conifères. Des statues d'ours bruns ornaient le carré d'herbe devant la baie vitrée, tels des nains décorant le jardin des maisons. Des lettres étaient peintes en blanc : « Cantine de l'ours brun ».

— Original, comme nom, remarqua son voisin alors qu'Alice admirait le lac et la famille de canards barbotant joyeusement dans l'eau, qui ne devait pas dépasser les 3 °C.

Elle lui sourit par politesse et enfila sa veste pendant que la sergente donnait des instructions au groupe.

— Comme vous l'avez compris, c'est l'heure de la pause repas. C'est un établissement qui travaille en collaboration avec notre service, donc ils savent exactement quels sont nos impératifs. Menu unique. Pas de chichis. Quarante-cinq minutes pour manger, pas une de plus. On a encore de la route à faire. La journée est loin d'être terminée. *Let's go !*

Elle tapa dans ses mains. La troupe s'activa.

Cela faisait huit heures qu'ils étaient debout et il était à peine midi. Tous se demandaient quand ils allaient enfin pouvoir se glisser sous leur couverture jusqu'au lendemain matin.

À peine les portes franchies, les toilettes furent prises d'assaut. Les trois filles expédièrent l'affaire en moins de cinq minutes alors que la file d'attente s'éternisait chez les garçons. L'avantage d'être en infériorité numérique dans un groupe.

À la surprise générale, le repas était délicieux. La façade de l'établissement ne payait pas de mine, ce qui les avait laissés perplexes au départ. Après cinq heures de bus, le besoin de s'aérer se faisait sentir. Le repas fut achevé en quinze minutes, ce qui leur laissait assez de temps pour respirer l'air frais, se dégourdir les jambes, prendre des photos, se poser au bord de l'eau. Alice avait choisi cette dernière option. Assise sur une pierre, elle regardait de plus près une maman et ses bébés canards. En file indienne, les petits essayaient tant bien que mal de suivre la cadence de leur mère. Aucun ne s'inquiéta de sa présence. Ils poursuivaient leur petite existence comme si personne n'était présent. On percevait qu'ils avaient l'habitude des êtres humains.

— C'est mignon, n'est-ce pas ?

— Quoi, exactement ? demanda un peu abruptement Alice.

On venait la déranger dans son moment de ressourcement.

— Les canards. Ils sont trop chou.

— C'est vrai.

— Je m'appelle Adrien. Et toi ?

— Alice, répondit-elle, un peu radoucie.

Il fallait qu'elle s'y habitue. Elle faisait partie d'un groupe où tous allaient se côtoyer H24. Si elle commençait à s'offusquer à chaque fois que quelqu'un venait lui parler, elle était mal barrée.

— Enchanté. Tu viens d'où ?

— De très loin.

Il attendait apparemment qu'elle développe.

— Du Bas-Saint-Laurent, ajouta Alice. Et toi ?

— Bancroft.

— T'es de la province, alors ?

— Exact. Tes parents l'ont pris comment ?

— Quoi donc ?

— Le fait que tu te lances dans le codage informatique, précisa Adrien en souriant.

— Mon père est mort et ma mère est plutôt ravie.

— Oh ! Désolé.

— Ça fait presque trois ans maintenant. C'est à cause d'un règlement de comptes, quand il était en voyage d'affaires à New York. Dommage collatéral, qu'ils nous ont dit.

Un voile de tristesse traversa ses beaux yeux marron.

— Aïe !

— Exact. Et toi, tes parents ?

— Morts tous les deux en même temps lors d'un braquage de banque. Ils étaient au mauvais endroit, au mauvais moment. Il y a quatre ans.

— Tu avais quel âge ? demanda Alice.

— Seize ans. Je suis parti vivre chez mes grands-parents, qui sont décédés deux ans après.

— Désolée.

— Ils n'ont jamais pu se remettre de la perte de leur enfant. Mais grâce à leur prévoyance, je n'ai manqué de rien. Ils avaient tout prévu pour que je puisse subvenir à mes besoins pendant un long moment.

— Pareil. Mon père avait placé une grosse somme d'argent pour ma mère et moi. Elle a quand même voulu travailler à mi-temps. Pour s'occuper, qu'elle disait. Elle ne voulait pas rester sans rien faire.

— Je crois qu'on doit tous être là en raison de notre histoire un peu particulière.

— Comment ça ? l'interrogea Alice.

— Eh bien, je présume que tu as accepté l'offre, car ton père est décédé de manière terrible et injuste. Tu veux, au fond de toi, ne plus ressentir cette impuissance et agir de façon significative pour faire en sorte que cela ne se reproduise plus aussi souvent. Ralentir la machine

destructrice.

— Comment tu le sais ?

— Parce que c'est ce que je ressens. De l'impuissance. Personne n'a retrouvé les braqueurs qui ont assassiné mes parents, et ce terrible évènement n'a pas tué seulement deux personnes, mais quatre, avec mes grands-parents. Je me suis juré de faire quelque chose à mon échelle. Je ne suis pas Dieu, je n'ai pas tous les pouvoirs, mais chacun doit agir à son niveau.

— En route. On repart ! cria la sergente.

— Je crois qu'on nous appelle, chuchota Adrien.

Chacun reprit sa place dans le bus. Ils étaient revigorés. La digestion se passa dans un calme olympien. La fatigue postprandiale les emporta tous dans une douce somnolence. Enfin, presque tous, car Alice et Adrien continuèrent de bavarder pendant le reste du voyage.

3

Ontario
Quelque part au nord d'Ottawa

La pluie avait cessé. Avec la vitesse, les traînées d'eau sur les vitres rendaient le paysage flou. Alice avait du mal à distinguer correctement le panorama. Sa montre indiquait 16 heures. Les dix heures de route touchaient à leur fin. Maintenant que les choses sérieuses allaient commencer, deux émotions l'envahissaient. Elle avait hâte de débuter la formation, mais elle était également stressée à l'idée des épreuves concoctées par la sergente Morin. Allait-elle en baver ? Allait-elle pouvoir réussir les différents tests ? Trente pour cent d'échecs. C'était ce que la sergente avait annoncé, et apparemment, elle savait de quoi elle parlait. Mon Dieu ! Pourvu que ça se passe bien. Elle n'avait pas de plan B.

— Anxieuse ? la questionna Adrien.

Alice se triturait les doigts.

— C'est un peu épeurant.

— C'est vrai. Je te comprends.

— Ici, l'hiver doit être terrible, froid et long. Je suis un peu frileuse. J'espère que ça va aller.

Des frissons parcoururent son corps à cette seule pensée.

— Je te réchaufferai, si besoin.

Alice pouffa.

— Je suis sérieux, insista-t-il. Si tu as besoin de quoi que ce soit, je suis là.

— Et moi, je serai là aussi.

— Aidez-vous les uns les autres. Tout seul, on n'est rien. À plusieurs, on va loin, clamèrent-ils à l'unisson, répétant le conseil de la sergente.

Ils roulaient sur un chemin caillouteux au milieu des arbres. Cinq kilomètres plus tard, ils découvrirent une bâtisse grise qui se dressait

dans une clairière. Les passagers se redressèrent, regardant droit devant eux.

On leur assigna leur chambre, une pour les trois filles et deux dortoirs pour les garçons. Ils avaient à peine deux heures pour en prendre possession et se rendre à la cantine pour le repas du soir. Ils pénétrèrent dans un grand couloir aux murs blancs sans aucune fioriture. *Pas très joyeux*, pensa Alice.

Un lit, une armoire, un bureau avec sa lampe et une table de chevet par élève. Ni plus ni moins. Rien d'extraordinaire, rien de superflu. Les douches, pour les garçons et pour les filles, étaient communes. C'était certain, ils n'étaient pas là pour avoir du fun.

Le réveil sonna à 6 heures le lendemain matin. Une cloche au timbre strident résonna dans le couloir. On aurait dit une alarme incendie. Avec ça, ils étaient assurés d'être bien réveillés. Heureusement que personne n'était cardiaque !

Ils avaient 15 minutes pour se préparer et se rendre à la cafétéria, 30 minutes pour manger, et de nouveau 15 minutes pour rejoindre leur classe. Pas le temps de niaiser ou de regarder les petits oiseaux piailler. De toute façon, il faisait encore nuit, la nature ne s'étant pas encore réveillée dans les bois. À l'extérieur, le silence régnait. Dans la salle, ils retrouvèrent leurs instructeurs. Contrairement à eux, ils affichaient une mine reposée. On voyait qu'ils avaient l'habitude de ce rythme soutenu. Dans quelques semaines, Alice serait aussi en forme. Elle allait s'y habituer.

Chaque table était étiquetée d'un nom. Le hasard avait mis les deux nouveaux amis côte à côte.

— Le destin, murmura Adrien en faisant un clin d'œil à Alice.

Les joues de la jeune fille s'empourprèrent.

L'heure qui suivit fut consacrée à un deuxième discours, plus officiel. Ils devaient aussi remplir minutieusement un certain nombre de documents, dont une charte de bonne conduite et une charte de confidentialité, valable à vie. Rien ne devait être dévoilé sur les coulisses de la formation et les renseignements confidentiels qu'on allait leur dispenser. On ne plaisantait pas avec ça.

Quelques mois plus tôt, en haut lieu, ils avaient eu à gérer un cas sensible. Un bleu, qui était en poste depuis un an, avait complètement pété une coche. Il s'était rebellé contre les ordres et l'essence même de son travail. Ils avaient dû le congédier en le menaçant pour qu'il respecte les termes du contrat signé lors de sa formation. Le récalcitrant avait sacré son camp en les houspillant. Depuis, les critères de recrutement avaient été revus et durcis. Ce genre de situation ne devait plus se reproduire.

Le reste de la matinée fut dédié à une visite des bâtiments : infirmerie, salles de douches, gymnase, et le foyer, qui leur servirait pour se détendre après la journée. L'équilibre entre travail et loisirs

était indispensable si on voulait une équipe soudée et travailleuse. Il fallait leur octroyer des moments de repos si on souhaitait que, le lendemain, ils repartent au charbon. Puis, en dernier, on leur montra l'emplacement du bureau du responsable. Si on venait à en connaitre la couleur des murs, c'était une mauvaise nouvelle. Un entretien avec lui n'augurait rien de très positif.

Alors qu'ils étaient assis dans le réfectoire, chacun raconta son histoire. Pourquoi se retrouvaient-ils ici alors que l'éventail des possibilités était large à leur âge ? Pourquoi choisir le danger, même si leur identité était protégée ? Plusieurs anecdotes, semblables à celles d'Alice et d'Adrien, furent racontées. Leur point commun : le sentiment d'impuissance face à l'injustice.

L'après-midi, ils enchainèrent avec un décrassage. Où en étaient-ils au niveau de leur forme physique ? Les instructeurs voulaient effectuer un état des lieux. Ils avaient un objectif. En combien de temps allaient-ils pouvoir l'atteindre ? Cela dépendait de leurs compétences de départ. Certains n'avaient jamais réellement fait de sport de leur vie tandis que d'autres couraient tous les dimanches matin. Les plus forts allaient devoir s'adapter pour que les plus faibles les rattrapent et qu'ensemble, ils visent la ligne d'arrivée dans plusieurs mois. Ils s'apprêtaient à entamer un marathon.

— Bon, j'espère que vous êtes en forme, déclara la sergente Morin en tapant dans ses mains afin de réveiller ceux qui somnolaient encore. Avec votre instructeur, vous allez parcourir trois kilomètres. C'est peu. Le but n'est pas de savoir qui va arriver en premier. Les individualistes n'ont pas leur place ici. Nous allons vous observer et voir comment vous vous débrouillez. L'objectif est que tout le monde arrive au bout de la journée, au bout de la semaine, au bout du mois, et ainsi de suite. Vous m'avez comprise. Un jour à la fois, et tout se passera bien. On a un planning à respecter, donc on ne tergiverse pas sur le pourquoi du comment. On s'habitue tout de suite à accepter les tâches à accomplir. Action-réaction. Donc, comme je l'ai dit, course de trois kilomètres, puis direction le gymnase pour des exercices musculaires : squats, pompes, tractions… On vous a préparé du vrai bonheur en barres.

Un coup de sifflet retentit. La masse se déplaça jusqu'à disparaitre dans les bois.

La pluie avait formé des gouilles d'eau et de la boue. Le sol était glissant. L'humidité de la forêt congelait les mains. Ils étaient obligés de fermer et d'ouvrir les poings sans cesse pour activer la circulation sanguine, et ainsi éviter l'amputation.

— La prochaine fois, il faudra penser aux gants, se lamenta Alice.

Les deux amis se trouvaient au milieu du peloton, avec deux autres camarades. Ils faisaient en sorte que les trois derniers suivent et que les trois premiers les attendent. L'instructeur, à quelques mètres

devant eux, observait la scène. Ils avaient bien compris l'importance de rester soudés et de ne laisser personne sur le bord du chemin. C'était un bon début.

Penchés en avant, ils essayaient de reprendre leur souffle. Leur gorge était douloureuse. L'air froid n'avait pas le temps de se réchauffer lorsqu'il était inhalé. La gorge, la trachée, les poumons étaient irrités, avec parfois une sensation de brulure. Et l'on n'était qu'en octobre ! Comment leur entrainement se déroulerait-il en décembre, avec des températures en dessous de zéro ?

Pourvu que cette activité soit oubliée ! espéra Alice.

À peine eurent-ils le temps de se remettre de leur course qu'il fallait déjà qu'ils se rendent au gymnase. Préalablement, chacun avait dû changer de chaussure. Interdiction d'entrer avec des souliers provenant de l'extérieur. La boue était une mauvaise amie des parquets.

Des équipes de deux se dispersèrent entre les différents ateliers. Dix minutes étaient imparties avant de changer d'exercice : squats, pompes, soulevés de terre, tractions, planche. Des yeux exorbités observaient les plus aguerris. Pour certains, le monde du sport était un univers parallèle auquel ils venaient d'avoir accès.

Seize heures. La journée se termina avec un match de handball. Contrairement à ce qu'ils avaient pensé, il ne s'agissait pas d'une simple partie qu'ils disputaient. Les instructeurs voulaient en savoir plus sur leur capacité à jouer collectif, sur leurs réactions face à l'échec ou à la réussite. Au coup de sifflet, le groupe, éreinté, eut quartier libre. Enfin !

— Je suis épuisée, se plaignit Alice devant l'entrée du bâtiment.

— Ne m'en parle pas ! J'avais l'habitude de courir une fois par semaine, mais ça ne m'a aidé en rien. Je crois que je vais perdre un poumon.

Alice pouffa.

— Et moi donc ! Si c'est ça, l'amuse-bouche, ça va être quoi la prochaine fois ? On a fait juste trois kilomètres ! Trois ! indiqua Alice avec ses doigts.

— Je sais, souffla Adrien. J'ai hâte de commencer la partie théorique. Être assis sur une chaise fera changement !

— Pareil ! Et moi qui déteste courir ! On se change et on va faire un tour au foyer ?

C'était le lieu le mieux équipé du camp. À la différence des chambres, qui étaient tellement vides que l'écho remplissait l'espace quand ils se parlaient, la salle commune accueillait distributeurs de friandises et de boissons, babyfoot, télévision, canapé, poufs, coin-cuisine, et une grande table qui pouvait accueillir jusqu'à 16 personnes. Des affiches étaient collées aux murs. Ils découvrirent un projecteur, surement pour des séances cinéma. Sur des étagères

reposaient des jeux et des livres en tout genre. Bref, à ce niveau-là, ils étaient choyés.

Les cris s'entendaient depuis l'extérieur. Apparemment, une équipe perdait au babyfoot et n'avait pas l'air de bien l'accueillir. Alice et Adrien se dirigèrent vers le sofa violet, dans le coin à droite, en entrant. Les quatre autres camarades participaient à une partie de cartes avec une concentration extrême. On aurait pu croire qu'ils y jouaient leur vie. Adrien alla chercher des boissons alors qu'Alice profitait de l'assise moelleuse. Elle était aux anges !

— Incroyable ! Je ne sais pas si j'aurais la force de me lever. Ce canapé est un piège. On y est tellement bien !

Adrien acquiesça. Ils burent en silence en regardant leurs coéquipiers en pleine action.

On a un bon groupe. Ça va bien se passer.

La petite balle en liège vola en direction d'Alice, stoppée dans son élan par l'agilité d'Adrien, qui la rattrapa avant qu'elle n'atteigne le crâne de son amie.

— Je l'ai échappé belle !

4

Novembre 1995

La neige avait fait son apparition dans la nuit. En tirant les rideaux, Alice découvrit un joli manteau blanc, recouvrant entièrement le paysage qu'elle observait chaque matin, depuis plus d'un mois et demi. Un frisson la parcourut de la tête aux pieds. Le thermomètre posé sur le rebord de la fenêtre indiquait -3 °C. L'hiver s'était invité cette nuit en déposant son or blanc sur les arbres et le sol. Les exercices en extérieur avaient heureusement été effectués en début de semaine. Alice allait pouvoir profiter du paysage bien au chaud, sans se soucier des couches de vêtements qu'elle aurait dû superposer pour affronter les éléments.

Devant la glace, elle enfila un pantalon et un pull. Son corps avait changé. Il s'était affiné. Elle se sentait beaucoup mieux dans ses vêtements. Ça lui plaisait, à elle qui n'avait jamais fait réellement de sport, excepté lors des cours obligatoires à l'école.

Cool ! se dit-elle en tournant sur place, admirant son fessier. *C'est top !*

Alice sursauta. On venait de taper à la porte.

— Dépêche-toi ! Ils sont en train de distribuer le courrier, lança Justine, l'une de ses colocataires, qui avait pris possession du lit près de la porte de la chambre.

Carole occupait celui du milieu et Alice s'était réservé la place qui avait vue sur l'extérieur.

— J'arrive !

Les familles écrivaient à leurs proches en envoyant leurs lettres au centre de gestion d'Ottawa. Le courrier était ensuite acheminé jusqu'au centre de formation une fois par mois. Les jeunes pouvaient à leur tour répondre, l'enveloppe navette faisant alors le trajet inverse

pour être postée depuis la capitale. Comme il leur avait été signalé lors de leur première journée, rien ne devait être divulgué. Cela comprenait donc l'adresse de leur résidence temporaire au milieu des bois.

Alice prit place aux côtés d'Adrien, qui était là depuis cinq minutes. Il s'apprêtait à ouvrir une lettre et un colis quand il avait aperçu son amie pénétrer dans la pièce.

— T'as vu la neige ? demanda Adrien.

— Oui. Heureusement que ce n'était pas hier ! On aurait bien eu du mal dans les bois.

— Je sais, mais de toute façon, il va falloir y passer. Elle est là pour un petit moment.

— Je sais bien. Mais bon, ce n'est pas le sujet du jour. On verra ça en temps voulu. Je constate que tu as reçu du courrier, enchaina Alice.

— Oui. C'est mon ami d'enfance. Je reconnais son écriture.

— Ah oui ? Tu ne m'en as jamais parlé.

— Il s'appelle David. On était ensemble durant toute notre scolarité. Il m'a beaucoup aidé quand j'ai perdu ma famille. Avec lui, c'est un peu à la vie à la mort.

— Je suis contente que tu aies quelqu'un sur qui compter depuis que tu es tout seul.

— Il n'est plus mon seul ami maintenant, rétorqua Adrien.

Ils se regardèrent, sourire aux lèvres.

— Alice ! l'interpella le sergent Pelletier en lui tendant une lettre et un colis.

— Merci. Décidément, ils se sont donné le mot ! Tu as une idée de ce que cela peut être ? s'enquit Alice en jetant un œil au paquet d'Adrien.

— Des paquets de mouchoirs au cas où on serait au bord de la dépression. Ils pensent peut-être que nous vivons l'enfer.

— Ce n'est pas si pire. Le premier jour, j'ai eu un peu peur.

— Un peu ? objecta Adrien

— Bon, j'avoue, c'est vrai que j'angoissais pas mal. L'inconnu est toujours très stressant. Mais finalement, ça va. Ce matin, j'ai trouvé que je m'étais affinée. C'est chouette.

— Ah oui ?

Il lorgna ses courbes.

— Arrête, murmura Alice, gênée. On va se faire remarquer.

À l'intérieur des colis, la panoplie de survie indispensable au milieu d'un tel environnement hostile. Bonnet doublé de tissu polaire, gants remplis de plumes de canard pour garder au chaud les mains jusqu'à -20 °C, écharpe assortie au bonnet, noir pour Adrien et mauve pour Alice. Un rire leur échappa. Quelle drôle de coïncidence ! Ils pouffèrent avant de partir prendre leur petit déjeuner.

Le lendemain soir, assise à son bureau, Alice s'arma de sa plus belle écriture. Des remerciements étaient de rigueur. Mais comment sa mère avait-elle su ce dont elle avait le plus besoin ? Surement son sixième sens de maman. Alice lui raconta ses journées de façon générale, lui parla de son ami Adrien, de ses colocataires de chambrée. La formation était rigoureuse, mais tout se passait bien pour elle. Elle ne devait pas s'inquiéter. Alice demanda à sa mère des nouvelles de la maison. Les prés étaient-ils recouverts de neige ? Dans un mois, les fêtes de fin d'année seraient enfin là. Ils auraient droit à deux semaines de congé. Alice avait refusé qu'Adrien passe un autre Noël en solitaire. Elle prévint sa mère qu'elle viendrait donc accompagnée. Elle avait hâte de le présenter au seul membre de sa famille qui lui restait.

— Pis ça a l'air intense avec Adrien, lança Carole innocemment alors qu'elle lui coiffait les cheveux.

À partir du vendredi soir, ils avaient quartier libre jusqu'au dimanche fin d'après-midi. Plus de cloche le matin à réveiller un mort, plus d'horaires à respecter. Vive les grasses matinées, vive les repas cuisinés à 14 heures ! Le frigo au foyer était empli à ras bord, et les jeunes se débrouillaient avec ce qu'il contenait. Loin de tout, ils ne pouvaient pas s'offrir de petites escapades, alors ils se divertissaient avec ce qu'ils avaient sous la main. Le projecteur servait à alimenter leurs soirées cinéma-pop-corn et la stéréo diffusait des musiques à se déhancher pendant des heures. Pour les filles, c'était séances bien-être : coiffage, masque sur le visage, épilation à la cire. Ce n'était pas parce qu'elles étaient au fin fond des bois, loin de la civilisation et à ramper sur le sol qu'elles devaient renoncer à leur féminité. Et de quoi parlent les filles entre elles ? De garçons ! À 15, 20 ou 30 ans, peu importe, le sujet le plus fréquent reste le sexe opposé.

— Je l'aime bien, Adrien, c'est vrai, avoua Alice.

— Tu l'aimes bien ? *Bullshit !* protesta Justine, assise en tailleur sur son lit, en train de mettre de l'huile de coco sur sa chevelure blonde, qui lui tombait jusqu'aux reins. Vous êtes tout le temps ensemble. Matin, midi et soir.

— Allez, avoue ! renchérit Carole.

— OK, j'avoue. Oui, on s'aime bien.

— Plus que bien ! Il t'accompagne pour les fêtes chez toi. Une présentation officielle à maman est prévue. Si ça, ce n'est pas important !

— Et il a accepté ! ajouta Carole. Ses sentiments sont réciproques. On le voit bien poser sa main dans ton dos, te murmurer des choses secrètes à l'oreille.

— Tu en as, de la chance.

— Vous n'avez remarqué personne ? Xavier, Éric, Stéphane… Vous

avez le choix, les filles. Bougez-vous ! les encouragea Alice.

— En y repensant, Yan a un petit faible pour toi, Justine, lança Carole, mine de rien.

La brosse à cheveux vola à travers la pièce.

— Ça va faire bizarre de rentrer chez nous et de ne pas pouvoir raconter tout ce qu'on vit ici, soupira Alice.

— Moi, j'ai hâte ! s'exclama Carole. Je vais me faire dorloter par mes parents. Prendre un bain, me prélasser. Le rêve !

— On s'enverra des messages. Vous allez trop me manquer, les filles ! affirma Alice.

— J'ai trop besoin d'un massage, lança Justine une fois que chacune eut rejoint sa couchette.

— Tu veux qu'on appelle Yan ? Il sera peut-être plus habile que nous !

— T'es pas folle ! Jamais de la vie.

— Bien sûr, madame. On va te croire.

— Hé ! s'offusqua Justine.

— Vous avez fini, les deux râleuses ? On dirait un vieux couple, commenta Alice.

Deux oreillers volèrent dans sa direction. Seul le deuxième atteignit sa cible. Alice perdit l'équilibre et se retrouva les fesses au sol.

5

Décembre 1995
Ottawa

Sur le tarmac, l'oiseau de fer d'Air Canada attendait l'arrivée de ses passagers. Des enfants l'admiraient pendant que les techniciens faisaient le tour de l'appareil pour être certains que tout était en ordre. Dans leurs petites mains, une reproduction miniature de l'avion qu'ils allaient prendre pour se rendre chez leur famille.

L'aéroport international d'Ottawa était un carrefour entre diverses destinations : Chicago, Toronto, Moncton, Washington, Orlando, Québec City, et bien plus encore. Des milliers de personnes en arpentaient les corridors en une seule journée. Voyages d'affaires, réunions familiales, tourisme, décès, naissances… De nombreuses raisons incitaient les voyageurs à se rendre aux différents comptoirs, surtout en cette période de fin d'année.

Alice et Adrien avaient enfin passé les contrôles et attendaient devant le panneau d'affichage des vols. Le bus du camp les avait tous déposés au centre de gestion d'Ottawa. Les recrues avaient pris des chemins différents en se souhaitant de bien profiter de ces quelques jours de repos.

En un mois, la relation d'Alice et d'Adrien avait évolué. Leurs corps s'étaient frôlés, leurs regards complices étaient plus appuyés, leurs attentions, plus passionnées. La limite avait été franchie. Alors qu'ils étaient assis côte à côte dans le bus qui les menait jusqu'à l'aéroport Jean-Lesage de Québec, Alice cala sa tête sur l'épaule d'Adrien. Enfin, ils retrouvèrent le monde civilisé. Encore 55 minutes de vol. Une broutille par rapport à ce qu'ils venaient d'effectuer.

La mère d'Alice avait prévu large en arrivant avec plus d'une heure d'avance. Elle ne tenait plus en place. Elle usait le sol avec ses va-et-

vient, vérifiant toutes les cinq minutes, sur le tableau d'affichage, que le vol n'avait aucun retard. Ils avaient encore de la route avant le retour à la maison. Ce n'était pas le moment qu'une tempête de neige se déclare et fasse échouer toute l'organisation que Jeanne avait mise en place.

Alice n'aimait pas trop prendre ce genre de transport. Une fois dans les airs et sans turbulences, l'épreuve était facile à surmonter, le pire étant le décollage et l'atterrissage. Cela lui donnait des haut-le-cœur, provoqués par le changement d'altitude. Une sensation désagréable qui lui causait un léger mal de tête passager. Cette sensation était plus intense dans de petits engins, moins stables. Ce qui était le cas aujourd'hui.

Et si un attentat terroriste avait lieu maintenant, ou pire, en plein vol ? Ce fut la pensée qui lui vint à l'esprit quand, autour d'elle, elle ne voyait que des rassemblements d'amis, de familles. Une foule compacte déambulant dans les couloirs de l'aéroport.

Déformation professionnelle !

Il ne fallait pas imaginer de tels scénarios. Cependant, c'était plus fort qu'elle. Alice était très observatrice. Elle ne pouvait pas s'empêcher d'observer les passagers un par un. De décortiquer leurs petites manies. De regarder là où ils regardaient. Apparemment, rien à signaler, selon ses critères. Elle présenta sa carte d'embarquement et son passeport à l'hôtesse, suivie d'Adrien. Ils prirent place à l'avant de l'avion. Premiers assis, premiers sortis.

Après les explications et consignes du personnel de bord, qui avait fait, au préalable, un tour dans le corridor central pour effectuer leurs vérifications d'usage, la carcasse se mit à bouger légèrement. Elle se dirigeait vers la piste de décollage. Alice jeta un coup d'œil par le hublot. Les roues touchaient encore le sol. L'avion s'arrêta. Le pilote attendait le feu vert de la tour de contrôle. Ce qui arriva rapidement. Les roues se remirent à tourner. La vitesse augmenta. Les passagers furent plaqués contre leur siège. Les deux roues avant s'arrachèrent du sol, suivies de la queue de l'avion. Ils planaient. L'appareil bifurqua sur la droite en arc de cercle afin de se positionner sur son axe de vol. Il monta en altitude avant de se stabiliser. Alice desserra les doigts des accoudoirs. Tout son corps se décrispa, jusqu'au moment où ils allaient devoir atterrir.

Assise au milieu du hall, Alice admirait le sapin gigantesque qui trônait près du mur. Le tapis se mit en marche. Les premiers bagages arrivaient. Elle et Adrien étaient éreintés. Alice s'appuyait sur le chariot. Au bout du long couloir, ils débouchèrent sur un grand passage où une masse de personnes attendait un père, une mère, une sœur, un fils ou une fille. Certains avaient des roses à la main, des ballons, des peluches, une pancarte souhaitant la bienvenue à un membre de leur famille. Jeanne faisait toujours les cent pas. Elle

arpentait tout l'espace à sa disposition et fixait chaque personne qui franchissait les portes automatiques. Sa fille chérie arriva enfin. Mon Dieu, qu'elle avait changé ! Elle ne savait pas exactement en quoi, mais il y avait quelque chose de différent chez Alice. À côté d'elle, un jeune homme blond aux cheveux courts et un bras en écharpe. Le pauvre ! Il s'était blessé. C'était aussi dur que ça, sa formation de codeur informatique ? Heureusement, son bébé était en un seul morceau. Alice vit à son tour sa maman. Elle laissa le chariot à Adrien et se précipita dans les bras qui lui avaient tant manqué.

— Comment vas-tu, ma chérie ?

— Bien. Et toi ?

— Mieux, maintenant que tu es là.

— Je te présente Adrien.

— Enchantée. Qu'est-ce qu'il s'est passé ? demanda Jeanne en pointant le bras en écharpe.

— Un accident bête. J'ai glissé sur une plaque de verglas avant le départ. Je me suis fissuré le poignet.

Jeanne déchargea Adrien de son sac en bandoulière. Alice poussa le chariot jusqu'à la voiture. En vérité, il s'était blessé pendant une séance de combat rapproché, mais personne n'avait besoin de le savoir.

— En route ! On n'est pas d'ici. On a encore du chemin à faire.

La nuit était tombée, les enveloppant d'une noirceur opaque. Adrien ne résista pas au bercement de la voiture. Sa tête reposait contre la vitre.

— Tu n'es pas fatiguée, ma chérie ?

— Si. Je tombe de sommeil, mais…

— … tu ne dors jamais en voiture. Je sais. Depuis toute petite, tu ne t'es jamais reposée, même pas une minute.

— Parfois, je préférerais. Je gagnerais du temps et de l'énergie. Mais c'est comme ça.

*

Elle avait oublié à quoi ressemblaient les murs de sa chambre, les matins où aucun impératif de temps ne venait précipiter son réveil, où elle pouvait se prélasser et trainer en pyjama toute la journée. Alice ne bougea pas. Elle appréciait ce moment de grâce où aucune sirène stridente ne retentissait à ses oreilles, où personne ne venait la secouer pour qu'elle se lève. Rien. Le silence absolu. Seule une odeur de café et de viennoiseries embaumait l'air. La couverture bougea. Elle sentit dans son dos une main remonter jusqu'à son épaule.

— Bien dormi ? demanda-t-elle.

— Mmmm.

— Je présume que ça veut dire « oui ».

— Mmmm.

— On est à une semaine du réveillon. Tu sais ce que nous devons faire ? demanda-t-elle en lui caressant le bras après s'être retournée.

— La sieste ?

— Bip ! Vous êtes le maillon faible, au revoir.

— Tu es en forme, toi !

— C'est plus l'excitation de la période des fêtes et le fait d'être de nouveau chez moi.

— *Ah ouain ?* Quel genre d'excitation ? interrogea Adrien.

Sa main descendit le long de ses reins, provoquant un léger frisson. Il remonta entre ses jambes et s'arrêta un instant à la croisée des chemins.

— Je vois que tu n'es pas en reste non plus. Ton poignet va mieux ?

— Ne t'inquiète pas pour ça. Il me reste l'autre et mon corps entier pour te faire trembler.

— Sacré pari, monsieur le Manchot !

— Tu vas voir de quoi il est capable, le manchot ! proclama Adrien en lui chatouillant les côtes.

Ils pouffèrent, puis se fixèrent du regard. Ils s'embrassèrent, d'abord du bout des lèvres, puis le baiser devint plus passionné. Adrien laissa descendre ses doigts le long de la poitrine d'Alice, effleura ses seins, son ventre, pour retourner là où le frisson avait débuté. Elle enfonça ses ongles dans les muscles dorsaux de son amant, se cambra quand ses doigts la pénétrèrent. Allongée sur le dos, Alice haletait. Les couvertures avaient valdingué. Les yeux d'Adrien avaient disparu. Elle sentit sa langue sur son ventre, qui descendait inexorablement. Ses doigts s'enfoncèrent dans le matelas, ses mains s'accrochèrent aux draps. Adrien remonta face à elle et la pénétra avec tendresse. Il attrapa les fesses d'Alice et la fit pivoter. À califourchon sur lui, ses mains sur son torse, elle bougeait les reins d'avant en arrière, de plus en plus vite. De plus en plus profondément. Ils jouirent ensemble.

La table du petit déjeuner regorgeait de multiples mets. Autant de choix leur faisait tourner la tête. Ils n'avaient rien vu d'aussi complet depuis des semaines.

— J'espère que vous avez faim.

— Comme un ogre ! répondit Adrien.

— Alors, on attaque. On a du pain sur la planche aujourd'hui.

— C'est ce que j'ai essayé de te dire ce matin, précisa Alice quand elle vit le regard interrogateur d'Adrien. On doit s'occuper de la mise en place de toutes les décorations.

— Ah oui, quand même ! se contenta-t-il de dire, la bouche pleine

de pain au chocolat. Il y a du travail.

Adrien sonda la maison du regard.

— Je crois que mon poignet me fait mal, reprit-il.

— Ça ne fonctionne pas, cette excuse ! Tu t'es superbement bien débrouillé ce matin avec une seule main, marmonna Alice pendant que Jeanne avait le dos tourné.

6

Bas-Saint-Laurent, Québec

Dans cette maison, Alice gardait de bons souvenirs des moments passés avec son père, de leurs jeux à l'extérieur, à façonner des bonhommes de neige, à établir une stratégie d'attaque de boules de neige, à se jeter dans la poudreuse et à faire apparaitre des anges en agitant bras et jambes. Cette période de l'année avait toujours un gout de nostalgie. Trois ans. Voilà à peine trois ans qu'il était décédé, et elle se rendait compte que son visage n'était plus aussi net dans son esprit. Régulièrement, elle contemplait les photos de famille où ils étaient encore heureux et naïfs, tous les trois pensant qu'ils avaient la vie devant eux.

Elle se souvenait de ce qu'elle faisait le jour où on l'avait informée du drame. En plein test de mathématiques, concentrée sur sa feuille, elle n'avait pas entendu la directrice entrer dans la salle de cours. En revanche, son corps avait gardé en mémoire la sensation de cette main qui l'avait sortie de sa bulle. Quand elle repensait à cet instant précis, elle percevait encore sur son épaule cette légère pression. Ce moment qui l'avait fait basculer dans un autre monde. Un monde où son père n'était plus.

— En déplacement à New York, il avait un déjeuner d'affaires avec l'un de ses clients, près de Madison Avenue, avait expliqué Alice à Adrien. Une voiture a débarqué de nulle part devant le restaurant, et un homme qui se trouvait à côté de la table de mon père a été abattu. Un règlement de comptes comme tu en vois dans les films. Le tireur a vidé complètement son chargeur sur le malfrat, qui était un concurrent. Par malchance, une balle est venue se loger dans le cœur de mon père. Il est mort sur le coup. Le tireur et le chauffeur de la voiture n'ont jamais été retrouvés.

Pendant un long moment, elle avait été habitée par la colère. Elle en voulait au monde entier, au destin. Elle n'avait personne à blâmer,

puisque les coupables se baladaient tranquillement dans la nature alors que son père, lui, gisait sous terre. L'impuissance et le sentiment d'injustice : c'est ce qui avait placé Alice sur ce chemin de vie qu'elle était en train de se construire. Elle voulait à tout prix éviter que d'autres vivent le chagrin qu'elle avait enduré. La perte d'un être cher était destructrice pour les enfants. Même si elle savait pertinemment qu'elle ne possédait aucun pouvoir surhumain pour changer le monde, elle souhaitait empêcher d'autres deuils, comme le sien.

— À quoi tu penses, ma chérie ?

— À Papa. À tous nos moments en famille, au milieu de cette neige. Nos repas, qui sont inscrits maintenant au panthéon des souvenirs. Je me sens triste, et en même temps, je sais qu'il me regarde et qu'il est avec nous.

— Je comprends. Je ressens la même chose. C'était la mission de ton père d'installer les décorations de Noël. De monter sur l'échelle et d'accrocher les guirlandes sur la façade de la maison. De planter des clous pour y suspendre les couronnes, le houx. J'ai éprouvé un sentiment étrange quand j'ai vu un autre homme en train de le faire à sa place.

— Oh, je suis désolée, Maman !

Alice enlaça sa mère.

— Ce n'est rien, ma chérie. Il faut bien que la vie continue, et Adrien est quelqu'un de bien. Il a fait ça comme un chef.

— Personne ne pourra égaler Papa.

— Personne, non. Et ce n'est pas ça qu'on veut. Chacun est unique et irremplaçable. Ton père, c'est ton père, et Adrien est Adrien. Chacun avec sa personnalité propre.

— Tu as raison. Il est formidable.

— Qui est formidable ? demanda le manchot spécialiste en pose de guirlandes, entrant dans le salon avec un plateau de tasses de café.

— Toi, évidemment ! déclara Alice en déposant un baiser sur sa joue.

Elle prit sa tasse et donna à sa mère la sienne.

— Merci, c'est très attentionné.

— De rien, Jeanne. J'espère que ça vous convient, les décorations. Si vous voulez qu'on les mette autrement, vous n'avez qu'un mot à dire.

— C'est parfait. Différent de d'habitude, mais tout aussi joli. Je dois faire deux ou trois emplettes. Je vous laisse un moment. Soyez sages.

— Je me sens bien, ici, murmura Adrien alors qu'ils se retrouvaient seuls au salon.

Il entoura Alice de ses bras. Elle posa sa tête contre son torse. Ils restèrent là un moment, contemplant les flocons qui tournoyaient.

*

Une belle maison allait forcément de pair avec un bon repas. Jeanne revint les bras chargés de paquets, qu'elle étala sur le comptoir de la cuisine. La préparation du réveillon allait débuter et ce n'était pas une mince affaire. Il y avait toute une tradition à respecter. Entre épluchage, pétrissage, enfournage, badigeonnage, l'après-midi passa à une allure folle. Quelques cookies aux pépites de chocolat furent également préparés pour le gouter.

Sur le plateau, du chocolat chaud accompagnait les biscuits à peine sortis du four. Ils étaient encore tièdes quand ils s'installèrent au salon, face à la cheminée qui crépitait. Les festivités commenceraient dès le lendemain.

À la tombée de la nuit, il était coutume de se promener dans le quartier pour admirer les maisons et leurs ornements. Il y en avait pour tous les gouts, de la décoration la plus simple à celle qui était synchronisée avec la musique de Noël. Un feu d'artifice de couleurs. Puis le temps de la messe de minuit arriva. À 20 heures, le soir du réveillon, les églises se remplissaient de monde. Les familles repartaient ensuite dans leurs foyers pour partager le grand repas convivial.

Autour de la table, les plats passaient de main en main. Les commentaires sur ce qu'ils avaient vu fusaient.

— Je ne pensais pas qu'AC/DC pouvait être aussi amusant un soir de Noël, fit Adrien, impressionné. Votre voisin a effectué un travail phénoménal pour réaliser un projet pareil. Le rythme de la musique s'harmonisait parfaitement avec les illuminations. Et ce sapin avec une bouche qui reproduisait les paroles du chanteur ! Vraiment très étonnant.

Jeanne avait apprécié la célébration religieuse. À la fin de l'office, elle avait allumé un cierge en mémoire de ceux qui n'étaient plus, et un autre spécialement pour son mari, qui lui manquait terriblement. Une vague de tristesse voila son regard quelques instants, puis disparut lorsqu'elle posa les yeux sur sa merveilleuse fille, qui avait manifestement trouvé le bonheur.

— Encore de la dinde ? proposa Alice.

— Ouf, non merci ! s'exclama Adrien. Il faut que je laisse de la place pour le dessert.

— Tu as raison. Je me suis surpassée cette année, se félicita Jeanne.

— En tout cas, elle est très belle, ta buche, Maman.

— En espérant qu'elle soit aussi bonne.

Ce qui ne fut même pas un débat, car, en moins de dix minutes, elle avait disparu. Engloutie.

Habillés de leur pyjama à carreaux noirs et rouges, ils s'installèrent au sol, autour du sapin, dont le sommet touchait presque le haut plafond du salon. Un train miniature multicolore faisait le tour du conifère. Lait de poule à la main, chacun récupéra ses présents. Ils étaient excités comme de vrais enfants. Les emballages cadeaux volaient. Jeanne avait reçu, de la part du papa Noël, une belle écharpe en cachemire violette et le bonnet assorti. Alice, un pull rose pâle, et Adrien, des bandes dessinées Astérix et Obélix. La journée se termina tranquillement alors qu'ils grignotaient les restes. Un moment suspendu, sans impératifs. Juste le doux confort d'un foyer, de la bonne nourriture et des moments de complicité.

— On ne s'est pas encore offert nos cadeaux, annonça Adrien.

Ils étaient sur leur lit, dans les bras l'un de l'autre. Alice releva la tête.

— C'est vrai, ça !

Elle descendit de leur couche, ouvrit le tiroir de sa table de nuit et en retira un long paquet doré. Adrien, qui avait lui aussi ouvert son tiroir, tenait un paquet carré rose pâle. À genoux sur les draps, ils échangèrent leurs boites, se débarrassèrent de l'emballage et ouvrirent l'écrin ainsi dévoilé.

— Mon Dieu, qu'il est beau ! s'extasia Alice, une main sur la bouche.

Adrien récupéra la chaine en argent, s'approcha de son cou et l'y fixa. Un cœur pendait au creux de sa poitrine. Il effleura délicatement son cou pendant qu'Alice empoignait son poignet pour y passer la gourmette qu'elle avait choisie avec amour.

— Magnifique !

Adrien contempla son poignet, puis laissa sa main descendre le long du sternum de sa douce. Elle passa entre les deux seins d'Alice, qui se redressa aussitôt, prise d'un tremblement. Un baiser langoureux fut échangé et les vêtements allèrent rejoindre au sol les papiers froissés.

7

Fin juin 1996
Quelque part au nord d'Ottawa

Le semestre laissa des séquelles au sein du groupe. Plusieurs élèves furent blessés superficiellement. Aucun soin d'urgence n'avait été nécessaire, mais les corps commençaient à faiblir. La résistance s'étiolait petit à petit au fil des mois. Le mental et le physique étaient mis à rude épreuve. La sergente Morin n'avait pas menti. Ce n'était pas un camp de vacances.

À la fin de l'hiver, quand la dernière couche de neige disparut complètement, ils prirent l'habitude, les fins de semaines, de sortir les chaises du foyer et de se caler au soleil. La chaleur des rayons était salvatrice. Les crevasses dues aux gelures avaient abimé les dermes. Ils avaient besoin de refaire le plein de vitamine D, de régénérer leurs tissus.

La chambre au bout du couloir à gauche avait perdu la moitié de ses effectifs. À chaque passage, le reste du groupe tournait la tête pour regarder à l'intérieur, comme s'ils ne voulaient pas y croire, comme si tout cela était un malentendu et que leurs camarades allaient revenir.

« Faites de votre mieux, soyez courageux, aidez-vous les uns les autres. Tout seul, on n'est rien. À plusieurs, on va loin. » Tout le monde y avait cru. L'effort, le soutien, la persévérance avaient été présents pendant des jours, des semaines, des mois, mais cela n'avait pas suffi. Les 30 % avaient frappé. Éric et Stéphane n'avaient pas pu tenir la cadence. Leur corps avait lâché. Éric avait subi cinq blessures, et Stéphane, quatre. Le dos, les mains, les pieds et les articulations en général avaient souffert. Ils avaient puisé de l'énergie au maximum. Leur organisme en avait décidé autrement.

Toutefois, il était hors de question de les renvoyer à la vie civile. Ils

étaient bons. Pas assez pour ce métier, mais ils avaient du potentiel. Le sergent Pelletier les avait recommandés pour un autre poste, où une préparation physique aussi poussée n'était pas requise. Au moment de leur départ, les deux camarades avaient inondé le sol de leurs larmes. Tristes et déçus de ne pas être allés jusqu'au bout, de ne plus voir les copains, ils étaient également heureux de ne pas avoir été rejetés comme des malpropres. Leurs compétences avaient été tout de même reconnues par l'ensemble du commandement. Ils pouvaient être fiers de ce qu'ils avaient accompli. Même si la formation s'était arrêtée ici pour eux, tout ce qu'ils avaient appris leur servirait pour la suite. La camaraderie, la rigueur, l'ordre, les stratégies, le gout de l'effort : rien n'était perdu. Tout serait réutilisé lors de leur nouvelle affectation.

Pour les autres, les manœuvres et les cours théoriques continuaient. Le sixième mois de l'année prendrait bientôt fin. Maintenant, une seule pensée les obnubilait : les vacances d'été. Ils avaient travaillé dur. Dans la forêt boréale, l'hiver dure six à sept mois avec des températures glaciales. Durant toute cette période, ils avaient dû ramper dans la neige, enchainer des planques pendant des heures, se perdre et retrouver leur chemin, s'entrainer au tir avec des crevasses aux doigts. Les beaux jours étaient attendus comme le Messie. Ils avaient oublié, cependant, qu'ils évoluaient dans un environnement hors du commun. L'été ici n'était comparable en rien à ce qu'ils connaissaient dans leur bourgade. Après la neige et quelques jours de beau temps éphémère, la pluie serait leur nouvelle partenaire de jeu. Boue, humidité et insectes en tout genre les harcèleraient continuellement.

Mais tout cela en valait la peine. Ils avaient fait une découverte incroyable. Plus de 85 espèces de mammifères, comme le wapiti, le caribou, l'ours, le loup, le castor, le lièvre et l'écureuil roux, habitaient la forêt. Lors de leurs parties de cache-cache dans les bois, Alice, Adrien et quelques-uns de leurs camarades purent en observer, émerveillés. Rien de bien effrayant, mais la nature les avait autorisés à découvrir ses secrets cachés.

À dix minutes de la fin du cours et de la journée, la sergente Morin déboula dans la salle de classe.

— Trois mois. C'est le temps qu'il reste avant que vous ne débarrassiez définitivement le plancher. Alors, préparez-vous dès maintenant. La règle est simple. Un classement a été établi selon vos performances, que les divers instructeurs ont examinées et évaluées. Les affectations se feront selon cet ordre. Le premier au classement pourra choisir son poste, puis le deuxième, puis le troisième, et ainsi de suite. Comme vous l'avez compris, le dernier n'aura pas vraiment le choix, mais tous nos postes sont de qualité. Vous n'êtes plus que huit, mais vous avez toujours dix options proposées. Autant dire que,

finalement, l'ultime recrue aura tout de même trois postes pour faire sa sélection. La liste est déjà affichée au foyer. Vous pouvez aussi en discuter entre vous, mais je ne tolérerai aucune intimidation. Chacun est libre. Si le camarade qui est mieux classé que vous choisit le poste que vous convoitiez, à vous d'en changer. Ainsi, étudiez bien toute la liste. Tout est clair ?

— Oui, sergent ! crièrent-ils à l'unisson alors que la sonnerie résonnait à leurs tympans.

— Encore trente secondes, s'il vous plait ! demanda-t-elle alors que des bruits de chaises que l'on déplace se faisaient entendre. La cérémonie de clôture de formation aura lieu à Ottawa, le dernier vendredi du mois de septembre. Vos familles y sont bien sûr invitées, à hauteur de trois personnes par recrue. Vous pouvez disposer.

À peine furent-ils sortis du bâtiment que la course débuta. C'était à celui qui arriverait en premier au panneau d'affichage. Une seule question les taraudait : où étaient localisés ces postes ? Alice et Adrien espéraient qu'ils seraient proches l'un de l'autre. Il était inenvisageable que leur histoire se termine parce qu'ils allaient devoir travailler dans deux villes éloignées. Plus de 5 000 kilomètres séparaient les deux points cardinaux transversaux.

Assis sur le canapé, ils attendaient que leurs camarades finissent de prendre des notes. La feuille n'allait pas s'envoler, donc inutile de jouer des coudes. La patience était la vertu des plus forts.

8

Bas-Saint-Laurent, Québec

N'était-ce pas le moment le plus romantique ? Le ciel commençait à s'éclairer. Les premières lueurs du jour, blanches et voilées, illuminaient le paysage. La nuit se retirait pour laisser place de nouveau à la vie. La nature se réveillait. Les oiseaux piaillaient. Les écureuils s'agitaient. Puis vint l'aurore. Le soleil apparut à l'horizon. Le ciel devint rosé, jaune doré, orangé.

Assise sur la balancelle, les deux mains autour d'une tasse fumante d'un breuvage noir et fort, un plaid sur les genoux, Alice contemplait ce spectacle magique que la nature offrait chaque matin. Émue par ce moment enchanteur, elle essuya une larme au bord de sa paupière. Un moment hors du temps, propice à la réflexion et à la relaxation, avant que le brouhaha de la vie vienne l'emporter.

Elle avait ressenti le besoin de se lever. Prise de nausées, il lui était impossible de trouver une bonne position. Au lieu de tourner entre les draps et de risquer de réveiller Adrien, elle avait attrapé son t-shirt, un plaid sur le rebord du canapé, et s'était installée dehors alors que tout le quartier dormait encore à poings fermés. La veille, ils avaient beaucoup trop mangé. Ça lui apprendra à se goinfrer autant ! Sept mois sans ribs sauce barbecue et sans fondants au chocolat avaient éveillé en elle un besoin urgent de combler ce manque. Elle avait résisté une semaine. Elle ne voulait pas passer pour une goinfre. La veille au soir, la gourmandise avait eu raison de ses bonnes résolutions. Elle avait profité de l'offre « buffet à volonté », et maintenant, elle en payait le prix.

— Ça va ? murmura Adrien en passant la tête par l'entrebâillement de la porte.

— Oh, je t'ai réveillé ?

— *Pantoute*. J'ai juste senti un vide dans mon dos, et en me retournant, tu n'étais plus là. Tu as froid ?

— Non, ça va, répondit Alice en montrant sa tasse fumante et son plaid. Je suis bien comme ça. Regarde comme c'est beau ! Le blanc de l'aube vient de tourner en jaune orangé, signe que le soleil se lève.

— Magnifique ! Viens, chuchota Adrien en la prenant dans ses bras.

Il remonta la couverture jusqu'à ses épaules. Deux amoureux face à la beauté de mère Nature.

— Il faut qu'on regarde la liste des postes pour les affectations aujourd'hui, ajouta-t-il après un moment de communion. Il ne reste plus que trois semaines avant la fin des vacances.

— Déjà ? Je n'ai rien vu passer.

— Tu es certaine que tout va bien ? Tu es un peu pâle, je trouve, ce matin.

— J'ai un peu la nausée depuis cette nuit. Je n'aurais pas dû manger autant hier soir. C'est ma faute. J'assume.

— C'est vrai que tu n'as pas fait semblant ! Tu as repris trois fois du plat et trois fois du dessert. J'ai cru qu'ils allaient nous faire payer un supplément.

— T'exagères !

— Je ne crois pas, en te voyant ce matin. Allez, viens. On rentre.

— Oui, j'ai besoin de m'allonger sur le canapé.

Adrien la souleva dans ses bras aussi aisément qu'une plume et la déposa délicatement sur le sofa. Enfouie sous la couverture, Alice fut emportée par le sommeil.

Un bruit de papier froissé résonna à ses oreilles. Doucement, elle sortit de sa torpeur. Elle avait chaud. Son dos était trempé. Elle bascula la tête en arrière et vit le soleil rayonner sur la terrasse.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle alors qu'elle essayait de se redresser sur ses coudes.

— Dix heures. Tu te sens mieux ?

— Je ne sais pas. Je me sens groggy. Je n'aurais pas dû me rendormir. C'est encore pire maintenant.

— Pas grave. Prends ton temps. Profite, il n'y a rien qui presse aujourd'hui, ni demain, ni les jours suivants, donc *relax*.

— Tu fais quoi ?

Par-dessus le dossier du canapé, les coudes posés sur le rebord, elle observait Adrien, qui s'affairait.

— Je colle des gommettes sur la carte du Canada.

— Oh, un atelier créatif !

— Tout à fait. On peut mieux évaluer les distances entre chaque poste. C'est plus facile pour savoir lesquels on élimine et lesquels on garde.

— Et ? Il y a une première tendance qui se dessine ?

Alice eut un haut-le-cœur.

— Il y a quatre gommettes qui sont aux extrémités du pays. Donc, on oublie. Deux gommettes sont séparées par 200 kilomètres, et deux

autres par 400.

— Et les deux dernières ?

— Ben, c'est le choix idéal. Elles sont au même endroit.

— Tu penses qu'on a une chance ?

— Je ne sais pas.

— Ces postes intéresseront sans doute Justine et Yann. Ils sont ensemble maintenant. Ça serait logique.

— Oui, je sais. Il faut que l'on soit classés tous les deux dans les premiers pour avoir l'occasion de choisir. Sinon, on fait un bébé.

— Hein ? T'es fou, pas maintenant !

— On pourra faire valoir le rapprochement familial. Ils ne séparent pas les familles. Avec un enfant, c'est tout vu.

— Je ne vais pas tomber enceinte juste pour ça. Les six premiers mois, on est en probation. Avec un enfant, on ne pourra pas se concentrer comme il faut sur nos tâches. Non, décida Alice en secouant la tête. Pas avant que j'aie pris mes marques et que mon affectation soit définitive. J'ai travaillé trop dur pour ça.

— Tu as raison, mais c'est la seule chose qui marcherait à 100 % pour qu'on reste ensemble, et puis il y a ta mère. Elle serait ravie de s'occuper de son petit-fils.

— Ou de sa petite-fille.

— Ou de sa petite-fille. Mais c'est vrai, c'est beaucoup trop tôt. Et puis on a tout le temps. On est jeunes.

— Oui.

— Mais un petit Jack…

Un missile l'arrêta net dans son délire. Alice venait de lui lancer un coussin.

— OK, ou une petite Marie… se rattrapa-t-il.

— Adrien, tais-toi !

— OK, je ne dis plus rien ! J'ai faim. Tu veux manger quelque chose ?

Sur le comptoir, une boite d'œufs, du bacon, du pain de mie : le brunch serait protéiné. L'omelette grésillait dans la poêle. Adrien y ajouta les deux tranches de pain et retourna le tout. L'odeur se propagea dans le salon. Alice s'était rallongée. La main sur sa bouche, elle essayait de retenir un autre haut-le-cœur. Malgré tous ses efforts, elle se leva d'un bond. La couverture vola au sol. Adrien ne vit que son dos, qui se précipitait en direction de la salle de bain.

— N'entre pas, c'est dégueulasse.

— Si tu crois que ça va m'arrêter ! Tu as vomi ?

— Mmm.

— OK !

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiéta Jeanne, qui était arrivée précipitamment. J'ai entendu du vacarme depuis la terrasse.

— C'est Alice. Elle a vomi.

— Ce n'est rien. Mon estomac n'a pas supporté le trop-plein de nourriture d'hier soir. L'odeur de l'omelette m'a de nouveau donné la nausée.

— De nouveau ? demanda Jeanne, surprise.

— Ce n'est pas grave, Maman. Tout va bien.

— Tu as beaucoup mangé, c'est vrai, mais pas au point de te rendre malade.

— Ça va aller. Ne t'inquiète pas.

— Ben si, c'est un peu mon rôle, tout de même. Tu te sens fatiguée ?

— Non.

— Si ! intervint Adrien. Tu t'es rendormie jusqu'à 10 heures.

— OK, je reviens, fit Jeanne.

— Où elle va ?

Adrien haussa les épaules en guise de réponse.

— Je vais te remettre sur le sofa. Tu as besoin de repos.

— Encore ?

— Oui, encore. Et on arrête de râler, mademoiselle.

Alice soupira. Elle essaya de lire, mais ne parvint pas à se concentrer. La télévision fut sa seule option pour se distraire.

— Tiens. Tu vas faire ça.

Jeanne lui tendit une boite blanche rectangulaire.

— Tu as pris ça où ?

— Je reviens de la pharmacie.

— De la pharmacie ? Je ne suis pas au bord de l'agonie. Ça va aller, Maman, je t'ai dit.

— Dans la salle de bain et plus vite que ça, ordonna Jeanne

— C'est quoi ? demanda Alice.

— Un test de grossesse.

Adrien, qui était en train de boire, s'étrangla et recracha l'eau.

— Hein ? N'importe quoi ! rétorqua Alice.

Elle jeta un coup d'œil à Adrien. La vie s'employait-elle à leur jouer un tour ? Ils venaient tout juste d'en discuter et de se mettre d'accord sur le fait que ce n'était pas du tout le bon moment.

— Je sais ce que je fais. *Go !* lança Jeanne.

Alice fut obligée de se lever. Elle était persuadée que c'était le souper de la veille qui l'avait rendue malade, et non un bébé qui était en train de grandir dans son ventre. Au moment d'ouvrir la boite, une appréhension l'envahit. Le risque existait tout de même. La contraception n'était pas à 100 % sure.

— Vas-y, l'encouragea Adrien.

Alice s'assit et urina sur la bandelette, qu'elle reposa sur la boite. Deux minutes. C'était le délai d'attente avant que leur sort soit fixé.

— Pis… Ça signifie quoi, deux traits ?

Sans répondre, Alice fit glisser la notice en direction d'Adrien. Elle

avait compris ce que cela indiquait. Dans l'incapacité de parler, elle s'assit sur le rebord de la baignoire. Un millier de questions fusaient dans son cerveau. Ses neurones tournoyaient à 360°, tel un *roller coaster* lancé à grande vitesse et dont la vélocité s'amplifiait à chaque seconde.

— OK, reprit Adrien, le visage blanc comme un linge. Et rose, ça veut dire que c'est une fille ?

Il avait posé la question d'une voix tremblotante de surprise, de joie ou de terreur. Sans doute un mélange des trois.

Ils surent quelles gommettes le destin leur avait attribuées.

9

2016, premier jeudi de janvier,
4 heures du matin
Ottawa

Un coup sur la porte.

Une dame d'un certain âge, en tailleur marron et cheveux gris relevés en chignon, entra dans la pièce en poussant un chariot. Le silence se fit automatiquement. Telle une hôtesse de l'air, elle déambula autour de la table. Une par une, les tasses de café furent remplies et un cake au chocolat tranché déposé au centre.

— Merci, Thérèse.

— Je vous en prie, madame.

Employée depuis 34 ans, Thérèse était l'assistante de tous les directeurs qui avaient transité par le centre. Elle en avait vu, du monde ! Certains dirigeants ne valaient pas un clou au niveau relationnel, mais étaient très bons d'un point de vue tactique. D'autres, comme Madame, alliaient les deux. Dès son premier jour, elle avait vu tout de suite que cette femme serait un bon leader. Thérèse ne s'était pas trompée. Au bout de tant d'années, elle avait le flair pour reconnaitre ce genre de qualités.

Alors qu'elle était à l'aube de ses 62 ans, Thérèse avait décidé de continuer à travailler à son service. Sans enfants, veuve, elle ne voulait pas pourrir entre quatre murs, comme elle s'évertuait à le dire à chaque personne qui osait lui parler de retraite. Elle pouvait encore participer, à son échelle, à la sécurité du pays. Et avec Madame, elle s'en sentait capable. Avec son prédécesseur, il en aurait été hors de question.

Du haut de la tour, qui officiellement hébergeait une entreprise d'import-export, la directrice, vêtue d'un tailleur noir et coiffée d'une queue de cheval lissée, observait les lumières de la ville, qui faisaient scintiller le manteau blanc. Derrière la grande baie vitrée du bureau,

mains derrière le dos, elle se concentrait sur ce qui s'en venait. Elle attendit que la porte se referme.

Au milieu de la pièce, une table ovale. Autour, six personnes, dont deux hommes vêtus d'uniformes kaki. Certains prenaient des notes tandis que d'autres écoutaient attentivement la femme qui se tenait debout.

Sans se retourner, elle laissa la parole à son chef de groupe. Cinquante ans, sans enfants ni compagne. Sa seule occupation était son travail. Ce job était un sacerdoce, une vocation qu'il n'était pas près de laisser tomber. En secret, il espérait mourir en mission, entouré de son groupe, plutôt que seul dans une chambre austère d'hôpital, ce qui lui valait le surnom de Staunch, « dévoué » en français. Il présenta à l'assemblée ce qui avait été décidé une heure plus tôt.

Les informations recueillies par les agents de surveillance indiquaient clairement que les cibles de la mission Y51, au 17, avenue Harvard, allaient s'enfuir avec la marchandise avant le lever du jour.

— Et ça, il en est hors de question, déclara Staunch en faisant défiler plusieurs images sur un écran.

Isolée des autres habitations, la maison dans laquelle ils s'étaient installés était de plain-pied, avec une entrée à l'avant et une autre à l'arrière. Les cibles étaient au nombre de cinq, des hommes avec un passé de multirécidivistes, sur qui les peines de prison et les multiples tentatives de réinsertion sociale n'avaient eu aucun effet positif. Ils continuaient leur trafic d'armes sur le territoire canadien en toute impunité : obus, lance-roquettes, pistolets semi-automatiques, fusils d'assaut, grenades… Par expérience, ils connaissaient tous les rouages du système judiciaire afin d'éviter de se faire prendre et de retourner en prison.

— Je vous rappelle que c'est pour cela que nous avons été sollicités il y a un mois. Nous avons accès à des moyens que le système policier n'a pas. Nos pratiques sont peu orthodoxes et sont utilisées en dernier recours. Nous sommes à un point de non-retour. À nous de jouer.

— Légalement, les forces de l'ordre n'ont pas le droit d'opérer des visites au domicile avant 6 heures du matin, précisa un jeune homme assis en bout de table.

— Exact. Mais, comme je viens de le mentionner, nos pratiques sont hors normes, et par conséquent, nos résultats lors des missions également. Vous le comprendrez bien assez vite lorsque vous aurez passé plusieurs années avec nous.

Le jeune homme se tassa sur son siège, gêné d'avoir émis une remarque qui n'avait pas lieu d'être.

4 h 45

Staunch rassembla ses troupes au sous-sol, près des camions blindés. Une vingtaine d'agents révisèrent le plan d'attaque, puis s'équipèrent. Ils partaient en binômes afin de s'assurer un appui mutuel. Chaque groupe avait un rôle bien défini à jouer dans l'assaut qui se préparait.

4 h 55

Les hommes se répartirent dans les trois camions.

Gilet d'intervention sur le torse, bombes lacrymos dans les poches, casque de protection sur la tête. Durant le trajet, une dernière vérification du matériel.

À moins de cinq minutes de la cible, la concentration était à son maximum.

5 heures

Plongées dans le noir, les rues étaient encore désertes pour une quinzaine de minutes. Puis à l'intérieur des maisons, on commencerait à s'agiter. Les réveils sonneraient et les lampes s'allumeraient.

En silence, ils sautèrent un par un sur la route enneigée. Les genoux pliés, ils avancèrent, l'arme prête à faire feu. Une partie du groupe se dirigea vers l'arrière de la maison. Une autre s'orienta vers la porte d'entrée tandis que deux binômes restaient à l'extérieur, en *back up*.

5 h ·2

Staunch empoigna sa radio et chuchota un compte à rebours.

Trois, deux, un…

Les portes de la maison s'ouvrirent. Les agents y pénétrèrent en silence. Sur le canapé, un occupant, qui avait encore les yeux collés de sommeil, attrape son fusil au sol. Il fut neutralisé avant d'avoir pu tirer une balle. La progression se poursuivit. La première chambre était vide, ce qui n'était pas le cas de celle du fond. Les occupants hurlèrent, menaçants, et prévinrent leurs assaillants qu'ils étaient armés.

— Binôme neuf, position à l'arrière du bâtiment, murmura Staunch. Donnez-moi leur situation.

Il tapota les épaules du binôme dix pour lui signifier qu'ils bougeaient. Le binôme neuf se déplaça en direction de la chambre, dont la fenêtre donnait sur le jardin.

— En position, chuchota l'un des agents. Deux hommes à 3 heures, un homme à 9 heures, et le dernier à midi.

— Bien reçu. Neutralisez-moi le fils de pute de midi… *Go !*

Un tir silencieux en pleine tête. L'homme qui hurlait des menaces s'écroula au sol. Ses camarades se retournèrent en direction de la fenêtre alors que les agents à l'intérieur de la maison défonçaient la porte de la chambre. Deux tirs à droite. Aucun tir à gauche, l'homme s'étant de lui-même couché au sol.

5 h ·7

La rue déserte et silencieuse était le témoin des premiers lève-tôt.

Dans les cuisines, bâillements et cheveux en bataille annonçaient une dure journée. Mais pas aussi dure que celle du captif menotté que le groupe ramenait au QG.

Les portes de la maison avaient été refermées. De l'extérieur, rien ne laissait deviner que, quelques minutes plus tôt, une descente avait eu lieu. Le groupe d'hommes avait été aussi discret qu'un point-virgule dans un roman de 800 pages.

*

Sans chauffage ni fenêtre, la pièce était sombre. Heureusement qu'il dormait en pyjama, sinon il aurait pu se retrouver complètement à poil dans cet endroit qui allait à l'encontre de la dignité d'un homme. Dans un coin, un seau en ferraille. Il se questionna sur son utilité, puis renonça à connaitre la raison de sa présence ici.

Assis à une table, il ne savait pas depuis combien de temps il était là, à attendre qu'on vienne le voir. Dix minutes, trente minutes, une heure, peut-être plus. Aucun indice ne pouvait l'aider. Le jour s'était-il levé ? Impossible de le savoir.

Il avait soif, faim, et il commençait à avoir envie de pisser. Son regard se tourna vers le seau. Il baissa les yeux de désespoir.

Un bruit de clef vint le sortir de son tourment. Enfin, il allait pouvoir négocier pour quitter ce trou à rat.

Deux hommes entrèrent. L'un vint s'asseoir en face de lui et l'autre se positionna dans son dos. Il se retourna un instant. L'autre lui sourit.

— Vous n'avez pas le droit de me garder dans cette pièce pourrie.

Les bras croisés sur la poitrine, l'homme en face de lui ne bougea pas.

— On ne vous a pas appris les bonnes manières dans la police ? On ne rentre pas chez les gens avant 6 heures du matin, et encore moins sans se présenter.

Toujours aucune réponse.

— Vous avez perdu votre langue ?

Il se retourna et obtint encore un sourire.

— Je peux avoir à manger, s'il vous plait ? J'ai faim.

— Ah ben, quand même ! s'exclama l'homme de l'autre côté de la table. Un peu de politesse !

— C'est vous qui êtes entrés sans vous présenter, grogna l'homme en pyjama.

— Tu as raison. Excuse-nous. Moi, c'est A. Lui, c'est B.

— Très drôle.

— Ravi que ça te plaise.

Un troisième homme entra dans la pièce avec un sandwich et un Coca. Il posa le festin devant son collègue et repartit aussi vite qu'il était apparu. L'homme en pyjama tendit le bras et reçut en retour une claque sur le dos de la main.

— Tu crois que ça va être aussi facile ? objecta l'homme assis. Tu réponds à toutes nos questions, et en échange, tu pourras manger VIP, et même aller te soulager dans de vraies toilettes.

Son regard se dirigea vers le coin de la pièce. Le captif se demanda comment l'homme savait que l'envie devenait de plus en plus pressante.

— Tu te trémousses sur ta chaise depuis cinq minutes, et en voyant la canette de Coca, tu t'es agité beaucoup plus.

C'était de la torture mentale, ils n'avaient pas le droit !

— Là, tu dois te dire que nous n'avons pas le droit de te traiter comme ça, énonça l'homme d'une voix monocorde. Eh bien, détrompe-toi. Pour ta gouverne, nous ne sommes pas des policiers, pas des gendarmes, pas non plus du SCRS. Nous ne sommes rien de tout ce à quoi tu peux être en train de penser. Nous n'existons pas. Par conséquent, nous avons tous les droits.

À présent, la peur se dessinait sur le visage du prisonnier. Cette fois-ci, il ne pourrait pas s'en sortir avec une entourloupette. Il devrait rester dans cette pièce digne d'un détenu d'Alcatraz.

— Vous ne pouvez pas ! se lamenta-t-il en secouant la tête.

— Si, on peut.

Le captif se leva soudainement d'un bond et tenta d'attraper par la gorge son tortionnaire. L'homme derrière lui l'empoigna par le cou avant qu'il n'ait pu esquisser un geste et le fit rasseoir juste avec la pression de ses doigts sur sa nuque. Dans l'incapacité de résister à la douleur, il obtempéra. Il se radoucit, les mains entre les jambes.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— On veut tout savoir sur votre trafic. D'où viennent les armes que les collègues ont récupérées dans la maison ? Qui est *la* personne derrière tout cela ? Crache le morceau et tu pourras manger !

L'homme agita le sandwich devant ses yeux.

Une heure plus tard, ils l'accompagnèrent aux toilettes. Devant la glace, il se toucha la joue. L'entaille avait cessé de saigner, mais son œil était gonflé et sa lèvre fendue. Il ôta une miette de pain coincée entre ses dents.

10

Le soir même

Rien ne pouvait mieux conclure une journée que la réussite d'une mission.

Depuis son bureau, la directrice en avait suivi tout le déroulé. Pour certaines opérations, elle voulait savoir ce qu'il se passait en temps réel. Non pas qu'elle ne faisait pas confiance à son groupe, mais c'était sa job de s'assurer que tout se passait sans anicroche.

Une femme directrice. Elle était la deuxième depuis l'existence de l'agence. Autant dire qu'elle était mise en permanence sur la sellette. À la moindre fausse note, elle pouvait être évincée. Par chance, elle était entourée d'une équipe formidable qui la soutenait à 100 %. À leurs yeux, elle était bien plus capable que certains hommes qui étaient passés par ce poste. Elle s'était battue durement pour être là aujourd'hui, elle avait fait des sacrifices auxquels peu de femmes auraient consenti. Elle l'avait mérité.

Les vautours qui attendaient qu'elle se plante pour s'octroyer son siège pouvaient encore patienter longtemps. Mais les intimidations ne venaient pas que de son entourage professionnel. Elle avait reçu plusieurs menaces de mort, déposées anonymement dans la boite aux lettres de l'entreprise, sans jamais avoir pu mettre la main sur le coupable. Étant donné leur raison d'être, cette inefficacité était troublante. Personne n'avait connaissance des moyens de surveillance mis en place dans le bâtiment, à l'exception des employés. Était-ce un ancien agent qui, pour une raison encore inconnue, voulait s'en prendre à elle ? Tout était envisageable quand on faisait un métier tel que le sien.

La journée, commencée à 4 heures, avait été éreintante. Heureusement, les jours passaient, mais ne se ressemblaient pas. Ce rythme, s'il avait été quotidien, serait venu à bout de l'homme le plus motivé du monde. Cette fin de semaine, l'astreinte était destinée à son

sous-directeur. Elle pourrait alors se rendre à son chalet, passer deux jours de tranquillité en pleine nature. Même si elle était toujours accompagnée de ses gardes du corps, elle avait quand même sa maison en guise de cocon intime. Après une vérification minutieuse du logement, les hommes de sa protection rapprochée iraient rejoindre le pavillon mis à leur disposition. Ils étaient proches, mais pas trop présents tout en étant discrets.

Pour l'heure, elle attendait son chef de la surveillance. Cette activité était très importante au sein de l'organisation. Ses agents étaient les yeux et les oreilles qui permettaient de garder dans le viseur les personnes et les groupes signalés. À chaque menace décelée, un code couleur était défini et un protocole enclenché en fonction du niveau de dangerosité. Une menace mal identifiée pouvait occasionner de graves conséquences pour la vie des concitoyens canadiens et le gouvernement en place.

Pour ce faire, il y avait deux équipes de jour et deux équipes de nuit, du lundi au jeudi. Cette répartition était la même pour la fin de semaine, du vendredi au dimanche. Chaque équipe avait son manager. Une fois par mois, une rencontre à onze avait lieu avec la directrice et le sous-directeur afin de faire le point sur les semaines écoulées.

En avance sur son planning, elle décida de porter ses bagages jusqu'à sa voiture. Dans son métier, l'organisation et l'anticipation étaient obligatoires. Avant de quitter son appartement, elle avait emporté tout ce dont elle allait avoir besoin pendant ce court séjour de détente.

Quelques minutes plus tard

Un homme grand et blond cogna à la porte. Il n'obtint aucune réponse. Il donna deux autres coups, sans plus de succès. Sans aucune hésitation, il pénétra dans la pièce et alla s'asseoir sur le canapé en velours marron. Il l'attendrait sagement ici. Après tout, sa femme était la directrice de l'agence, et lui, le responsable en chef de la surveillance. Personne ne s'offusquerait de sa présence dans le bureau. Sur la table devant lui, un papier griffonné à la main :

Je reviens, partie déposer les bagages dans la voiture.

Elle faisait tout le temps ça. Elle ne pouvait jamais attendre que les choses se passent tranquillement, sans pression. Il fallait toujours qu'elle s'active, qu'elle s'occupe. Il n'était pas si en retard que ça ! À peine cinq minutes. Mais c'était autant de minutes qu'elle pouvait

gagner. « Ce qui est fait n'est plus à faire », répétait-elle à chaque fois qu'il lui disait qu'il n'y avait pas d'urgence.

Même en repos, elle ne l'était jamais complètement. Elle était impliquée dans son travail à 200 %, et se déconnecter, ne serait-ce que deux jours, était impensable. Il la retrouvait parfois en train de lire un roman, mais il voyait clairement dans ses yeux que ses pensées n'étaient pas dirigées vers l'histoire qu'elle découvrait. Les pages étaient rarement tournées.

— Il est bien, ton livre ?

— Ouais, disait-elle sans grande conviction.

— C'est quoi, l'histoire ?

Elle éludait alors la question, car elle n'en savait fichtre rien. Son regard parcourait les lignes tandis que son esprit partait ailleurs.

La tête renversée en arrière sur le canapé, il entendit des pas courir dans le couloir.

— Monsieur !

L'agent en chef de la sécurité se précipita dans la pièce.

— Oui ?

— Où est madame la Directrice ?

— Elle est partie déposer ses affaires dans la voiture. Pourquoi ?

— Il y a eu une intrusion dans le sous-sol. Je ne sais pas comment c'est possible, mais la voiture sur laquelle l'homme s'est arrêté est celle de la directrice.

— Quoi ? s'écria-t-il en se redressant. Vous avez essayé de la joindre ?

— Le réseau doit être défectueux dans les sous-sols. Ça ne répond pas.

— Comment ça, défectueux ? Ce bâtiment est le plus high-tech du pays et le réseau déconne ? Je rêve ! Essayez de nouveau, ordonna-t-il alors qu'il partait à toute allure vers l'escalier de secours en espérant arriver à temps.

Encore un étage à descendre !

Il ouvrit la porte du parking d'un coup d'épaule, scanna l'environnement de droite à gauche. Personne. Chaque membre du personnel avait sa place attitrée. Celle de la directrice se trouvait sur la droite, à quelques mètres du poste de sécurité. Malgré cela, on avait quand même réussi à avoir accès au véhicule. Il y en avait un qui allait devoir rendre des comptes. Pour le moment, l'urgence était de l'intercepter avant qu'elle atteigne son auto.

— Vous avez vu la directrice ? demanda-t-il à un employé de ménage qui s'apprêtait à se rendre à son poste de travail.

— Oui. On a parlé pendant un petit moment.

— OK, merci.

Avec de la chance, cette discussion allait sans doute lui sauver la vie. Il la vit au loin. Il hurla de toutes ses forces, accéléra sa course.

Elle se retourna, main sur la portière. Il avait vu son geste. Il cria de nouveau de ne pas toucher à la voiture. Elle fronça les sourcils. Elle ne comprenait pas ce qu'il vociférait. Ça résonnait dans tout le sous-sol. Elle le regarda s'approcher d'elle à une allure folle. Qu'est-ce qu'il lui prenait de courir comme ça ? Y avait-il eu une alerte rouge sur son écran de surveillance ? Arrivé à sa hauteur, il la prit par la taille et, dans son élan, la plaqua contre le mur d'en face. Il amortit le choc avec son épaule.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? Tu es fou ?

— Alerte… voiture… sécurité !

— Calme-toi. Je ne comprends rien. Respire, dit-elle en lui attrapant les épaules. Voilà. Inspire, expire. Alors ?

— La sécurité est venue me prévenir. On s'est approché de ta voiture cette nuit.

— Hein ? Comment ça ? Qui ?

— On ne sait pas. Impossible de voir son visage.

— Comment est-ce possible ? demanda-t-elle alors que des agents surgissaient près d'eux.

Cette question s'adressait au chef de la sécurité.

— On ne sait pas, madame. On va faire la lumière sur cette erreur de surveillance, je vous en fais la promesse.

— J'espère bien !

— Mais en attendant, pouvez-vous vous éloigner de votre auto ?

— Oh ! Oui, bien sûr, répondit-elle, déroutée, quand elle s'aperçut qu'elle était encore à côté de sa voiture, probablement piégée. Et vérifiez tout le parking.

Puis elle s'éloigna, accompagnée de son chef de la surveillance, qui se tenait l'épaule, et d'un de ses agents.

*

Le lendemain matin

Le soleil inondait la terrasse. Malgré le froid, la directrice aimait en sentir les rayons lui caresser la peau. Emmitouflée dans une couverture épaisse, elle prenait son café sur sa balancelle. Une fois n'est pas coutume, elle avait ouvert un œil en fin de matinée. Toutes ses heures de sommeil perdues, elle devait les rattraper à un moment ou à un autre.

C'était dans son petit paradis sur terre qu'elle s'octroyait ce relâchement. Au milieu de la nature, le silence enveloppant et réconfortant la relaxait. Ici, elle pouvait se permettre de lâcher prise, juste ce qu'il fallait pour se ragaillardir. Ses pensées ne quittaient

jamais réellement l'agence. Son téléphone la suivait partout, au cas où une crise majeure requerrait sa présence en urgence. Il y avait toujours cette petite tension au fond d'elle. Un grand pouvoir implique de grandes responsabilités et de grands sacrifices. Ce revers de la médaille, elle l'avait accepté depuis longtemps.

Son regard perdu dans l'immensité blanche qui lui faisait face, elle prit soudain conscience qu'elle avait été à deux doigts de ne pas assister à ce spectacle merveilleux.

La baie vitrée s'ouvrit. Une main lui tendit une tasse fumante.

— De la tisane. Je pense que tu as assez bu d'excitant depuis ton réveil, dit l'homme en arquant un sourcil.

Il n'avait pas tout à fait tort. Il se glissa sous la couverture et l'entoura de ses bras.

— Ça va aller ?

— Mieux, maintenant.

Elle passa ses jambes par-dessus les siennes et soupira contre son torse.

— Tu m'as fait peur hier.

— Je sais. Heureusement que tu étais là. Ça va mieux, ton épaule ?

— C'est encore un peu douloureux. J'ai eu Steve au téléphone, le manager de l'équipe d'après-midi. Sur les images, on voit juste une ombre. Il m'a dit qu'ils n'avaient rien de concret.

— Comme toutes les autres fois. C'est forcément un ancien de la maison. On l'aurait déjà attrapé, sinon.

— Quand je reprendrai le boulot lundi, je jetterai un coup d'œil aux images par acquit de conscience.

— Tu n'oublieras pas de faire un rapport à ta directrice.

— À vos ordres, madame.

Il l'embrassa sur le front. Ils restèrent enlacés, à admirer le paysage figé par le froid.

11

Mi-janvier 2016, 23 heures
Quelque part dans la province du Québec

À cette heure-ci, il n'y avait pas un chat dans les rues. Les températures, avoisinant les -20 °C, rebutaient la moindre âme courageuse qui aurait voulu braver le froid glacial.

Il y avait quatre ans, le lieu abritait une industrie spécialisée dans le caoutchouc. Aujourd'hui, elle accueillait les rats et les animaux errants.

Seul au milieu des anciennes machines, qui étaient tellement rouillées qu'elles pouvaient vous donner le tétanos rien qu'en les regardant, chapka à la Davy Crockett sur sa tête à moitié dégarnie, il attendait. Sans quitter sa montre des yeux, il tournait sur lui-même pour se réchauffer.

— Qu'y a-t-il de si urgent ?

Il sursauta. Il n'avait entendu aucun bruit depuis son arrivée, il y avait quinze minutes. Dans la pénombre, au sein d'un renfoncement, la voix venait de le saisir par surprise.

— Les abords sont compromis.

— On est sur le coup.

— On ne peut pas le laisser à découvert.

— Il ne l'est pas.

— Ce n'est pas l'impression que j'ai.

— Exact. Ce n'est qu'une impression.

Elle sortit de son antre ombragé. Le claquement de ses talons sur le béton résonna dans tout l'entrepôt. La lune éclairait la moitié de son visage austère, surmonté d'un chignon serré. Elle fit quelques pas dans sa direction et planta son regard dans le sien.

— Inutile de nous recontacter. À chacun sa mission. Faites votre travail, et je ferai le mien. Rien ne change.

Elle fit demi-tour et replongea dans l'obscurité.

— Sauf votre respect, madame la Dir…

Elle avait déjà disparu.

L'homme à la chapka, les bras ballants, frappa le sol du pied. En colère, frustré, il ne savait plus quoi faire. Il n'avait pas fini de lui expliquer la situation. Il y avait encore plus grave comme nouvelle, mais elle ne voulait rien entendre.

— *Ostie de calice de tabarnak !*

— Je sais, c'est énervant.

Il sursauta de nouveau.

— C'est une manie, chez vous, de prendre les gens par surprise, proféra-t-il, la main sur le cœur.

— C'est notre travail, je vous rappelle.

— À mon âge, ce n'est pas très recommandé. Mon cœur n'est plus aussi vigoureux.

— Voyons, ne dites pas ça ! Vous êtes parfait.

L'homme sortit de sa cachette, s'approcha et lui tendit la main.

— Ravi de vous revoir, reprit-il. Très jolie, votre chapka. Dites-moi tout.

— Il y a une urgence.

— Nous le savons.

— Pourrait-on enclencher le protocole ? Ils l'ont réclamé à plusieurs reprises, demanda l'homme à la chapka avec précaution.

— Pas tout de suite. C'est encore trop tôt.

— Après, ça sera peut-être trop tard. Il faiblit de jour en jour.

— On attend.

— Mais…

Le visage de l'homme en face de lui devint moins avenant.

— C'est à nous de prendre la décision, et à personne d'autre, asséna-t-il sur un ton durci.

— Je sais bien.

— Parfait, alors, dit l'homme d'une voix radoucie.

Il disparut à son tour.

12

Février 2016
Ottawa

Les nuits étaient courtes ces dernières semaines. Dans sa tête, elle élaborait des milliers de scénarios. Certains étaient merveilleusement enthousiasmants et finissaient comme dans les films, en plein bonheur. D'autres prenaient fin de manière terrible. Les personnages principaux finissaient par se haïr.

Les bons mensonges existaient-ils vraiment ? La vérité était-elle toujours bonne à dire ? Il n'y avait pas de réponse universelle. Chacun réagissait selon son histoire, sa capacité à encaisser la réalité. Mais y avait-il seulement une unique vérité ? Chacun avait son propre point de vue. C'était ce qui rendait les relations sociales complexes.

Dans son fauteuil, près de la cheminée, elle regardait le lac par la fenêtre. Le feu crépitait et les flammes chauffaient légèrement son visage. Elle essayait de dénouer ses pensées, de trouver une solution en son âme et conscience. C'était tout un défi. Son choix occasionnerait des conséquences.

— La dernière fois que je t'ai vue debout aussi tôt et dans cette position, c'était le lendemain d'une mission qui avait mal tourné.

Elle lui sourit quand il prit place à côté d'elle. Il regarda dans la même direction. Ils se laissèrent embarquer par le silence relaxant que seul le crépitement du feu venait troubler.

— Je ne sais pas quoi faire.

— J'ai aussi beaucoup réfléchi depuis notre escapade dans cet entrepôt qui puait le moisi et où j'ai failli me faire attaquer par Croûtard.

Elle pouffa. Il sourit.

— Je préfère te voir avec ce visage.

Elle baissa les yeux sur sa tasse encore fumante.

— Comment te sens-tu ? reprit-il

— Mal. Mon cœur voudrait déjà que la vérité soit révélée, mais ma raison me dit de rester sur mes gardes.

— Les choses commencent à déraper. Il va falloir réagir vite.

Il lui caressa le visage. Elle plongea la joue dans le creux de sa paume.

Leur cocon familial était le seul endroit où elle pouvait exprimer sa fragilité.

13

Mars 2016
Province de Saskatchewan

Malgré le travail incontestable de la Gendarmerie royale du Canada (GRC), la province de Saskatchewan restait celle qui était la plus touchée par le fléau des amphétamines. Drogues de synthèse, elles étaient importées des États-Unis, depuis Crosby vers Torquay, Canada, à 20 minutes en voiture de la frontière américano-canadienne. C'était aussi rapide que d'aller chercher une poutine à la brasserie du coin.

Le réseau visé par la GRC était tellement étendu sur le territoire qu'ils n'avaient pas assez de moyens pour suivre les trafiquants à la trace. Les demandes officielles de mise sur écoute trainaient, les filatures étaient vite repérées. En d'autres termes, pour limiter au maximum l'importation, une aide informelle était devenue nécessaire.

Avec près de 80 décès suspects dus à la surconsommation des amphètes en deux mois, il était devenu urgent de freiner la propagation de cette cochonnerie.

Une heure avant le *go*

Une dernière révision du plan dans leur bureau à Regina, capitale de la province, et Staunch fit embarquer ses hommes dans les hélicoptères. Destination la 9447 Highway 18, à 17 minutes de Torquay. Des camions banalisés les attendaient.

La mission : appréhender les individus revenant de la frontière avec leur nouveau stock et neutraliser ceux du réseau répartis dans deux maisons, au bout de la rue. La drogue de synthèse serait détruite et les dealers rebelles maitrisés.

La directrice, depuis son bureau, assistait au briefing. Elle suivrait

l'opération depuis Ottawa.

Vingt-cinq minutes avant le *go*

L'autoroute 18 était pratiquement déserte à cette heure de la journée. Le trajet était fluide. Au moment du *rush* de la sortie des bureaux, le groupe serait déjà bien loin, sur le chemin du retour.

Assise à son bureau, la directrice remplissait quelques documents administratifs avant que l'opération ne débute. Dans un moment de réflexion, elle leva la tête en direction de la baie vitrée qui donnait sur le couloir de l'étage. Un homme, casquette vissée sur la tête, poussait un chariot de ménage. Elle s'interrogea au moment où il s'évapora dans l'ascenseur : *Je croyais que c'était Shaina aujourd'hui…*

Puis elle retourna à sa tâche.

Six minutes avant le *go*

La porte s'ouvrit brutalement. Thérèse pénétra dans la pièce comme une furie, un papier à la main.

— Accroché à votre porte, dit-elle d'une seule traite.

Elle dépose la feuille sur le bureau.

En apnée, la directrice prit connaissance du message sur le papier blanc froissé, qui avait encore sa punaise.

— Appelez le chef de la sécurité, Steve et le chef de la surveillance. Mon mari doit être dans son bureau, bien qu'il ait fini sa vacation depuis deux heures. Immédiatement ! cria-t-elle.

— Bien, madame.

Thérèse sortit de la pièce aussi rapidement qu'elle y était entrée.

— Staunch ?

— Oui, madame ?

— Le sous-directeur va prendre le relais. Je dois m'absenter un petit moment.

— Bien, madame.

Dans le bureau à la table ovale

La directrice faisait les cent pas quand les trois hommes pénétrèrent dans la pièce, inquiets, puisque Thérèse n'avait rien voulu leur dévoiler. Elle leur tendit le papier.

— C'est quoi, ce bordel ? s'exclama le chef de la sécurité

— À vous de me le dire, grogna-t-elle. On s'est introduit jusqu'à la porte de mon bureau pour accrocher cet avertissement. Vous trouvez cela normal ?

— Sortez-moi les vidéos de ces quatre dernières heures, demanda-t-il à Steve.

— Les deux dernières, le contredit-elle. Je l'ai vu.

— Comment ça ? l'interrogea son mari, un voile de terreur recouvrant ses yeux.

— Je remplissais des documents, en attendant que Staunch lance l'opération, et en relevant la tête, il est passé devant la baie vitrée de mon bureau. Il poussait un chariot de ménage. Je pensais que c'était Shaina ce matin. Lui, je ne l'ai jamais vu, mais j'étais trop absorbée par la mission, alors je n'ai même pas réagi.

Elle abattit son poing sur la table.

— On va le trouver cette fois-ci. Une caméra a dû filmer son visage, avança le chef de la sécurité.

— Appelle Shaina chez elle, demanda-t-elle à son mari. Je veux savoir où elle est. Fouillez-moi le bâtiment de fond en comble.

Cette dernière demande était destinée au chef de la sécurité, qui repartit au pas de course. Par radio, il réquisitionna ses agents. Steve, quant à lui, s'occupait de sortir les images des deux dernières heures.

— Il était là, reprit-elle une fois que les deux hommes furent hors du bureau. Tu te rends compte ?

Son mari relut le message.

La guerre était ouvertement déclarée.

14

21 h 30
Ottawa
Un téléphone sonne

— Oui ?

Immédiatement, il se redressa sur le sofa, rejetant la couverture sur le côté. Il se leva, se gratta la tête, posa deux, trois questions, qui alertèrent immédiatement sa femme. Ils étaient maintenant debout tous les deux, en sous-vêtements, près du canapé, alors que le film continuait de défiler sur l'écran.

— Que se passe-t-il ? demanda la directrice une fois qu'il eut raccroché.

— C'était Steve, lui répondit son mari. Une alerte rouge a été déclenchée.

Il posa le combiné sur la table et se passa la main sur le visage.

— C'est pour maintenant, réussit-elle à dire alors que son cœur battait à cent à l'heure.

Deux semaines plus tôt, ils avaient eu les résultats de l'enquête interne à la suite de l'intrusion qui avait eu lieu. L'homme à la casquette avait commis une erreur… ou pas. Ses empreintes avaient été retrouvées partout sur le document accroché sur la porte de la directrice et sur le corps de Shaina, retrouvée morte dans le local d'entretien. Comme l'avait mentionné le chef de la sécurité, son visage avait été filmé. Cette fois-ci, l'acte était volontaire. Il les narguait en regardant directement la caméra, sourire aux lèvres. Il voulait qu'on le retrouve. Il avait laissé beaucoup trop d'indices derrière lui alors que, pendant toutes ces années, il avait fait très attention.

Après autant de temps passé à se venger dans l'ombre, il voulait que tout le monde sache ce qu'il accomplissait. Ils n'auraient pas dû le traiter comme un moins que rien, ils n'auraient pas dû le sous-estimer. Il était bien plus compétent que tout le monde dans cette agence et il

voulait que son talent soit enfin reconnu. Il comptait finir en beauté. La cerise sur le sundae.

Grâce à cet impair volontaire, les équipes de surveillance avaient pu le retrouver, le suivre et connaitre le plan qu'il avait mis en place pour exécuter sa menace, clairement mentionnée dans son message. La directrice et son mari avaient failli défaillir, mais ils ne pouvaient pas se le permettre. Ils devaient garder la tête froide et se concentrer sur cette nouvelle mission, comme ils le faisaient pour toutes les autres.

Ils recueillirent, comme d'habitude, les informations nécessaires à l'élaboration d'un plan qu'ils allaient suivre à la lettre. Staunch avait été averti qu'il était en train de traiter un dossier sensible. La directrice savait qu'elle pouvait compter sur sa discrétion.

Le trajet jusqu'à l'agence n'avait jamais été aussi rapide. Au téléphone avec son chef de groupe, elle s'informait de l'avancée du dossier.

Thérèse était sur le point de partir quand on lui annonça que la directrice et son mari revenaient en urgence pour une affaire de la plus haute importance. Aussitôt, elle prépara la salle de réunion prévue à cet effet, fit couler du café dans les deux cafetières mises à leur disposition, renvoyant chaque agent dans ses quartiers lorsqu'il voulait s'en servir une tasse. Quelques gourmandises furent également prévues. Madame allait en avoir besoin.

La voiture dérapa quand elle prit le virage pour se garer à sa place habituelle, dans le parking souterrain. Les deux occupants sortirent du véhicule et se dirigèrent vers l'ascenseur, qui les mena à l'étage de commandement. Thérèse les accueillit en les débarrassant du superflu. Elle leur indiqua également que le sous-directeur, Staunch et les agents affectés à l'opération étaient arrivés.

— Merci, Thérèse. Vous êtes une perle, comme d'habitude. Bonsoir, messieurs, lança la directrice au moment où elle ouvrit la porte de la salle. Merci d'être venus si vite. Je sais qu'il est tard et que vous aviez surement autre chose à faire, mais une urgence est venue perturber nos plans.

Elle appuya sur le boitier qui allumait l'écran géant, où apparurent des visages et des images de vidéosurveillance, traquant en permanence le groupe d'individus ciblés.

— Ce soir, vers 20 heures, nos équipes ont repéré ces personnes. Elles sont sur le point de commettre un enlèvement, voire un meurtre. Nous devons les prendre en flagrant délit. Cet individu doit être obligatoirement neutralisé. (La photo de l'homme à la casquette apparut en gros plan sur l'écran.) La cible visée par cet homme est accompagnée par une tierce personne. Ils sont dans un chalet, entre Sayabec et Amqui, dans la province du Québec. Ils sont traqués depuis plusieurs mois. Nous savons depuis peu que c'est à l'initiative de notre homme à la casquette. Ils ont décidé de passer à l'attaque cette nuit,

selon les informations que nos agents à la surveillance ont pu récolter. Autant vous dire que nous devons être rapidement prêts pour intervenir. Les hélicoptères nous attendent, puis nous serons transférés dans des vans. On les laisse amorcer leur attaque. Nous interviendrons après le début de leur assaut.

— Excusez-moi, madame, mais vous avez dit « nous attendent » en parlant des hélicoptères. Vous partez avec le groupe ?

— Tout à fait, ainsi que le chef de la surveillance ici présent.

Elle désigna son mari.

— Le protocole n'autorise pas le directeur à se mettre en danger. S'il vous arrivait quelque chose, qui dirigerait le centre ?

— Je comprends vos craintes, et loin de moi l'idée de ne plus exercer ma fonction. Le sous-directeur prendra le relais pendant mon absence, et pour notre part, nous n'interviendrons qu'à la toute fin, une fois que le secteur sera sécurisé et que plus aucun danger ne sera présent.

— Nous partons dans 30 minutes, lança Staunch.

15

Entre Sayabec et Amqui

Les hélicoptères arrivèrent au point de rendez-vous trois heures et demie après leur décollage. Comme prévu, des camionnettes étaient en *stand-by*. À chaque déplacement de la directrice, des hommes armés l'entouraient afin de faire barrage à une éventuelle attaque. Les portes blindées se refermèrent. Ils se mirent en route.

— La cible vient d'arriver sur le site. On me dit qu'ils sont en train de se préparer pour l'assaut.

Staunch était en liaison directe avec le poste de surveillance à Ottawa.

— Dans combien de temps arrivons-nous ?

— Cinq minutes, madame.

— OK, on accélère. Dans trois minutes, je veux qu'on y soit.

— Bien, madame. Accélère, ordonna l'agent au conducteur.

— Combien sont-ils ? demanda la directrice.

— Une dizaine, et ils sont lourdement armés.

Les camionnettes freinèrent dans un nuage de poussière. Les agents d'intervention sautèrent au sol. Deux groupes se formèrent, un qui avancerait en direction de la maison et l'autre qui resterait à la lisière du bois, en couverture.

*

Rien. Ils avaient fait chou blanc. Le lit était défait. Il y avait forcément encore quelqu'un à l'intérieur. Pourtant, tous les meubles avaient été déplacés, toutes les pièces fouillées de fond en comble. Incompréhensible !

L'ordre de se replier avait été donné. Les armes baissées, ils

ressortirent sur la terrasse quand une balle atteignit l'un des hommes au cou. Il tomba au sol instantanément. L'hémorragie qui s'ensuivit fut fatale en quelques secondes. Pendant que le bois du plancher s'imprégnait de son sang, les balles fusèrent dans tous les sens. Les assaillants s'abritèrent derrière un pilier, contre l'escalier. Leurs compères cachés dans la forêt étaient tous tombés en silence. Aucun bruit suspect ne les avait alertés, ce qui suggérait que leurs camarades n'étaient plus. Leur protection avait disparu avec eux. Qui pouvait avoir une force de frappe aussi discrète ? Ils ne distinguaient personne à travers les arbres.

Soudain, l'homme comprit. Enfin, ils étaient là. Les p'tits *crisse* de trous d'cul avaient retrouvé sa trace.

— Bande d'incapables, cria-t-il. Je sais que c'est vous. Montrez-vous ! *Câlisse* de chiens de *tabarnak* de *câlisse* d'*ostie* !

Un deuxième homme tomba au sol. Plus que trois. Une dizaine de soldats, habillés de noir de la tête aux pieds, jaillirent du bois. Visages masqués, ils avançaient en arc de cercle. À chacun de leurs pas, les chargeurs de balles automatiques se vidaient. Derrière eux, un chemin de douilles. Lorsque le troisième ennemi tomba, les deux autres jetèrent leur arme et levèrent les mains. Ils furent plaqués au sol et menottés. Le silence reprit possession des lieux. Les insultes avaient cessé. L'homme gisait dans une flaque de sang.

Les soldats posèrent un genou à terre, arme à l'épaule en direction de la maison et de la forêt. Ils couvraient tout le territoire. Ils étaient prêts à tirer au besoin.

Une fois l'emplacement sécurisé, à la lisière du bois, trois personnes s'avancèrent en formation triangle. Elles étaient elles aussi vêtues de vêtements sombres, mais elles n'avaient aucune arme sur elles, aucun équipement à la ceinture. Calme et assurance étaient les deux mots qui les qualifiaient le mieux. Elles montèrent les marches de l'escalier, passant devant les hommes ligotés sans leur accorder la moindre attention.

L'homme en tête emprunta le couloir et se dirigea directement vers la lampe sur le mur. Il savait exactement ce qu'il faisait. La trappe se souleva. Un escalier en bois apparut. Il faisait noir et aucun bruit n'en sortait. S'il avait bien suivi les consignes qu'il lui avait données lorsqu'ils avaient rénové le chalet, c'est là qu'il devrait être avec la fille.

— Julie, Nicolas ?

16

Au chalet

— Bill ? Mais qu'est-ce que tu fais là ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

Nicolas se leva le premier du matelas, puis aida Julie à se redresser. Collée contre son épaule, elle tremblait comme une feuille. Ils n'osaient pas avancer vers la lumière qui émanait de la trappe ouverte.

— Comment ça va ?

— Pas bien. C'est quoi, ce bordel ?

— Viens, je vais t'expliquer. Sortons d'ici.

Main dans la main, les jeunes se dirigèrent vers l'escalier en bois. Nicolas leva la tête vers Bill.

— Tu ne crains rien. Fais-moi confiance.

Il monta le premier, suivi de près par Julie, qui n'avait pas ouvert la bouche depuis la fin des coups de feu. Ses yeux regardaient dans le vide. Elle était en état de choc. Bill la prit par les épaules et la mena en direction du salon.

— Mets-toi ici. On va te donner un verre d'eau.

Il fit un signe de la tête à un agent, qui se dirigea alors vers la cuisine. Il revint avec un verre à la main.

— Ça va aller ? lui demanda Bill après qu'elle eut pris une première gorgée.

Elle leva la tête, acquiesça, puis chercha du regard Nicolas. Des dizaines de personnes vêtues de noir se tenaient en demi-cercle dans la pièce. La plupart étaient masquées, ce qui rendait le décor encore plus effrayant.

— Suis-moi, exigea Bill en s'adressant à Nicolas.

— Je préfère rester avec Julie.

Il prit place à côté d'elle. Des mains encore toutes tremblantes s'accrochèrent à son bras. Nicolas était sa bouée de sauvetage dans une mer agitée où la tempête avait détruit en elle toute notion de la réalité.

— Comme tu veux, répondit Bill en lançant un regard aux personnes derrière lui.

— Qui sont-ils ? demanda Nicolas.

— Ça s'en vient. Je vais t'expliquer.

L'un des hommes fit un signe de tête à l'agent sur sa droite, qui entraina tous les autres à l'extérieur. La femme, quant à elle, resta figée, observant le jeune homme.

Mon Dieu, qu'il est beau ! pensa-t-elle en se forçant à rester de marbre.

À l'intérieur, elle bouillonnait. Elle n'avait qu'une envie, se jeter sur lui et le serrer dans ses bras, comportement qui apparaitrait particulièrement étrange pour le jeune homme, qui la prendrait juste pour une hystérique sortie tout droit d'un hôpital psychiatrique.

Dans le salon, aux murs troués par les impacts de balles, ils n'étaient plus que cinq. Les inconnus prirent place dans les deux fauteuils qui faisaient face au canapé. Bill s'installa à côté de Nicolas, sur le sofa. L'incompréhension se lisait sur le visage du jeune homme. Il serra plus fort la main de Julie, qui posa sa tête sur son épaule. Son corps était plus détendu. La disparition de tous ces hommes avait apaisé son esprit. Son regard se posa sur la femme.

Qu'est-ce qu'elle est belle !

Droite sur son siège, les jambes croisées, son coude posé sur l'accoudoir, elle dégageait un charisme particulier. Elle avait aussi un air de Nicolas, que Julie retrouva en fixant l'homme dans le fauteuil d'à côté. Sur le moment, elle n'y attacha pas d'importance.

— On m'explique ou pas ? lança Nicolas, à la fois impatient et frustré.

— Par où commencer… soupira Bill.

— Par le début, par exemple.

— Effectivement. Je ne te demanderai qu'une seule chose.

— Quoi ? fit Nicolas.

— De ne pas m'interrompre. Tout ça est complexe. Il faut que tu sois attentif à tout ce que je vais te raconter.

Nicolas acquiesça et s'installa plus confortablement sur le canapé. Julie était toujours accrochée à lui, mais cette fois, elle prit conscience que quelque chose d'important était en train de se jouer. Elle devait prendre part à cette explication. Elle devait être à l'écoute.

— Parfait !

Bill se racla la gorge, affichant une posture plus détendue. En face, l'homme et la femme n'avaient pas bougé d'un centimètre.

— Cette histoire commence en décembre 1997.

Nicolas souffla.

— Tu as promis d'écouter, grogna Bill.

Julie posa une main sur le torse de Nicolas pour l'encourager à être patient. Bill reprit son récit.

— Donc, je disais qu'on était en décembre 1997. Un couple et deux enfants, qui n'ont pas encore une année, reviennent du marché de Noël. Le soir, les parents installent les bambins devant des dessins animés, mais un programme de dernière minute vient perturber la tranquillité familiale. Une terrible fusillade vient d'avoir lieu dans un quartier résidentiel d'Ottawa. Deux personnes sont mortes. Une mère et sa fille. Le père a survécu.

— L'article que j'ai pris en photo se rappela Nicolas.

— Exact.

Quel rapport y avait-il avec lui ?

— Ces meurtres étaient prémédités. C'était un avertissement pour les gens qui travaillaient dans la même organisation que le père endeuillé. Il avait été sciemment laissé en vie. Le but était de le faire souffrir.

— Pourquoi ?

— Par vengeance. Son entreprise a renvoyé un homme. Ce dernier avait été déclaré apte lors du test psychologique, mais une année après son embauche, son comportement a totalement changé. Il est devenu suspicieux, paranoïaque, rebelle. Il ne correspondait plus aux critères de l'agence. Il représentait un danger. Il a été congédié, mais malheureusement, il avait pu apprendre tous les rouages du métier, toutes les procédures. Après son renvoi, il s'est lancé dans une chasse aux sorcières. Personne ne pouvait l'arrêter, car il maitrisait sur le bout des doigts toutes les tactiques pour passer inaperçu.

— Comment cela est-il possible ? Personne ne peut passer inaperçu.

— L'agence en question est une organisation qui agit dans l'ombre. Seules quelques personnes sont au courant. Pour le grand public, la majorité du gouvernement et tout le système judiciaire, elle n'a pas d'existence réelle.

— Tu essaies de me faire croire qu'un pauvre con qui s'est fait virer de son job est devenu zinzin et que, depuis 1997, il se venge sur les familles de soi-disant employés qui n'existent pas vraiment ?

Bill savait que l'histoire qu'il racontait était complètement ubuesque. Il se leva, plongea la main dans la poche de son pantalon et en sortit un papier blanc froissé. Il le tendit à Nicolas. La femme et l'homme, en apnée, redoutaient la réaction du jeune homme quand il comprendrait.

Je vous félicite pour votre parcours. De simple agent, vous êtes devenue la femme la plus redoutée du pays.

J'espère que vous avez reçu toutes les marques d'attention que j'ai déposées avec soin dans votre boite aux lettres durant toutes ces années.

J'ai bien failli gagner la partie en piégeant votre voiture, mais il y a un petit malin qui s'est mis en travers de ma route.

Vous vous rappelez décembre 1997 ?
Mon message est toujours d'actualité.

« Vous avez aimé
Votre tour s'en vient
Dites-leur adieu »

Vous avez bien su brouiller les pistes. Félicitations !
J'espère qu'ils ont bien profité de leur jeunesse, car maintenant, c'est fini.
Je n'ai pas pu correctement faire mes recherches à l'époque, j'ai eu beaucoup de travail. Il a fallu que je me venge de toutes les personnes qui avaient osé me foutre à la porte il y a presque 20 ans. Après une année en poste, ils m'avaient congédié, ces ostie de pourris !!! Tous des hypocrites, des menteurs. C'est inadmissible qu'une agence comme celle-là existe !
Vous êtes des cowboys, vous appliquez vos propres lois sur de pauvres innocents.
À l'époque, ils m'ont sous-estimé. Ils ont bien vu de quoi j'étais capable.
Je ne lâcherai pas l'affaire tant que vous existerez, vous et votre bande de trous d'cul.

Nicolas tendit le bout de papier à Julie.

— D'où vient ce message ? De qui parle-t-il ? demanda le jeune homme. Qui doit dire adieu à qui ?

Bill se racla de nouveau la gorge. Il regarda le couple devant lui. L'homme prit le relais.

— Il a été accroché sur la porte de la directrice de l'agence il y a quelques jours. Une menace directe pour lui rappeler que l'avertissement était toujours d'actualité.

Nicolas ne comprenait rien.

— Il n'y a pas de bonne manière de l'annoncer, alors je vais y aller franchement si tu es d'accord, reprit l'homme.

Nicolas hocha la tête. C'était à son tour d'être au bord de l'apoplexie.

L'homme prit la main de la femme dans la sienne.

— C'est nous qui avons reçu cette menace en 1997. On travaillait pour l'agence depuis moins d'un an, après une formation de 18 mois. C'est nous, le couple de parents avec les deux enfants. On est Émilie et Mathieu, mais nos vrais prénoms sont Alice et Adrien. En signant notre contrat d'embauche, nous avons été obligés de protéger notre vraie identité pour éviter ce genre d'horreur, mais malheureusement,

la menace est venue d'un de nos anciens collègues, qui avait à sa disposition toutes les connaissances pour nous débusquer.

— Qui sont les enfants ? osa demander Nicolas, au bord du malaise.

— Ils se prénommaient Antoine et Thomas…

Le soulagement se lut immédiatement sur le visage du jeune homme. Ce n'était pas lui ! L'espace d'un instant, il avait pensé être l'un de ces deux enfants. Quel idiot !

— … avant qu'on ne soit obligés de protéger leur identité à la suite de cette menace.

L'homme pointa la feuille blanche de son index sans quitter du regard Nicolas.

Non ! Il ne voulait pas entendre la suite. C'était impossible. Ses parents étaient Élisabeth et Philippe Roy. Ils tenaient une quincaillerie à Rimouski, et sa vie était plus que normale.

— Ils s'appellent aujourd'hui Vincent et Nicolas.

Les corps étaient immobiles, les respirations, au ralenti. Une bombe venait d'être lâchée en plein milieu d'un salon en mille morceaux, au sol recouvert de douilles et de sang.

D'un bond, Nicolas se redressa.

— Non ! Non ! C'est impossible, bredouilla-t-il.

Tout d'un coup, il manqua d'air. Il avait besoin d'échapper à leurs regards. Près du comptoir, il s'accroupit et poussa un hurlement. Staunch passa la tête par la porte. La directrice leva la main. Il retourna à son poste.

Le monde de Nicolas venait de s'écrouler. Il n'était pas le fils de ses parents. Ils lui avaient caché la vérité pendant toutes ces années. La colère l'embrasa de l'intérieur. Il se releva et alla se planter devant ces adultes menteurs.

Julie, quant à elle, essayait de comprendre ce qu'il venait de se passer.

— Tu le savais, toi ! hurla-t-il en frappant le torse de Bill de ses poings. Pendant toutes ces années, tu m'as menti. Tu étais comme un deuxième père pour moi. Je te faisais confiance et tu m'as menti !

Il pleurait. Il avait du mal à laisser sortir toute sa colère tellement sa gorge était serrée en raison de la douleur d'une vie construite sur un mensonge, de la déception d'avoir fait confiance à des gens qu'il ne connaissait pas vraiment, de la tristesse d'avoir vécu toutes ces années sans ses véritables parents. Qui était-il vraiment ?

Il arpenta le salon, essayant de s'éclaircir les idées.

— Mais alors, je n'étais pas fou, lança-t-il dans un éclair de lucidité. Il y avait bien des gens qui me suivaient !

Bill acquiesça.

— Je n'étais pas fou ! Je n'étais pas fou ! proclama-t-il en direction de Julie. Et l'accident de mon père, c'était eux ?

Bill acquiesça de nouveau.

— Où sont-ils passés ?

— Nous avons réglé le problème, répondit Mathieu. Nous avons toujours veillé sur toi. Rien ne pouvait t'arriver. C'était l'objectif quand on a décidé de vous confier à une autre famille. Avec Émilie, on ne voulait pas qu'il vous arrive la même chose que cette pauvre mère et sa fille à Ottawa.

— Ça a été un crève-cœur, mais avions-nous une autre possibilité ? sanglota Émilie. Tu as été entouré d'amour. Tout le monde ne voulait que ton bien. Ta grand-mère a même été présente tout ce temps à tes côtés. Elle ne t'a pas quitté d'une semelle.

— Comment ça ? demanda Nicolas, décontenancé.

— Cathy est en fait Jeanne, la mère de ta mère, expliqua Bill.

— J'ai besoin d'être seul un moment, conclut froidement Nicolas en levant les mains.

Il en avait trop entendu. Il se dirigea vers sa chambre.

Au fond de lui, il savait que ses parents n'avaient pas eu d'autre choix. Dans leur situation, aurait-il agi de la même manière pour sauver ses propres enfants d'une mort certaine ? Assurément, mais il allait lui falloir du temps pour accepter cette situation et faire le deuil d'une histoire qu'il aurait pu vivre avec ses « vrais » parents.

Nicolas revint s'asseoir sur le canapé. Bill posa sa main sur son épaule. Le jeune homme la repoussa aussitôt. Il n'était pas prêt à pardonner. Pas tout de suite.

— J'ai donc un frère, reprit-il en essuyant les larmes sur ses joues.

Ils acquiescèrent.

— Un jumeau, plus exactement, précisa Mathieu

— Il va bien ? Sait-il pour… tout ça ?

— Non, il ne sait pas. Il est actuellement à l'hôpital.

— Il a été blessé par ce malade mental ? s'inquiéta sincèrement Nicolas.

Après tout, il était aussi une victime, comme eux tous dans cette pièce.

— Non, il est malade. Son foie dépérit.

— Malade ? Je comprends mieux maintenant.

— Quoi ? demanda Bill.

— Tous ces vertiges et ces drôles de sensations que j'éprouvais, c'était lui.

— Il est vrai que des études ont montré que les jumeaux ont une connexion particulière. Ils peuvent ressentir les émotions de l'autre, confirma Bill.

— Attendez… Il est malade du foie ? Mais ça veut dire…

— Oui, il a besoin d'une greffe

— Et qui de mieux qu'un jumeau pour satisfaire aux tests de compatibilité, comprit Nicolas.

— C'est une décision importante, précisa Émilie. Tu n'es pas du

tout obligé de faire ça.

— Ta vie vient d'être bouleversée en une fraction de seconde. Prends au moins le temps de te poser et d'y réfléchir, renchérit Mathieu.

— Je suis bien d'accord. Ma vie vient d'être jetée à terre et piétinée. Mes parents ne sont pas mes parents, mon ami m'a menti toute ma vie, je ne sais plus qui je suis. Avant de pouvoir digérer toutes ces informations, il va me falloir du temps et une discussion avec mes parents… enfin, Élisabeth et Philippe. Je ne sais même plus comment les appeler, *crisse* ! Mais la seule chose que je sais, c'est qu'il est hors de question que je perde un frère. Pas à cause d'un malade mental. On n'a pas eu le choix il y a 19 ans. Aujourd'hui, j'ai la possibilité de le sauver. De nous sauver.

17

15 avril 2016
Montréal, 14 heures

Trois semaines.

Voilà trois semaines que Louise et Robert avaient reçu la bonne nouvelle. Ce qu'ils attendaient depuis si longtemps allait enfin se produire. *Quelle perte de temps !* avait pensé Louise ce jour-là. Cette décision aurait dû être prise beaucoup plus tôt, selon elle. Ainsi, tant de souffrance aurait pu être évitée. Et pas seulement pour elle ou son mari, ou encore Isabelle, mais surtout pour son tout-petit. Il avait perdu beaucoup de poids et dérivait souvent dans un sommeil comateux. Psychologiquement, ce n'était pas non plus brillant. À plusieurs reprises, il avait failli baisser les bras. Se battre pour avoir de grandes chances de mourir, cela en valait-il la peine ? Il n'était pas loin du point de non-retour, où la transplantation ne serait alors plus possible. Il fallait que Vincent soit assez en forme pour que son organisme supporte l'opération. Plus les jours avançaient et plus il perdait en énergie.

Trois jours.

Voilà trois jours que Vincent attendait les résultats des tests de compatibilité. Un donneur vivant était potentiellement envisagé, mais encore fallait-il que tous les feux soient au vert. Pour la greffe hépatique, à la différence du rein et du cœur, la compatibilité génétique n'était pas indispensable, mais le groupe sanguin devait l'être impérativement. Le sang serait alors analysé sous toutes les coutures pour détecter d'éventuelles maladies ou infections. Il ne s'agissait pas de transplanter dans le corps de Vincent un bout de foie contaminé. Celui de ses parents avait été déclaré non compatible. Ce jour-là, Vincent avait perdu tout espoir. Il n'avait personne d'autre

qu'eux. Aucune famille encore en vie. Son seul billet pour sortir de cet enfer était que quelqu'un trépasse *et* qu'il soit compatible. Cette pensée l'avait affaibli moralement. Il avait plus de chances de gagner au loto.

Les volets de la chambre étaient descendus. La fenêtre était orientée plein sud, si bien que le soleil tapait sur la vitre. La température de la pièce augmentait et Vincent se retrouva dans une situation inconfortable. Or, il avait besoin de tout le contraire. Son corps devait déjà se battre pour rester en vie, alors s'il fallait ajouter le facteur « chaleur », il s'épuiserait beaucoup trop rapidement.

Louise arriva à l'hôpital. Elle soupira de désespoir en franchissant les portes automatiques. Elle espérait que ce serait pour aujourd'hui.

— Où en sommes-nous ? demanda-t-elle en croisant le docteur William « Bill » Gagnon dans le couloir qui menait à la chambre de son fils.

— Justement, j'attendais votre arrivée. Les résultats sont très bons.

Enfin, ils entrevoyaient une lueur d'espoir au bout du tunnel dans lequel ils vivaient tous depuis des mois !

— Nous allons intervenir demain matin de très bonne heure, reprit le médecin.

— Si vite ? s'exclama Louise, surprise.

Le silence avait été absolu durant des jours, et tout d'un coup, la situation se débloquait comme par magie. Elle n'aurait même pas le temps de se préparer mentalement que Vincent serait déjà sur la table d'opération, avant que tous réalisent que l'enfer était sur le point d'abandonner les lieux. Le voile noir qui flottait au-dessus de la tête de Vincent allait s'évaporer, chasser par l'espoir de ce renouveau.

— Les jours sont comptés. Il ne faut pas louper le coche.

— Le donneur est compatible ? Il est ici en ce moment ? demanda Louise dans l'espoir de l'entrapercevoir.

— Oui, il l'est, mais je ne peux pas vous dire s'il est présentement dans l'établissement. Nous ne voulons aucune interférence entre les parties avant que tout le monde soit de nouveau sur pied. Il faut éviter tout stress inutile avant l'opération.

— Je comprends. Vincent est-il au courant ?

— Non, je ne lui ai encore rien dit. J'allais justement dans sa chambre.

— On peut lui expliquer d'où vient son greffon ?

— Non, on ne peut pas lui donner cette information. Du moins, pas tout de suite.

Louise opina, compréhensive, puis elle se remit en route, accompagnée du médecin, qui était porteur de bonnes nouvelles cette fois-ci.

Louise, Robert et Isabelle, debout au pied du lit, avaient du mal à réaliser que le cauchemar allait prendre fin. Ils écoutaient religieusement le docteur expliquer à Vincent le protocole de la greffe et les consignes postopératoires. Incrédule, il n'en croyait pas ses oreilles. Depuis plusieurs jours, il s'était préparé à faire face à la mort. Aujourd'hui, on le délivrait de ce fardeau. Il ne pouvait retenir ses larmes de joie.

Trois semaines d'hospitalisation allaient être nécessaires. La suite serait contraignante, mais cela en valait la peine. Une surveillance post-greffe serait mise en place. Vincent devrait prendre à vie des médicaments antirejets. Des visites régulières, au début, seraient prévues pour voir si son organisme acceptait le greffon. Mais pour l'heure, une première épreuve allait déterminer la suite de son histoire. Il fallait passer par l'étape de la transplantation. Il se sentait fatigué, voire épuisé. Il craignait que ce soit trop pour lui.

— Et si je ne me réveille pas ? osa-t-il formuler à haute voix une fois l'homme en blouse blanche parti.

Ses yeux se remplirent de larmes, qui coulèrent de nouveau le long de ses joues.

Ils avaient conscience que l'ultime épreuve à affronter était particulièrement dangereuse. Le médecin les avait prévenus des risques, surtout dans l'état de fatigue où Vincent était.

Isabelle baissa la tête, trop émue pour pouvoir parler. Elle comprenait les doutes de son amoureux. Elle ressentait la même angoisse, tout comme Louise et Robert. On ne partait pas pour une opération de plus de huit heures la fleur au fusil et la joie dans le cœur. La crainte d'un trépas durant l'anesthésie habitait toutes les pensées.

Pour la famille Tremblay, il était hors de question de laisser Vincent affronter cette nuit tout seul. Le compte à rebours était lancé et il était certain qu'il allait ruminer tout ça dans sa tête. La peur de ne pas revoir le visage de ses parents, de ne plus serrer dans ses bras son amoureuse… Cette angoisse le hanterait jusqu'au lendemain soir, où il se réveillerait avec un foie tout neuf.

Trois fauteuils furent placés autour du lit en prévision de la nuit à venir.

En attendant, Louise avait besoin de se dégourdir les jambes et de laisser un peu d'intimité aux tourtereaux. Robert, quant à lui, partit à la maison chercher des affaires pour les prochains jours. Louise déambulait tranquillement, les mains dans le dos. Elle observait les infirmières en pleine action, les patients et leur famille. Certains étaient seuls dans leur chambre, d'autres étaient mobilisés, comme elle. Les journées étaient longues entre ces quatre murs. En tant que visiteuse régulière, elle avait déjà fait l'expérience du temps qui n'avance pas, conséquence d'un état de tristesse, de peur, d'angoisse.

Les émotions affectent la perception des jours qui s'écoulent. Quand on est accaparé par des activités attrayantes et joyeuses, on ne s'en préoccupe pas.

Qu'est-il possible de faire dans ce contexte de perpétuelle inquiétude, où les organismes s'épuisent au moindre effort ? Pas grand-chose.

Après un passage à la cafétéria pour sa prise quotidienne de caféine, Louise regagna l'ascenseur, munie de son carnet de sudokus, qu'elle avait acheté au petit magasin proche de l'accueil de l'hôpital. Elle salua la dame et la jeune fille qui attendaient avec elle. Au téléphone, la femme semblait très émue par la conversation qu'elle tenait, sans doute avec son mari. Au fil du monologue, Louise comprit qu'il était en route et qu'il arriverait tard ce soir. Ils étaient apparemment tous inquiets de ce qui allait se passer le lendemain matin. Louise n'entendait qu'un côté de la discussion.

— Le docteur m'a dit que ça ne durerait pas très longtemps pour lui… Non, pour l'autre, ça va être beaucoup plus long. C'est au moins huit heures de bloc opératoire. J'espère que ça va bien se passer pour les deux… Non, nous ne sommes pas seules… Ne t'inquiète pas, on est avec une dame qui fait son sudoku. Je parle doucement, elle ne devrait pas m'entendre, et puis de toute façon, on ne la connait pas… Oui, je sais, on doit être discrets… Les murs ont des oreilles. Bon, je te laisse, on arrive à l'étage. À ce soir. Sois prudent.

À la troisième phrase, Louise avait cessé de s'intéresser à sa grille. Concentrée sur les paroles de la femme, elle avait l'impression que sa situation était semblable à la sienne. Coïncidence ? Dans un grand hôpital comme celui-ci, il y avait plusieurs programmations par jour au bloc opératoire. Impossible que ce soit la mère du donneur de son fils ! Quelle probabilité y avait-il pour qu'elles se trouvent dans le même ascenseur ? Presque aucune.

Les portes allaient se refermer. Il fallait qu'elle en ait le cœur net, sinon ce serait une obsession sans fin, et elle ne devait pas se laisser distraire. Toute son attention devait être dirigée vers Vincent. Louise appuya sur le bouton. Les portes se rouvrirent. Elles étaient à trois mètres devant elle. Louise les fixait. Hors de question qu'elle les perde de vue ! Elle enclencha le mode filature, comme dans les films d'espionnage, sauf qu'elle était seule. Aucune relève n'allait venir à sa rescousse.

Elle resta à bonne distance des deux femmes. Elle tentait de marcher comme si de rien n'était, d'un pas nonchalant. Personne ne devait lui demander quoi que ce soit. Il ne fallait pas qu'on se rende compte de sa présence. S'il s'agissait bien de la mère du donneur, Louise était en infraction avec toutes les règles établies. Et pour eux, les règles étaient ce qui garantissait la sécurité de tous. Aucune initiative ne serait approuvée. Cependant, elle ne pouvait pas s'en

empêcher. Depuis 19 ans, elle se demandait à quoi pouvait bien ressembler l'autre enfant ainsi que ses parents adoptifs. Les garçons étaient-ils de vrais jumeaux ? Les parents avaient-ils le même âge qu'elle et son mari ? Était-ce vraiment important de le savoir maintenant ? La tentation était trop forte. Ils se trouvaient tous dans le même bâtiment, chose qui n'était jamais arrivée. Elle n'avait jamais fait non plus de recherches à leur sujet, mais là, le destin avait effectué le travail pour elle.

Après une grande inspiration, elle se décolla du pilier contre lequel elle s'était appuyée. La dame et la jeune fille entrèrent au même moment dans une chambre et laissèrent la porte ouverte. Vite, il fallait agir ! Mais elle ne pouvait pas simplement entrer et se présenter. Il fallait trouver quelque chose de plus subtil, juste le temps nécessaire pour se faire une idée.

Deux pas. Deux pas, et elle pourrait balayer la pièce du regard en passant devant la porte.

De manière désinvolte, elle s'engagea dans le couloir, adoptant une cadence pas trop rapide pour avoir le temps de bien voir, et pas trop lente pour ne pas attirer l'attention. Arrivée à hauteur de la chambre, elle tourna la tête. Comme une scène en *slow motion*, elle se voyait avancer au ralenti. Son regard croisa celui du jeune homme assis sur son lit. Il lui semblait qu'il lui faisait un signe de la tête. Savait-il qui elle était ou était-ce juste une impression ? Son cœur battait la chamade.

Mon Dieu, qu'il lui ressemble ! pensa-t-elle, appuyée contre le mur quelques mètres plus loin.

Pour ne pas attirer l'attention plus que nécessaire, elle retourna immédiatement dans la chambre de son fils.

18

Le lendemain

Le jour venait de se lever. La nuit avait été longue et angoissante. Pendant de longues heures, ils s'étaient remémoré des épisodes de leur vie. Vincent, essayant d'apprendre à faire du vélo sans les petites roues, avant que son genou ne rencontre le sol. Vincent, qui s'était caché sous une table, une paire de ciseaux à la main, en train de se couper les cheveux. « Un désastre ! » avait proclamé Louise en ricanant de bon cœur. Le premier film avec Isabelle dans ce même hôpital.

— J'espère qu'on pourra encore en voir d'autres, déclara Vincent d'une voix étranglée par l'inquiétude.

Isabelle l'enlaça.

Les visages étaient fermés. Les yeux avaient du mal à rester ouverts. Ils avaient eu à peine quatre heures de sommeil. L'angoisse qui allait les habiter durant toute la journée leur avait coupé l'appétit. Réunis autour de Vincent, ils attendaient que les brancardiers viennent le chercher. Isabelle lui tenait la main, assise sur son lit, tandis que ses parents étaient debout devant la fenêtre.

— Ça va bien se passer, souffla Louise avec autant de conviction qu'elle le pouvait.

Le disait-elle à haute voix pour se rassurer ? Pour rassurer son fils, dont la peur se lisait dans ses yeux ? Il se sentait tellement fatigué ! Serait-il capable de supporter l'opération ? Était-ce la dernière fois qu'il voyait sa famille ? Dans son lit, la tête appuyée contre son oreiller, il les regardait à tour de rôle. Il voulait imprimer chaque visage dans son esprit jusqu'à ce que le produit anesthésiant le fasse sombrer dans un profond sommeil.

Huit heures. La chambre se retrouva privée de son lit. Le trio, au

milieu de la pièce, était désemparé. Ils ne savaient pas quoi faire. Personne n'osait bouger. Robert enlaçait sa femme et sa belle-fille. Le compte à rebours débuta.

Louise s'était renseignée sur le déroulement de l'opération. Elle voulait savoir exactement ce qu'on allait faire subir à son petit. Il serait branché de partout. Une incision serait pratiquée sous ses côtes droites. Une fois l'abdomen ouvert, le chirurgien ôterait le foie malade en sectionnant plusieurs vaisseaux, puis la transplantation débuterait. Cette étape serait la plus longue. Le nouveau foie serait greffé, moment où tous les raccordements devraient être effectués correctement pour laisser passer de nouveau le sang à travers l'organe.

À l'instant précis où les deux aiguilles se rejoignirent au sommet du cadran, Vincent recevait un bout de foie qui allait refaire fonctionner normalement son organisme. Le corps humain était une sacrée machinerie qui travaillait sans cesse. Pas de jours fériés, pas de vacances, pas de repos. Il était issu de deux minuscules cellules qui avaient fusionné avant de s'organiser pour fabriquer chaque pièce dont il aurait besoin pour fonctionner. Toutes ensemble, elles avaient formé un être humain à la fois unique et semblable à ses congénères.

Ils ne pouvaient pas rester plantés dans cette chambre vide, à attendre que la journée se déroule. Il fallait s'occuper un minimum pour ne pas être esclave du temps. Regarder l'horloge au mur toutes les deux minutes n'allait pas le faire avancer plus vite. Bien au contraire. Ils se forcèrent à sortir de là, à s'extraire d'un environnement qui les angoissait. Et si c'était un lit vide qui referait son apparition ce soir ? Ils balayèrent cette éventualité, préférant rester optimistes. Penser au pire était trop énergivore et inutile. Se martyriser pour rien n'avait aucun sens. Pourquoi anticiper le pire alors que l'on pouvait choisir d'espérer le meilleur ? Mieux valait penser à l'après, aux balades en pleine nature, aux études que Vincent allait pouvoir reprendre, aux sorties en amoureux, aux repas en famille, à la fin des périodes d'hospitalisation.

Ce fut dans cet esprit optimiste qu'ils se dirigèrent vers la cafétéria. Une bonne dose de leur breuvage favori remonterait l'humeur des troupes.

— En plus, il est tellement bon que ce serait dommage de s'en priver, ironisa Louise en appuyant sur le bouton de l'ascenseur.

Les portes s'ouvrirent au rez-de-chaussée. Au loin, elle aperçut la dame qu'elle avait suivie la veille. Manifestement, elle se rendait aussi à la cafétéria.

— C'est elle !

— Qui, elle ? questionna Robert.

— La femme que j'ai suivie. Tu te rappelles ? Elle parlait à son mari au téléphone pendant que j'attendais l'ascenseur.

— Ah oui ! Celle que tu soupçonnes d'être la mère du donneur de

notre fils.

— On peut dire la mère du frère de notre fils.

— Énoncé comme ça, c'est très bizarre. Et donc ?

— Et donc quoi ?

— Tu penses toujours que c'est le cas ?

— J'en suis certaine. Son fils ressemble tellement à notre Vincent ! Si tu l'avais vu, tu aurais été aussi perturbé que moi. On fait quoi ?

— Comment ça ?

— On va la voir ? Oh, regarde ! Elle rejoint son mari et la jeune fille à la table là-bas. On y va.

— Et pour leur dire quoi ? demanda Robert en la retenant par la manche. « Bonjour. On est les parents du jeune homme qui se fait transplanter un foie. Seriez-vous les parents du donneur ? »

— Ben non !

— On nous a demandé de respecter le protocole. C'était la condition *sine qua none* pour que cette intervention ait lieu. Ce n'est pas maintenant que l'on va briser les règles.

— Et tu crois qu'ils vont nous faire quoi ? Récupérer le foie qu'ils sont en train de greffer à Vincent ? On ne craint rien.

— Ça, c'est ce que tu crois ! Ils ont les moyens de voir tout ce qu'il se passe, d'entendre tout ce qu'il se dit. Tu penses vraiment qu'ils ne s'apercevront pas que tu es allée en douce leur parler malgré l'interdiction ?

— Ça m'énerve, râla Louise.

Elle tapa du pied, frustrée.

Isabelle vint les rejoindre après son escapade aux toilettes. Avec l'angoisse, elle souffrait d'une hyperactivité urinaire. Louise respira profondément. Ils se dirigèrent au fond de la salle pour un peu d'intimité.

Après trois tasses de café bien remplies et quelques heures à tenter de parler d'autres choses que de ce qui était en train de se dérouler à l'étage supérieur, le docteur vint les rejoindre. L'autre famille avait disparu depuis longtemps.

— Tout s'est bien passé. Il est en salle de réveil, exposa-t-il sereinement.

— On peut aller le voir ? demanda Isabelle, impatiente de retrouver son amoureux et de vérifier en même temps qu'il allait bien.

— Oui, mais un à la fois et pas trop longtemps pour aujourd'hui. Il est très fatigué et il n'aura pas la force de tenir une conversation. Je vous conseille de rentrer ensuite chez vous et de bien dormir, dans un vrai lit, cette fois.

— On peut lui rendre visite tous les jours quand même ?

— Évidemment, mais avec la promesse de ne pas trop me le fatiguer.

— Promis ! répondit du tac au tac Isabelle. Je peux y aller

maintenant ?

— Oui, vas-y, approuva Louise. Dis-lui qu'on l'embrasse fort.

Elle se retenait de ne pas courir jusqu'à sa chambre pour le serrer dans ses bras de mère.

À toutes jambes, Isabelle traversa la cafétéria, pressée d'être de nouveau aux côtés de Vincent. Sans lui, elle n'était que la moitié d'elle-même. Ils étaient devenus fusionnels. Indépendants, mais connectés. Une connexion d'âme, avec l'impression de connaitre la personne depuis toujours, d'avoir trouvé un foyer, un équilibre, de pouvoir enfin baisser la garde, d'être authentique.

— C'étaient ses parents, tout à l'heure ? reprit Louise en montrant la table où le couple était assis quelques heures plus tôt.

— Effectivement. Nous savons que vous avez suivi la mère, gronda le docteur Gagnon.

— Je sais, je n'aurais pas dû, mais, vous comprenez, c'était plus fort que moi. On était dans le même ascenseur. Quelle était la probabilité que cela arrive ? Presque nulle. Je devais le faire, mais j'ai été discrète, précisa-t-elle. Non ? Elle m'a repérée ?

— Vous avez eu la même envie toutes les deux. Elle a su se retenir, mais pas vous. Louise baissa les yeux, mais elle ne regrettait aucunement sa filature improvisée.

— Bon, reprit-il, de toute façon, c'est fait. On ne va pas revenir là-dessus, mais plus d'initiative de ce genre. L'attente va se terminer.

— Et les problèmes vont commencer. On ne sait pas comment Vincent va réagir face à la nouvelle.

— Étant donné qu'ils sont jumeaux, il y a de fortes chances qu'il ait le même degré de compréhension que son frère. Au début, il va se fâcher, mais après, il va comprendre.

— Je l'espère. Je ne supporterais pas de le perdre.

— Soyez patients. Ce sont deux jeunes adultes intelligents. Il faut leur faire confiance, et vous les avez bien éduqués. Ça va bien se passer.

19

Trois semaines plus tard
Le début d'une nouvelle vie
Montréal

Assis dans un fauteuil, il rêvassait, se souvenait.

La première nuit où il avait été seul, loin de chez lui, ses premières analyses, qui avaient été un avant-gout de tout ce qu'il allait subir par la suite, l'annonce de sa maladie, qui l'avait anéanti, le premier regard échangé avec Isabelle. Heureusement qu'elle n'avait pas eu des fourches à la place des yeux ce jour-là ! Il aurait été embroché au mur.

Pendant toute cette épreuve, sa mère n'avait cessé de lui répéter : « On ne sait pas où tout cela va nous mener, mais je suis certaine que c'est pour quelque chose de meilleur. Dans toute expérience, il y a du positif à retirer. » Aujourd'hui, il comprenait ce qu'elle avait voulu dire.

À peine était-il entré dans l'âge adulte qu'il avait eu tant d'épreuves à traverser. Sa vie avait changé du tout au tout. Maintenant, il se sentait serein et optimiste pour le lendemain.

Menton posé dans la paume de sa main, il souriait en pensant à l'avenir qu'il se préparait avec Isabelle. Ils pouvaient dorénavant se projeter, avoir des objectifs à atteindre, se créer une vie, leur vie. Aujourd'hui, il avait la possibilité de voir loin, très loin, et ça, c'était kiffant. Après qu'il eut marché dangereusement sur la ligne qui séparait la vie de la mort, plus rien n'allait l'arrêter. Il mettrait à profit le cadeau qu'on lui avait fait. D'ailleurs, qui était ce généreux inconnu qui lui avait fait don d'une partie de son foie ? Il ne connaissait personne susceptible d'un acte aussi désintéressé. À part ses parents, il n'avait aucune autre famille.

— Comment ça va aujourd'hui ? lança gaiement Louise en entrant dans la chambre en compagnie d'Isabelle.

— Très bien. Qui ne le serait pas ?

— Oui. C'est super, hein ? Tout est bien qui finit bien.

— Si on m'avait dit que j'allais connaitre toutes ces galères, je n'y aurais pas cru. C'était tellement dur !

— Je sais, mon chéri. Aujourd'hui, le vent a tourné. Les mauvais jours sont derrière nous. On va pouvoir se projeter de nouveau. Tu as plein de choses à accomplir.

— Dans mon malheur, j'ai quand même rencontré mon rayon de soleil.

— Qui ça ? demanda Isabelle, qui se plaisait à le taquiner.

— Mmm, voyons que je réfléchisse un peu. Peut-être la belle sexagénaire qui me fait de l'œil depuis quelques jours.

— Ah oui ? Ben voyons ! En même temps, s'il ne lui reste plus que ça pour avoir du baume au cœur, je n'irai pas le lui reprocher.

— Ah bon ?

— Ce n'est pas ma faute si elle a bon gout, admit Isabelle en posant sa main sur le torse de Vincent. Je ne peux qu'être d'accord avec elle.

— Je suis devenu un objet sexuel. Super !

— Ne joue pas à l'offensé, objecta Louise. Tu lui as tendu la perche.

— J'avoue.

— J'ai croisé le docteur Gagnon. Il m'a donné les dernières consignes et m'a informée que tu pouvais quitter l'hôpital dans une heure. J'ai juste quelques papiers à signer avant.

Louise sortit de la pièce d'un pas plus enjoué que d'habitude.

— Elle est où, Maman ? demanda Robert alors qu'il pénétrait à son tour dans la chambre.

— Partie signer des papiers.

— Parfait ! Tu es content, mon fils ? On s'en va ! Ça y est, c'est la fin, proclama Robert, ému.

Tout le monde avait souffert. Aujourd'hui était le commencement d'un nouveau chapitre de leur vie bien plus optimiste que les précédents.

— Je vais devoir revenir pour des consultations, quand même.

— Facile par rapport à ce que tu as vécu. Soyons heureux.

— Oui, c'est vrai, ça, renchérit Isabelle. Haut les cœurs !

La tête appuyée contre la vitre, Vincent regardait le paysage défiler. Il n'en revenait pas : il était dehors ! Il faisait chaud. Il transpirait derrière la fenêtre, mais il n'en avait rien à faire. Il préférait cela plutôt que de croupir dans son lit à ridelles, en train de dépérir de jour en jour. Il redécouvrait son quartier, qui lui avait tant manqué. Depuis peu, il faisait partie de cette communauté et s'y sentait bien.

Un moment de nostalgie le traversa. Cette période ne l'avait pas seulement mis sur la route de son amoureuse ; elle lui avait aussi permis de faire la connaissance de son protecteur. Il ne l'avait pas

côtoyé longtemps, mais tout de suite, l'alchimie avait été au rendez-vous. Vincent n'avait pas de grands-parents et monsieur Côté n'avait pas de petits-enfants. Chacun avait comblé son manque avec l'autre. Encore une rencontre inattendue qui avait changé sa vie du tout au tout. Du jour au lendemain, il avait hérité de biens immobiliers qu'il n'aurait jamais pu posséder, ou alors dans une période très éloignée. Malgré les épreuves douloureuses, la vie avait quand même parsemé son chemin de petits galets de bonheur, qu'il n'aurait jamais trouvés sans sa maladie. Dans tout évènement, il y a les deux côtés de la pièce. Une lueur dans la noirceur. Aurait-il d'autres surprises ? La seule chose à laquelle il pensait à cette heure était de se poser sur sa terrasse, le soleil lui caressant la peau.

« Bienvenue à la maison *! »*

Une grande banderole pendait au-dessus de la porte. Ému, Vincent essuya une larme au coin de son œil.

Main dans la main, Isabelle et lui montèrent les marches de l'escalier et ouvrirent la porte. Des effluves inconnus l'interpellèrent. *Que s'est-il passé dans cette maison pendant mon absence ?*

— Tu as changé de parfum ? demanda-t-il à Isabelle.

— Absolument pas. Pourquoi ?

Elle avait perçu elle aussi cette senteur et avait espéré qu'il ne se rendrait compte de rien. Loupé !

Ils étaient maintenant tous les quatre dans le salon. Vincent balayait des yeux l'espace, comme s'il était parti depuis des années. Tout était si beau ! Il était tellement heureux que la vie lui ait donné une deuxième chance !

Merci, monsieur Côté !

Ému, il se dirigea vers son fauteuil, près de la cheminée, qui hibernait en cette saison. Il fut surpris de découvrir des inconnus sur le patio.

— Qui sont ces gens ? demanda-t-il, méfiant.

Apparemment, il était le seul à être étonné.

— Viens, répondit Louise en lui faisant signe de la suivre.

Vincent dévisagea son père et Isabelle, qui acquiescèrent.

— Vous me faites peur, là. Et que fait le docteur ici ? Il y a quelque chose qui ne va pas avec ma greffe ?

— Non, ne t'inquiète pas. Tout va bien de ce côté-là.

— Ben alors, y a quoi ?

— Viens, insista sa mère.

Ils se dirigèrent tous les quatre vers le patio. Vincent n'osait plus avancer. Il n'aimait pas l'inconfort qu'il ressentait au fond de lui. Il sentait que quelque chose de particulier allait se produire. Il venait à peine de sortir d'une période de tourments. Il était enfin revenu chez

lui, dans son cocon, et on venait de nouveau perturber sa tranquillité.

Lui seul était surpris : ce n'était pas normal.

— Bonjour, Vincent.

Le docteur Gagnon lui souhaita un bon retour chez lui. Il était absent lors de sa sortie de l'hôpital. Il comprenait maintenant pourquoi.

— Bonjour, maugréa Vincent en dévisageant les inconnus. Qu'est-ce qu'il se passe ?

Un couple se tenait à sa droite, tout de noir vêtu malgré la chaleur de la journée. Il les aurait pris pour des employés de pompes funèbres dans un autre contexte. Un autre couple, habillé de façon plus décontractée, était assis sur le banc à sa gauche. À côté d'eux, un jeune homme, qui le regardait. Soudain, Vincent blêmit. Il n'en croyait pas ses yeux : il était son portrait craché. Impossible !

— Je vois que tu as remarqué qu'il te ressemblait énormément, confirma Bill.

Pour toute réponse, Vincent hocha la tête.

— Assis toi, poursuivit le médecin. Nous allons tout t'expliquer.

À tâtons, il repéra à l'aide de sa main l'assise de la chaise. Sans quitter les inconnus du regard, il prit place. Toutes ces personnes le dévisageaient. Qu'attendaient-elles de lui ? Nul n'osait parler ni bouger. Même les respirations étaient discrètes.

— Tu te rappelles quand tu m'as demandé qui était le donneur de ton foie ? Tu voulais le rencontrer, mais je t'ai répondu que c'était impossible.

— Oui, murmura Vincent.

— Je te présente Nicolas.

Le jeune homme s'avança

— Ton frère jumeau, compléta Bill.

— Mon quoi ? Ce n'est pas possible ! répliqua Vincent.

La panique se lisait dans ses yeux. Il chercha le regard de ses parents. Il devait y avoir une erreur !

— Si, c'est possible, et nous allons te raconter ton autre histoire.

Remerciements

Chers lecteurs,

Ce premier roman est né à la suite d'une période sombre de ma vie, où j'ai perdu ma tranquillité d'esprit. L'avais-je réellement possédée un jour ? Aujourd'hui, je me rends compte que non. J'avançais dans une existence qui n'était pas sous mon contrôle. Je subissais plus que je ne contrôlais. Au moment où je me suis heurtée à ce mur qui m'a fait réaliser cette situation, deux personnes ont croisé mon chemin.

En premier, Guillaume Dulude. Il m'a permis de me remettre fonctionnellement en route. Grâce à ses apprentissages, j'ai pu acquérir une meilleure connaissance de moi-même et des autres.

Puis Jérémy Lapierre est intervenu. Il a éclairé cette route d'une lumière nouvelle. J'ai alors pu mettre concrètement en application ce que j'avais appris. La ligne entre le « savoir » et le « faire » est une frontière terriblement difficile à franchir quand on est seul. Le passage à l'action est parsemé d'embuches qui ont vite fait de vous désarçonner. Son aide m'a été précieuse et indispensable pour garder le cap.

Sans eux, je serais toujours en train de pleurer d'impuissance.

MERCI !

A PROPOS DE L'AUTRICE

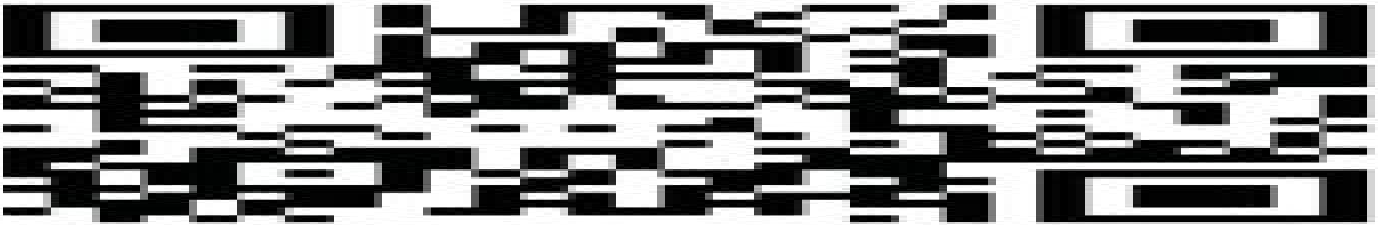
Née en 1978 à Albertville (Savoie), Emeline Algeo est passionnée depuis toujours par le monde western, la musique country et les ranchs. Son imagination l'emmène systématiquement dans un univers où les chevaux sont l'unique moyen de transport et où les cowboys sont légion. L'écriture s'impose à elle lors de son séjour de l'autre côté de l'Atlantique, sur les terres canadiennes. En 2023, Emeline franchit le pas et se lance dans l'écriture puis, plus récemment, dans la publication de son premier roman, *Une autre histoire*.

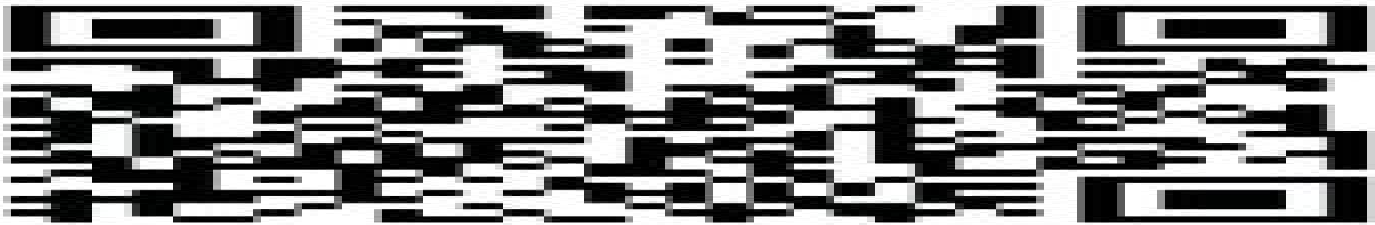
© Citations 1 : Jean Cocteau
© Citations 2 : Grand Corps Malade et Louane,
« Derrière le brouillard » dans *Mesdames*.
© Citations 3 : anonyme.

Auriez-vous pu faire partie de
l'équipe d'Émilie et Mathieu ?

Avez-vous repéré les messages
dissimulés tout au long de l'histoire ?

Si oui, écrivez-moi sur Instagram ou Facebook
pour me faire part de votre réponse !





Vous avez aimé *Une autre histoire* ? Alors je vous invite à laisser un avis sur les plateformes littéraires :

- Amazon
- Babelio
- Booknode
- Gleeph
- Goodreads
- Livraddict

C’est très précieux pour m’aider à faire connaître mon travail et mon roman !